

NOUVELLES

ET

R O M A N S.

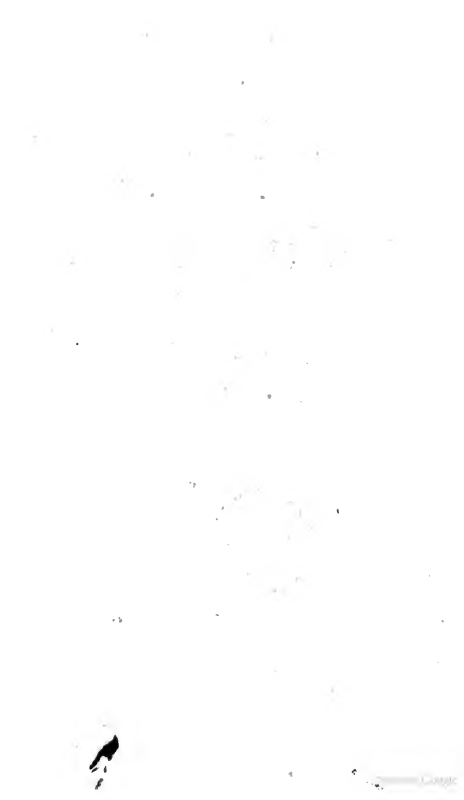
1838

E I



NAPLES

TRAMATER LIBRAIRE-IMPRIMEUR





LA MAITRESSE ANONYME

PAR

EUGÈNE SCRIBE

I.

Si je vous apprends, ami lecteur, que j'ai acheté une petite propriété dans la Brie, cela, sans doute, vous intéressera fort peu. Si j'ajoute que j'ai eu l'imprudence d'y faire bâtir, que les maçons, les charpentiers, les entrepreneurs, et surtout les devis faits en conscience, m'ont presque ruiné, il y a grande chance que cela vous sera totalement indifférent; je vous confierais même en secret que mes constructions ne sont pas encore achevées, et que, pour la régularité d'un si bel édifice, il ne manque rien qu'une aile droite; cet aven, qui me coûte beaucoup, vous laisserait froid et impassible. Mais si je vous disais, mon lecteur, que ce corps de bâtiment arriéré, que cette aile absente, il faut absolument que ce soit vous qui les payez, peut-être l'imprévu de cette annonce vous engagerait-il à me prêter quelque attention, et dès mon début j'aurais excité votre curiosité, votre intérêt et surtout votre effroi, seul but que se proposent, de nos jours, les faiseurs de Nouvelles et de Romans.

J'étais donc dans ma cour, assis sur une pierre, regardant tristement la place qu'occuperait si bien mon aile droite, quand elle serait élevée, si jamais elle s'élevait... lorsque je sentis une main me frapper sur l'épaule, et une voix jeune et joyeuse s'écrier: Bonjour, mon voisin!—C'était Georges Lisvard, mon voisin de campagne, que je connaissais à peine, car arrivé depuis quelques mois dans le pays et vivant toujours avec mes ouvriers, je n'avais encore fait de visites à personne; mais avec Georges la connaissance n'était pas longue à faire. Il avait une de ces heureuses et aimables physionomies qui appellent le plaisir et la confiance. La première fois qu'on le voyait, on était son ami, et dès la seconde on ne pouvait plus se passer de lui; plein de franchise et de gaieté, insouciant de l'avenir, et heureux du présent, sans ambition malgré son mérite, et sans prétentions malgré sa jolie figure, il n'y avait pas de mère qui n'eût été fière d'un tel fils, pas de sœur qui ne fût heureuse d'un tel frère.

Entré de bonne heure à l'Ecole Polytechnique, il en avait été l'un des élèves les plus distingués; officier d'artillerie, il s'était fait remarquer au siège d'Anvers, seule occasion de gloire qui lui eût encore été offerte; et maintenant que la paix était revenue, il passait auprès de sa vieille mère ses jours de repos et de congé. Plus tard et quand il s'agit d'établir sa sœur, il déclara qu'il ne savait que faire de sa fortune, qu'il était trop riche avec sa paye de lieutenant d'artillerie et il renonça à son modeste patrimoine en faveur de sa sœur Hélène, qui, grâce à ce supplément de dot, fit un

assez beau mariage. Je voulus une fois parler de ce trait là à Georges, qui haussa les épaules et me tourna le dos; c'est le seul jour où je l'aie vu mal-honnête.

Arrivé depuis quelques jours dans notre voisinage, chez sa mère, il venait de temps en temps visiter ma bibliothèque, la seule qui existe dans la commune de Bussières, et dessiner nos points de vue, car Georges dessine, et même peint très-bien.

Qu'avez-vous ? me dit-il. Pourquoi cet air soucieux ?—Jelui racontai alors, ce que je vous disais à l'instant même, mon cher lecteur, et comment je cherchais les moyens de faire achever au public mes constructions commencées.

—Quoi ! sérieusement vous croyez qu'il paiera vos ouvriers ?

—Il est assez grand seigneur et assez généreux pour cela ! Il paie toujours ; mais seulement quand on l'amuse ; or l'amuser devient chaque jour plus difficile. Aussi il me faudrait pour lui, dans ce moment, et c'est ce que je ne puis trouver, quelque sujet bien neuf, bien piquant, bien original !

—Un sujet de quoi ?

—Un sujet de roman, de comédie, d'opéra . . .

—Quoi ! avec des opéras on bâtit des maisons ?

—Pourquoi pas ? témoin mon ami Auber qui en a deux rue Saint-Georges. . .

—Dont il éleva les murailles, comme Amphyon, avec sa lyre !

—Avec son talent : ce qui est moins mythologique.

—Vous avez raison, ce n'est plus là de la fable . . . Eh bien ! si j'avais, moi, un sujet d'opéra à vous donner ?

—Vous, mon cher voisin, est-il possible ?

—Quand je dis d'opéra...c'est peut-être une niaiserie !

—C'est souvent la même chose.

—Ou bien une tragédie, une comédie, un roman. . . . je n'en sais rien.

—Dites toujours.

—Ce que je sais. . . . c'est que c'est original... bizarre, incompréhensible.

—C'est ce qu'il faut !

—Et que cela n'a pas le sens commun.

—C'est un succès, mon cher ami, un grand succès ! Parlez, vous redoublez mon impatience.

—C'est une histoire qui m'est arrivée.

—A vous ?

—A moi . . . dans ma jeunesse.

—Vous n'êtes cependant pas si vieux.

—Il y a cinq ou six ans....j' en suis le héros ; mais l'aventure est un peu longue, et je ferai mieux de ne pas la commencer aujourd' hui, car il est tard et j'ai à midi une affaire importante que je ne puis remettre....

—Il n'est que onze heures et demie, et je vous promets, dans une demi heure, de vous rendre votre liberté.

—Bien vrai ?

—Je vous le jure.

—J'y compte.

Nous nous assimes alors dans un endroit écarté du parc, au bord de ma rivière, près d'une cascade dont l'eau claire et limpide tombe sur un lit de cailloux, et s'enfuit à travers mon bois jusqu'à la vallée du *Petit Morin*, lieu enchanté, qui rappel-

le la Suisse dans les petits cantons. Vallée délicieuse, qui jouirait de la plus haute renommée, si les côteaux verdoyans qui l'entourent se nommaient Glaris ou Appenzell, mais que le voyageur regarde à peine parce qu'elle est à vingt lieues de Paris et à trois lieues de la Ferté-sous-Jouarre.

George, mon jeune ami, n'était pas de ces gens-là, car, promenant avec plaisir ses yeux vifs et animés sur cette nature pittoresque et gracieuse qui se déroulait devant nous, Vous ne pouviez choisir, me dit-il, un endroit qui cadrât mieux avec l'histoire que je vous ai promise. Ce beau soleil, cette jeune verdure, cette riante campagne, me rappellent et me rendent toutes les idées que j'avais il y a six ou sept ans, quand je sortis du collège. Que tout est beau, le matin au soleil levant !... Le monde où j'allais entrer s'offrait à moi, paré de tant de charmes et d'espérance ! Je m'étais persuadé, comme beaucoup de jeunes gens de mon âge, que je ne devais y rencontrer que des amis, des succès, et surtout des conquêtes. Oui, Monsieur, je l'avoue franchement, c'était là ce qui m'occupait le plus.

Nous lisions beaucoup au collège, et les livres que nous dévorions en cachette n'avaient pas tous été approuvés par le conseil de l'Université. Il y en avait un surtout, bien amusant et bien dangereux pour des jeunes têtes comme les nôtres, un livre où tout est attrayant, peut-être, parce que tout y est faux, parce que ni les femmes, ni les jeunes gens, ni la société, n'ont jamais existé comme ils y sont représentés ; sentimens, mœurs, caractères, rien n'est possible... tout y est d'imagination, et c'est ce qui séduisait la nôtre...

—Vous voulez parler du roman de *Faust*.

—Précisément. . . un ouvrage classique. . . car vous le trouverez dans toutes les classes, depuis la quatrième jusqu' à la philosophie ! Il est si agréable de se représenter toutes les grandes dames se jettant à la tête d'un petit jeune homme de dix-sept ans... sans que celui-ci ait besoin de mérite, de talents, de considération... Au contraire, inutile à lui de s' occuper de son état, de se livrer à des études, ou à des travaux assidus; l'amour se chargera de sa réputation, de son bonheur et de son avancement... Aussi, et comme tous mes camarades me répétaient que j' étais bien fait, que j' avais une jolie figure, une figure de demoiselle. . . Je vous demande pardon de vous dire ces choses-là... Mais quand on raconte...

—Vous avez raison... cela d'ailleurs se voit de reste.

—Je vous prie de croire, me dit Georges en rougissant, que je n'ai plus ces idées-là... je parle de long-temps... il y a sept années... j' étais alors bien sot, bien fat, bien absurde, je croyais que je n' aurais qu' à jeter le mouchoir. Aussi je m' étais promis de ne m' adresser qu' à des marquises, des comtesses... peut-être des princesses, si l' occasion se présentait... mais décidé dans aucun cas, et sous aucun prétexte, à ne jamais descendre au-dessous des baronnes. Hélas, de cruels désappointemens m' attendaient !

A ma sortie du collège, je m' établis modestement chez ma mère, me préparant, pour lui faire plaisir, à mes examens de l' Ecole Polytechnique ; mais persuadé que ces travaux ne me serviraient.

jamais à rien, réservé que j'étais à de plus hautes et de plus brillantes destinées. Malheureusement je ne voyais pas trop les moyens de les réaliser ; la société de ma mère se composait de belle et bonne bourgeoisie, quelques parentes à nous, des cousines assez gentilles, femmes d'avoués ou de négocians ; mais des grandes dames... Il fallait pour les connaître être répandu dans le grand monde. Et où existait le grand monde ? qui m'y aurait mené ? qui m'y aurait reçu ?

C'était au commencement de 1830, sous la Restauration, au moment où les anciens noms et les anciennes familles brillaient du plus vif éclat. Le milliard de l'indemnité avait rendu à l'aristocratie nobiliaire son luxe et ses richesses ; quant à son bon ton, à son élégance et à sa fierté... elle ne les avait jamais perdus.

Et comment, moi pauvre écolier et jeune homme inconnu, être admis familièrement dans ces nobles hôtels, sanctuaire de mes divinités ?

Cette réflexion, que je n'avais pas faite, me déconcertait singulièrement, mais ne diminuait en rien mon humeur conquérante. J'étais sûr, ce premier obstacle franchi, de me faire remarquer et de fixer les regards. Vous voyez, Monsieur, que je ne manquais ni de présomption, ni d'orgueil, et voilà pourquoi je vous raconte mon histoire ; ce sera une expiation ! Je cherchais donc constamment les moyens de rapprocher les distances, de voir de près, de couvoyer ce grand monde jusques-là inaccessible, et, à force de chercher, je trouvai un expédient qui vous semblera bien simple, et qui me coûtait bien cher ! J'allais tous les soirs au

Théâtre-Italien; c'était le rendez-vous de la haute société, le salon fashionable où se réunissaient les gens de la cour, et où étaient admis les gens comme il faut. Une stalle d'orchestre que je louai, me donna ce privilège; et comme le cœur me battit la première fois que je m'assis dans cette arène brillante ! comme mes yeux incertains et éblouis se promenaient avec ivresse sur tant de richesse, d'élégance et de beautés ! Toutes les loges étincelaient de parures, de diamans et de duchesses. Toutes n'étaient pas jeunes, toutes n'étaient pas belles, mais je les voyais à travers leurs titres, et toutes me semblaient nobles, distinguées et charmantes... Dans l'entr'acte je me promenais au foyer, dans les corridors, je m'arrêtais aux portes de leurs loges presque toujours ouvertes. A la fin du spectacle j'étais sous le vestibule, à les voir descendre, j'étais près d'elles, je touchais presque leurs châles aux longs plis, ou leurs robes de gaze ; je les regardais monter en voiture, m'en retournais à pied, et le surlendemain je recommençais. Ma mère s'effrayait de mon goût pour la musique italienne et des dépenses qui en étaient la suite. Je dois dire que cette musique m'ennuyait à périr, mais je n'en convenais pas : seul point de rapport que j'eusse avec beaucoup de ses nobles habitués. J'avais troqué ma stalle d'orchestre contre une stalle de balcon pour être plus en vue, et personne ne me regardait, pas même mes voisins, qui ne s'occupaient pas plus de moi que de la pièce, et qui, pour se montrer, passaient la soirée à saluer les personnes de leur connaissance.

Un soir, je vis entrer dans une loge de face une

personne charmante que je n'avais pas encore vue, une jeune fille de quinze à seize ans, gracieuse et fraîche comme la couronne de roses qu'elle portait sur sa tête... je demandai timidement à mon voisin de gauche qui elle était. — La petite duchesse, me répondit-il sans me regarder et en la lorgnant. — Quelle duchesse ? demandais-je avec les mêmes égards à mon voisin de droite. — La dernière présentée.... vous savez... et il garda le silence. Vous comprenez bien que pourrien au monde je n'aurais avoué mon ignorance, et je répondis par un sourire d'homme au fait qui voulait dire : Je connais parfaitement.

Quelques momens après, entra dans la loge de la jeune et jolie duchesse, un grand monsieur, maigre, sec, l'œil dur, la tête poudrée et portant soixante ans au moins, quoique la poudre, dit-on, rajeunisse. Mon voisin, qui saluait tout le monde, ne perdit pas une si belle occasion, il se courba vivement et à plusieurs reprises vers le grand homme sec qui lui répondit par un salut lent et mesuré, comme la statue du Commandeur dans *Don Juan*, puis sortit de la loge avec la même gravité. — Il va faire le whist du Roi, dit mon voisin de droite. — C'est pour cela qu'il laisse sa femme avec la vieille marquise, répliqua mon voisin de gauche.

Sa femme, me dis-je en moi-même avec effroi... sa femme ! Cette jeune et jolie personne !... Et ce maudit roman de *Faublas* se représentant à mon esprit, je pensai malgré moi à la si gentille et si piquante madame de Lignolles ! Toutes mes illusions revinrent, tous mes rêves recommencèrent.

Je me regardais comme destiné à défendre, à venger cette victime...de l'orgueil et des préjugés ; seulement je l'aurais désirée triste et mélancolique, et je la voyais souvent rire, ce qui m'affligeait ; mais elle était si bien du reste, qu'on pouvait pardonner ce seul défaut à tant de perfections. Aussi, entraîné, fasciné et comme sous le charme, je la suivis malgré moi, et à la sortie du spectacle, je me trouvais sous le vestibule près d'elle et de la vieille marquise pendant que ces dames attendaient leur voiture, qui, grâce au Ciel, fut une des dernières; la duchesse m'avait paru charmante de loin, mais de près elle était bien mieux encore. C'étaient des traits si fins, si délicats, un éclat de jeunesse et de beauté qui faisait plaisir à voir comme un premier jour de printemps, et puis il y avait tant d'esprit et de malice dans ses grands yeux noirs... Par malheur, enveloppée dans sa pelisse de satin blanc garnie d'hermine, elle ne disait mot ; mais elle souriait, pendant que sa respectable compagne s'impatiait contre sa voiture, qui n'arrivait pas, mais qui, hélas ! parut enfin. On l'annonça ; ces dames sortirent : je les suivis sans y penser.

Il faisait un temps affreux ; la pluie tombait par torrens, et, malgré l'auvent protecteur de la rue de Marivaux, il y avait encore jusqu'à la voiture un trajet de deux ou trois pas qui effraya ces dames, car elles s'arrêtèrent.

De cette foule dorée qui les entourait, j'étais le seul peut-être qui eût un parapluie ! parapluie que je n'eusse probablement pas avoué si j'avais eu le temps de la réflexion ; mais n'écoutant que mon

premier mouvement, je l'ouvris et l'offris généreusement, bourgeoisement à la vieille marquise, puis je revins à ma jeune duchesse, qui, embarrassée dans sa pelisse, qu'elle relevait, pouvait à peine marcher. D'une main, j'élevai le parapluie au-dessus de ses cheveux et de sa couronne de roses; de l'autre, j'osai la soutenir, l'aider à monter en voiture... et je ne vous parle pas du petit sonlier de satin blanc, ni du pied ravissant, ni de la jambe admirable que j'aperçus à la lueur du gaz, parce qu'en ce moment elle m'adressait un remerciement et un sourire enchanteurs, qui m'avaient fait tout oublier. Je passai derrière la voiture, puis par instinct, je me rapprochai de la portière à droite, dont la glace était baissée, et pendant que les laquais relevaient le marche-pied de la portière à gauche, j'entendis les mots suivans; c'était ma duchesse qui parlait :

Un joli cavalier, une charmante tournure, disait-elle.

Oh ! que sa voix était douce ! j'étais là debout dans la rue, presque sous la roue de la voiture, écoutant et respirant à peine.

Connaissez-vous ce beau jeune homme, continuait-elle ?...

La pluie tombait sur moi, et j'avais les pieds dans un fleuve, je ne voyais rien... je ne sentais rien... j'écoutais...

— L'autre répondit dédaigneusement : *Est-ce que l'on connaît ça ?*... Il vient tous les soirs aux Italiens.

— Pourquoi ?

— Je vais vous le dire.

En ce moment le cocher fonetta ses chevaux; le laquais monta à son poste, la voiture s'ébranla et je manquai d'être écrasé. Je n'y fis seulement pas attention, pas plus qu'au rhume de cerveau et de poitrine que je rapportai à la maison et dont ma pauvre mère était mortellement inquiète, tandis que moi, j'étais ravi, enchanté. Je ne dormis pas; j'avais la fièvre et je passai la journée suivante dans un état d'ivresse continuelle. Tous mes rêves étaient réalisés... Mon roman commençait... j'adorais cette femme... je me serais tué pour elle, oui, Monsieur, je n'ai jamais éprouvé dans ma vie rien de plus vif et de plus délirant que ces premières vingt-quatre heures de passion... Heureusement qu'elles n'ont pas eu de lendemain, les forces humaines n'y auraient pas résisté.

—Comment, m'écriai-je, pas de lendemain ?

—Si vraiment, reprit Georges, mais vous allez voir lequel.

A cet endroit du récit, l'horloge de la paroisse de Bussières sonna midi; Georges poussa un cri : Ah ! je serai en retard ; adieu, me dit-il en courant...

—Et la suite de votre histoire ?

—A demain, me dit-il..., et il disparut.

II.

C'était un jeudi ; on donnait *la Semiramide* ; mais n'importe ce qu'on aurait donné : vous vous doutez bien que, malgré mon rhume, ma fièvre, et ma mère, qui voulait me retenir.... j'étais là le premier, à ma stalle de balcon, avant que les

rampes fussent levées, ce qui déjà était bien mauvais genre ; mais personne ne me voyait , j'étais seul dans la salle. Les belles toilettes arrivèrent , l'orchestre se fit entendre.... Mme Malibran chanta ! Je n'entendais rien... je n'existais pas... j'attendais ! Enfin , l'âme , la vie et le sentiment me revinrent. *Elle* parut ; *Elle* entra dans sa loge , plus belle encore, plus ravissante que la première fois. Mes voisins s'écrièrent qu'elle était éblouissante de diamans ; je n'en avais pas vu un seul ; je n'avais vu qu'elle ; je m'inclinai respectueusement en la regardant... Ses yeux rencontrèrent les miens.. Elle me vit, j'en suis certain. Elle me vit ! Et tournant la tête d'un autre côté , elle ne me rendit même pas mon salut.

— Ce n'est pas possible, lui dis-je, et vous vous êtes trompé.

— Ah ! s'écria-t-il avec chaleur : vous croyez que j'étais homme à ne pas m'assurer du fait ! J'allai l'attendre à la porte de sa loge ; elle donnait le bras à ce grand monsieur sec et poudré , à son mari. Elle causait avec lui , avec gaieté , avec affection ; enfin il avait l'air de lui plaire... elle avait l'air de l'aimer ! Elle ! Madame de Lignolles ! Où en étions-nous ? Tout était bouleversé ! Adossé contre un pilier.... je la voyais descendre et venir droit à moi , et quand elle fut à deux pas, je m'inclinai encore : mais , se retournant dans ce moment même pour parler à la marquise , qui était derrière elle , elle feignit de ne pas m'avoir aperçu , passa froidement sans me regarder , et gagna sa voiture. Il faisait beau ce soir là, elle n'avait besoin de personne ! !

Ah ! je l'abhorrais ! je la détestais.... Elle me parut affreuse ; je rentrai chez moi pâle et tremblant de colère , je n'allai plus aux Italiens , je m'enfermai pendant trois mois , et me mis à travailler avec une assiduité et une rage qui avancèrent beaucoup mon examen pour l'Ecole Polytechnique.

— Ce qui vous parut alors un grand bonheur !

— Non , je n'étais pas heureux. L'heure de la raison n'était pas arrivée. Je n'en étais encore qu'au dépit , à la colère ; mon amour-propre avait été humilié , et , passant de l'amour à la haine , je n'aspirais qu'à me venger ; j'aurais donné tout au monde pour plaire à une de ces grandes dames , si fières et si orgueilleuses , non plus pour le bonheur d'être aimé , mais pour le plaisir de les dédaigner.... de les humilier à mon tour !.... Vous voyez ce que j'avais déjà gagné au contact du monde.... J'étais resté aussi extravagant , aussi fat qu'autrefois , et , de plus , j'étais devenu méchant. Par malheur, les mauvaises intentions trouvent toujours plus que les bonnes des occasions de s'exercer, et le hasard m'en offrit que je ne cherchais pas.

Un de mes camarades de collège , neveu d'un pair de France, avait quitté Paris à la fin de ses études ; il était parti avec un gouverneur , pour commencer ses voyages ; mais apprenant en route la mort de son oncle , qui lui laissait une belle terre et un beau titre (car alors la pairie était héréditaire), il se hâta de revenir en France , et un matin , je le vis entrer chez moi , et me sauter au cou, me racontant la perte ou plutôt la fortune

qn' il avait faite ; et m' engageant à venir passer quelques semaines dans sa terre, d' abord, et puis ensuite dans la vallée d' Orsay, dans le château de sa sœur, la comtesse Julia, chez qni se réunissait, pendant la belle saison, la plus brillante société de Paris. Il me semblait, pendant qu' il me parlait, voir arriver ma vengeance. D' ailleurs, je travaillais sans relâche depuis trois mois ; j' avais besoin de repos. Nous étions en juillet, la campagne était superbe, ma mère me pressait d' accepter, ce que je fis avec joie, et nous partîmes.

Mon ami Constantin, le nouveau pair de France, était un excellent garçon, peu fort dans ses études, mais fort à la chasse, s' occupant plus de ses chevaux que de ses discours à la Chambre, et ayant fort bien fait de gagner sa fortune par succession, car il eût été fort embarrassé de l' acquérir par son travail ou par ses talens : du reste, ne s' en faisant nullement accroire, et s' effaçant lui-même pour mettre en avant ses amis, il me présenta à sa sœur en lui disant : tu sais, Julia, que je ne suis qu' un ignorant ; mais voici mon ami Georges qui a de la science pour deux, et, grâce à lui, nous sommes au complet. La comtesse et son mari m' accueillirent à merveille ; le comte de Vareville était un homme de trente-six ans, d' une belle figure, qui, au physique se portait à merveille, et qui, au-moral était le plus grand propriétaire du département. C' était là le résumé de toutes ses qualités ; de plus, excellent maître de maison, ne gênant personne, et laissant le gouvernement à sa femme, qui toute aimable et toute gracieuse s' en acquittait à merveille.

La comtesse Julia était fort jolie, avait vingt-quatre à vingt-cinq ans, de beaux yeux bleus, une tournure distinguée, une coquetterie de conversation très-piquante qui faisait briller les personnes d'esprit et en donnait souvent à celles qui n'en avaient pas. Bonne et indulgente pour les gens timides et embarrassés, c'est à ce titre qu'elle me prit sous sa protection. Dévouée en amitié, indifférente en amour, sage et vertueuse par principes, et quant à la dévotion, elle en avait juste ce que la mode exigeait alors chez les dames du grand monde.

Vous pensez bien que l'idée de lui faire la cour ne se présenta pas à mon esprit : c'était la sœur d'un ami ; et puis les devoirs de l'hospitalité... Et puis enfin.... j'aurais probablement échoué, et je n'ai jamais voulu examiner si cette dernière raison ne venait pas en première ligne ; eût été d'autant plus mal, qu'il y avait au château un essaim de comtesses, de vicomtesses, de baronnes, tout ce que le faubourg Saint-Germain avait de jeune, d'élégant, de coquet ; et loin d'imiter ma dédaigneuse duchesse, elles étaient, il faut le dire, comme toutes les grandes dames d'alors, pleines de gracieusetés et de bienveillance, semblant toujours oublier leur rang, et cependant vous faisant sentir par une nuance et un tact admirable le moment où l'abandon devait s'arrêter et le respect commencer. J'étais comblé de soins et d'attentions que je m'efforçais de reconnaître de mon mieux... Je faisais de la musique avec ces dames et ces demoiselles ; j'avais toujours des dessins pour leur album ou pour leurs broderies, et s'il s'agis-

sait d'une promenade dans le parc, ou d'une course à cheval, ou d'un rôle dans un proverbe, fût-ce le plus difficile ou le plus insignifiant, j'étais toujours prêt... Ma complaisance était connue, et en général tout le monde m'adorait, tout le monde, par malheur ; ce qui faisait que personne ne pensait à moi en particulier. Il y avait même dans l'affection universelle dont j'étais l'objet, quelque chose de blessant pour mon amour-propre. C'était proclamer que j'étais sans conséquence ou sans danger.

Bientôt je m'aperçus aussi, et cette découverte fut bien autrement pénible, que chacune de ces dames avait auprès d'elle des personnes qu'elles honoraient de leur indifférence, de leurs dédains, souvent même de leurs reproches ! Ah ! que n'aurais-je pas donné pour être à leur place, moi que l'on traitait si bien !

Je me plaignais de mon bonheur ! j'en étais indigné. Je ne voyais pas que ces rivaux, que l'on me préférait avec raison, avaient, par leurs talents, leur réputation, leur position dans le monde, mérité et inspiré une confiance qu'on ne pouvait m'accorder à moi, enfant de dix-sept à dix-huit ans, à moi qui n'étais rien... qui ne pouvais offrir aucune garantie, pas même celles de la prudence ou de la discrétion. Mon roman de *Faublas* m'avait donc encore trompé ; cette jeunesse même, qu'il m'offrait comme un moyen de réussite, était un obstacle ! Ainsi, m'écriai-je avec desespoir, personne ne fera donc attention à moi, personne ne m'aimera jamais ! Hélas ! j'étais injuste !... je me plaignais à tort ! Il y avait, dans ce moment-là même, une

personne que mon mérite inconnu avait touchée...
Amour d'autant plus glorieux, que je n'avais jamais pensé à le faire naître et que je ne m'en doutais même pas.

A qui donc avais-je inspiré une tendresse si discrète et si désintéressée ! Qui donc éprouvait enfin pour moi ce premier amour si long-temps attendu !

Helas ! c'était Mlle Rose, la femme de chambre de la comtesse Julia.... !

Une femme de chambre !!! à moi, qui avais rêvé des duchesses, des marquises, des baronnes ! encore un bonheur dont j'étais indigné et humilié, toujours à cause des préjugés dont j'étais imbu, car tout autre à ma place se serait résigné à une pareille conquête.

Mademoiselle Rose était de ces femmes de chambre de grande maison, l'œil coquet, le pied mignon, la taille élancée, toujours blanche et bien mise, ne portant jamais que les robes ou les fichus de sa maîtresse (seconde édition), fière et dédaigneuse avec la livrée, comme le faubourg Saint-Germain avec l'antichambre, et n'ayant de gracieux sourires que pour les gens du salon.

Cette fierté, à ce qu'il paraît, s'était venue briser contre mon ignorance ou ma modestie... et il avait fallu que la pauvre fille me témoignât une préférence bien marquée pour qu'il me vînt à l'idée de m'en apercevoir ; mais il n'y avait plus moyen d'en douter !... Mon ami Constantin, le pair de France, avait été repoussé par elle, il me l'avait avoué en secret. Elle avait refusé les propositions les plus brillantes, plus généreuse que ses maîtresses, pour qui ? pour moi, jeune homme sans fortu-

ne, sans titres, sans naissance ! Ajoutez que Rose était jeune et gentille... Et elle m'aimait tant... et elle me le disait... à moi, à qui personne ne l'avait jamais dit... Et puis, Monsieur, je n'avais pas dix-huit ans ! Je sais que tout cela ne peut justifier, mais peut-être excuser l'attention que malgré moi j'accordais à ma jolie soubrette.

J'évitais cependant de la rencontrer, et quand je l'apercevais au bout d'un corridor, je doublais le pas, ou je détournais la tête, exactement comme la jeune duchesse du théâtre Italien. C'était, sur une échelle inférieure, le même orgueil du rang ! Jugez alors ce que je devins lorsqu'un jour, sous mon oreiller, je trouvai un petit billet où étaient écrits ces mots :

« Il faut que je vous parle, Monsieur Georges,
 » ou je suis perdue. Le jour c'est impossible ; ne
 » m'en veuillez donc pas, et ne soyez pas fâché
 » contre moi, si je vous demande dix minutes ce
 » soir dans ma chambre, à minuit. »

A ce billet était jointe une petite clé. Cet écrit, qui m'eût transporté de joie, et m'eût fait battre le cœur s'il eût été d'une des nobles dames du château, m'inspirait une espèce de malaise et de honte... Tout me dépitait contre moi-même... jusqu'aux fautes d'orthographe dont le billet était parsemé et qui semblaient mettre en relief la mésalliance que j'allais commettre... Mais dédaigner une pareille occasion ? Combien mon ami Constantin envierait mon bonheur ! Ah ! s'il était à ma place, il n'hésiterait pas !... Mais d'un autre côté, si cela se sait dans le château... Si la comtesse Julia... Si ces dames... Vous voyez que j'étais déjà

plus d' à moitié vaincu , puisque je ne craignais plus que d' être découvert. D' ailleurs, qui le saurait à cette heure...au milieu de la nuit....dans ce vaste château dont les corridors sont obscurs et silencieux...Et tout en faisant ces réflexions j' étais sorti de mon appartement sur la pointe du pied , retenant ma respiration . . . tremblant au moindre bruit...J' arrivai ainsi à la porte de Rose , et là.....

En ce moment , mon horloge fatale sonna midi....J' espérais que Georges ne l' entendrait pas... mais , oubliant et son histoire et les souvenirs qu' elle devait lui rappeler, il me quitta en courant et en me criant : A demain !

III.

Le lendemain Georges fut exact au rendez-vous. Aussitôt que je le vis arriver, je courus à lui : Est-il possible, m' écriai-je , de me quitter ainsi au moment le plus intéressant d' une histoire ?

—Je vous conseille de me faire des reproches ! Ce serait plutôt à moi de vous en adresser...vous avez manqué me faire oublier...

—Quoi donc ?

—Une affaire bien autrement intéressante pour moi!...une affaire qui ne peut se retarder.... mais je me suis arrangé aujourd' hui pour être plus exact !...

—Quoi ! vous me quitterez encore à midi !

—Certainement !

—Et pour quelle raison ?.... quelle obligation tellement indispensable vous force chaque jour....

—Pour cela , mon voisin, répondit Georges d'un air sérieux , je ne puis vous le dire...et vous prie de ne pas me le redemander...Passe pour mes aventures de jeunesse, continua-t-il en riant...c'est un autre monde , un autre siècle...c'est presque de l'histoire...

—Une histoire instructive !

—Oui, pour la jeunesse ! mais peut-être fort peu amusante pour les gens raisonnables.

—Au contraire...et la preuve c'est que je vous prie en grâce de continuer le sujet de drame que vous m'avez promis, et dont le premier acte me semble déjà tout disposé.

—Vous trouvez !

—Certainement. Il y a exposition de caractères, préparation des évènements, et la toile tombe sur une péripétie des plus piquantes , le moment où vous arrivez à la porte de Mlle Rose.

—Le second acte sera peut-être plus difficile à mettre en scène.

—Pourquoi donc ? tout se met en scène maintenant...Vous étiez donc devant la porte de Mlle Rose.

—Que je venais d'ouvrir le plus doucement possible. Le cœur me battait d'émotion et surtout de crainte. Ce n'était pas sans raison. Mlle Rose habitait une espèce de cabinet de toilette , qui , d'un côté , avait une sortie sur un escalier de dégagement , c'est par celui-là que j'étais arrivé. Mais de l'autre côté , était une porte qui donnait dans l'appartement de la comtesse ; le moindre bruit pouvait être entendu, et si la maîtresse de la maison m'avait surpris...Ah ! je n'aurais pas survécu.

à un tel éclat, et au ridicule qui en eût été la suite... je me serais brûlé la cervelle... j'y étais décidé ; et, sous ce point de vue du moins, le danger ennoblissait, à mes yeux, le commun et le bourgeois de mon expédition nocturne.

Je n'avais pas refermé la porte de l'escalier, je l'avais laissée entr'ouverte, d'abord pour ne pas faire de bruit, et puis pour me ménager en cas d'accident une retraite prompte et facile. La chambre où je venais d'entrer était dans une obscurité complète, précaution que j'attribuai à la pudeur ou à la prudence de Rose... Pauvre fille ! me disai-je, elle m'attend ! Elle doit trembler, car je tremble, moi... et je m'avantai lentement, écoutant, du côté de la comtesse, et me rappelant ce vers de Delille qui, grâce au Ciel, convenait parfaitement à la situation :

« Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence ! »

Alors, plus rassuré, je me dirigeai vers l'endroit de l'appartement où devait être Rose, et à mesure que j'approchais, j'entendais le bruit calme et régulier de la respiration la plus égale. J'approchai encore, et ne pus revenir de ma surprise en m'apercevant qu'elle dormait. Elle dormait !! Quoi ! l'émotion qu'elle éprouvait lui permettait de dormir ! moi, j'avais eu la fièvre depuis l'instant seulement où cette idée de rendez-vous m'était venue. Je sentai dans ce moment encore mon cœur s'agiter avec violence... Et elle !... elle dormait en m'attendant ! Un pareil sang-froid annonçait une habitude du danger, ou une hardiesse surnaturelle qui m'effrayait ! Je pouvais admirer Napoléon ou le grand Condé dormant la veille d'une

bataille... Mais Mlle Rose ! J'étais furieux ! J'étais indigné !... Un instant j'eus la pensée de retourner sur mes pas pour la punir... pour me venger ! Et puis dans ma colère, d'autres idées de vengeance me vinrent à l'esprit. Mais à peine si je parvins à interrompre ce sommeil profond où elle était plongée, et, sans ouvrir les yeux... elle murmura à demi voix et avec impatience ces mots qui n'avaient rien de flatteur : *Mon Dieu ! ... Laissez-moi donc !*— Ah ! pour le coup et dans mon dépit, oubliant les périls qui nous environnaient, j'allais éclater !.. lorsque du côté de l'appartement de la comtesse je crus entendre du bruit... Je vis même à travers les fentes de la porte briller la lueur d'une bougie ; par un mouvement aussi rapide que la pensée, je m'élancai hors de la chambre de Rose dont je refermai la porte, et il était temps ! J'étais encore sur l'escalier, que j'entendis comme un cri de surprise ou d'exclamation. . . mais peu importait, je n'avais plus rien à craindre, personne ne m'avait vu, et, deux minutes après j'étais chez moi, dans mon appartement clos et barricadé... comme si, en fermant ma porte au verrou, j'empêchais les soupçons ou les souvenirs d'entrer.

Je passai une mauvaise nuit et une mauvaise matinée ; j'étais mécontent de moi, je me sentais humilié. Toutes les réflexions que j'avais faites la veille et qui avaient eu si peu de pouvoir, avant, en avaient beaucoup, après ; j'espérais bien que jamais cette aventure ne serait connue ; mais n'était-ce rien que de rougir aux yeux de Rose ; de me retrouver avec elle dans ce château, de la rencontrer dans cette antichambre que vingt fois par

jour il fallait traverser et où d'ordinaire elle était à coudre ou à broder ! Je redoutais sa vue , je craignais surtout ses regards d'intelligence... Je ne savais comment m'y soustraire ; j'étais sûr de baisser les yeux , de pâlir , de rougir... et si ces dames remarquaient mon trouble si elles en devinaient la cause... j'étais perdu ! Au milieu de ces angoisses , la cloche du château sonna le premier coup du déjeuner... puis le second... il fallai bien se résigner... il fallait descendre ! Je pris mon parti , et de l'air le plus intrépide qu'il me fût possible , je traversai l'antichambre avec une apparence de résolution et de gaiété , qui se changea bientôt en satisfaction réelle , quand jetant autour de moi un coup-d'œil rapide , je n'aperçus pas le témoin redoutable que je craignais de rencontrer.

Je repris courage , m'efforçant d'être aimable et de montrer une grande liberté d'esprit. Jamais je ne fus plus triste et plus préoccupé ; à chaque instant , je m'attendais à une apparition qui n'arriva point !

Contre toutes mes prévisions , Rose ne parut pas de la journée.

Que lui était-il donc arrivé ?... Le soir même , et comme à l'ordinaire , elle ne servit point le thé dans le salon.

Je commençai à être inquiet ; mais pour rien au monde , je n'aurais osé m'informer d'elle. Ce fut une de ces dames qui prit la parole et demanda tout haut : où donc est Rose ?

Je l'aurais remerciée !

Il se fit un instant de silence. La dame renouvela sa question.

—Elle n'est plus ici, dit froidement la comtesse Julia en baissant les yeux, et sans me regarder.

—Pourquoi donc ? s'écrièrent toutes ces dames.

—Ma belle-sœur, qui est restée à Paris, avait besoin d'une femme de chambre... je la lui ai envoyée ce matin.

—Et vous ?

—J'ai la fille du jardinier.

—C'est singulier !

—C'est original !!!

—C'est invraisemblable !!! s'écrièrent trois dames à la fois ; car enfin, ma chère comtesse, votre belle-sœur, qui est à Paris, peut se procurer des femmes de chambre plus facilement que vous.

Chacun convint de la justesse de cette observation, et donna à entendre qu'il y avait sans doute d'autres motifs.

—Je ne dis pas non, reprit la comtesse avec le même sang-froid.

—Et quels motifs ? dites-les nous.

—Pas à présent.

—Vous nous les direz plus tard !

—C'est possible.

—Et quand donc ? s'écrièrent toutes les dames en se levant et en entourant la comtesse...

Pendant ce temps, j'étais plus mort que vif, et semblable à un criminel qui attend son arrêt.

—Comme tu es pâle ! s'écria Constantin ; comme ta main est froide ! est-ce que tu es indisposé ?

Et, grâce à cette maudite observation, tous les regards et tout l'intérêt se reportèrent sur moi. Rose fut oubliée.

—En effet, balbutiai-je d'un air interdit... je... ne me sens pas bien.

Je m'en suis aperçue depuis ce matin, dit avec bonté l'une de ces dames.

—Peut-être a-t-il eu froid avec nous sur la rivière, dit une autre en se rapprochant de moi.

—Peut-être a-t-il passé une mauvaise nuit, dit la comtesse Julia avec un air de simplicité qui acheva de me bouleverser. J'étais dans un état déplorable!

Et tout le monde de m'entourer, de me donner sa consultation et son ordonnance. L'une m'engagea à me retirer, ce que j'acceptai de grand cœur; l'autre me conseilla la fleur de tilleul, celle-ci de la camomille, et tous les avis se réunirent pour du thé bien léger et bien chaud.

—Je regrette que Rose ne soit pas là, dit la comtesse Julia avec le même sang-froid; elle vous l'aurait porté.

Pour le coup, je fus atterré. Elle sait tout! me dis-je, elle sait tout!

La comtesse sonna le valet de chambre de son mari, qui m'accompagna. Je rentrai dans mon appartement, et je me jetai sur mon lit dans un état voisin du désespoir.

Elle sait tout!!! Et dans ce moment peut-être, au milieu du salon, elle raconté à toutes ces dames l'histoire de mon voyage nocturne, et ma passion délirante...pour qui? pour une femme de chambre qu'elle a été obligée de renvoyer à cause de moi! Ah! quelle honte!...Je suis perdu de réputation, je suis voué au ridicule, je serai désormais l'objet de leurs railleries! J'écoutai...et du salon au-dessus duquel était ma chambre...de longs éclats de rire arrivèrent à mon oreille.

« Ah ! m'écriai-je furieux je ne resterai pas dans ce château ; je ne reverrai plus ces nobles dames à qui je ne veux pas servir de jouet... Plutôt mourir !.. »

» Encore elles ... Encore elles que j'entends ! » Et en effet, dans les vastes corridors qui menaient à leurs chambres, les échos répétaient au loin leurs éclats joyeux. Plusieurs même , en passant devant ma porte, me dirent d'une voix douce et maligne : Bonsoir Monsieur Georges , bonne nuit... Ah ! si c'eût été des hommes !... Mais non, il fallait se taire et subir leurs outrages , sous peine d'un ridicule plus grand encore !

Vous devinez quelle nuit je passai ! Et le lendemain, sans voir les maîtres de la maison, sans prévenir mon ami Constantin, je partis au point du jour , laissant sur ma table une lettre où je demandais pardon d'un si brusque départ, m'excusant sur mon indisposition dont la gravité avait augmenté, etc., etc., donnant enfin des raisons dont je savais que personne ne serait dupe ; mais tout m'était devenu indifférent , pourvu que je sortisse de ce château, pourvu que je fusse loin de cette société insultante et railleuse, à laquelle je venais de dire un éternel adieu.

J'arrivai chez ma mère, qui fut toute effrayée de ma pâleur et de mon air souffrant, ne pouvant concevoir qu'un mois de bonne société m'eût changé à ce point.

Je m'enfermai encore, ne voulant voir personne , ne répondant pas même aux lettres de mon ami Constantin ou de ces dames, qui, désolées de perdre leur victime, envoyèrent tout d'abord savoir de mes nouvelles. Je ne m'occupais plus que

de mes travaux et de mon état, commençant à comprendre que c'était de moi seul que dépendaient ma fortune, mon avenir et ma réputation, et je fis si bien qu'au bout de six mois je passai mon examen, et fus reçu le premier à l'Ecole Polytechnique.

— Et moi ! m'écriai-je, en interrompant mon ami Georges au milieu de son récit, je vous fais compliment de vos malheurs, car chaque catastrophe amoureuse vous vaut un avancement rapide et réel. L'amour et les femmes, ces grands moyens de succès d'autrefois, ne sont-ils pas de nos jours un empêchement à la fortune ? N'est-ce pas là, dites-moi, la véritable morale de votre récit ?

— Tirez-en de la morale, si vous pouvez, me dit Georges en éclatant de rire, cela m'étonnera, surtout quand vous connaîtrez la fin qui me confond toujours quand j'y pense.

— Continuez donc, car je ne vois pas jusqu'ici mon second acte.

— Dieu veuille qu'il arrive ; or, voici peut-être qui va nous y mener. Je venais d'être reçu à l'Ecole Polytechnique, je portais l'épée et presque l'épaulette, et ce succès, que je ne devais qu'à moi-même, m'avait un peu consolé des mésaventures que je devais au hasard. Le maréchal de***, ancien compagnon d'armes de mon père, était venu inspecter l'école, et avait prié le gouverneur de lui présenter les élèves les plus distingués ; j'avais eu l'honneur d'être compris dans ce choix ; il nous avait invités à dîner, c'était un grand bonheur, un jour de fête pour tout le monde ; il en fut autrement pour moi. Le dîner se passa à merveille, et la soirée s'annonçait de même ; le ma-

réchal, qui avait causé avec mes camarades, me prit à part près de la cheminée, et à la manière dont il commença l'entretien, je vis qu'il voulait juger par lui-même du bien qu'on lui avait dit de moi. Aussi je rassemblai toutes mes forces pour sortir avec honneur de ce nouvel examen. Il venait de mettre en avant une question que je me sentais les moyens de traiter d'une manière victorieuse et brillante, lorsque madame la maréchale sonna pour avoir un verre d'eau sucrée. Il lui fut apporté près de la cheminée où j'étais, par une femme de chambre qui se retourna, et je reconnus... Rose ! Rose qui, dans un moment de surprise et de joie, manqua de renverser sur la robe de sa maîtresse le verre d'eau qu'elle tenait d'une main tremblante, pendant que ses yeux ne quittaient pas les miens. Et moi, troublé, déconcerté par cette apparition subite, j'hésitais... je balbutiais... je n'avais pas deux idées de suite... Je répondais tout de travers au maréchal, qui, prenant mon embarras pour ignorance ou incapacité, se hâta de changer la conversation. « Quel est le tailleur qui » fait vos uniformes ? me dit-il, le vôtre vous va à » merveille, et voilà ce que j'appelle une jolie tournure d'officier. » J'étais désespéré ; j'aurais mieux aimé qu'il m'eût donné des coups de poignard, que de m'adresser une phrase pareille. Il était dit que les femmes en général, et Rose en particulier, devaient toujours me porter malheur. Aussi, quand, s'adressant à moi d'un air aimable et gracieux, elle demanda « si Monsieur voulait aussi un verre d'eau sucrée... ou autre chose... » je lui lançai un regard d'impatience et de colère, et

je crois même que je lui tournai le dos; puis, rejoignant mes camarades, nous prîmes congé du maréchal, eux enchantés, et moi désolé de ma soirée.

Le lendemain, je reçus une lettre dont l'écriture ne m'était que trop présente; je l'aurais d'ailleurs reconnue à l'orthographe et aux efforts inouis que l'on avait faits pour écrire *élève de l'École Polytechnique*; ce dernier mot surtout avait dû lui donner une peine... dont il fallait lui savoir gré.... quoiqu'à vrai dire elle eût complètement échoué; j'ouvris donc la lettre, que je ne lus pas aussi sans quelque travail, et qui contenait ce qui suit :

« Je sais, Monsieur Georges, pourquoi vous
 » m'en voulez, et pourquoi hier, chez Mme la Ma-
 » réchale, ma nouvelle maîtresse, vous ne m'avez
 » pas seulement regardée. Vous êtes fâché contre
 » moi de ce que j'ai manqué au rendez-vous que
 » je vous avais donné, et vous croyez que je me suis
 » moquée de vous. Je vous prie de croire que ça n'
 » est pas; que je ne me suis jamais moquée de per-
 » sonne, et surtout de vous qui êtes si aimable et
 » gentil. Voici la chose: le soir même, au moment
 » où je venais de glisser sous votre oreiller, et en
 » faisant votre couverture, le billet en question,
 » Madame me dit: Vous allez partir pour Paris; le
 » cabriolet est en bas qui vous attend. Je voulus
 » objecter pour gagner jusqu'au lendemain... Ma-
 » dame répondit: Ce soir, à l'instant même. C'est
 » pour une robe dont voici le modèle; vous la por-
 » terez à ma couturière, et vous ne reviendrez que
 » quand elle sera achevée. Or, vous saurez qu'il
 » n'y avait pas moyen de raisonner avec Madame,

» surtout quand il s'agissait de robes ! Au bout de
 » trois jours, quand elle fut faite, je revins bien vi-
 » te pour me justifier ; mais vous n'étiez plus au
 » château. Plus tard, à Paris, j'espérais vous voir
 » chez ma maîtresse... mais vous n'y êtes pas ve-
 » nu ; et quelques mois après j'en suis sortie moi-
 » même pour des raisons à cause du valet de cham-
 » bre de Monsieur... qui me poursuivait toujours
 » et que je n'ai pas écouté, je vous le jure... on
 » vous le dira, etc., etc. »

Je n'achevai pas cette lettre dont la fin m'intéressait peu. Le commencement ne me donnait que trop à réfléchir... Comment ? ... la nuit de mon voyage dans les corridors, Mlle Rose n'était plus au château, elle en était partie depuis quelques heures. C'est sa maîtresse qui l'avait éloignée exprès, sous un prétexte imaginaire. Quelle était donc la personne qui occupait l'appartement à la place de sa femme de chambre ! Ce ne pouvait être qu'elle-même ! la comtesse Julia ! A cette idée, un battement de cœur me saisit, la rougeur me monta au front, un éclair de joie brilla dans mes yeux, je me sentis un mouvement d'orgueil et de vanité bien absurde, un sentiment de triomphe qui n'avait pas le sens commun, car, enfin, ce triomphe, si je l'avais obtenu, c'était par une erreur, par une fraude, ou plutôt par un hasard qui excluait toute idée de préférence... et malgré cela j'étais fier et heureux, comme si mon mérite y eût été pour quelque chose... et puis ce n'était pas une femme de chambre, c'était une grande dame, une comtesse.

Plus je réfléchissais cependant, et plus mon a-

venture me semblait inconcevable et difficile à expliquer. D'abord toutes mes craintes d'avoir été découvert, et le ridicule et les railleries dont je redoutais l'effet, n'avaient jamais existé que dans mon imagination. La comtesse et ces dames n'avaient jamais soupçonné ni moi, ni Rose, puisque celle-ci était revenue trois jours après au château et qu'elle était restée quelques mois encore chez sa maîtresse; on ne l'avait donc pas chassée, mais on avait voulu l'éloigner ce soir-là... Pourquoi?... Pour un amant heureux et attendu. Mais l'accueil que l'on m'avait fait prouvait assez qu'on n'attendait personne!... Comment d'ailleurs deviner la clé que j'avais en mon pouvoir! Sans compter que la réputation de la comtesse éloignait toute idée de ce genre! On ne lui connaissait aucun amant... bien plus, on ne lui en donnait aucun... ce qui rendait le hasard encore plus flatteur pour moi; et sans chercher davantage à pénétrer ce mystère, j'acceptai mon bonheur sans l'expliquer, ni le comprendre; mais, par un effet bien singulier, la comtesse, qui jusqu'à ce jour m'avait été tout-à-fait indifférente, cessa dès ce moment de l'être pour moi; je ne pensais plus qu'à elle et aux moyens de la revoir; autant j'avais négligé mon ami Constantin, autant je mis d'empressement à le rechercher. Je le croyais furieux de mon absence.... Hélas! à peine s'en était-il aperçu... Les personnes qui n'aiment rien sont les gens du monde les plus faciles à vivre! Jamais de reproches, jamais d'humeur.... Il faut aimer pour avoir un mauvais caractère! Constantin me reçut à bras ouverts, et c'est dans une soirée qu'il donnait que,

pour la première fois... je revis sa sœur. Sa présence produisit sur moi un effet, dont elle-même s'aperçut, car elle me regarda d'un air étonné. Jusqu' alors, je l'avais à peine remarquée, et maintenant je contemplais avec curiosité cette taille si élégante, ces beaux bras, ces jolies mains, ces cheveux blonds cendrés et surtout ces yeux bleus, qu' animaient à la fois la malice et la bonté... Je regardais tout cela avec plaisir, avec bonheur, avec un sentiment que je ne puis définir et que vous, Monsieur, vous ne comprendrez pas.

— Si vraiment, lui dis-je... ces arbres qui, dans ce moment balancent leur feuillage au-dessus de nos têtes, me semblent les plus beaux des environs, pourquoi ? Parce qu' ils sont à moi ! Le sentiment de la propriété !!...

Georges sourit et continua.

Sans le vouloir et sans in' en rendre compte, je fus dès ce moment plus assidu, plus prévenant que jamais auprès de la comtesse, mes attentions avaient un caractère de soumission et surtout de respect qui frappaient tout le monde et qui semblaient à moi une restitution, une réparation. J'avais, sans qu' elle le sût, tant de torts à expier ! Elle n' était pas insensible à un dévouement si désintéressé, car je l' ai déjà dit, son cœur était tout à l' amitié, et de ce côté il n' y avait point de sacrifice dont elle ne fût capable. Mais tout autre sentiment la laissait froide et indifférente; elle-même en convenait, et un jour qu' assez maladroitement, son mari vantait tout haut sa vertu et ses principes : Je n' y ai pas de mérite, dit-elle avec impatience, je n' ai dans l'esprit rien d'exalté, rien

de romantique, et ce n'est pas ma faute, ni la vôtre peut-être, si jusqu'à présent je vous ai été fidèle!

Je ne pus retenir un sourire qu'elle remarqua.

— Pourquoi riez-vous, Monsieur Georges, me dit-elle ?

— Pour des raisons que je ne peux pas dire.

— Et que vous allez cependant m'avouer....

— Non, car elles vous fâcheraient.

— Jamais je ne me fâche avec mes amis !

Malgré cette assurance, je gardai mon secret : et continuai pendant plus d'un an ma cour assidue et silencieuse, non que j'aimasse d'amour ; cela n'y ressemblait en rien. Ce n'étaient ni cette fièvre, ni ce délire que j'avais éprouvés dans la passion de vingt-quatre heures dont je vous parlais hier. Il n'y avait là ni tourment, ni malheur, ni extravagance, rien enfin de ce qui constitue l'amour ; mais, je n'aimais personne plus que la comtesse ; c'était une affection qui ne ressemblait à aucune autre, car elle avait quelque chose de piquant, de mystérieux et en même temps de calme et de paisible ! Cela venait peut-être de ce qu'ayant commencé le roman comme les autres le terminent d'ordinaire, j'avais de moins l'impatience et la curiosité, qualités inséparables de tous les amours de ce monde.

La comtesse cependant ne pouvait ignorer mes sentimens ; je voyais qu'elle en était touchée, mais pas comme je l'aurais voulu, car elle s'en affligeait et s'en inquiétait pour moi. Un jour que nous étions seuls dans son boudoir, elle me tendit la main et me dit : Georges, vous êtes un bon et aimable jeune homme... à qui, depuis long-temps,

j' ai donné toute mon amitié , mais n' attendez et ne demandez jamais plus. Je voudrais vous l'accorder que cela me serait impossible.

—Peut-être, lui dis-je ! et alors , me jettant à ses pieds et implorant mon pardon, je lui racontai en peu de mots et la faute et le bonheur que j'avais à me reprocher. Elle poussa un cri ! mais je ne remarquai dans ses traits ni trouble, ni colère; et, reprenant sur-le-champ un sang-froid admirable, elle me tendit de nouveau la main et me dit : Relevez-vous, je n' ai pas de pardon à vous accorder ; *ce n' était pas moi !*

Ce que j' éprouvais est impossible à décrire.

Était-ce un moyen de se soustraire à mes vœux ? Voulait-elle m' abuser ? ... me donner le change ? et anéantir ainsi les droits que le hasard m' avait donnés ?

Je levai les yeux vers elle !

Son front était calme et serein, et dans son regard noble et pur brillait la vérité tout entière.

Je rougis d' avoir douté un instant.

Je vous crois ! je vous crois ! m' écriai-je ; mais qui donc était-ce ?

— Je ne puis vous le dire.

— Vous me le direz...

Tout-à-coup Georgé se leva brusquement , il venait d' entendre le premier coup de midi. Je voulus en vain le retenir ou le suivre de loin Je le vis, à l' extrémité du bois , s' élancer sur un cheval qu' on lui tenait prêt , et il disparut en me criant encore comme la veille : — à demain !

IV.

Le lendemain Georges arriva un peu plus tard que de coutume.

Un air soucieux avait remplacé cet air de franchise et de gaité, caractère distinctif de sa physionomie.

— Est-ce l'histoire d'hier qui vous a laissé des idées sombres ? lui dis-je.

— Non , répondit-il, des contrariétés, des chagrins plus récents , qu'il faut oublier.

— Alors, reprenons votre histoire.

— Très-volontiers ; où en étais-je ?

— Au moment où la comtesse Julia refusait de vous nommer l'héroïne de votre aventure. .

— C'était piquant , n'est-ce pas ? Possesseur d'un bien que je ne pouvais connaître; aimant heureux d'une maîtresse qui gardait l'anonyme, je suppliais , je pressais la comtesse de me nommer , ou du moins de me laisser deviner cette beauté mystérieuse. Elle s'y refusa constamment.

— Je le crois bien ! m'écriai-je, c'était elle !...

— Non, Monsieur, je vous ai déjà dit les raisons que j'avais de croire le contraire....et puis il y en avait d'autres encore.... des détails que je n'avais pu vous donner.... mais qui me frappaient alors , et qui tous me prouvaient qu'elle avait dit la vérité.... Ma curiosité n'en devenait que plus vive. Je mourais d'envie de connaître ce secret. Je jurais de n'en point abuser. — Alors, me répondit la comtesse, à quoi bon vous le dire ? pourquoi vous donner des regrets inutiles ?

— Elle est donc jolie ? m'écriai-je.

— Eh ! mais, me dit-elle après m'avoir regardé en souriant, c'est moi qui vous le demanderais.

— Ah ! c'est de l'ironie, c'est de la raillerie !

— Eh bien ! s'il faut vous parler sérieusement, pourquoi exposer une honnête femme ?

— Elle est donc vertueuse ?... tant mieux.

— Pourquoi ?

— Je ne sais.... mais tant mieux !

— Tant pis, au contraire.... il vaudrait mieux qu'il s'agit d'une coquette, je vous la nommerais, sans crainte de vous voir profiter d'un tel avantage.

— Moi !... vous pourriez croire....

— Certainement ! et je m'explique à présent vos assiduités auprès de moi c'est là ce qui vous a donné l'idée et plus tard la hardiesse de me faire la cour.... Soyez franc.

— Eh bien ! oui, je l'avoue.

— Comment alors n'en serait-il pas de même auprès d'une personne qui sous tous les rapports vaut mille fois mieux que moi ?...

— Que dites-vous ? m'écriai-je avec joie.

— Je n'ai rien dit, reprit-elle vivement, sinon que je ne veux pas troubler son repos en la faisant rougir d'un crime dont elle est innocente, ou en l'exposant à des dangers...

— Qui ne sont pas à craindre pour elle !

— Peut-être ! — Elle me regarda, réfléchit encore, et reprit : — Oui, en ne la nommant pas, je fais une bonne action !

— Une bonne action ? m'écriai-je.

— Et je vous en épargne peut-être une mauvaise. Ainsi, Monsieur Georges, résignez-vous, car vous ne saurez jamais rien.

— Jamais !...

— Je vous l'atteste !

— Vous me traitez en ennemie !

— Au contraire , je vous parle en amie , en amie jalouse de votre affection , et qui ne veut ni la perdre ni la partager.

Je la quittai , jurant de ne plus la revoir , et le lendemain j'étais chez elle.

— Je l'aurais parié ! s'écria-t-elle en m'apercevant ; et jugez , Monsieur , quelle bonne position je viens d'acquérir. Je suis sûre maintenant de vous voir tous les jours. On peut douter de l'amitié des hommes , mais jamais de leur curiosité. Aussi vous serez assidu auprès de moi tant que vous ne connaîtrez pas le mot de l'énigme , et comme vous ne le saurez jamais...

J'eus beau protester de la vivacité de mon affection et de sa durée... quand même... je vis bien que la comtesse était décidée au silence... Eh bien ! m'écriai-je , je saurai la vérité malgré vous.

— Ce sera difficile.

— D'abord , c'était une des dames qui passaient l'été dans votre château.

— Je ne dis pas non.

— Vous en convenez ?

— Je ne conviens de rien.

— Et moi , je saurai à quoi m'en tenir ; je serai plutôt la cour à toutes...

— Permis à vous...

Je cherchai alors dans ma tête , et naturellement mes idées se tournèrent vers celles que de moi-même j'aurais préférées comme si le hasard n'eut eu rien de mieux à faire que de se rencontrer avec mes désirs.

Je venais d'être nommé officier d'artillerie : j'étais libre , j'étais mon maître , et l'hiver que je passai dans cette recherche fut sans contredit le plus heureux et le plus amusant de ma vie. Lorsque , dans une soirée , dans un bal , j'apercevais une jeune et jolie femme , je la regardais avec satisfaction , avec orgueil. Je me disais : C'est peut-être elle !... Et , semblable à l'avare du *Dissipateur* , cette idée valait presque une réalité !... Quand je voyais des cavaliers empressés qui sollicitaient vainement un regard , je pensais que , peut-être sans le savoir , j'avais été plus heureux qu'eux tous. Alors je m'approchais avec une confiance que venait déconcerter le sourire railleur de la comtesse. Son coup-d'œil calme et tranquille me disait : Ce n'est pas elle ; car elle eût été émue ou inquiète si j'avais deviné juste...

Je me trompais donc toujours , et d'erreur en erreur cela pouvait aller très-loin ; cette recherche vaine qui occupait toutes mes pensées me faisait négliger des études sérieuses d'où dépendait mon avenir. La comtesse , qui avait pour moi une amitié véritable ... une amitié de sœur , s'effrayait de mon extravagance et cherchait à m'en détourner.

— Eh bien ! lui disais-je , avonez-moi la vérité.

— Je le voudrais... Je ne le puis.

Et notre discussion recommençait. Un soir surtout , Julia était plus que jamais en humeur de faire de la morale ; et l'endroit était bien choisi , nous étions au bal de l'Opéra avec son frère et son mari , qui tous deux s'ennuyaient à plaisir , et qui s'étaient lancés dans la foule pour chercher des distractions. Resté avec la comtesse , et tous

deux assis dans le foyer de l'Opéra , nous en revînmes à notre éternel sujet de conversation. Je me fâchais... je m'irritais, et Julia riait de si bon cœur et si haut , qu'elle ne pensait même pas à déguiser sa voix.

Un petit masque , qui probablement l'avait reconnue , s'approcha et s'écria :

— La comtesse de Vareville est bien gaie ce soir.

— Y trouves-tu à redire , beau masque ?

— Non , parce que je suis ton amie ; sans cela...

La comtesse tressaillit.

— Qu'avez-vous donc ? lui dis-je.

— Rien.

Mais il m'était aisé de voir qu'elle était émue ; elle venait sans doute de reconnaître à la voix le masque qui nous avait adressé la parole ... Quels rapports, ... quelle relation existaient entre elles ?... c'est ce que j'ignorais. Tout ce que je me rappelle , c'est que ce petit domino me déplaisait singulièrement , peut être parce qu'il était venu interrompre une conversation intéressante. Pour être juste cependant , je dois convenir qu'il avait de l'originalité , de la gaité , et surtout de l'esprit ! Il lui en fallait pour deux , car depuis son arrivée la comtesse , visiblement embarrassée , ne prenait plus part à la conversation , et cependant le petit masque avait le talent d'être amusant sans méchancetés , ni épigrammes ; au contraire , tout ce qu'il disait était flatteur pour Julia , à laquelle il reprochait galamment son silence obstiné. Ce beau cavalier en est-il cause ? dit-il en me montrant. Ai-je interrompu une déclaration ?

— Une déclaration de guerre , m'écriai-je en

me hâtant de prendre la parole pour venir en aide à ma compagne et lui donner le temps de se remettre. Nous nous disputons.

— En vérité?..

— Une discussion très-vive sur une question...

— Doubteuse...

— Très-douteuse !

— Alors, c'est vous qui avez tort.

— Qu'en savez-vous ?

— Dès qu'il y a doute... les hommes ont tort, et je décide contre vous.

— Sans savoir de quoi il s'agit !

— Me voulez-vous pour juge ? dit-elle en s'asseyant près de la comtesse.

— Non pas, s'écria vivement celle-ci.

— C'est donc bien sérieux, ma belle Julia ?

— Du tout, c'est une personne que j'ai le droit de connaître, et dont Madame refuse de me dire le nom.

La comtesse voulut me faire taire.

— Quand on ne connaît pas, et qu'on ne nomme pas, on ne compromet personne. Et alors avec l'insouciance et la liberté que donne le bal masqué, je racontai l'histoire que vous savez en peu de mots et à demi voix au milieu de la foule qui passait près de nous et nous heurtait.

L'inconnue écoutait avec une attention qui flattait beaucoup ma vanité de narrateur... Lorsque tout-à-coup, à l'endroit le plus intéressant... au moment où je m'esquivais de la chambre de Rose, elle poussa un cri et s'évanouit.

Ah ! s'écria vivement la comtesse... la chaleur... le manque d'air... Elle se trouve mal... Transpor-

tez-la hors du foyer. Ce que je fis à l'instant, malgré la foule que cet événement avait rendue plus compacte, et qui, ainsi que cela arrive toujours, manqua de nous étouffer par excès d'intérêt !

Arrivés dans le corridor qui sépare le foyer de la salle, je plaçai l'inconnue sur une chaise, et là tout me parut singulier, incompréhensible. D'abord l'effroi et le zèle de la comtesse, jusque-là si indifférente ; et puis, lorsque, pour donner de l'air à la belle évanouie, qui commençait à reprendre ses sens, je voulus dénouer son masque, Julia s'y opposa avec un air de terreur.

— Et pourquoi ?

— Elle a ici des raisons pour ne pas être connue ;

— Et lesquelles ?

— Je ne puis les dire.

— Tout est mystère avec vous !... et alors pour la première fois un soupçon m'arriva... Je m'écriai, tremblant : est-ce que par hasard ce serait...

— Non, non, répondit la comtesse avec une vivacité qui changea mes doutes en certitude. Mais taisez-vous, on nous observe.

En effet un grand jeune homme blond s'était tenu constamment derrière nous... regardant l'inconnue avec attention ; il s'avança, et, avec un accent irlandais, offrit ses services à ces dames qui le refusèrent.

— Plus de doute, s'écria-t-il alors à voix haute, vous accepterez mon bras.

— Non pas, lui dis-je tant que ces dames auront le mien ; et je voulus suivre Julia qui se retirait en entraînant sa compagne, mais l'Irlandais me retint par la main.

— Monsieur, j'ai une question à vous adresser.

— Quand vous voudrez, mais pas dans ce moment !

— Dans ce moment même.

Et il me retenait toujours, tandis que les deux fugitives, s'esquivant au milieu de la foule, avaient déjà disparu à mes yeux.

Furié, je me retournai vers l'important qui me faisait manquer ainsi la première, la seule occasion que j'eusse encore eue de connaître la vérité.

— Monsieur, que me demandez-vous ?

— Oui, major Hollydai, que demandez-vous à mon ami Georges ? s'écria Constantin qui arrivait en ce moment.

— Je demande qu'il dise le nom des deux dames avec qui il était tout-à-l'heure.

— Calmez-vous ! l'une était ma sœur, la comtesse de Vareville.

— Pour laquelle je professe le plus grand respect, mais l'autre...

— L'autre, dit Constantin en relevant son col de cravate, je ne la connais pas !

— Je m'en doute bien... Mais monsieur la connaît, j'en suis sûr.

— Moi ! m'écriai-je avec fureur, tant l'assertion me parut dérisoire et absurde dans la situation où j'étais.

— Oui, Monsieur, continua le major irlandais avec flegme ; vous me direz son nom.

— Je ne vous le dirai pas.

— Vous me le direz !

— Eh pourquoi ne pas le dire, s'écria Constantin d'un air de gaieté qui redoublait ma colère, dis-le.

— J'en le dirai pas... parce que j'en le sais pas.

— Allons donc , tu le sais , tu dois le savoir.

— Certainement , dit le major , il est impossible que Monsieur ne le sache pas.

— Quand j'atteste que non ! m'écrai-je d'une voix haute qui fit tourner vers nous tous les yeux.

— Ce n'est pas une raison..., reprit l'impassible major...

Alors , hors de moi-même , hors d'état de réfléchir , je m'élançai vers lui et lui donnai un soufflet ! ; la foule se jeta entre nous.

Je suis aux ordres du major , dis-je à Constantin , conviens de tout avec lui...et je me retirai.

Deux heures après , arriva Constantin avec un air sombre qui allait si mal à sa physionomie , que je ne pus m'empêcher de sourire.

— Demain , me dit-il , à six heures , au bois de Vincennes , le major a choisi le pistolet : sais-tu tirer ?

— Comme tout le monde... .

— C'est qu'il est de la première force , il enlève à trente pas un pain à cacheter.

— Que veux-tu que j'y fasse ?

— Il est l'offensé... il tire le premier , et à vingt pas... je n'ai pu obtenir d'autres conditions.

— Il faut donc s'en contenter... à demain , je compte sur toi.

Resté seul , vous devinez quelles furent mes réflexions , je vous en fais grâce. J'écrivis à ma mère pour lui demander sa bénédiction et ses prières. Je fis mes adieux à la comtesse , et dans sa lettre j'adressai celle-ci à son amie.

« Vous que je ne connais pas , je me hâte de

» vous rassurer ; quand vous recevrez cette lettre,
 » vous serez vengée... Je meurs avec votre secret...
 » que ne puis-je dire , avec votre pardon ! »

V.

Le lendemain , à six heures, le major Holliday était chez moi, et, une demi-heure après, nous descendions de voiture à Vincennes avec nos témoins.

— Messieurs , dit à haute voix l'Irlandais , j'ai une déclaration à vous faire : la personne que je soupçonnais n'était point hier soir au bal de l'Opéra ; j'en ai les preuves positives , et la dame que Monsieur protégeait.... m'était totalement étrangère. Je devais cet aveu à ma conscience et à la vérité.

Maintenant, continua-t-il , en se tournant vers ses témoins et les miens, comme j'ai fait mes preuves et que vous savez tous que la vie de monsieur est entre mes mains, je la lui accorde s'il veut me la demander.

Tout mon orgueil se révolta, tout mon sang se souleva à cette arrogante parole.

— Plutôt mourir , Monsieur, que de rien vous devoir ; permis à vous de me tuer !

— Mais, jeune homme, je suis sûr de mon coup !

— Alors, permis à vous de m'assassiner....

La colère brilla dans les yeux de l'Irlandais ; il arma son pistolet, et s'arrêtant encore :

— Rétractez ce nouvel outrage... Un pardon... une excuse !

— Vous n'aurez rien de moi, que mon sang ! !

— Vous l'entendez, Messieurs, cria le major...

il le veut... il m'y force.... je le devrais...; mais j'ai eu le premier tort, et je ne l'oublierai pas. Alors visant lentement, il dit tout haut : A l'épaule droite.

Le coup partit, et je tombai, l'épaule droite fracassée.

Quand je revins à moi, j'étais dans mon lit, entouré de tous mes amis, et le médecin assurait qu'il répondait de mes jours.

Le lendemain, je reçus une visite qui me fit grand plaisir; c'était celle de la comtesse; elle était venue avec son frère, qui ne resta qu'un instant, et quand nous fûmes seuls : Georges, n'êtes-vous pas bien étonné de me voir ?

— Non, je vous attendais !

— Ah ! je vous remercie de ce mot-là. Elle me tendit la main, et se mit à fondre en larmes. — C'est ma faute, c'est ma faute; je ne me le pardonnerai jamais.

— C'est la mienne, Madame, c'est ma folie, mon étourderie.

— Moi qui vous connaissais, ne devais-je pas veiller sur vous?... Mais j'étais bien malheureuse; placée entre vous et une autre amie.... qui m'est bien chère... Pas plus que vous, cependant ; car vous souffrez; vous êtes en danger, et c'est vous que j'aime le mieux... Et alors elle me dit tout ce que l'amitié d'une femme peut inspirer de tendre et de saintement passionné. Jamais rien de plus doux, de plus pur, de plus ravissant, n'avait retenti à mon oreille et à mon cœur; pour la première fois, j'apprenais à connaître Julia. Je sentais tout le prix d'une amitié pareille ; c'est moi

qui , à mon tour, couvrais ses mains de mes baisers et de mes larmes, qui lui jurais un dévouement éternel et à toute épreuve.

— Eh bien ! me dit-elle, en tombant à genoux près de mon lit, si vous dites vrai, si je dois croire à vos sermens, je vous demande une grâce ; je vous la demande à mains jointes.

— Laquelle ?

— Ne pensez plus à... elle hésita, et reprit... à cette inconnue, dont l'influence vous a été si fatale ; ne cherchez point à découvrir qui elle est. Je vous le demande pour vous et pour elle ! Vos recherches d'ailleurs seraient inutiles ; elle a quitté la France.

— Quand donc ?

— Ce matin, dès qu'elle a eu la certitude que vous étiez hors de danger.

— L'autre jour, à l'Opéra... c'était donc elle !

— Oui, mon ami.

— Et cependant, je ne crois pas l'avoir vue parmi les dames qui étaient avec vous au château.

— Vous ne l'avez jamais vue ; vous ne connaissez ni ses traits, ni son rang, ni son nom. Est-ce alors un sacrifice pour vous de l'oublier et de ne plus regarder cette aventure que comme un rêve... un mauvais rêve ?

— Oui, la fin !... car le commencement était joli...

— Taisez-vous !...

— Un mot encore , et je me tais... Elle sait donc tout ?...

— Hélas ! oui.

— Elle me connaît... moi, qui ne la connais pas !

— Oui, Monsieur...

— Lui avez-vous remis ma lettre ?

— J'ai hésité... mais cette lettre était bien... car vos écrits valent mieux que vos actions... Et, ne voulant pas qu'elle emportât une trop mauvaise opinion de vous, qui êtes mon ami... je lui ai donné ce billet.

— Et qu'a-t-elle dit... du dernier mot ?

— Du pardon que vous demandez ?...

— Oui !...

La comtesse me regarda attentivement, comme si elle eût voulu juger de l'effet que sa réponse allait produire sur moi ; et elle me dit seulement : Ce pardon... elle vous l'accorde... à une condition.

— Et laquelle ?

— Celle que je vous imposais tout-à-l'heure, car elle a dit : *J'oublierai son offense, s'il oublie mon souvenir...* Et maintenant, mon ami, que j'ai répondu à toutes vos questions... j'attends le serment que je vous ai demandé... la promesse formelle... de ne plus chercher à la connaître... Mon amitié est à ce prix !...

Que pouvais-je répondre ?... Cette beauté mystérieuse était partie, elle avait quitté la France... Et puis, quand on a été à deux doigts de la mort, quand on a perdu la moitié de son sang, l'imagination n'est plus aussi vive, aussi ardente... Un blessé entend la raison mieux qu'un homme bien portant. Aussi je compris à l'instant qu'un rêve, une chimère, qui, après tout, ne pouvaient me mener à rien, ne valaient pas mon repos, mon avenir, et surtout l'amitié d'une femme charmante. Je donnai donc la promesse que l'on me de-

mandait, et, comme j'ai pour principe et pour habitude de tenir mes sermens, depuis plus de cinq ans je n'ai fait aucune tentative, aucune recherche... et je n'ai eu aucune nouvelle de ma belle inconnue... Voilà mon histoire !...

— Eh bien ! lui dis-je, quand il eut terminé ce récit... et comme m'attendant à une suite...

— Eh bien ! me répondit Georges, que voulez-vous de plus ?

— Ce que je veux?... C'est une fin, c'est un dénouement.

— Je vous dis les choses comme elles me sont arrivées.

— Et vous ne savez pas quelle est cette dame ?

— Pas le moins du monde !...

— Aucun soupçon, aucun indice...

— Je n'ai pas cherché !... Je l'avais promis ; sans compter que depuis ce temps-là, depuis cinq ans, les idées changent, et d'autres chagrins, d'autres attachemens...

— Une nouvelle passion peut-être ?

— C'est possible... mais celle-là, il n'y a pas de quoi se vanter...

— On aime cependant à parler des amours heureux.

— A ce titre, je ne parlerai jamais des miens, brisons-là. Y penser seulement me met de mauvaise humeur.

— Vous avez raison... revenons à l'inconnue, car vous m'avez promis un sujet de drame ou de comédie.

— Le voilà !

— Il n'y a pas de drame sans dénouement, et

je ne peux pas laisser le public à l'endroit où vous m'avez abandonné.

— Quand il n'y a pas autre chose à dire !

— C'est égal, il lui faut davantage.

— Alors cherchez... inventez... arrangez une manière de finir. Cela vous regarde.

— C'est très-difficile, car, dans tout ce que vous m'avez dit, rien ne prépare, rien n'annonce le dénouement. La véritable héroïne n'a même pas encore paru... on ne sait pas qui elle est !... On ne connaît rien de son caractère, de ses sentimens, ni même de sa personne. Vous Seul pourriez donner à ce sujet des renseignemens.

— Que j'ai oubliés depuis long-temps, dit Georges en riant... D'ailleurs, voici midi... Et il me quitta au moment où mon domestique m'apportait une lettre.

C'était une invitation à dîner le lendemain, chez un riche, ou plutôt chez le plus riche seigneur des environs, le duc de... Je vous dirais bien son nom, mais ce serait tout-à-fait inutile. Dès qu'on dit M. le duc... cela suffit. C'est le seul du département; on ne le désigne jamais que par ce titre; et, à vingt lieues à la ronde, dès que vous demandez: à qui ces belles forêts... ces champs, ces immenses prairies? le paysan ôte son chapeau, quand il en a un, et vous répond d'un air d'admiration et d'envie: A Monsieur le duc !...

Je ne le connaissais pas, mais il demeurait près de moi, à trois lieues; à la campagne c'est être voisin, et puis il faisait les avances et m'invitait, moi le dernier arrivé, moi qui ne lui avais pas même fait encore ma visite de voisinage. Il n'y

avait pas moyen de refuser, et, tout en rêvant à mon dénouement, que je ne trouvais point... je me rendis chez lui. C'était une habitation royale, un superbe château, avec deux ailes dont la vue me fit soupirer. Le salon, meublé avec une richesse et une élégance toute parisienne, donnait, par trois grandes croisées, sur un parc magnifique, dont les pelouses vertes s'étendaient jusqu'aux bords de la Marne.

Le maître de la maison était un homme âgé, soixante-dix ans à peu-près, mais la taille fort élevée et droite encore, ne manquant pas de dignité; avec un extérieur sévère il avait des manières polies et bienveillantes où perçaient cependant les sentimens de sa supériorité nobiliaire et territoriale. C'était le grand seigneur de Louis XIV, plus, le grand propriétaire de nos jours. Près de lui se tenait un long jeune homme maigre qui avait une grande figure, un grand nez et un air glacial. Il faisait froid à voir, et, à son aspect, on se rapprochait involontairement de la cheminée; ses lèvres minces et pâles, qui, à coup sûr, ne lui avaient jamais servi à rire, s'ouvrirent pour me dire bonjour, et il m'annonça qu'il était enchanté de faire ma connaissance, du ton et de l'air dont un autre vous annoncerait une mauvaise nouvelle. Un petit garçon de cinq ou six ans, d'une figure délicieuse, et dont les cheveux blonds tombaient en belles boucles dorées, courait étourdiment et sans se baisser, entre les longues jambes maigres du grand monsieur, et le duc lui dit d'un air sévère: « Prenez garde, mon fils, vous allez faire tomber votre cousin. » L'enfant, privé de la seule récréation

qui lui fût possible dans ce salon , avait déjà pris un petit air boudeur, avant-coureur d'un orage, lorsque la porte du fond s'ouvrit et parut une jeune dame, la plus jolie et la plus gracieuse que j'aie jamais vue ! une de ces beautés ravissantes, idéales, que l'on ne rencontre jamais qu'en peinture ou sur un piédestal ! comme qui dirait la Vénus de Médicis , avec une robe de mousseline, un bouquet de violettes et le sourire sur les lèvres.

L'enfant s'élança au-devant d'elle , en lui disant : Maman, on ne veut pas que je coure dans les jambes de mon cousin.

— C'est bien mal, mon enfant !

— Alors, qu'est-ce qu'il en fera ?

Tout le monde se mit à rire... et je remarquai chez le cousin lui-même une espèce de contraction musculaire , mais si imperceptible , qu'elle ne pouvait en conscience lui être comptée pour un sourire.

La duchesse, sans répondre à son fils, se baissa vers lui et l'embrassa; argument qui, sans doute, parut sans réplique, car l'enfant s'en contenta, et ne demanda pas d'autre explication.

Ma chère Nisida, lui dit le duc, en me présentant à sa femme, ainsi que quelques personnes qui venaient d'arriver, voici nos voisins : et il nous nomma.

La maîtresse de la maison était aussi aimable que jolie; car, avec une grâce parfaite, elle nous adressa à chacun le mot qui devait nous flatter , la phrase qui devait nous plaire, et tout cela avec ce sourire plein de bonté qui donne du prix aux moindres paroles, et qui souvent même pourrait s'en passer.

Nous avions à table le maire du pays, administrateur fort pauvre d'une commune fort pauvre et dont l'unique souci est de trouver des fonds pour l'établissement d'une école primaire. Nous avions le curé, excellent homme, plein de zèle, de ferveur, et de talens, qui dessert à la fois deux paroisses, qui, presque tous les jours, fait trois ou quatre lieues à pied par les mauvais chemins et les mauvais temps, et qui pour lui, pour son vieux père et pour ses pauvres, a sept ou huit cents francs de traitement, tandis que ses confrères de Paris sont richement dotés et subventionnés pour faire de la musique, des décorations et de la mise en scène, comme j'en ai vu à Saint-Roch, au grand déplaisir de M. Duponchel, directeur de l'Opéra, qui se plaint de la concurrence.

Nous avions aussi le percepteur de l'enregistrement, gros homme réjoui et bavard, espèce de registre vivant, chez qui tout était noté et inscrit avec les dates... J'avais le bonheur d'être à côté de lui, et, dès le premier service, il me semblait avoir lu la biographie de tous les habitans du château, car mon voisin parlait comme un livre mal écrit.

M. le duc, grand dignitaire, pair de France en 1815, dévoué de cœur à la royauté de 1824, avait eu d'abord l'envie de donner sa démission en 1830; mais un voyage qu'il avait fait en Allemagne en 1831 avait changé ses idées. Il avait prêté serment au nouveau gouvernement pour rester fidèle à l'ancien et continuer à le servir avec loyauté; c'était un système comme un autre, système

me de principes, qui lui laissait à la fois sa fortune, ses places et sa conscience tranquille.

Je remerciai mon voisin des renseignemens qu'il voulait bien me donner. Et ce Monsieur, lui dis-je au moment où nous passions dans le salon, ce grand Monsieur blond.

C'est un cousin de M. le duc, son seul parent et son héritier. Aussi lorsque M. le duc, qui était déjà riche, épousa la fille d'un riche financier en décembre 1829, le cousin fut désolé.

— Je le crois bien.

— Mais M. le duc avait alors soixante-six ans, étant né en 1764. J'attestai à qui voulut l'entendre que cette union n'aurait point de suite... Contre toutes les prévisions, M. le duc a eu un descendant en avril 1831. J'en ai été confondu, et le major encore plus!

— Qui, le major?

— Le cousin; il n'est point Français... Il est major dans un régiment irlandais depuis 1825, le major Holliday.

— O ciel! m'écriai-je.

— Qu'avez-vous donc?... Est-ce que vous le connaissez?

— Non... Mais l'on me racontait dernièrement une histoire où il jouait un rôle.

— Dites-la moi, s'écria le percepteur qui semblait déjà tenir la plume pour enrégistrer.

— C'est inutile, répondis-je, en cherchant à cacher ma surprise, qui augmenta encore lorsque la porte s'ouvrit et qu'un domestique galonné annonça... M. GEORGES LISVARD.

Je n'y concevais plus rien.

Mon jeune ami s'avança, salua respectueusement le duc et la duchesse, et parut tout déconcerté en m'apercevant.

— On ne vous a pas vu aujourd'hui, lui dit la duchesse d'un air aimable !

— Je n'ai pas pu, Madame; ma mère était malade... mais ce soir elle va mieux... et j'en ai profité pour vous faire une excuse.

— Que je reçois à condition que demain vous me donnerez une heure de plus...

Et comme je faisais un geste d'étonnement...

— Oui, me dit le duc, M. Georges, notre voisin est la complaisance même... Ma femme qui, à Paris, avait commencé la peinture, ne pouvait continuer ici faute de maître... et tous les jours à midi, Monsieur Georges fait trois lieues pour lui donner leçon...

Je regardai Georges qui, baissant les yeux, me dit à demi voix : silence, demain vous saurez tout.

J'étais seul chez moi le lendemain matin, attendant mon ami Georges, et repassant dans mon esprit la singulière soirée de la veille, et les événements dont j'avais été le témoin involontaire et l'observateur muet. Un moment j'avais cru tenir le dénouement que j'espérais, mais plus je réfléchissais et plus je m'en trouvais éloigné.

D'abord ce ne pouvait être la belle inconnue, la maîtresse anonyme de mon ami Georges. Depuis cinq ans elle avait quitté la France ; il l'avait oubliée ; il ne s'en occupait plus, et d'ailleurs, l'avant-veille, il m'avait avoué lui-même qu'il avait une autre passion.

La jeune duchesse était donc cette autre passion ! C'était évident.

Et une passion qui commençait !

Témoin son exactitude de tous les jours. Trois lieues pour lui donner une heure de leçon , autant pour revenir : total , six lieues à cheval au grand galop. Je l'avais vu partir ! Les anciens amans, les amans heureux ont plus d'égards pour leurs chevaux.

Et puis je me rappelais les plaintes , la tristesse , la mauvaise humeur de ce pauvre Georges. Il aimait donc en vain et sans espoir de réussite , et c'est ce que j'avais peine à comprendre, car, en vérité, c'était un cavalier charmant. On en aurait trouvé difficilement de plus aimable , de plus distingué , et il fallait de grands principes et une grande vertu pour rester indifférente à tant de mérite et à tant d'amour.

Mais il faut convenir aussi que , pour réussir , et d'après ce que j'avais vu la veille , Georges s'y prenait d'une manière extraordinaire et inusitée. Il était fort bien et fort convenable avec le duc , mais il était peu gracieux avec la duchesse. Deux ou trois discussions s'étaient élevées ; la maîtresse de la maison y avait pris part avec esprit , avec finesse , avec convenance. Georges n'avait jamais été de son avis. Rien de mieux : les amans sont rarement d'accord ; mais ce qui me semblait impardonnable, c'est que lui, d'ordinaire si bienveillant et si bon , mettait dans toutes ses réponses de la sécheresse, de l'aigreur... et même une nuance de plus... Vers la fin de la soirée , la duchesse avait un mal de tête, qui l'empêchait presque d'en-

tendre ; chacun la plaignait et s'intéressait à ses souffrances ; Georges , seul près de la cheminée , se permit une plaisanterie sur les migraines des dames, plaisanterie assez dure pour la duchesse, qui le regarda avec bonté, et dit, en souriant, à ceux qui l'entouraient : Je ne me plains plus maintenant , je suis enchantée d'être sourde.

Un mot pareil aurait désarmé l'homme du monde le plus en colère ; il ne produisit rien sur Georges... qui , par politesse seulement , crut devoir balbutier quelques excuses.

— C'est inutile , lui dit-elle , je n'ai rien entendu.

Avec le grand cousin , c'était bien autre chose : Georges était d'une froideur, ou d'une hauteur qui me faisait craindre à chaque instant que leur ancienne dispute ne recommençât, et comme je connaissais l'habileté du major et la maladresse de mon jeune ami , je ne concevais pas que, de gaieté de cœur , il s'exposât à un danger certain. Quant à l'Irlandais , son calme et son sang-froid contrastaient , dans toutes les occasions , d'une manière admirable, avec la chaleureuse impétuosité de Georges. Il ouvrait la bouche lentement , parlait lentement , *s'écoutait* parler. Ce qui expliquait son air d'ennui habituel ; ennui qu'il communiquait du reste à ses auditeurs, et qui avait un grand avantage , celui d'amortir la discussion , et de paralyser Georges lui-même.

Mais ce qu'il y avait de plus inconcevable... , c'était la manière dont Georges était avec ce jeune enfant , si beau et si gracieux : il était aisé de voir que la duchesse l'adorait ; que c'était son bien , son

trésor le plus cher, et à chaque mot, à chaque geste de Georges, on devinait que cet enfant lui déplaisait, le choquait, lui était insupportable... Quand sa mère l'embrassait, il avait toujours une épigramme prête contre l'amour maternel *à effet*... La duchesse alors, et sans se fâcher, le regardait d'un air de pitié... Mais souvent aussi, au moment de caresser son fils... elle s'arrêtait en voyant les regards de Georges fixés sur les siens. Tout cela me semblait inexplicable !

Le soir même, ce pauvre enfant, qui avait l'air d'aimer beaucoup Georges, et qui cherchait toujours à jouer avec lui, s'amusait avec sa montre dont il s'était emparé; Georges la lui reprit ou plutôt la lui arracha brusquement des mains, en murmurant entre ses dents : *je déteste les enfans*... La duchesse, qu'il ne voyait pas, était près de lui...; il se hâta de s'excuser, et dit en montrant sa montre: je craignais qu'il ne *l'abimât*.

La duchesse, sans lui répondre, détacha de sa robe un nœud en perles fines d'une grande valeur, et dit tranquillement à son fils : tiens, *abîmes ça*.

L'enfant, qui avait l'habitude d'obéir à sa mère, ne se le fit pas dire deux fois..., et au moment où le duc, qui passait, s'écria: qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est ?

— Rien, répondit froidement la duchesse :... mes perles qui se sont détachées, et qu'Arthur a écrasées par mégarde.

Quant à Georges, qui faisait tous ses efforts pour se modérer, il y avait la veille dans tous ses traits une telle fureur, ... que je soupçonnais dans cette

aventure un mystère dont j'allais sans doute avoir une explication..., car c'était lui qui arrivait.

Il entra dans mon cabinet l'air triste et abattu. C'en est fait, me dit-il, et je le vois maintenant, personne ne m'aimera jamais.

— Y pensez-vous, lui dis-je, vous qui autrefois, dans votre jeunesse, vous étiez persuadé.....

— Que tout le monde devait m'aimer...; je m'abusais bien étrangement alors !

— Et maintenant encore !

— Non, Monsieur.... tout est fini.... je n'ai plus d'espoir ; je n'ai pu rien obtenir d'elle : ni mon dévouement, ni ma constance, ni les sacrifices que j'ai faits n'ont pu toucher son cœur ; elle a toujours été pour moi froide, dédaigneuse et insensible. Je croyais du moins à son amitié, et hier devant vous elle en a brisé la dernière preuve ; parmi ces perles qu'elle a jetées à ses pieds, il y en avait une qu'elle avait bien voulu recevoir de moi l'année dernière, à sa fête ; c'est la seule faveur que j'aie obtenue d'elle : c'était un gage d'amitié qu'elle m'avait promis de ne jamais quitter, et elle l'a fait broyer à mes yeux... par cet enfant que j'abhorre, que je déteste.

— Il est charmant !

— Il est affreux ! et je ne puis le souffrir.

— Pourquoi ?

— A cause d'elle, qui est née pour le malheur de ma vie... Tenez, Monsieur, je m'en vais tout vous dire, et vous me donnerez un conseil.

Un an environ s'était écoulé depuis ma blessure et la fin de la folle histoire que je vous ai racontée, lorsque le siège d'Anvers fut décidé. Jusqu'alors,

j'avais perdu mon temps à courir après des femmes qui se moquaient de moi et à me battre en duel pour des aventures d'Opéra ; il me semblait qu'il y avait mieux que cela à faire pour un lieutenant d'artillerie ; mes épaulettes n'avaient pas encore vu le feu ; car , dans ce temps-ci , les occasions et les boulets sont rares, n'en a pas qui veut ; j'espérais faire partie de l'expédition, je l'avais demandé avec instance ; le Ministre m'avait refusé , et, dans mon désespoir, à qui m'adresser ? Le comte de Vareville avait depuis quelques mois été nommé ambassadeur près d'une petite cour du Nord , et mon ami Constantin, son beau-frère, secrétaire d'ambassade. Malgré cela la négociation eut un plein succès ; ce qui vous étonnera moins , quand vous saurez que l'ambassadeur avait emmené avec lui sa femme, la comtesse Julia, circonstance très-heureuse pour lui et très-fâcheuse pour moi qui me trouvais sans protecteurs.

Un vieux médecin, ami de mon père , à qui je racontai mes chagrins, me dit : J'ai bien peu de pouvoir ; mais j'en ai cependant sur un vieux duc mon client, qui lui-même en a beaucoup au Ministère et à la Cour, car il est tout-à-fait opposé au gouvernement. — C'est une assez mauvaise recommandation ! — C'en est une excellente ! car de ce temps-ci, on fait beaucoup plus pour ses ennemis que pour ses amis, et un pair de l'opposition est une chose si rare, qu'il n'y a point de sacrifices qu'on ne fasse pour le conserver et l'encourager. Il a été un an absent, mais il doit être de retour, voici une lettre pour lui.

Je la pris et me rendis à l'hôtel du duc chez qui

nous avons dîné hier. C'était la première fois que je le voyais, et cependant sa physionomie ne m'était pas inconnue. Je cherchais où j'avais rêvé cette longue figure sèche et froide, qui, dans ce moment, redoublait de sécheresse et de froideur, car il accueillait assez mal ma demande, lorsque la porte de son cabinet s'ouvrit et sa femme parut.... Nisida, la charmante Nisida que vous avez vue hier, et jugez de ma surprise, lorsque je reconnus en elle ma petite duchesse du Théâtre-Italien, ma première passion, mon premier délire, celle que, pendant vingt-quatre heures, j'avais adorée avec frénésie, et que, vingt-quatre heures après, je détestais avec rage, car avec cette femme-là, la raison n'est pas possible, on ne peut pas l'aimer ou la haïr modérément... comme tout le monde !

Elle sentit bien elle-même le reproche que j'avais le droit de lui faire, et elle n'avait oublié ni mes traits ni son impolitesse, car, à mon aspect, elle se troubla... elle changea de couleur... et elle s'assit tremblante en s'efforçant de me saluer d'un air aimable. Mais ce salut qu'autrefois elle m'avait refusé, cette réparation tardive ne pouvait me désarmer ; son mari se retourna vers elle et lui dit : Au moment même où nous arrivons d'Allemagne, je reçois là, du docteur, une lettre qui m'embarrasse beaucoup.

— Je suis désolé, Monsieur le duc, lui dis-je en me levant, de vous avoir fait une demande qui peut-être vous compromettrait... regardez-la, je vous prie, comme non avenue...

— Et pourquoi donc ? s'écria vivement la duchesse.

— Parce que j'ai réfléchi , Madame ; je vois maintenant qu'il y a trop d'obstacles , et je renonce à mes espérances...

— Mais la lettre du docteur...

— Je lui aurai dû un grand plaisir , celui de pouvoir vous présenter mes respects.... , et je me retirai en saluant profondément.

— C'est tout au plus , mon cher Georges , lui dis-je , si c'était poli.

— Ça l'était plus, répondit-il brusquement, que de ne pas saluer du tout... ainsi qu'elle l'avait fait autrefois ; mais avec une personne de ce caractère , on ne sait jamais si l'on a tort ou raison ; il n'y a pas plus de motifs à ses dédains , qu'à ses préférences. Ma politesse et mes attentions le jour du Théâtre-Italien m'avaient valu d'elle une impertinence , et mon impertinence me valut sa faveur , sa protection , je dirais presque son amitié , si elle était capable d'en éprouver.

Je reçus une lettre du ministre de la guerre qui m'autorisait à partir pour le siège d'Anvers ; à cette lettre en était jointe une autre... tenez... la voici... j'en ai trois , elles sont toutes là , et il les tira de son sein.

Cette lettre ne contenait que ces mots :

Vous nous avez mal jugés, Monsieur, et voici notre réponse.

NISIDA , duchesse de ***.

Vous vous doutez bien que mon ancien ressentiment devait fléchir et s'effacer devant un trait pareil. Je courus avant mon départ lui faire une visite de remerciemens , et je ne puis vous dire , vous ne pourriez vous faire une idée de ce qu'est cette

femme-là , quand elle veut être aimable. Il y a dans ses manières, dans son moindre regard, dans sa voix , un charme qui vous attire, vous enivre , vous soumet , et vous façonne à son vouloir , de sorte qu'on ne peut plus agir , ni penser qu'à sa convenance ! Elle n'a jamais songé à vous demander votre affection et votre amitié , parce que dès qu'elle a causé un quart d'heure avec vous... elle les a , elle les possède... on lui est dévoué ; on serait heureux de se faire tuer pour elle... voilà du moins comme j'étais à la fin de ma visite ; je sortis plus amoureux que jamais , et, depuis ce moment, cela ne m'a plus quitté.

J'eus quelque bonheur au siège d'Anvers : d'abord je ne fus pas tué , et j'en fus enchanté , j'aurais été trop malheureux de ne plus revoir Nisida , et puis j'entrai un des premiers dans la lunette Saint-Laurent ; mon nom fut mis dans le rapport du maréchal, et je me dis : Elle le lira.

Je retournai à Paris fier d'un nouveau grade que je venais d'obtenir et que je croyais devoir à mon seul mérite. J'appris par un ami , chef de division au ministère de la guerre , que j'aurais peut-être été oublié sans une lettre pressante du duc de***. Cette circonstance diminua ma fierté , mais augmenta ma reconnaissance. Je demandai au duc et à sa femme la permission de venir la leur témoigner de temps en temps ; elle me fut accordée , et je vins tous les jours.

Tous les jours , pour mon malheur !... car plus je la voyais , plus je l'aimais , et aucun ami ne m'empêchait de courir à ma perte. J'avais tout confié à Julia , qui , effrayée de ma nouvelle folie ,

m'écrivait de son ambassade , et me suppliait de ne plus revoir la duchesse. C'était le conseil de la sagesse ; mais la sagesse était loin , et Nisida était près.

Jamais je n'avais obtenu un aveu ou un mot , qu'il me fût possible d'interpréter à mon avantage... Et cependant , dans mille occasions imperceptibles pour tout autre , elle était pour moi d'un abandon , d'une tendresse et d'une bizarrerie indéfinissables. Quand je lui parlais de mon amour, elle m'imposait silence ; j'allais me fâcher et je m'arrêtais en voyant des larmes dans ses yeux.

Quand je lui demandais avec instance un mot , un seul gage de tendresse , elle ne m'écoutait pas.. et elle embrassait son fils sans me répondre.

Un jour je lui rappelai notre première entrevue au Théâtre-Italien , et je lui demandai pourquoi elle ne m'avait pas salué.

Elle se mit à rire comme une folle , et , voyant que j'insistais : Cela vous fâchera ! me dit-elle.

— Je vous promets que non...

— Eh bien ! la marquise qui ne vous connaissait pas , et qui , tous les jours , vous voyait au balcon du Théâtre-Italien , examinant attentivement les dames et leurs toilettes... s'était persuadée et m'avait dit que vous étiez un artiste... qui venait là par état et pour se tenir au courant des coiffures ou des modes...

— C'est-à-dire que vous m'aviez pris pour un coiffeur ou un tailleur ?

— Vous étiez alors d'une élégance à le faire croire...

— Et voilà pourquoi vous ne m'avez pas rendu mon salut.

— C'était mal , mais la marquise m'en aurait fait un crime ; ou , pis encore , se serait moquée de moi... J'avais seize ans, j'entrais dans le monde... je ne savais rien ; mais cependant , le lendemain , j'en avais eu des remords , et si j'avais eu votre adresse...

— Eh bien !

— Je vous aurais prié de venir me coiffer , ou me prendre la mesure d'une amazone !

— Ah ! plutôt au ciel ! m'écriai-je vivement ; j'aurais été trop heureux !

— Pourquoi ? me demanda-t-elle naïvement.

— Pourquoi , m'écriai-je avec passion , ah ! Nisida , ne m'avez-vous jamais deviné... vous , mon premier , vous , mon seul amour ?

— Taisez-vous... taisez-vous, me dit-elle à voix basse ; ce que vous dites-là à Nisida , la duchesse pourrait l'entendre et se fâcher !...

Et elle retira doucement sa main , que j'avais prise... Mais elle semblait émue... Ses yeux rencontrèrent les miens avec une expression que je ne lui avais jamais vue... Je crus qu'elle allait me dire : Je vous aime ! et elle me dit froidement : Allez-vous-en , laissez-moi ! Il fallut la quitter... Je revins le lendemain ; elle n'était pas visible , elle était indisposée : toute la semaine il en fut de même.

— Vous êtes trop heureux , lui dis-je... Elle vous aimait !

— Hélas ! un instant je le crus ; mais il était dit qu'avec elle la présomption me porterait toujours malheur. J'eus bientôt la preuve du contraire , et des preuves dont il me fut impossible de douter. Il était tout naturel que , pour savoir des nouvelles

de sa santé, je m'adressasse au vieux médecin qui m'avait présenté dans la maison.

Le docteur d'Hérissel avait une riche clientèle et une immense réputation comme médecin... C'était un homme des anciens jours et des anciennes méthodes qu'il avait constamment pratiquées et surtout défendues contre toutes les innovations. Il avouait franchement que depuis Hippocrate, la médecine n'avait pas fait un pas. On tnaît, de mon temps, disait-il avec bonhomie à ses cliens, mais M. Broussais tue aussi; et l'homéopathie fait comme M. Broussais; alors, à quoi bon changer pour ne pas trouver mieux? à quoi bon tous ces jeunes docteurs? le risque étant le même, choisissons le médecin, ou plutôt le danger le plus connu, c'est-à-dire le plus ancien, et me voilà!

Il y avait long-temps que le docteur d'Hérissel me connaissait, je lui devais le jour, disait-il gaiement, car il m'avait mis au monde, et depuis il ne m'avait jamais perdu de vue, il m'avait soigné lors de ma blessure, et j'avais pu juger alors de l'amitié qu'il me portait, car lui, d'ordinaire si sec et si tranchant, écoutait les avis et même les demandait.

Lorsque je l'interrogeai sur la santé de la duchesse, il me regarda bien en face, prit une prise de tabac dans sa tabatière d'or, ornée du portrait de deux souverains, et me dit d'un air goguenard: Ce n'est pas elle qui est la plus malade, Georges, mon ami, c'est toi.

— Quand ce serait vrai, docteur, je m'adresse à vous, guérissez-moi!

— Est-il bien certain que tu veuilles être guéri, le désires-tu franchement?

— Oui , lui dis-je , avec fermeté.

— Eh bien ! la guérison ne sera pas longue ; je vais l'opérer d'un mot , et il aspira une seconde prise.

— Parlez-donc , lui dis-je avec impatience , ce mot ? — Ce mot , c'est qu'elle ne t'aime pas.

— Je le sais , répondis-je , et cela ne me guérit pas encore.

— Ah ! la dose n'est pas assez forte.... J'ajouterai donc une pilule à l'ordonnance. Une fâcheuse pilule..... C'est qu'elle en aime un autre !

— Ce n'est pas possible.... Cela n'est pas , m'écriai-je , avec rage !

— Voilà de mes malades qui veulent être guéris , et qui se révoltent contre les médecins !

— Eh ! qui donc..... qui donc ? continuai-je sans l'écouter.

— Je ne le dis qu'à toi au moins , car la duchesse est ma cliente , et les secrets de mes cliens me sont sacrés.... Il est vrai que celui-là , elle ne me l'a pas confié.... Et puis c'est pour toi , c'est pour te rendre à la raison !

Pendant qu'il parlait ainsi , je rassemblais toutes mes forces pour ne pas me trouver mal... mais je me sentais mourir.

Le docteur continua avec le même calme.

Pendant la première année de son mariage , le duc ne voyait personne , ne recevait personne qu'un cousin à lui , qui habitait dans son hôtel.

— En êtes-vous sûr ?

— Je l'y voyais tous les jours. Ce cousin ne quittait pas la jeune duchesse , l'accompagnait partout , ne laissait personne s'approcher d'elle ; en un

mot, exigeant, sévère et jaloux comme un tigre.

— Vous croyez !

— La duchesse s'en plaignait à moi.

— Ce n'est pas une raison.

— Attendez-donc, je laisse de côté toutes réflexions, toute supposition ; la médecine ne marche qu'avec des faits, et je vais en donner que je regarde, moi, comme authentiques et irrécusables.

L'empereur Napoléon demandait....

— Docteur, m'écriai-je avec impatience, il ne s'agit pas ici de Napoléon.

— Si vraiment, l'empereur Napoléon demandait à mon confrère Corvisart si un homme qui se mariait à cinquante ans avait quelque chance d'avoir des héritiers. Corvisart répondit : Sire, à cinquante ans on en a quelquefois ; à soixante rarement ; à soixante-dix toujours.

— Et ce parent, quel est-il ? où est-il ?

— A Paris, depuis huit jours, et depuis ce temps la duchesse a refusé de vous recevoir, sa porte vous est fermée.

Je restai atterré, confondu... que dire ? que répondre ? que faire surtout ? s'exposer à une nouvelle visite... C'est le parti que je pris. Cette fois seulement, je demandai Monsieur le duc, et je me présentai chez sa femme. La duchesse n'était pas seule, elle était avec son cousin, qui, assis près de la cheminée, me tournait le dos quand j'entraï ; à ma vue Nisida pâlit... Mais enfin, faisant tous ses efforts pour se remettre de son trouble... elle me présenta elle-même ce parent que je détestais avant de le connaître, et que devins-je quand s'offrit à moi le major Holliday, cet Irlandais que

vous savez , et que je ne connaissais que trop bien ?

C'est avec lui que je m'étais battu deux ans auparavant , et , dans ce moment , je ne cherchais que les moyens de recommencer. Mais comment ? mais sous quel prétexte?.. Il fallait attendre! d'autant plus que , pour mon malheur , et comme pour me narguer , l'impassible major était l'homme le plus poli des trois royaumes. Notez aussi que je ne voulais pas être l'agresseur , ce qui rendait l'occasion plus difficile ; mais enfin , elle se présenta! C'était ici , à la campagne : un jour que nous étions à cheval , en pantalons blancs , il m'éclaboussa de la tête aux pieds d'une façon si complète et si grotesque , qu'il ne put retenir , en me voyant affublé de la sorte , quelques railleries innocentes , que je trouvais les plus mordantes et les plus injurieuses du monde. En vain les jeunes gens , qui étaient avec nous , voulurent nous séparer ; je lui demandai raison de l'esprit qu'il avait fait à mes dépens , en des termes qui ne lui permirent pas de refuser , car il est brave , vous le savez. Mais cette fois j'avais le choix des armes , et je voulus combattre de près... à l'épée ; c'était pour le lendemain. Quelque secret que j'eusse réclamé pour cette rencontre , la duchesse en fut instruite... et si j'avais pu douter de son amour pour son cousin , j'en aurais eu la preuve irrécusable à son trouble et à son désespoir! Elle était ce soir là dans un état à faire pitié... Il y avait du monde chez elle , elle avait été obligée de recevoir! Heureusement , comme hier , un mal de tête affreux , une migraine vinrent à son aide , et c'est à cela que je faisais

allusion dans cette plaisanterie que vous avez trouvée si déplacée et dont moi seul connaissais la portée. Un instant, et quand tout le monde se retira, je restai seul avec elle... car, malgré moi, j'avais voulu la voir encore... avant de mourir peut-être! Les yeux pleins de larmes, elle me dit rapidement: je sais tout... Ce fatal combat... qu'il n'ait pas lieu... je vous en prie,.. et elle joignait les mains en suppliante.

Ah ! me prier pour lui ! m'écriai-je ; c'est trop fort , et je m'enfuis avec toute ma colère , qui devait être fatale à mon adversaire , car le lendemain je l'attaquai avec tant d'impétuosité et de rage, que sa nature flegmatique et tranquille en fut toute déconcertée ; et , malgré son adresse , son épée se trouva engagée si malheureusement , que, d'un coup de poignet , je la fis sauter à dix pas. Hélas ! il se trouvait sans défense et je ne pouvais continuer. A mon tour , lui criai-je , à vous donner la vie , mais plus généreux que vous , je ne vous oblige pas à la demander , prenez-la sans condition.

Le soir j'allai au château , où sans pitié , sans pudeur , la duchesse , qui savait déjà l'issue du combat , ne craignit pas de laisser éclater toute sa joie à mes yeux ; elle osa me remercier hautement de ce que j' avais fait pour son cousin. Et pourtant , voyez ma folie , je doutais encore !... , je me répétais à chaque instant : Le docteur se trompe ! Mais peut-on se tromper soi-même ? peut-on révoquer en doute le témoignage de ses yeux et de ses oreilles ?

— Quoi ! vous avez vu !

— Oui, Monsieur, vu et entendu... plus que ce dernier trait ; et après cela vous jugerez s'il me reste même le bonheur de douter encore... Il y avait chez elle, à la campagne, un bal, une fête... c'était celle de son mari. Toutes les dames étaient montées au premier étage du château pour mieux voir le feu d'artifice que l'on tirait sur la pelouse ; moi, j'étais resté en bas sur la terrasse où je me promenais seul en rêvant à elle, toujours à elle... qu'il m'est plus facile de haïr que d'oublier.. Je fus tiré de ma rêverie par les pas d'un promeneur qui venait à moi ; c'était le major ! Encore lui... qui se trouvait sur mon chemin, et j'allais quitter la terrasse solitaire qu'il était venu me disputer, lorsque des fenêtres du premier j'entends des cris d'effroi. Une lampe, un candélabre placé près d'une croisée avait mis le feu à un rideau, de là à une draperie ; en un instant la salle avait été en feu... et la foule effrayée, se précipitant vers la même issue, augmentait le désordre au lieu d'y remédier. Une femme paraît à la fenêtre du premier étage qui donnait sur la terrasse... J'avais déjà reconnu Nisida, et saisissant une longue échelle que les jardiniers avait laissée couchée à terre sous la fenêtre, je montai, je volai à son secours... et arrivé près d'elle, je lui tendais les bras pour la sauver ;... mais hors d'elle-même, pâle, échevelée, ne voyant rien, ne pensant à rien qu'à son enfant qu'elle serrait contre son cœur, elle le jeta dans mes bras en me disant d'une voix étouffée que seul je pus entendre : « Tiens... salue ton fils ! ! »

Immuable, stupéfait... je regardai autour de

*

moi et je vis derrière... à quelques échelons plus bas , l'inévitable major qui , avec son flegme ordinaire , montait lentement à l'assaut, et qui, dans ce moment, était presque au même niveau que moi ! Dans son trouble , Nisida avait cru s'adresser à lui !

Pouvant à peine maîtriser ma colère, je lui donnai , ou plutôt je lui jetai cet enfant ; ce n'était pas moi , c'était lui que cela regardait... Il le descendit à terre avec précaution , tandis que moi , prenant Nisida qui venait de se jeter dans mes bras , Nisida plus belle que jamais, et dont le cœur battait contre le mien ; Nisida que j'aurais voulu étouffer et que j'étais indigné d'aimer encore !... je la déposai sur le gazon , près de son enfant , et je m'enfuis , lui jurant un adieu éternel !

— Eternel !

— Oui , Monsieur, cela dura trois jours ; je restai trois jours sans la voir , mais encore occupé d'elle ; car je passai tout ce temps à la mépriser , à la maudire , à me répéter ces mots fatals : ... *Tiens , sauve ton fils !* ... qui retentissaient sans cesse à mon oreille comme une cloche de mort. Enfin , le quatrième jour, il me fut impossible d'y tenir plus long-temps , je courus au château. D'ailleurs , le duc son mari n'était pas bien portant ; ce n'était pas pour elle , c'est pour lui que j'y allais... J'y rencontrai le docteur assez inquiet de son malade... non que le mal fût violent ; mais le duc est bien vieux , dit-il , c'est le commencement de la fin ! Nous passâmes ensemble dans l'appartement de la duchesse, un vaste appartement où elle était seule avec le major... Leurs fauteuils étaient à

vingt pieds de distance, le major lisait le journal.. et Nisida bâillait. Je poussai le docteur en lui montrant ce tableau.

— Je n'ai jamais dit que cela durât encore, me répondit-il à voix basse, le mal a eu son temps, sa période ordinaire; fièvre inflammatoire qui se termine en maladie de langueur.

Le major se leva, emmena le docteur hors de l'appartement, sans doute pour lui parler de son noble cousin, et je restai seul avec Nisida.

— Je sais tout, lui dis-je, en tâchant de modérer mon émotion, je connais votre secret.

— Ah ! s'écria-t-elle, je suis perdue... Puis, d'une voix suppliante : Taisez-vous alors... taisez-vous !... Pas un mot ! et comme ne pouvant supporter ma vue, elle cacha sa tête dans ses mains, et elle se mit à pleurer, et ses sanglots soulevaient la mousseline transparente qui couvrait sa poitrine.

Toute ma colère tomba devant un tel désespoir. Oui, je me tairai, lui dis-je, je vous le jure, je n'en parlerai qu'à vous, et alors je lui racontai lentement ce que je savais... ce que j'avais entendu... mais le croiriez-vous, Monsieur ? à mesure que je parlais... elle relevait sa tête cachée entre ses mains, et me regardait à travers la grille rosée que formaient ses petits doigts ; elle avait séché ses larmes ; le calme revenait sur son front et le sourire sur ses lèvres. Oui, Monsieur, pendant que je l'accusais d'avoir aimé le major, pendant même que je lui parlais de son fils, le fils du major, elle semblait respirer plus librement ; un air de satisfaction se peignait sur tous ses traits.

— Quoi ce n'est que cela ! dit-elle, avec un air de naïveté inconcevable.

Ah ! j'avoue qu'à ce mot , il me fut impossible de contenir ma colère , j'éclatai en reproches , et, dans ma fureur , dans mon désespoir , dans mon amour , je passai sans doute toutes les bornes ; et elle , sans se fâcher et me regardant d'un air de compassion , me dit seulement ces mots :

Ah ! Georges, que vous serez malheureux un jour de tout ce que vous me dites-là !

— Vous ne l'aimez-donc plus ! m'écriai-je.

— Non ! me dit-elle ; et il y avait dans ce mot une expression , une tendresse que je ne puis vous rendre. Alors ému et attendri , c'est moi qui me mis à pleurer ! Je tombai à ses genoux... et moi, Nisida , moi , lui dis-je , moi qui vous aime depuis si long-temps, je n'aurai jamais rien... rien obtenu de vous.

Elle sourit tristement , et posant sa main sur mon front brûlant , elle murmura ce mot : Insensé !

— Oui , m'écriai-je ! je suis un insensé , à qui vous avez ravi le repos et le bonheur , un insensé qui donnerait sa vie et son sang pour un seul baiser de vous ;... et comme elle cherchait à se dégager de mes bras , mon Dieu ? m'écriai-je avec jalousie , avec désespoir, est-il possible que quelqu'un ait jamais été assez heureux pour que vous fussiez à lui !

Dans ce moment , Monsieur , je vis un sourire contracter ses lèvres... Un sourire railleur... Oui c'était cela , un sourire railleur et ironique que je ne puis vous rendre, mais qui me mit hors de moi.

et depuis ce temps.... toujours aussi froide , aussi sévère , ne m'accordant jamais rien , et cependant si dévouée , si bonne... si tendre que... tenez.... Monsieur , je déteste cette femme là , et maintenant que vous la connaissez , que me conseillez-vous ?

— Je vous répondrai comme le docteur : Voulez-vous être guéri ?

— Oui , je le veux cette fois ! je le veux de toutes les forces de mon ame.

— Eh bien... il faut l'oublier : il faut vous marier !

— C'est l'avis de ma mère , qui m'en prie tous les jours , et je m'occuperai de la personne que l'on me propose... je retournerai à Paris.

— Quand cela ?

— La semaine prochaine.

— C'est trop tard , lui dis-je ! aujourd'hui même , vous partirez avec moi , ou vous êtes un homme sans énergie et sans courage.

Et Georges partit , décidé à se marier.

VII.

Il paraît que mes conseils ou mes reproches avaient eu quelque influence sur Georges. Il tint bon , il resta à Paris , ne vit plus la duchesse , qui était restée dans son château , et il s'occupa , ou plutôt il laissa sa mère s'occuper activement de son mariage. C'était un parti honorable sous tous les rapports , une bonne famille , une belle fortune. Une jeune personne fort bien élevée , pas très-jolie ; mais eût-elle été un modèle de beauté , Geor-

ges dans ce moment n' en aurait pas été amoureux; il ne s' agissait pas d' inclination , nous n' en avions que trop.... Il suffisait d' un mariage de convenance , et celui-ci offrait toutes les garanties désirables... On s' était déjà entendu sur les conditions principales, et plus le moment approchait et plus Georges, malgré la gaité qu' il affectait , me semblait triste et malheureux; je me repensais presque du conseil que je lui avais donné; mais sa mère en était si contente et me remerciait tant... J' ai cru perdre mon fils, me disait-elle, j' ai tremblé pour ses jours ou du moins pour sa raison.... car il avait des heures entières de folie et de délire où il ne me reconnaissait plus, moi, sa mère, et où il me parlait d' *Elle*. Voilà comment j' ai su son secret... mais maintenant, Monsieur, le plus difficile est fait... Il est engagé, il a donné sa parole ; pour rien au monde il ne voudrait y manquer et faire du tort à une famille d' honnêtes gens.... Ainsi le voilà sauvé.... il sera heureux.... Cette idée et surtout la confiance de sa mère dissipèrent mes craintes sur l' avenir de Georges ; il devait y avoir dans l' instinct maternel plus de réalité que dans mes prévisions. Je les laissai donc s' occupant déjà de la corbeille et des préparatifs du mariage qui devait avoir lieu vers la fin du mois. Je retournai à la campagne surveiller mes ouvriers et promettant de revenir à Paris pour la noce.

L' époque en approchait et je calculai déjà mon départ, lorsqu' une voiture entra dans ma cour, et Georges en descendit avec cet air de fureur que je lui connaissais et qu' il avait toujours quand il s' agissait de la duchesse : en effet c' est encore d' elle qu' il était question.

— Et votre mariage? lui criai-je.

— Rompu à tout jamais!

— Par vous?

— Non, cela ne vient pas de moi; j'avais promis, et j'aurais tenu ma parole quand j'aurais dû en mourir, parce que cela me faisait du bien; cela m'était nécessaire; j'étais heureux de lui prouver que je l'avais oubliée et que je ne l'aimais plus... J'avais déjà tous mes papiers; nous avions jeté avec le notaire le projet de contrat, lorsque mon futur beau-père s'avisa d'aller aux informations... d'abord dans notre cercle, dans nos alentours, où tout m'était favorable; mais là il apprend que je vais souvent chez le duc et la duchesse, que je suis presque un ami de la maison, et, dans son orgueil bourgeois, flatté de voir confirmés par eux les renseignements qu'il avait déjà sur mon compte, il arrive! Le duc était toujours très-souffrant, et il paraît que c'est Nisida qui le recut.

J'ignore, mon cher ami, ce qu'elle lui a dit sur moi, de mon caractère, de ma conduite,... beaucoup de bien sans doute selon son ordinaire;... mais tourné d'une manière telle et avec tant d'adresse, que mon honnête homme de beau-père, qui n'est pas fort et n'entend pas malice, est revenu tout effrayé des éloges qu'on m'avait prodigués,... et, par un détour plein de convenance et de délicatesse, il nous a exprimé tous ses regrets en nous disant que, pour se marier, sa fille était trop jeune encore.

— C'est peut-être vrai!

— Elle l'est moins qu'il y a deux mois quand il me l'a accordée, et il est évident que c'est une

suite de son entrevue avec la duchesse.... dont la conduite est affreuse ;... c'est-à-dire que c'est une ennemie déclarée, qui m'en veut , qui cherche à me nuire , que c'est entre nous maintenant une guerre ouverte, une guerre à mort. Il en sera de même de tous les mariages que je voudrai contracter... Il n'y a plus moyen maintenant, et il faut y renoncer.

— Malheur auquel vous vous résignez facilement. Voie indirecte pour revenir à elle !

— Non pas, s'écria-t-il vivement, cela ne m'empêchera pas de la fuir ; je quitte Paris, je quitte la France.

— Eh ! mon Dieu ! où allez-vous donc ?

— En Afrique !... à Constantine , le seul endroit où l'on se batte à présent ; je viens vous faire mes adieux. Vous voyez que je suis calme et résigné... que mon parti est pris ; que le temps de la faiblesse est passé.

— Et vous ne la verrez pas avant votre départ ?

— Non, j'y suis résolu, dit-il, d'un ton ferme.

— Vous avez raison.

— Oui , j'ai raison... car je ne partirais pas. Puis rougissant de ce souvenir : Adieu, me dit-il ; vous ne me reverrez plus , ou vous me reverrez guéri !

Quelques jours après, il était à Marseille et voguait vers l'Afrique, où son régiment allait rejoindre le maréchal Clauzel. Il assista à cette première campagne, si pénible et si désastreuse ; il m'écrivit :

« Nous n'avons point réussi. Je n'ai été que blessé, j'espérais mieux ; mais le malheur s'atta-

« che toujours à moi; rien de ce que je veux n'arrive. Je ne puis ni vivre heureux, ni mourir glorieusement. Ma blessure sera longue, mais non pas dangereuse; dites-le à ma mère, et après elle aux personnes qui pourraient s'intéresser à moi.... s'il y en a encore. »

Ce qui signifiait: allez voir la duchesse; donnez-lui de mes nouvelles; et voulait dire: donnez-moi des siennes, ce que la raison eût peut-être blâmé... mais ce pauvre garçon était malheureux et souffrant; je n'eus pas le courage d'être raisonnable, et, pour lui donner la légère satisfaction qu'il me demandait, je me rendis au château, et m'informai de la santé de mon noble voisin.

Le duc était fort mal, sa femme ne quittait pas son appartement; je fus témoin des soins touchants qu'elle lui prodiguait, et le docteur me dit à demi-voix: C'est toujours ainsi depuis deux mois; si jeune, si délicate et si courageuse! elle passe les nuits auprès de ce vieillard égoïste et morose et le soigne comme s'il eût été son père. Il est vrai qu'elle eût été sa petite fille... mais ce n'est pas une raison. J'admirais comme lui tant de bonté unie à tant de charmes! Plus je regardais ce front calme et serein, siège de la candeur et de la vertu... et moins je pouvais ajouter foi aux idées de Georges. La porte s'ouvrit; entra le major; j'observai avec attention; à peine si elle s'aperçut de sa présence, et, sans jeter les yeux de son côté, elle continua la lecture qu'elle faisait au vieillard; c'était celle du journal: NOUVELLES EXTÉRIEURES: *Armée d'Afrique*... A ce mot sa voix baissa, et à mesure qu'elle lisait le récit de l'assaut et de la

retraite, ses mains tremblaient ; sa voix devenait plus brève , moins intelligible et plus pressée... comme si elle eût hâte d' arriver à la fin du bulletin... au point que son mari lui cria plusieurs fois : Pas si vite, et le major Hollydai , ennemi naturel de la vivacité, attesta lentement qu' il n' y avait pas moyen de la suivre. .

— Recommencez, lui dit le duc.

— La pauvre femme eut un mouvement d' angoisse impossible à décrire et cependant, après avoir levé les yeux au Ciel comme pour lui demander du courage , elle allait reprendre l' éternelle lecture ; j' eus pitié d' elle , et , pour abrégér son tourment , je déclarai que j' avais des nouvelles directes et positives de l' événement, une lettre de M. Georges. Tous ceux qui étaient là , et même le malade, firent un mouvement , excepté Nisida qui restait immobile, mais elle jeta sur moi un regard qui semblait me remercier , un regard où brillait une tendresse si vive et si pure !.... les Anges doivent regarder ainsi , et dès ce moment sa cause fut gagnée... Je ne me chargeai de rien comprendre, ni de rien expliquer ;... ce que je savais et ce que j' aurais juré, c' est qu' elle n' était point coupable.

A peine avais-je fini ma lecture que son front avait repris sa sérénité habituelle. Elle me chargea de quelques mots de bienveillance et d' amitié pour M. Georges ; puis, reportant les yeux vers son mari, elle ne le quitta plus, ne s' occupa plus que de lui, comme si elle eût voulu expier par un nouveau zèle , le peu d' instans donnés à une autre pensée qu' à celle de ses devoirs.

Par malheur, des soins si généreux et si assidus devaient être inutiles; le docteur avait prophétisé juste, et le duc, condamné par son âge plus encore que par la Faculté, laissa bientôt un beau château, une veuve charmante, et une fortune immense.

La duchesse passa les six premiers mois de son deuil, seule à la campagne avec son fils; elle ne voulut voir personne; elle ne reçut personne, pas même son cousin le major, circonstance dont je pris note.

Il est vrai que, bien avant l'année écoulée, le château avait été rouvert à la société, toutes celles des environs y affluaient. Le major n'y demeurait plus; mais on l'y voyait très-souvent, et bien d'autres encore, tous les élégans de Paris; ceux du moins qui aiment les jolies veuves et les grandes fortunes, venaient assidûment, et il y en avait beaucoup. Nous avions même fait du tort aux courses de Chantilly, et le maître de poste de La Ferté prétendait avec un sentiment de fierté pour le pays qu'il n'avait jamais vu autant de calèches que cette année.

Une nouvelle cependant diminua l'ardeur des prétendans; on apprit que le major Hollydai, le plus proche parent du défunt, s'était mis sur les rangs et affichait hautement ses prétentions à la main de sa cousine.

Bientôt le bruit courut que sa recherche était agréée. Il y eut des paris pour, et des paris contre, toujours comme aux courses de Chantilly.

Quant à moi, je l'avoue, je tremblais, et, n'aurais osé parier maintenant pour personne.

L'année de deuil était écoulée depuis un mois,

et des personnes bien instruites, entre autres notre maire, qui le tenait d'un de ses confrères d'une commune voisine, assurait que la première publication serait pour dimanche prochain.

Je réfléchissais à tout cela au coin de mon fen, lorsque ma porte s'ouvrit ; et un officier me sauta au cou ; c'était mon ami Georges, qui s'écria, A nous cette fois-ci, à nous Constantine ! Toutes les campagnes, par bonheur, ne se ressemblent pas, et les succès de cette année ont glorieusement réparé l'échec de l'année dernière. Notre artillerie a fait des miracles. C'est un général d'artillerie qui avait le commandement en chef et qui va, dit-on, être nommé maréchal.

— Tant mieux, les officiers qui ont commandé sous lui vont sans doute aussi avoir de l'avancement.

— C'est possible... Mais vous savez que je n'ai pas d'ambition... Tous mes désirs étaient de revoir la France et de retrouver mes amis.

— Il y en a, lui dis-je, que vous ne retrouverez pas, le duc est mort.

— Je le savais, me dit-il d'un air préoccupé... et il garda le silence...

— Je devinais bien ce qu'il attendait de moi. Il ne voulait pas me parler de la duchesse ; mais il espérait que, le premier, j'amènerais la conversation sur ce sujet ; j'y avais une répugnance mortelle ; les mauvaises nouvelles s'apprennent toujours assez vite...

Je revins donc à Constantine, il ne me répondit que par des monosyllabes ; j'insistai de nouveau, et, cette fois, il me reçut comme un Bédouin, com-

me un Arabe, comme il n'aurait pas reçu Achmet-Bey lui-même.

— Parbleu, me dit-il avec impatience, nous avons le temps de parler batailles; quelles nouvelles, en ce pays-ci?

Il fallut bien alors lui faire part de la demande en mariage du major irlandais.

— Cela devait être, me répondit-il froidement; je devais m'y attendre... Il est tout naturel qu'elle épouse le père de son enfant... C'est convenable; et a-t-elle accepté?

— On dit que oui.

— Et quand ce mariage?

— Très-prochainement, à ce qu'on dit.

Alors, il devint furieux, et s'emporta contre la duchesse, selon son habitude, car sa vie entière n'était qu'une colère continuelle contre elle! lui qui, pour tous les autres, était l'indulgence et la bonté même.

— Mais, lui dis-je, vous approuviez tout à l'heure ce mariage, vous le trouviez convenable.

— Je ne dis pas non, mais puis-je trouver convenable une union aussi prompte! Au bout d'un an, à peine veuve, n'est-ce pas blesser toutes les bienséances que d'afficher une tendresse si vive et si empressée... elle qui me jurait, avant mon départ, qu'elle ne l'aimait plus!... mais, dès qu'elle le disait, je ne devais en rien croire... car cette femme-là a passé toute sa vie à me tromper et à se jouer de moi.

Et il marchait à grands pas dans la chambre, et probablement Nisida n'en eût pas été quitte pour cette première tirade. D'autres allaient sui-

vre immanquablement, lorsque Georges fut arrêté dans son premier accès par l'entrée du maire, qui avait un air de triomphe.

Je devinai qu'il avait une nouvelle. C'est quelque chose en province qu'une nouvelle dont on est possesseur. C'est de l'occupation et de l'importance pour toute une journée !

VIII.

— Une nouvelle, s'écria M. le maire, une nouvelle étonnante et imprévue ! La duchesse ne se marie pas ! La duchesse ne se marie pas ! Le major est refusé... positivement refusé. Il a repris des chevaux pour Paris ; la nouvelle est certaine.

— De qui la tenez-vous ?

— Du maître de poste.

D'après une pareille autorité, le doute n'était plus permis, et j'éprouvai un vif mouvement de joie. Quant à Georges, il venait de s'emporter trop violemment contre Nisida, et sa colère était montée trop haut pour redescendre brusquement et sans transition. Aussi murmura-t-il entre ses dents :

Qui sait si cela est vrai ! Qu'en sait-elle elle-même ! Elle a tant de bizarrerie, tant de caprices... Et pourquoi refuser son cousin ? pour faire quelque autre choix qui ne vaudra pas mieux.

— C'est possible, lui dis-je en le regardant, ou pour rester libre.

— Oui, vous avez raison, s'écria-t-il, saisissant avidement une occasion de reprendre sa colère... pour être libre et coquette à son aise, pour tenir

la balance entre vingt rivaux , pour les désespérer tous, et n' en choisir aucun.

— Vous êtes bien sévère envers elle.

— Je suis juste... après la manière dont elle m' a traité, après tous les torts qu' elle a eus envers moi.

— Il serait plus généreux de les oublier, maintenant surtout qu' elle est malheureuse.

— Malheureuse ! s' écria-t-il avec émotion, vous croyez qu' elle est malheureuse !!... et toute sa colère tomba.

— Elle a besoin de la présence et de la consolation de ses amis; n' irez-vous pas lui faire une visite ?

— A quoi bon ! Entourée comme elle l' est , aura-t-elle seulement le temps de me recevoir ?

— Qu' importe ! Vous laisserez votre nom... vous aurez du moins rempli un devoir indispensable ; vous lui devez une visite de deuil et de condoléance.

— Vous le pensez ?

— Vous ne pourriez y manquer... quand vous devriez vous faire violence.

— Allons donc ! puisque vous le voulez... j'irai demain.

Puis, il reprit et ajouta : Je ne pourrai pas.

— Allez-y ce soir.

— Il fait bien mauvais temps, et cen' est guère agréable; n' importe !

D' un air de mauvaise humeur, il prit son chapeau, et partit; le pauvre garçon en mourait d' envie.

Ce qui se passa dans cette entrevue... je ne l'ai

su que depuis; mais il me l'a répété tant de fois, qu'il me serait impossible d'en oublier un mot!

D'abord, ce ne fut pas sans une émotion bien grande que Georges aperçut de loin ce château qui renfermait son bonheur, son tourment et toutes ses espérances! Elle était libre, il est vrai; mais en serait-il plus avancé? Et quel accueil allait-il recevoir? Jamais, se disait-il, elle ne m'a avoué qu'elle m'aimait; et, rappelant à son souvenir tout ce qui s'était passé entre lui et la duchesse... il était obligé de convenir que, fidèle à tous ses devoirs, elle ne s'était montrée à lui que comme une amie tendre et dévouée; que, du reste inflexible et sévère, elle ne lui avait jamais accordé la moindre faveur, ni donné le moindre espoir;... et si réellement elle n'avait pour lui que de l'amitié, pourquoi changerait-elle maintenant?

Il entra dans la cour du château; le cœur lui battit en demandant Mme la duchesse, et bien plus fort encore, quand on lui eût répondu qu'elle était seule au salon.

Ah! elle est seule!.. dit-il avec embarras. Dans ce moment il eût presque mieux aimé qu'il y eût du monde: mais il n'avait pas le choix: il monta lentement les degrés en pierre du vaste perron, traversa l'antichambre où se tenaient plusieurs domestiques portant encore la livrée de deuil. L'un d'eux ouvrit les grandes portes du salon; Madame n'y était pas. Georges eût un mouvement d'effroi. Elle était dans un très-petit boudoir attenant à la pièce principale, et quand on annonça M. Georges, elle se leva et lui fit signe de s'asseoir.

Du reste, ni étonnement, ni émotion... le domestique sortit.

Georges fut d'abord atterré d'une réception aussi cérémonieuse; la froideur de la duchesse le gagna malgré lui, et, balbutiant avec peine quelques phrases banales, il lui demanda des nouvelles de sa santé.

— Très-bonne, répondit Nisida en s'inclinant. La conversation en resta là, et Georges, pour la ranimer, lui dit :

— Vous êtes seule dans ce vaste château ?

— J'attends du monde... des amis qui doivent arriver ce soir, et venir passer quelques jours avec moi.

Georges n'osa pas demander qui l'on attendait ; mais il répéta... Ah ! ce sont des amis qui doivent arriver.....

— Oui Monsieur.

La conversation s'arrêta encore. Cette fois ce fut la duchesse qui reprit la parole.

Vous venez de Constantine, Monsieur Georges, dit-elle.

— Oui, Madame.

— On assure que cela a été admirable ; et, Georges interdit... calculait en lui-même, si, pour soutenir la conversation, il n'allait pas être obligé de faire le récit du siège, lorsque, en ce moment, plusieurs voitures roulèrent dans la cour, et Georges bénit les importuns qui venaient interrompre ce pénible tête-à-tête.

Les portes du salon s'ouvrirent brusquement : on entendit marcher ou plutôt courir. Quelqu'un précipita dans le boudoir : c'était Julia ! La

comtesse Julia, qui, apercevant Georges et la duchesse, dans cet endroit retirés tous deux, le soir et en tête-à-tête... s'écria en riant et en embrassant Georges : Enfin, vous savez tout, l'inconnue s'est fait connaître !

Georges, stupéfait, hors de lui... poussa un cri de surprise, ou plutôt d'effroi, en voyant la duchesse tomber sans connaissance sur le divan du boudoir.

Quoi ! Vous ne saviez pas ! s'écria Julia désolée... Malheureuse, qu'ai-je fait ? Voici mon mari et mon frère qui entrent dans le salon ; courez au-devant d'eux... je reste auprès d'elle. Et Georges, sans savoir ce qu'il faisait, s'élança dans le salon, où il reçut les embrassemens du comte de Vareville et de Constantin, qui arrivaient de leur ambassade. Constantin avait commencé, sur ses succès diplomatiques, un récit, dont Georges n'avait pas entendu un mot, lorsque rentra Julia. — Ne vous effrayez pas, dit-elle. La maîtresse de la maison est un peu indisposée ; dans une demi-heure, il n'y paraîtra plus. Elle me charge, en attendant, moi, son amie intime, de faire les honneurs et de commander à sa place. A dix heures le souper, d'ici là chacun peut s'installer dans ses appartemens.

Bravo ! s'écria Constantin. Je ne suis pas d'une tenue présentable, pas plus que Monsieur l'ambassadeur ; et quand il s'agit de faire sa cour à une jeune et jolie veuve, il faut paraître avec tous ses avantages.

Les deux hommes sortirent du salon ; il était temps : Georges n'y tenait plus ;... il enfonça la porte.

Mais, grâce au ciel, il était libre;... il était seul avec la comtesse, et, dans un trouble inexprimable, il tomba à ses pieds.

— Que faites-vous? Que faites-vous? lui dit-elle en riant; Georges, mon ami, vous vous trompez! Vous n'avez rien à me demander, rien à attendre de moi... qu'un récit... que je vous dois depuis long-temps, j'en conviens, et je suis prête à m'acquitter,... si vous voulez vous relever, vous asseoir à côté de moi, vous calmer, et surtout ne pas trembler comme vous le faites, ni regarder à chaque instant du côté de ce boudoir, parce que, lorsque je parle, j'aime qu'on m'écoute; d'ailleurs Nisida n'y est plus. Ce boudoir donne dans ses appartemens et elle vient d'y remonter.

Georges alors promit attention et silence, et, sans aucun préambule, la comtesse lui dit :

Nisida est mon amie intime; nous avons été élevées ensemble; plus âgée qu'elle, je fus mariée la première; plus tard, et bien malgré moi, sa famille lui fit épouser le vieux duc de *** qui était d'origine irlandaise, pair d'Angleterre et pair de France, ami et favori du Roi Charles X. Tout se trouvait dans ce mariage... excepté un mari. De plus, il y avait un cousin, seul parent et seul héritier du duc... le major Hollydai, qui était furieux de se voir enlever une si belle succession; mais il se consola en pensant que son illustre parent était presque septuagénaire, qu'il n'y avait pas à craindre d'héritier direct à moins de grands malheurs; et, ces malheurs, il voulut les prévenir autant qu'il était en son pouvoir. Il ne quittait point sa jeune cousine, il la surveillait avec

une assiduité et un zèle qu'on aurait pris pour de l'amour ou de la jalousie, et qui étaient tout uniment de l'intérêt. Au spectacle, au bal, en soirée, la vue d'un simple attentif... lui donnait la fièvre ou le glaçait d'effroi;...il employait tout au monde pour les éloigner; et le duc avait chez lui sans s'en douter et dans la même personne, un sigisbé précieux et une duègne incorruptible qui ne lui coûtaient rien.

Le pauvre major se donnait du reste une peine inutile. Sage et vertueuse par religion et par principes, jamais personne n'eut plus que Nisida le sentiment de ses devoirs et de sa propre dignité. Aussi le malheureux et défiant cousin commençait à se rassurer sur son héritage, qui chaque jour devenait plus probable et ne pouvait guères lui échapper; ce n'était plus qu'une question de temps, lorsqu'une nouvelle inouïe, inconcevable, prodigieuse, se répandit dans le faubourg Saint-Germain: le vieux duc de ***, à la seconde année de son mariage, en 1831, allait avoir un héritier. C'était un miracle de la Providence qui ne permet pas l'extinction des grandes familles, et la preuve évidente c'est que la duchesse eût un garçon... Le vieux duc pensa en mourir de joie, et le major se mit au lit; il était sérieusement malade; il manqua d'aller rejoindre sa succession défunte!

Tels furent les effets de ce grand événement... Quant à la cause, tout le monde l'ignorait, excepté moi!..., et une autre personne peut-être qui n'en fut pas plus avancée pour ça...

Et la comtesse regarda Georges, qui redoublait d'attention.

Elle continua.

Vous rappelez-vous, Monsieur, le mois de juillet 1830, et la brillante société que j'avais réunie dans mon château d'Orsay; M. Georges y était, et beaucoup de jolies dames! mais Nisida, que j'avais aussi invitée, n'avait pu venir. Elle était restée à Saint-Cloud avec la Cour, où se préparaient alors de graves événemens; son mari, un des conseillers, un des confidens intimes du Roi, ne pouvait quitter son maître dans une circonstance aussi importante; nous, pendant ce temps, loin de nous douter de l'orage qui grondait, nous dansions dans mon salon et faisions de la musique, lorsqu'on vient me dire mystérieusement à l'oreille que quelqu'un demandait à me parler; je sortis, et trouvai dans une salle basse Nisida, qui venait d'arriver à pied et déguisée; je jetai un cri de surprise. — Silence! me dit-elle; et elle m'apprit rapidement comment, en trois jours, un trône et une monarchie venaient de s'écrouler.

Le duc avait perdu la tête; et de plus fortes que la sienne n'y auraient pas résisté. Il était persuadé que les horreurs de la première révolution allaient se renouveler, que ses jours allaient être mis à prix et ses biens confisqués; que lui, favori du Roi, on le poursuivrait pour le massacrer; qu'il fallait à la hâte gagner la frontière, et émigrer de nouveau... Mais à qui se fier, et comment faire pour ne pas être reconnus?

Sa jeune femme, qui seule avait conservé du sang-froid et du courage, avait pris et cousu dans ses vêtemens de l'or et des billets; puis, sans demander conseil à personne, elle avait affublé son

mari d'une redingote de palfrenier, elle d'un mauvais châle, était sortie de Saint-Cloud, montée hardiment dans une petite voiture de la banlieue jusqu'aux environs de Versailles; là, elle avait laissé son mari... chez ma nourrice à moi, une brave femme qu'elle connaissait; puis, par les chemins de traverse, elle était venue à pied au château me dire : Sauvez mon mari et faites-le sortir de France! D'après son récit, il n'y avait pas de temps à perdre, et il fallait surtout que personne ne soupçonnât les proscrits auxquels j'allais donner asile; ce qui n'était pas facile avec vingt personnes chez moi et un nombreux domestique. Je commençai par éloigner Rose, ma femme de chambre, dont l'appartement donnait dans le mien, et qui nous aurait entendus, sans compter que le cabriolet qui allait la mener jusqu'à Versailles ramènerait le duc à Orsay sans éveiller le moindre soupçon. A onze heures du soir il était arrivé et nous étions tous réunis dans ma chambre, tenant conciliabule sur les mesures à prendre, mesures bien inutiles par l'événement, puisque, le lendemain, et à six lieues de chez moi, voyant tout rentré dans l'ordre, le duc et sa femme revinrent à Paris dans leur hôtel, sans avoir été, depuis, un seul instant inquiétés.

Mais alors nous n'en étions pas là, et, prévoyant quelques catastrophes, nous préparions mon mari et moi le déguisement de nos amis et leur fuite jusqu'à la frontière. Il était près de minuit; accablée par les événemens et la fatigue de la journée, la pauvre Nisida tombait de sommeil; je la

conduisis à la chambre de Rose , que j' avais préparée près de la mienne pour elle et son mari, et pendant que, dans la chambre à côté, le duc prenait avec nous les derniers arrangemens pour le départ du lendemain, elle se hâta de s' endormir, et...

La comtesse s'arrêta en cet endroit, et regardant Georges, qui écoutait toujours, elle lui dit avec impatience...

— Pour la fin de l'histoire, Monsieur, vous la savez mieux que moi.

La comtesse se trompait... depuis quelques momens Georges n'écoutait plus... Il avait vu s'entr'ouvrir la porte du boudoir, et toutes ses pensées, toute son âme était là.

Nisida parut, plus jolie, plus touchante que jamais, les yeux baissés, et tenant par la main un enfant aux cheveux blonds bouclés.

Georges courut se précipiter aux pieds de Nisida, saisit sa main qu'il couvrit de larmes, ne pouvant murmurer que ce mot : Pardon ! pardon !!!..

Nisida baissa de nouveau les yeux sans lui répondre, mais elle prit son fils et le jeta dans ses bras.

Ah ! comme Georges le serra contre son cœur, et le couvrit de ses baisers ! comme alors il le trouvait beau !

Quelques jours après, mon ami Georges avait une immense fortune, un beau château, et une femme charmante.



UN CIEL ORAGEUX

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ

(25 Juin 1838.)

L'anecdote que je vais raconter pourrait bien être aussi une petite comédie , si nous avions un homme comme Marivaux pour la faire. C'est que Marivaux était un homme d'un talent admirable pour rendre vraisemblables les aventures les plus nouées , pour parer d'une grâce séduisante des sentimens qu'on peut dire honteux , pour faire parcourir à l'amour ; et en quelques heures , tous les sentiers détournés qui le mènent droit à une faiblesse ; faiblesse que les mœurs du théâtre d'alors sauvaient toujours par un mariage. Rappelez-vous *les Fausses Confidences*, cet amour d'une femme du grand monde pour son intendant, amour qui dit son premier mot à l'instant même où Araminte voit Dorante pour la première fois. — *Marthon, quel est donc cet homme qui vient de me saluer si gracieusement?* — Vous voyez, elle a déjà vu que Dorante l'a saluée très-gracieusement ; puis, quand elle saura que c'est son futur intendant, elle vous dira tout de suite qu'il a très

bonne façon : la bonne façon d'un intendant , à quoi cela sert-il ? Cela sert à alarmer presque Araminte de ce qu'il est si bien fait ; mais elle sera si prompte à se laisser persuader qu'il est honnête homme ; et d'ailleurs la recommandation de M. Remi est si puissante, qu'elle déclarera le prendre tout de suite , et tellement tout de suite, que lorsqu'on parlera des conditions à faire à ce bel intendant, elle répondra qu'il n'y aura pas de dispute là-dessus , qu'il sera content ; que si on demande où il sera logé : « Mais où il voudra , dit-elle ; qu'il vienne, seulement qu'il vienne. » Tout cela dans une scène de quelques lignes. Et, en vérité, si ce n'est déjà un peu d'amour qui se montre , n'est-ce pas déjà beaucoup de curiosité qui agit ? De la curiosité , entendez-vous , ce sentiment par lequel commencent si souvent toutes les passions des femmes. Mais je n'ai point à vous analyser *les Fausses Confidences* ; je n'ai pas à vous dire non plus *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, où un gentilhomme et une demoiselle s'éprennent, l'un d'une chambrière , l'autre d'un valet , et ceci de la façon la plus naturelle et la plus intéressante. Il est vrai que la chambrière est une demoiselle et le valet un gentilhomme ; mais ce n'est pas cela qui fait qu'ils s'aiment ; cela ne sert qu'à donner au public l'espoir que cet amour si gracieux , si prompt , si inouï pourra être heureux ; et , à ce compte, ce public, si prude quelquefois, permet à Silvia d'aimer Bourguignon, à Dorante d'aimer Lisette. Il ne s'aperçoit pas que parce qu'il est dans la confidence des déguisemens de ses héros , il accepte de leur part des sentimens qui seraient

les plus fous et les plus honteux , si la position apparente des personnages était ce que chacun d'eux en croit. Une fille de bonne maison qui aime un valet, un gentilhomme qui offre sa main à une servante (et voilà la vérité pour eux) n'est-ce pas incroyable , inconvenant , et d'un cœur plein de bassesses , surtout quand une journée suffit à faire naître cet amour et à le pousser jusqu'aux plus vives résolutions ? Qui vous fait donc oublier l'in vraisemblance et le déshonneur de ces deux passions ? C'est une simple ruse de l'auteur. Comme il vous a bien averti qu'elles ne peuvent pas avoir de résultats honteux , vous ne regardez pas qu'elles sont honteuses par elles-mêmes. Vous aimez l'amour de Silvia pour Bourguignon , et l'amour de Dorante pour Lisette , bien plus que vous n'aimeriez l'amour de Silvia et de Dorante l'un pour l'autre : vous leur savez gré à tous deux de méconnaître leur rang , leur dignité , leur devoir ; et si cependant Bourguignon était un vrai valet , quelle-misérable fille que Silvia ! Si Lisette était une chambrière , quel sot que ce Dorante ! Que de dégoût vous inspirerait cette fille ! que de mépris vous auriez pour cet homme ! Mais dites-moi , le mériteraient-ils ? Le hasard qui les sauve tous deux d'une infamie , est-il autre chose qu'un bonheur ? Doit-il être une justification ? Et si ce hasard n'arrivait pas , faudrait-il condamner tout ce qui arrive ? Que répondre à cela , si ce n'est que le plus souvent on estime tout , sentimens et actions , plutôt par leur résultat que parce qu'ils sont en eux-mêmes : ceci est vrai en morale , ceci est vrai en politique. Le succès est une absolution qui rassure bien des consciences.

La grande question est donc de réussir , surtout dans les entreprises téméraires ; et j'avoue que la mienne l'est étrangement. Est-ce donc que l'histoire que j'ai à vous raconter est bien invraisemblable ? Je ne sais , mais elle est vraie. Se passe-t-elle dans des pays presque inconnus ? Mon Dieu , non ! Elle a commencé et fini rue de Bondy. Est-elle d'une époque de révolution ou de licence ? Non , encore. Elle s'est passée il y a eu dimanche huit jours. Qu'est-ce donc ? Je vais vous le dire du mieux que je pourrai ; et si vous ne me croyez pas , je..... Mais ce serait vous dire le dénouement d'avance , et le dénouement n'est pas consommé à l'heure où j'écris.

Posons d'abord une décoration.

Imaginez-vous un de ces appartemens étroits et coquets , habilement distribué , dans un espace qui eût à peine suffi il y a cent ans à un salon médiocre ; un de ces appartemens arrangés presque comme un nécessaire de voyage , où rien ne manque , où chaque chose a sa place marquée , mais dans lequel il ne faut rien laisser hors de son lieu sous peine de l'encombrer ; une antichambre qui n'est qu'un entre-deux de portes ; une salle à manger où les chaises se rangent autour de la table , les sièges dessous , pour permettre une libre circulation ; un salon pour lequel on fait ces pianos droits qui sont si jolis et si sourds , et une chambre à coucher où l'on ne peut être deux qu'à la condition d'y être comme un. Dans cet appartement demeure Mme Amélie de Leurtaf. La voici dans sa chambre ; elle achève sa toilette. C'est une toilette de campagne toute fraîche et toute

neuve. Cependant Amélie paraît pensive en se regardant dans son armoire à glace de palissandre. Ne se trouve-t-elle pas jolie ainsi vêtue de mouseline blanche ? Ce ne peut être cela ; car jamais on ne vit plus doux visage , taille plus flexible , pieds plus étroits , mains plus blanches et plus effilées. Cependant sa préoccupation est si profonde que deux grosses larmes viennent à ses yeux , et qu'elle ne s'aperçoit pas que sa *bonne* (pardonnez-moi le mot , sa domestique me semble odieux ; sa femme de chambre ne serait pas vrai , car Justine faisait la cuisine de madame ; sa cuisinière ne serait pas non plus exact , car Justine habillait madame ; et vous savez bien que nous n'avons plus de servantes , comme nous n'avons plus de boutiques , plus d'apothicaires , plus de barbiers ; mais bien des magasins , des pharmaciens et des coiffeurs.) Or , Amélie ne s'aperçoit pas d'abord que sa bonne , après avoir exactement remis toute chose à sa place , ne quitte pas la chambre et essuie avec affectation des grains de poussière qui n'existent pas. Enfin cette présence se fait remarquer , et Mme de Leurthal dit à Justine :

— Eh bien ! qu'attendez-vous ?

— Je voulais demander quelque chose à Madame.

— Quoi donc ?

— Madame va à Saint-Germain aujourd'hui ?

— Oui.

— Madame ne rentrera pas de la journée , et n'aura pas besoin de moi ?

— Je comprends , vous voudriez sortir.

— Oui , Madame. C'est aujourd'hui diman-

che; et tous les domestiques du premier vont faire une partie à Versailles ; et ils m'ont invitée.

— Et vous avez accepté à ce que je vois , car vous voilà déjà endimanchée.

— Je me suis habillée de précaution , dans le cas où Madame voudrait bien me permettre.... »

— Très-volontiers , vous pourrez sortir dès que je serai partie.

— C'est que....

— Eh bien !

— C'est qu'ils partent dans un quart-d'heure.

— Oh ! si ce n'est que cela , allez , je n'ai plus besoin de vous.

— Oh merci ! Madame , merci... Je serai rentrée de bonne heure pour déshabiller Madame....

— C'est bien.

— Madame voudra-t-elle souper ?

— Ce n'est pas mon habitude.

— C'est égal , je préparerai quelque chose.

— Bien ! bien !

Justine quitta la chambre , et Amélie , après avoir regardé à la pendule qu'il n'était encore que dix heures , passa dans son salon et se mit à rêver en ajustant encore quelques plis de sa robe , en agraffant un bracelet , en lissant les noirs bandeaux de ses cheveux. Puis Justine rentra :

— Je sors , Madame.

— Bien.

— Puisque Madame a la bonté de sortir seule , elle aura soin de bien fermer la porte à double tour.

— Ouil oui !

— Madame aura aussi l'attention de fermer les fenêtres , parce que le temps n'est pas sûr , et que s'il venait un orage , ça inonderait le salon.

— Je ne l'oublierai pas.

— Faut-il que je dise au portier de laisser monter, si quelqu'un vient ?

— Oui. Le premier commis de M. Dallois ; ce vieux M. Cambet, doit venir me chercher pour m'accompagner à Saint-Germain.

— Je m'en vais donc. Adieu, Madame ; merci, Madame ; amusez-vous bien aussi.

La bonne sortit, et un triste sourire effleura les lèvres d'Amélie à cette recommandation de Justine. Et Amélie demeurée seule, jeta encore un regard triste sur sa robe neuve. C'était sa première parure blanche après treize mois de veuvage ; elle s'assit en face du portrait d'un homme qui pouvait avoir cinquante ans : elle se prit à le considérer. Ce fut en regardant ce portrait que lui vinrent et les souvenirs et les pensées que nous allons dire.

» Vous avez été un noble ami et un bon mari pour moi, M. de Leurtaut. Vous m'avez rencontrée, orpheline, élevée par la bienfaisance d'une tante qui ne s'était souvenue, en me donnant une brillante éducation que du rang qu'elle occupait. Elle avait oublié, que la fortune qui reposait sur sa tête s'en irait avec sa vie, et qu'elle me laisserait d'autant plus pauvre que j'aurais vécu comme riche, d'autant plus abandonnée qu'elle m'accoutumait à un monde dans lequel un nom si noble qu'il soit n'est pas une recommandation quand c'est une femme qui le porte. Les hommes sont heureux. Autrefois on donnait aux aînés de nos maisons tous les biens de la famille ; aujourd'hui encore, lorsqu'il arrive qu'ils sont pauvres,

ils ont presque une dot dans le nom qu'ils peuvent donner à une femme. Il y a encore beaucoup de bourgeois qui achètent le titre de marquise ou de vicomtesse. Mais qu'importe à un banquier d'épouser la fille d'un Noailles ou d'un Montmorency, si elle doit s'appeler Mme Dumont ou Mme Durand ? Vous avez prévu tout cela, vous, M. de Leurta, et m'avez offert votre modeste fortune et votre nom de bon gentilhomme contre un si déplorable avenir. Dieu a permis qu'au milieu des plaisirs bruyans où on entraînait ma jeunesse, la voix de votre paternelle raison fût plus forte que celle de la vanité que pouvaient m'inspirer des hommages qui me plaisaient. Vous m'en avez bien récompensée, et durant les deux ans que j'ai passés près de vous, j'ai été heureuse et calme ; et lorsque la mort nous a séparés, j'ai trouvé que vous aviez assuré à votre veuve tout ce que les révolutions vous avaient laissé d'une grande fortune. Ah ! je vous suis reconnaissante pour tout cela. Ce deuil que je quitte, je le porterai dans mon cœur, non pas comme celui d'un mari qu'on oublie dans un nouveau mariage, mais comme celui d'un bienfaiteur, d'un père ; et un père ne se remplace pas. Pardonnez-moi donc la démarche que je vais faire aujourd'hui, pardonnez-moi d'avoir cédé aux conseils de l'ami à qui vous m'aviez confiée ainsi que ma fortune. Oui, j'ai à peine quitté mes habits de veuve, que je vais à une entrevue où sera un homme à qui l'on veut me marier. C'est que votre ami m'a parlé comme vous m'avez parlé. Il m'a dit que si vous m'aviez mise à l'abri de la pauvreté, vous ne m'aviez pas mise

109

à l'abri de la calomnie , tant que je serais jeune et belle ; ni à l'abri de la solitude quand je ne le serais plus. Oh ! certes , s'il m'était né un enfant de vous , jamais je n'aurais porté d'autre nom que celui de mon fils. Une mère est forte de son enfant ; un enfant , fût-il au berceau , protège une femme. Mais moi , je suis seule , en butte aux persécutions incessantes de tous les hommes riches , pour qui une maîtresse qui a une position acquise dans le monde et la liberté de sa vie , est une possession charmante et sans danger ; en butte aux adulations sordides de ces beaux incapables , qui n'ont de fortune que leur élégance empruntée , et qui me donneraient volontiers leur nom et leurs dettes. Voilà ce que m'a dit M. Dallois , un honnête homme comme vous. Il m'a fait voir avec quelle attention on surveillait la vie d'une femme comme moi , avec quelle malignité on commentait ses paroles , ses démarches , jusqu'à ses regards. Il m'a épouvantée , et voilà pourquoi je vais aujourd'hui chez lui pour voir l'homme auquel il vent m'unir. Ce n'est donc pas oubli , ce n'est pas ingratitude envers vous , ce que je vais faire , mon bon et noble mari. Et quoiqu'on m'ait dit que celui qu'on me propose était tout ce que vous étiez , délicat , généreux , indulgent , il ne sera jamais pour moi ce que vous avez été , je vous le jure. Il ne chassera pas de mon cœur le souvenir de vos bienfaits , de votre bonté , de la noblesse de votre cœur. Après vous avoir pleuré , je sens que je pleurerai votre nom ; qu'il me faudra quitter aussi : ce sera une nouvelle séparation , pardonnez moi d'y consentir. Elle a un but honorable , n'est-

ce pas, Monsieur ? et vous n'en voudrez pas à votre femme , à votre enfant , à votre Amélie. »

En parlant ainsi en elle-même , Mme de Leur-tal était doucement descendue de son siège , et s'était mise à genoux devant ce portrait. De bonnes larmes qui n'avaient que de la tristesse sans désespoir et sans remords , coulaient sans efforts de ses yeux et baignaient son doux et beau visage ; on eût dit qu'elle semblait attendre une réponse de cette toile à laquelle elle attachait ses regards, lorsque un coup de sonnette l'arracha à sa préoccupation. Elle se releva avec vivacité , essuya ses larmes et se regarda devant une glace pour voir si la personne qui allait entrer ne pourrait s'apercevoir qu'elle eût les yeux rouges. Mais l'émotion éprouvée , bien que profonde , avait été calme , rien ne pouvait trahir Amélie , et elle attendit. Cependant personne n'entrait , et un second coup de sonnette vint rappeler à Mme de Leur-tal qu'elle était seule dans son appartement. Elle alla ouvrir ; un jeune homme la salua avec embarras , en disant :

— Mme de Leur-tal ?

— C'est moi , Monsieur.

Pour toute réponse, ce jeune homme lui tendit un petit billet ouvert ; Mme de Leur-tal le prit et lut ce qui suit :

« Madame ,

« Des lettres d'une extrême importance pour les affaires de M. Dallois, me forcent à demeurer à Paris jusqu'à trois heures au moins; excusez-moi donc si je ne puis avoir l'honneur de vous accompagner à Saint-Germain. J'ai chargé de ce soin

M. Anselme Féron , l'un de nos commis , qui va à Saint-Germain pour communiquer à M. Dallois les lettres que j'ai reçues. Il sera charmé de vous servir de cavalier ; et il remplira sans doute cette mission beaucoup mieux qu'un vieux loup de bureau comme moi, qui suis fort embarrassé dès qu'il me faut quitter ma chaise et mes livres en partie double.

« J'ai l'honneur d'être avec respect ,

Madame

Votre très humble, très obéissant et très
affectionné serviteur

P. P.

LOUIS CAMBET. »

Amélie reconnut l'écriture et la signature de M. Cambet qui lui envoyait exactement tous les trois mois le compte des fonds qu'elle avait chez M. Dallois et qui, oubliant qu'il écrivait une fois par hasard pour son propre compte, avait conservé à sa signature le fameux *P. P.* (par procuration) qui attestait au monde commercial la confiance illimitée que son patron avait en lui.

Après avoir lu la lettre, Amélie regarda le jeune homme; elle se rappela l'avoir vu une ou deux fois chez M. Dallois aux soirées que donnait le banquier : elle se ressouvint même qu'il avait été un danseur fort assidu aux contredanses où elle figurait, quoiqu'il n'eût point dansé avec elle. Seulement Amélie remarqua alors que ce Monsieur Anselme Féron dont elle apprenait le nom était un jeune homme de tournure fort distinguée. Il avait un beau visage d'homme à traits vivement

accentués ; auquel ce que je pourrais appeler des yeux de femme donnait une grâce singulière. En effet son œil noir et velouté couvert d'une longue paupière bordée de longs cils avait une expression de douceur mélancolique qui faisait contraste avec le large développement d'un front hardi et la prestance d'un corps vigoureux. Son allure ferme, ses traits caractérisés avaient trente ans, ses yeux baissés et timides en avaient dix-huit, l'homme en avait vingt-cinq. Il s'était arrêté sur la porte pendant que Mme de Leurthal lisait la lettre de M. Cambet, et ce ne fut que lorsqu'elle l'eut finie qu'elle lui fit signe d'entrer en lui disant :

Je vous prie de m'excuser si je vous ai fait attendre et sonner deux fois ; je suis seule, ma bonne est sortie, et je l'avais oublié.

M. Féron ne répondit que par une inclination respectueuse et entra ; il suivit silencieusement Mme de Leurthal jusqu'à son salon où elle lui fit signe de vouloir bien entrer. Puis elle passa dans sa chambre pour y prendre son schall et son chapeau ; mais au moment où elle finissait de mettre ses gants et où elle allait prendre son ombrelle, voilà tout à coup le jour qui s'obscurcit. Un de ces orages qui montent de l'horizon à tire d'aile étend rapidement ses nuages sur le ciel ; et en moins de deux minutes voilà les éclairs qui brillent, le tonnerre qui éclate et la pluie qui tombe avec fracas.

Amélie rentre dans le salon où elle avait laissé M. Anselme Féron considérant avec attention le boulevard qu'on voyait des fenêtres.

— Impossible de partir par un temps comme celui-là ; lui dit-elle.

— D' autant plus impossible , dit M. Féron avec embarras , que toutes les voitures qui étaient sur la place viennent d' être prises par les promeneurs, et qu' il y a bien loin d' ici au chemin de fer.

— Ce n' eût pas été un obstacle pour moi qui aime à marcher , mais non pas par un temps pareil à celui-ci.

— S' il en est ainsi , ce n' est qu' un retard de quelques instans ; car cet orage est trop violent pour durer long-temps, et dans vingt minutes nous pourrons partir.

— Attendons.

Le jeune homme s' inclina.

— Veuillez vous asseoir , Monsieur.

Anselme s' assit d' un côté du salon, et Mme de Leurthal de l' autre , lui son chapeau et sa canne à la main , elle gantée , coiffée , enveloppée de son mantelet à dentelles noires ; tout prêts à se lever au premier rayon de beau temps , mais assez embarrassés et probablement fort peu soucieux de se dire quelque chose. Anselme suivait du bout de sa canne les dessins capricieux du tapis ; Mme de Leurthal , n' ayant rien de mieux à faire , serrait soigneusement les plis de son ombrelle sous l' anneau d' ivoire qui les retenait. Ce silence était assez ennuyeux ; Amélie jugea qu' étant chez elle, c' était à elle de le rompre, et elle dit à M. Féron :

— Vous connaissez la maison de campagne de M. Dallois ?

— Oui, Madame , il a la bonté de m' y inviter tous les dimanches.

— C' est une belle habitation sans doute ?

— Admirable , Madame.

— M. Dallois est si riche !

— C'est aussi un homme de goût ; ce n'est pas le luxe de sa maison qui me plaît , c'est le parfait arrangement de toutes choses ; on dirait plutôt la maison d'un riche artiste que celle d'un banquier.

— Vous aimez les arts , Monsieur ?

— Je m'en occupe dans mes heures de loisir , lorsque les travaux du bureau sont terminés.

Le silence reprit , et pendant ce temps une idée passa par la tête de Mme de Leurtaï : cette idée la conduisit à dire à M. Féron :

— Puisque vous allez tous les dimanches chez M. Dallois , vous devez connaître toutes les personnes qu'il reçoit habituellement à la campagne ?

— Mais ce sont celles que vous avez pu voir dans son intimité à Paris.

— Ah ! et il ne voit pas d'habitans de Saint-Germain ?

— Fort peu , si ce n'est M. et Mme Dauby , vieux rentiers ; dont le fils est employé chez lui avec moi.

— Ah ! ... c'est tout ?...

— Il y a encore un Monsieur de Fortis.

— M. de Fortis , dit Amélie avec vivacité , quel homme est-ce ?

— Je le crois un galant homme.

— Ce n'est pas un jeune homme ?

— Non vraiment , Madame , c'est un homme de cinquante ans , fort bien conservé , car il a grand soin de lui.

— Qu'entendez-vous par-là ? Serait-ce un de ces hommes surannés , coquets , qui imitent les modes de la jeunesse ?

— Point du tout , et bien au contraire. Je le crois un très galant homme , comme je vous dis , mais il a ses manies.

— Vous voulez dire ses ridicules.

— Je n'oserais les nommer ainsi dans un vieillard.

— Un vieillard , dites-vous ? A cinquante ans , Monsieur , reprit Amélie avec intention , on n'est pas un vieillard.

Anselme jeta un regard fortif sur le portrait de M. de Leurtaf , et repartit en souriant :

— C'est que si M. de Fortis n'est pas un vieillard par son âge , il me fait l'effet de l'être par ses habitudes ; il se lève régulièrement à la même heure ; à dix heures il se couche ; il mange avec discrétion de peur d'indigestion ; il choisit ses mets de crainte de s'exciter ; il note à chaque instant le degré de température de son appartement pour la maintenir dans un milieu qui ne soit ni trop chaud ni trop froid ; il ne quitte guère sa douillette ouatée que lorsque nous avons trop chaud dans nos pantalons de coutil ; il a un bonnet de soie pour dîner dans les salles à manger un peu fraîches , et l'hiver il a soin de se mettre loin du poêle qui lui fait monter le sang à la tête.

— Mais , reprit Amélie d'un ton pincé , c'est le portrait d'un homme fort ridicule que vous me faites là.

— Non , Madame ; car ces ridicules , si vous les appelez ainsi , sont protégés par un des esprits les plus fins et les plus mordans que je connaisse.

— Ah ! c'est un homme d'esprit ? dit vivement Amélie.

— Oui , et dans toute la force du terme : sans opinions politiques , sans engouement littéraire , sans foi aux passions , M. de Fortis est un homme qui juge sévèrement , je dirais presque sèchement toutes choses et toutes personnes. Armé d'une expérience froide et qui semble ne lui avoir laissé aucune illusion , il possède en outre un bonheur de mots cruels pour exprimer ses jugemens. Malheur à qui l'attaque , car il est sans pitié pour ceux mêmes qui ne lui font aucun mal. La plus légère observation faite par lui devient dans sa bouche une anecdote souvent très amusante. Ainsi , dimanche dernier , ayant rencontré dans le parc une dame encore belle , mais déjà âgée , avec un très jeune homme , il nous demanda ce que nous en pensions. On crut que c'était une mère et son fils ; mais M. de Fortis jugea que c'était une vieille anglaise et un dandy français , et paria que la voiture et les chevaux où ils montèrent étaient ceux de la riche anglaise , qu'elle avait soldé le compte du tailleur qui habillait ce joli jeune homme , et que la canne à pomme , entourée de brillans sur laquelle il s'appuyait était tirée de quelque ancienne parure qu'elle avait fait remonter chez Thomassin pour son chevalier ; il ajouta enfin toutes les conséquences de cette supposition , et ce qu'il y a de plus curieux , c'est qu'il se trouva avoir deviné.

— M. de Fortis est bien habile. Une femme , à son compte , ne peut donc donner le bras à un homme sans se compromettre ?

— Cela ne va pas jusque là. Mais voici le temps qui s'éclaircit , et je suis à vos ordres.

— Voyez , reprit Amélie , voyez , je vous prie , s'il y a une voiture sur la place.

— Non pas encore. Mais vous savez marcher.

— Je préfère attendre , répondit Amélie.

Les observations de M. de Fortis avaient épou-
vanté Amélie , et elle eut une peur instinctive de
traverser la moitié de Paris au bras d'un jeune
homme fort beau et sur lequel les commentaires
seraient si plausibles. Ils reprirent tous deux leur
place en face l'un de l'autre.

II.

(28 Juin)

Comme je vous l'ai dit, Anselme et Amélie a-
vaient repris leur place en face l'un de l'autre.
Ce n'était pas assurément la crainte des observa-
tions personnelles de M. de Fortis qui avait arrêté
Mme de Leurta. Mais le caractère que lui attri-
buait M. Féron était-il si exceptionnel qu'elle ne
pût rencontrer sur son chemin une personne qui
ferait sur le compte d'un beau jeune homme et d'
une jolie femme, passant ensemble , des suppo-
sitions beaucoup plus plausibles que celles qu'avait
fait naître la vieille Anglaise ? Sans doute ces com-
mentaires devaient être indifférens à Amélie s'ils
parlaient de gens qui ne la connaissaient pas ;
mais elle pouvait être vue par un de ces hommes
dont elle se plaignait un instant avant en sa pen-
sée ; et on a si tôt dit dans un salon , d'un air ma-
lignement mystérieux :

— Vous ne savez pas ? cette jolie Mme de Leur-
tal qui a toujours l'air de croire qu'un compli-

ment va la compromettre, je l'ai rencontrée se promenant en tête-à-tête avec M. Féron.

— Bah ! Et où allaient-ils ?

— Ma foi, je ne me suis pas amusé à les suivre ; tout ce que je sais, c'est qu'ils étaient seuls, parés et pomponés comme des amoureaux de quinze ans qui vont faire leur dimanche à la campagne.

Mme de Leurthal n'avait pas poussé plus loin le développement facile de méchans propos auquel cette nouvelle pouvait donner lieu si elle tombait en mauvaises langues ; elle avait commencé par ne vouloir sortir qu'en voiture. En voiture on n'est pas aisément reconnu, et il semblait à Amélie qu'une fois arrivée au chemin de fer, elle serait à l'abri de toute supposition fâcheuse de la part des gens de sa connaissance qui pourraient l'y rencontrer ; car ce chemin ne pouvait avoir qu'un but pour elle, la maison de M. Dallois, et ce but expliquait la présence de M. Féron ; ce n'était plus qu'un guide comme M. Cambet.

D'ailleurs sa pensée vola plus rapidement que nous ne le disons sur ces réflexions qu'elle eût dû examiner très sérieusement peut-être ; car elle se serait demandée alors pourquoi elle trouvait M. Anselme si compromettant, et elle se serait aperçue qu'en moins de dix minutes elle avait remarqué qu'il était beau, jeune, élégant, qu'il parlait avec aisance, jugeait ce dont il parlait, et menaçait d'avoir de l'esprit pourvu qu'elle voulût bien le lui permettre ; mais Amélie ne s'expliqua pas les causes de son appréhension, et sa pensée ne s'arrêta que sur un sentiment plus grave

et plus triste; elle se mit à réfléchir sur ce qu'elle venait d'apprendre de M. de Fortis. Le portrait qu'en faisait Anselmé n'avait rien de bien attrayant, et M. de Fortis était le mari que M. Dallois destinait à Amélie. Epouser un pareil homme n'était-ce pas s'exposer à accepter une sorte de rôle de garde-malade, ou du moins de dame de compagnie, ou mieux encore, et pour me servir d'un mot qui ne laisse pas d'équivoque, *d'épouse de compagnie*, c'est-à-dire tous les devoirs de la gouvernante d'un vieux garçon, moins la faculté de le quitter lorsqu'il est trop insupportable? Certes, Mme de Leurthal n'était pas amoureuse des plaisirs; la médiocre fortune de M. de Leurthal, en lui en permettant fort peu, lui en avait cependant assez donné pour ses goûts; souvent elle-même avait évité, par égard pour son âge, ceux auxquels son mari ne prenait point part; souvent elle abrégait pour lui les longues veilles du monde à l'heure où il devient le plus brillant et le plus animé, à l'heure où elle y paraissait la plus belle; mais de ce petit sacrifice volontaire de ses plaisirs à une vie réglée sur une montre de L'Epine, et dont chaque heure devait chaque jour être régulièrement et irrévocablement marquée pour une occupation invariable, de cette concession faite et reçue de bonne grâce à un devoir rempli ou réclamé avec humeur, de ces hasards qui n'étaient qu'une occasion d'être prévenante pour M. de Leurthal à une habitude régimentaire qu'elle ne pourrait rompre sans déplaire à M. de Fortis, il y avait un monde, il y avait plus qu'un monde, il y avait l'ame tout entière d'Amélie, tout son

dévouement et toute son indépendance, tout ce que sa dignité devait refuser à un froid égoïsme.

C'est pourquoi elle était demeurée préoccupée et silencieuse en face de M. Féron. En effet, le petit mouvement de crainte qui s'éleva dans le cœur d'Amélie, à propos de sa sortie avec Anselme, fut plutôt instinctif que volontaire, comme celui par lequel on évite le choc d'un corps qui passe, mais il n'en fut pas de même de sa révolte contre la nécessité d'épouser M. de Fortis. Ce mariage était le but de sa visite à Saint-Germain: il occupait sa pensée et l'agitait d'un trouble puissant; c'est lui qui l'avait portée à interroger M. Féron, et qui la faisait silencieusement méditer sur sa réponse. Il y avait aussi dans l'âme d'Amélie une voix qui parlait en dépit d'elle, et qui la poussait surtout à cette révolte.

Quoi qu'elle en eût, sa jeunesse murmurait d'être encore enchaînée à un vieillard. Lorsqu'à seize ans elle avait épousé M. de Leurthal, Amélie n'avait pas renoncé à l'amour; elle n'y avait pas encore pensé, et elle était trop honnête femme et trop reconnaissante pour y avoir pensé pendant son mariage. Mais depuis qu'elle avait perdu M. de Leurthal, les hommages mêmes qui lui déplaisaient lui avaient fait entendre un mot auquel elle rêvait quand elle ne l'entendait plus, et qui lui paraissait devoir être doux à écouter dans une voix qui cependant n'aurait pas encore parlé. Elle avait beau mépriser l'amour qu'on lui jurait, elle ne le méprisait que parce qu'elle sentait en elle qu'il y en avait un autre, qu'il y en avait un meilleur qu'elle pourrait inspirer, puisqu'elle pourrait le rendre.

Expliquez pourquoi la plante , qui d'abord a poussé droite et forte à l'ombre, se penche et se tord , rampe ou s'élance pour gagner un rayon du soleil quand le temps de la floraison est venu, et je vous dirai pourquoi, à l'âge de sa puberté, le cœur aspire à l'amour, pourquoi il se tord et se penche comme la fleur pour s'ouvrir à ce soleil qu'il n'a pas vu, mais dont les rayons magnétiques l'appellent à travers tous les obstacles. Amélie n'aimait pas; en épousant M. de Fortis , elle n'eût fait le sacrifice d'aucun amour, si ce n'est de l'amour lui-même ; elle n'abandonnait pour lui ni le passé ni le présent , asiles étroits et déserts que sa vie calme n'avait peuplés d'aucun grand souvenir; mais elle lui donnait l'avenir, ce vaste champ où court et bondit l'espérance jeune, ce riche domaine que Dieu nous a fait sans limites visibles !

Comme elle avait été heureuse avec M. de Lœur-tal, Amélie, dont le cœur savait vivre de peu, s'était résignée à un bonheur pareil avec M. de Fortis; mais dès qu'elle avait soupçonné qu'elle n'aurait pas même celui-là, la voix intérieure qu'elle avait fait taire s'était levée pour crier qu'il lui en fallait un plus grand. Oh! croyez-moi, toutes les passions humaines ont de ces élans qui les révèlent à elles mêmes. Ce fut à l'heure où Louis XIV refusa un régiment au prince Eugène que celui-ci se dit qu'il était fait pour commander des armées. Ce fut à l'instant où la modeste et froide espérance d'Amélie lui échappa qu'elle s'étonna de n'en avoir pas conçu une plus belle et plus enivrante. Et comme tout cela murmurait en elle, comme

elle s'étonnait tout à la fois de son trouble et de ses désirs, elle leva les yeux et aperçut ceux d'Anselme attachés sur elle. Elle en rougit de pudeur ; il lui sembla que le regard de ce jeune homme eût pénétré dans son âme, et eût deviné toutes ses agitations ; et si le sentiment involontaire qu'elle éprouva à ce moment eût osé parler, elle se fût peut-être écriée : — Vous êtes d'une étrange curiosité, Monsieur !

Mais cela ne fut pas dit, et Amélie, encore plus troublée par la contrainte qu'elle dut s'imposer, se sentit contrariée, malheureuse, de sa situation, du devoir qu'elle s'était imposé, et elle dit à M. Féron :

— Pardon, Monsieur, mais on vous a chargé d'une mission dont vous ne prévoyez pas tout l'ennui. Vous avez à voir M. Dallois de bonne heure pour les nouvelles dont me parle M. Cambet, et je ne partirai peut-être qu'un peu tard ; trop tard sans doute ; car les affaires qui vous appellent à Saint-Germain sont pressées.

Anselme sourit et répliqua :

— C'est qu'en vérité, Madame, il n'y a aucune affaire qui m'appelle à Saint-Germain à une heure plus tôt qu'à l'autre.

— Que signifie donc ce billet de M. Cambet ? dit Amélie avec une légère expression de fierté.

— C'est un prétexte,...

— Un prétexte, pour quoi ? dit vivement Amélie, en se levant de son siège.

— Un prétexte pour ne pas vous conduire à Saint-Germain, Madame, reprit Anselme en se levant à son tour.

— Un prétexte, répéta lentement Amélie, en regardant avec effroi autour d'elle et en se voyant seule enfermée avec un homme qu'elle connaissait à peine, un prétexte pour ne pas me conduire à Saint-Germain, et sans doute pour qu'un autre....

— Non, Madame, dit Anselme en interrompant Amélie dont il avait compris la supposition, rien de pareil n'est entré dans la pensée de M. Cambet; rien d'offensant pour vous ne peut entrer dans la pensée de personne. Je vous demande pardon de vous avouer un enfantillage de M. Cambet; mais.... il a peur du chemin de fer.

— Vrai ! dit Amélie, moitié émue de l'offense imaginaire qu'elle avait redoutée, moitié riant de l'explication qui la rassurait. Vrai ! il en a peur ?

— Oui, Madame, une peur que je dois croire invincible, puisqu'elle a résisté à la dernière épreuve à laquelle M. Dallois a cru devoir la soumettre.

— Quelle épreuve ? Monsieur.

— Celle du plaisir de vous accompagner... M. Cambet, Madame, et j'ai bien le droit de dire tout ce qu'il a de bon, puisque je viens de lui donner un petit ridicule, M. Cambet a pour vous une affection, une tendresse, une admiration que vous ne savez peut-être pas ; il ne parle de vous qu'avec une sorte de respect religieux, et assurément l'idée de vous rendre un service, si léger qu'il fût, l'eût emporté sur sa frayeur, si quelque chose pouvait la vaincre; mais M. Dallois s'est trompé, la peur a été plus forte que vous.

— Oh ! reprit Amélie, que le respect d'un

vieillard pour elle avait touchée jusqu'aux larmes, oh ! que je suis fâchée qu'on ait ainsi tourmenté ce pauvre homme pour moi !

— Et il l'a été d'une manière affreuse , reprit Anselme en riant. Depuis sept heures du matin qu'il est levé, vous ne pouvez vous figurer ses agitations : il entrait, il sortait du bureau à chaque minute, cherchant s'il n'arrivait rien qui pût le retarder, prétendant qu'il y avait folie à aller à la campagne par un temps si détestable (il ne pleuvait pas alors, et jamais M. Cambet n'a manqué sa visite du dimanche à Saint-Germain quelque temps qu'il fit), me grondant de ce que je ne l'aidais pas à sortir d'un embarras qu'il n'avouait pas. Enfin l'heure est venue où il lui a fallu s'habiller ; il a quitté le bureau en fermant la porte avec fracas, puis lorsqu'il est rentré il était vêtu tout de travers ; il s'était coupé deux fois en se faisant la barbe, il ne pouvait mettre ses gants, il cherchait son chapeau qu'il avait sur la tête, et comme je ne pouvais m'empêcher de rire, il s'est approché de moi avec bien plus de résolution qu'il ne lui en eût fallu pour aller en chemin de fer de Paris à Saint-Petersbourg, et il s'est mis à débâter contre l'impertinence des jeunes gens. Je crois en vérité que si je lui eusse un peu répliqué, il m'eût proposé un duel pour échapper aux dangers de la locomotive. Mais je n'ai pas voulu lui donner ce facile moyen d'échapper à sa terreur. J'ai repris gravement mon travail ; alors il a parcouru le bureau avec une colère qu'il ne pouvait dissimuler, poussant les registres, plantant les poinçons dans les bureaux, écrasant les plumes,

lorsqu' il lui a pris tout à coup l'idée de regarder ce que je faisais. Il ne l'avait pas encore vu, qu'il s'est écrié :

— Ce n'est pas ça; il y a six erreurs dans ce tableau.

— Mais, lui ai-je dit, où sont-elles?

— Bah! elles sautent aux yeux...

— Cependant....

— Cependant... cependant... On vous a chargé de calculs auxquels vous ne comprenez rien. Je vais refaire ce tableau moi-même.

— Mais, Mme de Leurtaud...

— Eh bien... vous l'accompagnerez à ma place, tandis que je vais travailler à la vôtre.

— Mais je n'oserai me présenter.

— Oh si ce n'est que ça, je vais vous donner pour elle....

Et il s'est mis à écrire, tout en me disant :

— Je suppose qu'il est arrivé des nouvelles, vous comprenez. Je ne veux pas aller dire à tout venant que vous ne savez pas votre métier: quant à M. Dallois vous lui direz ce que vous voudrez.. Tenez, voilà la lettre... Allez-vous partir?

Je vous l'avoue, Madame, ma vanité de commis n'a pas été jusqu'à résister aux angoisses de ce pauvre homme; j'en ai eu pitié, j'ai accepté et je crois que je lui ai fait grand plaisir, car il s'est écrié aussitôt avec son excellente bonhomie :

— « Voilà ce que c'est que d'être jeune, tous les bonheurs vous arrivent ensemble; les anciens font votre ouvrage, et l'on va à la campagne avec une femme charmante. »

Amélie rougit.

— Pardon, Madame, reprit Anselme, c'est M. Cambet qui parle, et si vous saviez que de recommandations il m'a faites !

— Quelles recommandations ?

Anselme se tut un moment et répondit :

— Elles ont été longues et sur bien des sujets... Il m'a dit... Mais que vous importe ? Il a été jusqu'à me dire : — N'insistez pas trop pour la conduire par le chemin de fer, c'est un sot plaisir que vous pouvez trouver charmant avec votre tête de jeune fou ; mais qui ne séduira guère une femme si calme, si posée, si parfaite que Mme de Leurthal. Aussi me voyez-vous tout prêt à obéir aux conseils que j'ai reçus et à suivre le chemin qu'il vous plaira de prendre, tant j'ai envie d'être agréable à M. Cambet.

— Vraiment, Monsieur, dit Amélie d'un ton plus piqué que gai, quoiqu'elle affectât de rire en parlant, vraiment vous avez rendu là un éminent service à M. Cambet, et il doit vous en savoir gré !

— Je crains bien qu'il n'y ait que lui, dit Anselme en souriant et en regardant Mme de Leurthal.

— Si sa reconnaissance égale sa frayeur, elle sera immense, Monsieur.

— Si vous pensiez, Madame, reprit Anselme toujours riant, que j'ai exagéré les terreurs de M. Cambet, vous seriez bientôt détrompée en arrivant à Saint-Germain ; car M. Cambet est un héros à côté de M. de Fortis. M. de Fortis, lui, a des attaques de nerfs au seul mot de vapeur : la vapeur sur terre et sur mer est pour lui un monstre

horrible. Il dit que c'est le Minotaure, auquel le siècle sacrifie tous les ans des milliers de victimes. Il s'est fait une occupation de relever dans les journaux le récit de toutes les explosions de chaudières, de toutes les rencontres de convois; il compte les cadavres, il fait le calcul des jambes et des bras cassés, il...

— Mais en présence des nombreux accidens qui arrivent de tous côtés, cela n'est pas tout-à-fait aussi ridicule que vous le prétendez, Monsieur, dit Amélie en interrompant Anselme d'un ton sec.

En effet, ramenée malgré elle à la pensée de M. de Fortis, elle fut cette fois contrariée de le voir l'objet des railleries d'un jeune homme; elle en était humiliée; car enfin elle avait presque consenti à l'épouser ou du moins à le connaître dans ce but, et il ne pouvait être si ridicule sans qu'elle ne le fût un peu. Anselme, qui semblait ignorer les projets de M. Dallois, se méprit sans doute sur la cause de l'humeur d'Amélie, et lui répondit :

— Si vous éprouvez la moindre appréhension, nous prendrons tout autre moyen de transport.

Une impatience singulière agitait Amélie, et elle répondit en s'efforçant vainement de la cacher :

— C'est inutile, Monsieur, décidément; tenez, je crois que je n'irai pas à la campagne; l'heure s'avance, le temps devient de plus en plus mauvais, ce serait une triste partie de plaisir, je resterai chez moi.

En parlant ainsi, Amélie avait retiré son chapeau, posé son ombrelle, ôté ses gants; elle se retourna pour saluer M. Féron, mais elle s'arrê-

ta en voyant sur son visage l'expression d'un véritable et profond chagrin : les yeux d'Anselme étaient si timides et si tristes qu'elle craignit de l'avoir blessé, et lui répondit plus doucement :

— Je vous remercie, Monsieur, pardonnez-moi un caprice, sans doute, mais je préfère rester.

Anselme demeura immobile, et Amélie reprit :

— N'oubliez pas qu'on vous attend.

Anselme parut faire un grand effort sur lui-même, et répliqua d'une voix dont la légèreté et l'aisance avaient fait place à une timidité souffrante :

— Vous oubliez qu'on vous attend aussi, Madame. Que dirai-je quand on me demandera pourquoi vous n'êtes pas venue ?

— Mais, que je n'ai pas voulu... que j'ai eu peur de la pluie... que j'ai eu peur du chemin de fer.

— On ne me croira pas, Madame, on m'accusera.

— Et de quoi peut-on vous accuser ?

— C'est que, voyez-vous, reprit Anselme avec plus d'assurance et en se laissant aller à la gaieté qui lui était naturelle, c'est que j'ai une très-mauvaise réputation.

— Qu'appellez-vous une mauvaise réputation ?

— M. Cambet et M. Dallois prétendent que je suis un fou, un écervelé, un bavard, qui dis sans y prendre garde toutes les folies qui me passent par la tête et qui souvent ne sont pas très convenables. Si vous ne venez pas, on croira, que sais-je ? que j'ai manqué envers vous de politesse, de respect, que vous avez eu peur de venir avec moi.

La naïveté d'Anselme en parlant ainsi rassura

tout-à-fait Amélie; il n' avait plus l' air d' un beau jeune homme sûr de lui-même : c' était un écolier qui a peur; elle ne put s' empêcher de sourire et répliqua :

— Rassurez-vous, je rendrai bon témoignage de vous à M. Dallois.

— Le meilleur de tous serait votre présence.

— Permettez-moi de vous le refuser, dit Amélie, j' ai des raisons; — et elle pensait à M. de Fortis; mais elle s' arrêta et reprit : — Décidément, le temps est trop mauvais.

— Il fait un soleil admirable.

— Vous tenez beaucoup à m' emmener ?

— Je tiens beaucoup à ne pas être mal reçu. On m' accusera, vous dis-je, si vous ne venez pas ; toutes mes explications seront vaines ; les vôtres mêmes ne m' excuseront pas ; on vous sait si bonne et si indulgente , qu' on attribuera tout ce que vous pourrez dire à votre délicate générosité, et on ira jusqu' à croire que j' ai parlé....

— Parlé de quoi, Monsieur ?

— Oh ! de rien....de rien du tout , Madame , dit Anselme avec vivacité.

C' était le tour d' Amélie d' être étonnée ; elle s' imagina qu' il y avait un mystère caché dans sa visite à Saint-Germain , qu' on lui préparait une surprise , qu' elle devait y apprendre quelque grande nouvelle; et ne voulant pas faire manquer par son absence des arrangemens dont M. Dallois se faisait probablement une fête, elle répondit :

— Eh bien ! Monsieur , puisque ma présence

**

est si nécessaire à votre justification, j'irai à Saint-Germain.

— A la bonne heure ! s'écria joyeusement Anselme , et vous viendrez par le chemin de fer ?

— Par le chemin de fer , soit.

— Et alors nous pourrons nous moquer tous deux de M. de Fortis.

— Ah ! s'écria Amélie avec un véritable mouvement d'humeur , M. de Fortis ! toujours M. de Fortis ! Mon Dieu , Monsieur , laissez-le en paix avec ses ridicules.

— Pardon, Madame, reprit Anselme avec une franchise originale , c'est que je le déteste cordialement.

— Et vous en dites du mal.

— Ah ! je vous jure que je ne vous en ai pas dit le quart de ce que j'en pense.

— En tous cas , j'en sais probablement plus que lui sur ce chapitre.

— Non , certes , Madame ; si je l'épargne en son absence , je ne le ménage pas en face. Il me le rend bien, c'est une guerre déclarée entre nous.

— Dans laquelle vous êtes sans doute le vainqueur ?

— Hum ! pas souvent.

— Il est fort spirituel , m'avez-vous dit ?

— Et il a soixante ans , c'est un grand avantage ; il peut tout dire , et je ne peux pas tout répondre.

— Mais enfin , Monsieur , pourquoi le détestez-vous tant ?

— Parce qu'il est froid , égoïste , haineux , parce qu'il déteste tout ce qui est jeune , parce

qu'il semble envier aux autres les espérances qu'il n'a jamais eues; parce qu'il raille tous les enthousiasmes, parce qu'il donne une raison odieuse et détestable à tous les bons sentimens; parce que si moi, qui ne suis rien que le fils orphelin d'un honnête homme, j'aimais une femme plus riche et de meilleure naissance que moi, il dirait, et il l'a dit, que c'est par intérêt et par vanité.

— Il l'a dit? reprit Amélie en souriant. C'est donc vrai?

— Vrai! quoi donc, s'écria Anselme d'une voix émue, que j'aime par un intérêt bas et sordide, que j'aime par vanité?

— Non, non, non, Monsieur, dit Amélie, en calmant par un nouveau sourire l'indignation d'Anselme, ce que je veux dire, c'est que puisqu'il a si mal traduit vos sentimens ils existent.

Anselme rougit, Amélie continua:

— C'est qu'il est vrai que vous aimez une femme.

— Je crois, dit Anselme en balbutiant, que nous ferons bien de profiter du beau temps.

— Mais, Monsieur, il pleut à verse maintenant.

— C'est vrai! C'est un fait exprès.

— Oui; il paraît que le ciel ne veut pas que j'aille à Saint-Germain.

— Ah! pardieu, dit Anselme du ton d'un homme qu'étouffe un gros secret, que le ciel soit loué, si c'est pour vous empêcher d'épouser M. de Fortis.

— Monsieur, repartit Mme de Leurtaut d'un ton offensé, je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Comment , vous ne le saviez pas , repartit Anselme avec une volubilité difficile à arrêter , on vous a trompée aussi. Je m'en doutais , je ne pouvais pas croire qu'une femme comme vous , eût consenti à se sacrifier à un pareil homme : la beauté unie à la laideur , la jeunesse à la caducité , les grâces , l'esprit , la bonté au ridicule , à l'égoïsme , à la méchanceté , ce n'était pas possible !

— Pardon , Monsieur , reprit froidement Mme de Leurthal , mais je vous ferai observer que vous daignez vous occuper d'intérêts qui ne sont pas les vôtres.

— Qui ne sont pas les miens... ! s'écria Anselme ; puis il reprit d'un ton si respectueux , si soumis qu'il désarma presque Mme de Leurthal : Pardonnez-moi , Madame , j'ai tort , je suis un fou , un écervelé , comme dit M. Dallois ; j'écoute trop des sentimens irréfléchis , je vais si loin que je deviens injuste et méchant. Je vous ai dit du mal de M. de Fortis , je vous l'ai peint ridicule. Je puis le voir ainsi , moi , avec mon caractère brusque , avec mon cœur qui ne comprend rien qu'avec passion ; mais je n'ai pas le droit de le calomnier. M. de Fortis est un galant homme ; c'est la probité et l'honneur en personne. La femme qui portera son nom n'aura jamais à en rougir , et il fait un noble usage de la fortune qu'il a gagnée par les travaux les plus distingués et les plus honorables.

— Voilà qui est une amende aussi honorable pour lui que pour vous. Mais permettez-moi de vous faire observer que si vous saviez les projets de M. Dallois , ce n'était pas répondre à sa confian-

ce que de me parler de M. Fortis comme vous l'avez fait.

— D'abord je vous dirai, Madame, que M. Dallois ne m'ayant rien confié, je ne l'ai point trahi.

— C'était tout au moins le contrarier dans ses projets.

— C'est ce qui m'arrive, Madame, toutes les fois que je crois qu'il fait quelque chose de mal. Dans la maison et lorsqu'il s'agit d'affaires, il y a trois puissances bien distinctes : M. Cambet, d'un côté, qui représente la résistance, qui se débat contre toute idée nouvelle, contre toute affaire qui ne se fait pas de toute éternité ; de l'autre côté, il y a moi, Madame, qui représente le progrès, qui crie toujours en avant, qui n'a foi qu'aux idées actuelles ; puis, M. Dallois c'est le gouvernement, le pouvoir températeur qui marche entre ma fougue et l'immobilité de M. Cambet, qui le tire d'une main à sa suite en m'arrêtant de l'autre.

— Tout cela est très bien, mais je ne vois pas ce que cela fait à mon mariage avec M. de Fortis.

— C'est que c'est une idée de M. Cambet, une idée affreusement rétrograde qu'il a soufflée à M. Dallois sans m'en prévenir, sans que j'ai été appelé au conseil.

— Et c'est par esprit d'opposition à M. Cambet que vous la trouvez mauvaise, dit Amélie en riant ; c'est par amour pour le progrès que vous vous y opposez.

— Ma foi, Madame, je crois que l'abolition des mariages mal assortis serait un grand progrès social.

— Vos expressions sont bien tranchantes; Monsieur, dit Amélie sévèrement. Ce que vous appelez des mariages mal assortis sont souvent plus heureux que ceux qui se basent sur de prétendues passions qui s'évanouissent bientôt.

— J'ai tort encore, Madame, toujours tort; et cependant j'avais bien promis à M. Cambet de ne pas vous parler de M. de Fortis.

— Pourquoi donc avoir commencé, Monsieur?

— C'est que, lorsque j'ai accepté la mission de vous accompagner, je m'étais dit: J'irai chez Mme de Leurthal, je la trouverai prête, nous partirons. Nous monterons en fiacre, nous parlerons du fiacre, les fiacres sont toujours si mauvais, qu'il y a mille manières de s'en plaindre. Nous gagnerons le chemin de fer: une fois arrivé là, on trouve assez de sujets d'étonnement et de conversation. Il y a les salons d'attente, les rampes pour descendre, les machines, mille choses que j'aurais pu vous expliquer, car je suis ingénieur, Madame, élève de l'Ecole polytechnique. Nous aurions causé rails, tunnels, ponipe à feu; nous serions arrivés à Saint-Germain sans qu'il eût été question de M. de Fortis. Mais point du tout, mes prévisions sont renversées; au moment où nous allions partir, voilà qu'il pleut. Vous m'interrogez sur les personnages que voit M. Dallois, je suis bien forcé de vous répondre; vous me demandez ce que j'en pense; je suis trop honnête homme pour vous le cacher. Ce n'est pas ma faute. On dit que je suis étourdi et inconséquent. J'ai du malheur, voilà tout.... je vous ai déplu, et c'est assurément le plus grand malheur qui pût m'arriver.

A mesure qu'Anselme débitait cette phrase, sa voix s'était émue, et aux derniers mots qu'il prononça il avait un accent pénétré qui troubla Amélie. Cependant il lui sembla ridicule de se laisser dominer par les idées folles de ce jeune homme qu'elle ne connaissait pas, et voulant ramener la conversation à un ton de gaieté qui effaçât complètement le tour animé qu'avait pris le dialogue, elle répondit :

— Eh bien ! Monsieur, oublions tout cela, faisons comme si tout s'était passé comme vous l'aviez imaginé.

Elle remit son chapeau et reprit son ombrelle.

— Vous arrivez, continua-t-elle, je suis prête et nous partons.

— Comme il vous plaira, Madame... mais il pleut encore un peu.

— Non, Monsieur... il ne pleut plus du tout.

— Permettez-moi alors d'aller chercher une voiture.

— Je n'en ai pas besoin.

— Il fait une boue horrible.

— Je sais marcher.

— Allons, Madame, soyez bonne ; j'ai été bien grossier et bien maladroit, ne me forcez pas à vous accompagner ainsi dans cette toilette élégante à travers des rues impraticables..... attendez cinq minutes et je reviens.

— Oh ! si vous pensez, Monsieur, que je veux aller à pied par colère, vous vous trompez, et pour vous le prouver ; allez chercher une voiture, je vous attends. Allez, allez donc !...

Anselme se dirigea lentement vers la porte du

salon , il sortit. Mme de Leurthal l'écoutait traverser la salle à manger , lorsqu'un coup de sonnette assez vif retentit dans l'appartement.

III.

(29 Juin.)

Lorsqu' Amélie entendit le coup de sonnette , qui probablement lui annonçait une visite , elle écouta si M. Féron , qui se trouvait en ce moment dans l'antichambre , ouvrirait la porte , comme il était tout simple de le supposer. Mais il ne se fit aucun bruit. Mme de Leurthal n'attendait personne : c'était peut-être quelqu'un qui se trompait, elle écoutait , elle écoutait toujours, lorsque la sonnette se fit entendre une seconde fois. A ce moment elle quitta son salon pour aller ouvrir , mais elle s'arrêta en voyant M. Féron revenir vers elle sur la pointe du pied.

— Eh bien ! Monsieur , qu' y a-t-il ?

— Chut ! fit M. Féron en parlant à voix basse.

— Qu'est-ce donc ?

— Faut-il ouvrir ?

— Et pourquoi ne pas ouvrir ?

— Parce que c'est peut-être une visite qui vous retiendra très long-temps ; et comme vous êtes très pressée de partir pour Saint-Germain, cela eût pu vous contrarier.

Amélie haussa les épaules en riant, et répondit :

— Puisque vous n'avez pas ouvert , c'est inutile à présent.

— Alors je vais aller chercher la voiture , dit Anselme en se dirigeant vers la porte.

— Attendez au moins , répartit Amélie en l'arrêtant , que la personne qui a sonné ait eu le temps de descendre :

— C'est juste , dit Anselme en revenant vers le salon , je vais m'assurer qu'elle est sortie.

Et , en disant cela , il traversa le salon et se mit à la croisée pour regarder dans la rue. Mme de Leurta! l'observait en souriant : Anselme lui semblait si naïvement original , si franc , si gai , qu'elle se sentait presque à l'aise avec lui ; elle ne lui en voulait plus de ses singularités ; il lui semblait même que ce caractère brusque et ouvert devait cacher un noble cœur ; elle lui pardonnait de bon cœur ses propos sur M. de Fortis , et prenait plaisir à suivre ses mouvemens d'impatience lorsqu'elle le vit se retirer brusquement de la fenêtre.

— Ma foi , dit-il , j'ai bien fait de ne pas ouvrir , c'était Mme Davin en personne , la plus insupportable bavarde de la terre.

— Et la plus méchante aussi.

— Vous en aviez pour deux heures tout au moins.

— Etes-vous bien sûr que ce soit elle ?

— Pardieu ! elle a levé la tête en traversant la rue , et je l'ai parfaitement reconnue.

— Elle a levé la tête , vous l'avez reconnue ? dit Amélie ; puis tout à coup et comme frappée d'une idée cruelle , elle reprit avec vivacité : Mais elle a pu vous voir , et vous reconnaître aussi ?

— Eh bien ! Madame....

A cette interrogation Mme de Leurta! resta d'

abord comme anéantie devant l'impassibilité de M. Féron. Mais presque aussitôt sa colère éclata, et elle lui dit :

— Eh bien ! Monsieur, elle va dire, et elle en a le droit, qu'elle est venue chez moi, que j'y étais, le concierge le lui a dit puisqu'elle est montée ; elle dira que j'y étais seule, enfermée avec un homme ; le concierge le lui aura dit encore lorsqu'elle est redescendue ; elle dira que je n'ai pas voulu ouvrir ma porte ; elle dira que cet homme c'était vous, car elle vous a vu à ma fenêtre ; et elle n'a regardé à cette fenêtre que parce qu'on lui a dit qu'il y avait quelqu'un avec moi. Quand on fait une visite et qu'on ne trouve pas les gens, on ne lève pas la tête pour regarder à une fenêtre, pour espionner par une fenêtre, à moins qu'on n'ait une mauvaise pensée ! Donc Mme Davin a cette mauvaise pensée !

— Mais, Madame, quelle mauvaise pensée voulez-vous qu'elle ait ? répliqua Anselme, qui semblait tout abasourdi de la colère et de la douleur d'Amélie.

— Quelle mauvaise pensée ! répéta celle-ci ; mais, Monsieur, continua-t-elle presque avec violence, à quoi pensez-vous, que prétendez-vous ?.... Je ne vous comprends pas, vous êtes bien fou ou bien méchant !

— Madame, s'écria Anselme, je suis un honnête homme !...

— Mais alors comment me demandez-vous, Monsieur, quelle mauvaise pensée aura Mme Davin ; car enfin puisqu'il faut tout vous dire, puisque vous ne comprenez rien.... un jeune homme

et une femme enfermés seuls ensemble dans un appartement, et qui n'ouvrent pas la porte quand on arrive....que doit-on supposer? que peut-on dire? Ne comprenez-vous pas ce qu'on peut dire?....

La figure d'Anselme garda encore un moment un air de stupéfaction; puis il sembla que tout à coup une pensée soudaine venait l'éclairer, et tout aussitôt il devint pâle et se mit à trembler.

— Le croyez-vous, Madame? dit-il aussitôt d'une voix altérée. Croyez-vous qu'on ose vous calomnier?

— En doutez-vous, Monsieur? Mais c'est peut-être déjà fait! Mais, si Mme Davin a rencontré quelqu'un à qui dire ce qui est arrivé, elle l'a déjà dit. Elle a mieux fait, Monsieur, elle n'a pas attendu un hasard, elle est allée chercher des occasions. Tenez, ajouta Amélie avec colère et désespoir et en se laissant aller à l'entraînement d'une pensée qui s'acharne à prévoir toutes les conséquences d'un malheur, tenez, regardez-encore par cette fenêtre, je parie que Mme Davin est entrée en face de chez moi, chez sa digne amie, Mme Ribert; je parie, Monsieur, qu'à l'heure qu'il est il y a des sentinelles posées derrière les persiennes de son appartement pour vous voir sortir de ma porte.

Anselme passa ses mains sur son front avec colère, puis poussant une sourde exclamation comme pour chasser l'angoisse à laquelle il était en proie, il reprit avec plus de calme:

— En vérité, tout cela est impossible; un hasard pareil, une circonstance si frivole ne ternit

pas la réputation d'une honnête femme. Permettez-moi de vous le dire, Madame, vos craintes sont folles; d'ailleurs il n'y a pas d'esprit assez méchant pour donner une si infâme explication à la chose du monde la plus naturelle.

— Vous croyez, Monsieur? — reprit Amélie, dont la colère avait fait place aux larmes. Eh bien! supposez que cela vous fût arrivé, que vous fussiez allé chez une femme, qu'on vous eût dit ce qu'on a dit probablement à Mme Davin, que cette femme était chez elle, seule, avec un homme; supposons que vous fussiez monté, que tout se fût passé enfin comme cela vient d'arriver, que penseriez-vous?

— Puis-je le savoir? dit Anselme avec embarras; peut-être n'y eussé-je pas fait la moindre attention.

Mais supposez, Monsieur, que cette femme eût été la vôtre; qu'elle eût été votre sœur, ou même votre maîtresse, n'y auriez-vous point fait attention?

— Sans doute, Madame, en de pareilles circonstances, la jalousie, la crainte de mon nom compromis, m'auraient peut-être assez égaré pour me faire concevoir, je ne dirai pas des soupçons..... mais des craintes.... que voulez-vous que je vous dise? En ce moment ce n'est pas la même chose; car enfin, ici, ce n'est ni un amant, ni un mari, ni un frère, intéressé à tout savoir, à tout expliquer.

— Et croyez-vous donc, Monsieur, reprit Amélie, qui était tombée sur un siège, croyez-vous que l'amour seul est jaloux, que l'envie n'est pas

aussi curieuse que l'affection, et que Mme Davin ne commente pas en ce moment avec méchanceté et bonheur cette circonstance frivole qu'un mari ou un frère chercherait à éclaircir avec colère et désespoir ?

Anselme sembla n'avoir rien à répondre à cet argument, et il se mit à parcourir le salon en serrant les poings et en menaçant le plafond, et il s'écria :

— Ah ! malheur à cette femme si elle ose dire un mot, malheur à elle si elle essaie de ternir d'une parole votre réputation, elle me le paierait cruellement, car je puis la perdre, moi, cette femme.

— Vous pouvez la perdre ? dit Amélie.

— Oui, je puis la perdre, dit Anselme, que la colère emportait sans qu'il s'en aperçût ; je sais, moi, je sais mieux que personne que toute sa vertu n'est qu'hypocrisie, j'en ai les preuves écrites de sa main ; j'ai encore ses lettres.

— Ses lettres ? reprit Amélie.

— Ses lettres, dit Anselme ; oui, ses lettres, écrites à moi.

— A vous ? dit Amélie en suspendant ses mots et en regardant Anselme en face ; à vous, son amant sans doute ?

— A moi, qui l'ai été comme bien d'autres....

Amélie croisa les mains avec désespoir, et s'écria douloureusement :

— Et voilà où j'en serai réduite, à mettre mon honneur sous la protection de l'infamie de cette femme ! Monsieur, Monsieur, je ne sais ce qui en ar-

rivera, mais sortez de chez moi, sortez, vous dis-je!

— Calmez-vous, Madame, calmez-vous!

— Ah! Monsieur, reprit Amélie en se relevant de toute sa hauteur, sortez! vous oubliez que je ne vous ai pas reconnu les droits que votre maîtresse vous prête sans doute.

Anselme essaya de dire un mot; mais Mme de Leurthal ouvrit la porte de son salon, et d'un geste impératif lui montra celle de l'antichambre. Dans la confusion d'idées où Anselme était plongé, il obéit machinalement; il se dirigea vers la porte, tandis que Mme de Leurthal le suivait d'un regard irrité; mais à peine l'eut-il ouverte, qu'il se trouva face à face avec le concierge de la maison.

— N'est-ce pas vous qui êtes M. Féron? dit-il.

— C'est moi, dit Anselme.

— Voilà un billet pour vous, repartit le concierge en tirant la porte pour la refermer, et en marmottant: « J'étais bien sûr qu'ils y étaient, moi. »

Ce petit incident avait arrêté M. Féron; il restait immobile, tenant cette lettre dans les mains sans la regarder, tandis que Mme de Leurthal ne le quittait pas des yeux. Après cet imperceptible moment d'arrêt, Anselme mit la main sur la clef pour sortir, et en même temps il jeta un coup d'œil sur le billet. A la vue de l'écriture, il tressaillit, et faisant une exclamation de rage, il ouvrit la porte; mais plus prompt que lui, Mme de Leurthal la referma avec violence, et se plaçant devant lui, elle lui dit avec résolution:

— Quelle est cette lettre, Monsieur?

— Madame...je ne sais.

— Quelle est cette lettre qui est venue vous chercher jusque chez moi, Monsieur ?

— Mais, Madame...

— Qui savait que vous étiez chez moi à cette heure, si ce n'est Mme Davin ?

— Pouvez-vous croire....

— Cette lettre est de Mme Davin.

— Je vous jure...

— Oh ! ne mentez pas, Monsieur, je l'ai soupçonné à votre trouble quand vous l'avez regardée ; j'en suis sûre à votre pâleur.

— Eh bien ! oui, Madame, dit Anselme avec tristesse et dignité ; oui, elle est de Mme Davin ; mais croyez...

— Je veux voir cette lettre.

— Madame, Madame, rassurez-vous !

— Ah ! Monsieur, vous m'avez fait la rivale de cette femme, je veux voir la lettre de cette femme !

— La voici, Madame, reprit Anselme ; j'ignore ce qu'elle contient, ne me rendez pas responsable de ce qu'elle peut avoir d'offensant.

Amélie prit la lettre sans répondre, elle en brisa le cachet, elle en lut les premières lignes avec avidité, puis elle continua plus lentement ; une expression de tristesse et d'embarras remplaça peu à peu sur son visage l'animation exaltée et douloureuse à laquelle elle s'était laissée aller. Puis elle demeura un moment immobile, parut vouloir se recueillir sans y pouvoir arriver. Enfin elle reprit la lettre, la mit dans son sein, et dit doucement à Anselme d'une voix basse et émue :

— Rentrons un moment , Monsieur , rentrons.

Ils passèrent dans le salon ; Mme de Leurta! montra à Anselme un siège ; sans doute elle avait beaucoup de choses à lui dire , mais elle paraissait fort embarrassée d'entamer une nouvelle conversation après ce qui venait d'avoir lieu ; lui-même n'osait l'interroger sur la lettre qu'elle venait de recevoir et qu'elle avait gardée ; le silence devenait fort embarrassant des deux côtés. Anselme se hasarda à le rompre.

— Madame , dit-il à Amélie , puisque cette lettre qui semblait devoir être pour vous une nouvelle cause de colère contre moi a eu un résultat que je n'attendais pas , puisqu'elle m'a valu cette grâce de ne pas sortir de chez vous chassé comme un misérable , permettez-moi de profiter de ce bonheur inespéré et de me justifier.

— Volontiers , Monsieur , dit Amélie avec vivacité , délivrée qu'elle était de l'embarras énorme de recommencer ; voyons , que direz-vous pour votre justification ?

— Pour ma justification , Madame , dit Anselme en poussant un soupir...je ne sais en vérité , car je cherche mes torts.

— Quoi ! Monsieur , dit Amélie , vous cherchez vos torts ?

— Oui , Madame , je les cherche ; car enfin qu'ai-je fait , moi ?...je suis venu...la pluie nous a arrêtés , nous avons causé , on a sonné , je n'ai pas ouvert. Voilà tout.

— Et il y a une femme qui me croit votre maîtresse , Monsieur , voilà tout ! Vous m'avez compromise , perdue de réputation , voilà tout !

Le calme avec lequel Mme de Leurthal prononça ces dernières paroles donna le change à Anselme ; il s'imagina qu'il cachait la froide résolution d'un violent désespoir ; et il répondit aussitôt :

— L'ai-je fait, Madame ? cela est-il vrai ?

— Oui, Monsieur, cela est vrai ; cette lettre en est la preuve.

— Eh bien ! Madame, daignez m'écouter un moment ; je vais vous dire tout ce qu'un honnête homme peut vous dire.

— Je vous écoute, Monsieur.

Anselme fit un violent effort sur lui-même et reprit en laissant échapper d'abord ses paroles une à une.

— Je suis le fils du cocher de M. Dallois. Mon père est mort à son service et en lui sauvant la vie. Au moment où son maître allait périr dans un précipice, emporté par des chevaux fougueux qu'il avait voulu conduire lui-même, mon père sauta du siège où il était près de M. Dallois, s'élança à la tête des chevaux, les arrêta, et presqu'aussitôt tomba mort du coup affreux que le timon de la voiture lui donna dans la poitrine. J'avais six ans alors ; M. Dallois me recueillit, M. Dallois me plaça dans un collège où j'ai fait mes études, puis à l'Ecole polytechnique dont je comptais sortir pour entrer à l'Ecole de Metz, lorsque M. Dallois me fit savoir qu'il désirait me garder près de lui et me charger de quelques affaires de la maison. Il y a de cela quatre ans.

— Je le sais, Monsieur, dit Amélie ; mais vous ne me dites pas à quelle occasion M. Dallois déci-

da que vous ne suivriez pas la carrière des armes.

— Qu'importe ? Madame ; cela ne peut influer en rien sur ce qui me reste à vous dire.

— Cela se peut , Monsieur , mais je veux tout savoir.

— Eh bien ! Madame , reprit Anselme , ce fut à propos d'une affaire dans laquelle M. Dallois , un homme de soixante ans , fut lâchement insulté devant moi par un homme de vingt-cinq. Malgré son âge , M. Dallois avait demandé raison à ce misérable qui passait pour un duelliste de profession. Je laissai croire à mon bienfaiteur qu'il pourrait obtenir lui-même cette satisfaction ; mais cet homme n'était pas à cent pas de l'endroit où il avait quitté M. Dallois , que je l'avais rejoint , insulté, souffleté, et que je l'avais forcé par la gravité de mes injures à satisfaire d'abord sur moi sa rage de duel. Pour sauver M. Dallois , il ne s'agissait pas de mourir , car cet homme serait venu le chercher le lendemain de ma mort ; il s'agissait de rendre impossible cette rencontre. Voilà pourquoi j'ai tué cet homme , voilà pourquoi j'ai profité sans remords d'une adresse que je trouvais si méprisable dans mon adversaire. Ce fut alors , comme je vous l'ai dit , que M. Dallois me garda près de lui. Depuis ce temps , j'ai vécu dans ses bureaux des appointemens qu'il a bien voulu me donner , n'ayant aucune fortune à attendre de personne , et presque décidé à ne pas faire la mienne tant que mes services pourront être utiles à M. Dallois , dans quelque condition subalterne qu'il veuille me laisser ; car il m'a fait ce que je suis et je lui en suis comptable.

— Ce dévouement vous honore, Monsieur ; cet oubli de vos intérêts est digne de ce que vous avez déjà fait pour M. Dallois. Mais permettez-moi de vous demander ce que je dois conclure du récit que vous venez de me faire.

Anselme parut encore hésiter à répondre, mais il s'arma de courage et reprit :

— Le voici, Madame ; je suis le fils d'un pauvre domestique, moins que le fils du plus misérable paysan ; je suis l'un des moindres commis d'une riche maison de banque, c'est-à-dire un homme vivant du plus modique salaire. Maintenant s'il est vrai que j'ai compromis votre réputation, s'il est vrai comme vous le disiez dans un moment de désespoir que je vous ai perdue, puis-je venir vous dire : Pour toute réparation, Madame, acceptez mon nom qui a été celui d'un valet ; vous qui tenez de votre famille et de votre mari un nom honorable ; partagez ma fortune qui est celle d'un mercenaire, vous qui en avez une acquise ; puis-je vous dire cela sans être insensé, sans que vous me repoussiez avec mépris. Ah ! que vous avez bien fait de me chasser.... Il faut chasser les valets. . . . chassez-moi ! chassez-moi !

Pendant qu'Anselme prononçait ces derniers mots, de grosses larmes coulaient de ses yeux, où ses poings fermés avec rage voulaient vainement les retenir.

— Non, Monsieur, lui dit Amélie, on ne chasse pas les hommes d'honneur et de cœur, quelque soit le nom de leur père, surtout quand il n'y a aucune tache de crime ou de vice sur ce nom.

— Que dites-vous ? s'écria Anselme se relevant ; vous ne me méprisez pas, vous ?

— Je vous l'ai dit , Monsieur , on ne chasse pas de tels hommes , mais on n'accepte pas....

— Ah ! je vous comprends , dit Anselme avec amertume.

— Laissez-moi finir , Monsieur ; on n'accepte pas , dis-je , une réparation pour des torts qui , vous l'avez dit , n'existent pas. On ne prend pas la vie d'un homme et on ne lui donne pas la sienne , parce qu'un hasard vous a mis dans une fautive position ; l'amour peut faire de pareils sacrifices et les accepter ; mais vous ne m'aimez pas , Monsieur , vous ne m'aimez pas.

— Madame , Madame , s'écria Anselme en regardant Amélie avec une tristesse et un trouble extrême , ne m'interrogez pas là-dessus , ne me demandez pas si je vous aime , car je vous le dirais que je vous aime !

— Vous , Monsieur ! dit Amélie en souriant.

— Oh ! depuis long-temps , depuis la première fois que je vous ai vue , et alors je vous ai aimée parce que vous étiez belle , spirituelle , charmante ; puis quand je vous ai connue par les autres , Madame , car je n'ai jamais osé m'approcher de vous , lorsque j'ai su ce que vous étiez , je vous ai aimée pour votre vertu , pour la noblesse de votre cœur. Je vous ai aimée en vous vénérant , en vous pleurant ; car je vous ai espérée. J'ai osé avouer mon amour à un homme , à M. Cambet ; je lui ai dit que pour vous mériter je me sentais le courage de devenir riche , honoré , illustre même s'il le fallait. Mais sa froide raison m'a fait

mesurer la distance qui nous séparait, et j'ai écarté de moi toute espérance pour marcher seul dans ma carrière d'abandon et de servitude.

Anselme se taisait, et Amélie, dont le cœur battait à coups pressés, tenait les yeux baissés et se faisait aussi.

— Et maintenant, Madame, que voulez-vous, qu'ordonnez-vous, quelles réparations puis-je vous offrir du mal bien involontaire que je vous ai fait ?

— Mais ne m'avez-vous pas dit qu'il n'y en a qu'une de convenable en pareille circonstance ?

— Sans doute, Madame, reprit Anselme avec angoisse et d'une voix tremblante ; mais vous m'avez dit aussi qu'il faut aimer pour l'offrir, qu'il faut aimer pour l'accepter.... Moi je vous aime depuis long-temps.....

— Et moi d'à présent, dit Amélie en tendant la main à Anselme.

— Hein...quoi!..non!..vrai! qu'avez-vous dit... Amélie...Madame ? s'écria Anselme en se levant et en regardant autour de lui comme un homme qui vient de recevoir un coup violent d'une main invisible ; puis il s'arrêta devant Amélie, et lui dit avec des larmes et des sanglots :

— Oh ! dites-moi si je ne suis pas fou !

— Un peu, dit Amélie en souriant ; mais voici qui vous calmera.

Et en disant cela elle tendit à Anselme la lettre de Mme Davin, et Anselme lut ce qui suit :

» Pardonnez-moi, Monsieur, de venir troubler par une lettre importune le charmant bonheur dont vous jouissez. Mais vous comprendrez que

» vous ne pouvez pas garder plus long-temps des
 » lettres qui maintenant pourraient vous compro-
 » mettre autant que moi.

» Enfin vous avez réussi, Monsieur, vous êtes
 » le futur époux de Mme de Leurta. Du premier
 » jour que vous l'avez rencontrée, j'ai deviné
 » que vous l'aimiez. Vos dénégations n'ont fait
 » que m'en rendre plus certaine. C'est sans dou-
 » te une personne d'un bien haut mérite, que cet-
 » te Mme de Leurta, puisque pour pouvoir vous
 » permettre d'aspirer à sa main M. Dallois se dé-
 » cide à vous adopter....

— Moi ! s'écria Anselme, moi !

— Continuez, reprit Amélie.

Anselme, à qui tant de bonheur paraissait un
 rêve, reprit la lettre, mais il ne put lire sans sou-
 rire la phrase suivante :

» Et puisqu'il se décide pour elle à donner son
 » nom au fils de son.... je n'écris pas le mot par
 » respect pour moi, lorsqu'il n'avait pas cru de-
 » voir le lui donner quand il y a quatre ans il lui a
 » sauvé à peu près la vie. J'ai appris la nouvelle
 » de votre bonheur il y a quelques heures, par
 » M. de Fortis, qui n'a pas cru devoir rester à
 » Saint-Germain pour y être spectateur des senti-
 » mentalités et des surprises de tout genre qu'on
 » vous y ménageait; car je ne puis croire que vous
 » ignoriez les projets de M. Dallois, ainsi que le
 » prétend M. de Fortis; mais dans tous les cas,
 » il me semble que vous pouvez vous passer du
 » bonheur qui vous attend à la campagne, et que
 » celui que vous goûtez à Paris doit vous suffire.
 » Permettez-moi donc de vous féliciter de l'un et

» de l'autre, et de vous rappeler que les lettres
 » que j'ai pu écrire à M. Féron ne sont pas à l'a-
 » dresse de M. Féron Dallois.

» Votre très humble servante,
 » EMILIE DAVIN. »

Quand Anselme eut fini cette lettre, il demeura un instant immobile; il avait la tête et le cœur si pleins, il éprouvait tant de joie et tant d'étonnement que la conscience de la vérité lui échappait. Il était pâle, son corps tremblait, il paraissait accablé et prêt à s'affaïsser sur lui-même, lorsque tout à coup il se secoua fortement, et s'écria avec éclat :

— Oh ! je ne veux pas mourir !

— Que dites-vous ? s'écria Amélie en s'approchant de lui.

Il la prit dans ses bras, et la serrant contre son cœur, il s'écria en la couvrant de son regard :

— Oh ! c'est vrai, n'est-ce pas, c'est vrai, Amélie !

Elle baissa les yeux en rougissant, et répondit à voix basse :

— Oui !....oui....Monsieur !

— Vous dites...Monsieur ?...

Elle releva lentement jusqu'à son front ses yeux pleins de bonheur, et repartit doucement :

— Est-ce que je sais comment vous vous appelez, vous ?

Il se pencha vers elle, et il n'est pas bien sûr que le léger murmure qui s'entendit alors fut le néa d'Anselme qu'il prononça, plutôt que le bruit d'un baiser qu'il appuya sur ce doux visage.

D'ailleurs un fracas violent de sonnette se fit entendre et couvrit tous les murmures ; peut-être n'eussent-ils pas ouvert, mais ce bruit redoubla avec plus de violence, accompagné de coups nombreux frappés à la porte : Anselme et Amélie allèrent ensemble ouvrir la porte, et furent fort surpris de voir M. Cambet qui avait l'air tout effaré.

— Ah ! vous voilà, s'écria-t-il, c'est bien heureux....il paraît que vous savez tout ?

— Tout ! dit Anselme ; oui ma foi, nous savons tout !

— Deux convois arrêtés en route, reprit M. Cambet ; dix personnes blessées, et quand on dit dix, cela veut dire cent !

— Ou une, reprit Anselme.

— Une ! une ! s'écria M. Cambet ; croyez-vous que dans vos infernaux chemins de fer il arrive des accidens pour un ! Que non, la vapeur ne saute pas à si peu de frais ! Quoi qu'il en soit, un, dix ou cent, ce n'est ni l'un ni l'autre de vous, et voilà l'important. Ah ! nous avons été dans une cruelle anxiété quand nous avons appris cela à Saint-Germain et que nous ne vous avons pas vu arriver. La fête eût été gaie !

— Quelle fête ? dit Anselme.

— Eh bien, la fête.....est-ce que je sais ?.... j'ai dit la fête comme autre chose.....toujours est-il que j'ai pris la voiture de M. Dallois, et que j'ai crevé les chevaux pour arriver plus vite, et que je vous emmène.

— Comment cela, si les chevaux sont crevés ? dit Anselme, qui se plaisait à tourmenter M. Cambet.



— Ils m'ont promis de ne mourir qu'à Saint-Germain , dit Cambet en imitant le ton railleur d'Anselme.

— Et vous avez juré de vous taire jusque là , n'est-ce pas , vieux Cambet ? dit le jeune homme.

— Me taire sur quoi , s'il vous plaît ? reprit Cambet d'un ton alarmé.

— Sur quoi ?

En ce moment Amélie , qui avait été se rajuster pour la troisième fois , parût et dit avec ce regard et ce sourire où rayonne le bonheur :

— Anselme , donnez-moi votre bras.

— Anselme ! répéta le vieillard..... Anselme !.....

— Partons , Amélie , reprit M. Féron en regardant Cambet d'un air railleur.

— Ah ! s'écria le vieux commis , Anselme ! Amélie ! ils savent tout. Et M. Dallois qui comptait sur une suite de surprises !

— Nous lui en apportons une , dit Amélie.

— Et laquelle ?

— C'est que nous nous aimons.

THE END

LA NUIT DE LA TOUSSAINT

P A R

HENRI BERTHOUD.

I.

De tous les jours de l'année , il n'en est point que l'imagination superstitieuse des Flamands ait entouré de plus grandes terreurs que le 1^{er} novembre. Les morts sortent à minuit de leur tombe, pour venir, en longs suaires, rappeler les prières, dont ils ont besoin , aux vivans qui les oublient; la sorcière et le vieux berger choisissent cette soirée de mauvais augure pour exercer leurs redoutables maléfices; l'ange Gabriel soulève alors, pour douze heures , le pied sous lequel il retient le démon captif, et rend , à cet infernal ennemi des hommes, le pouvoir momentané de les faire souffrir.... D'ordinaire , la désolation de la nature vient encore ajouter aux terreurs de ces croyances: la tempête mugit , la neige tombe avec abondance , les torrens se gonflent et débordent; enfin la souffrance et la mort menacent de toutes parts le voyageur.

Durant la première nuit de novembre, de l'année 16... , une pauvre famille errait sans guide

et au hasard , sur des routes inconnues. Aveuglés par la neige qui les fouettait au visage , les pieds gonflés par la fatigue , ces malheureux pouvaient à peine se soutenir. Bientôt même il leur fallut s'arrêter et chercher , dans le ravin de la route , un abri contre la violence de la tempête. Le chef de cette famille était un homme jeune encore : une femme l'accompagnait ; dans ses bras , elle portait un enfant nouveau-né ; derrière elle , marchait un petit garçon de cinq à six ans , frêle créature à demi morte de froid et de fatigue.

— Margarita , nous ne pouvons aller plus loin , dit l'homme , qui s'exprima en italien : il faut nous arrêter ici. Couvre-toi de mon manteau et tâche d'en couvrir ta fille. De mon côté , je vais presser Antonio contre moi ; peut-être parviendrai-je à le réchauffer.

La femme obéit en silence et prit le manteau dont elle s'enveloppa ; le mari serra le petit garçon sur sa poitrine , et lui cacha le visage entre ses bras. Mais que pouvaient tous ces efforts contre la neige qui tombait plus épaisse ? Déjà le froid pénétrait leurs membres , et les jetait dans un engourdissement , douloureux précurseur de la mort.

L'homme se leva tout à coup , et prenant la main de sa femme :

— Debout ! s'écria-t-il , debout , Margarita ! Si nous demeurons plus long-temps dans ce lieu , c'en est fait de nos enfans et de nous. Il faut quitter ce ravin ; il faut marcher ; il faut continuer notre chemin et gagner Cologne. Ecoute ! le son des cloches parvient jusqu'à nos oreilles ! Nous ne pou-

vous être éloignés de la ville. Reprends courage; là nous attend, je l'espère, l'hospitalité de ton oncle Rembrandt.

Margarita tenta de se soulever; mais ses membres raidis se refusèrent à tout mouvement, et l'effort que fit son mari pour l'aider, renversa l'infortunée sur la neige; la petite fille, blessée dans cette chute, jeta des cris plaintifs.

— Margarita ! s'écria le voyageur agenouillé près de sa femme et cherchant à étancher le sang qui coulait de la tête de sa fille, Margarita, au nom de Dieu, pour le salut de nos enfans, rassemble toutes tes forces ! Si nous ne quittons ce lieu funeste, demain l'on retrouvera nos cadavres sur cette route.

Puis, voyant que Margarita, évanouie, n'entendait pas ces paroles :

— Écoute-moi, Antonio, reprit-il brusquement, je vais prendre ta petite sœur dans mes bras et courir jusqu'à la ville pour chercher du secours. Je ne puis t'emmener avec moi, tu pourrais retarder mes pas, et de la rapidité de la course dépend la vie de ta mère !

Il se dépouilla aussitôt de sa veste dont il couvrit l'enfant; prit sa petite fille dans ses bras et se mit à courir, demi-nu, vers Cologne, dont par bonheur il se trouvait moins éloigné qu'il ne l'avait cru. Arrivé aux portes de la ville que gardait un poste nombreux de soldats espagnols :

— Au nom de Jésus-Christ, leur dit-il, dans un mauvais flamand mêlé d'italien; camarades, indiquez-moi la maison de maître Rembrandt, le peintre. Il faut que je lui parle sur l'heure.

*

En voyant cet homme demi-nu, l'air égaré et qui s'exprimait avec difficulté dans une langue étrangère, les soldats le prirent pour un fou et résolurent de s'amuser à ses dépens.

— Maître Rembrandt ? dit l'un, il demeure là-bas, tout près d'ici... à l'autre bout de la ville... Prenez à droite.

— Non pas, suivez à gauche, cette rue que vous voyez.

— Marchez toujours droit, et vous arriverez, si c'est le chemin.

Et ils riaient aux éclats de ces grossières plaisanteries qui désespéraient le voyageur. Enfin, celui-ci courut vers une lanterne et leur montra l'enfant moribond qu'il portait dans ses bras; l'obscurité les avait empêchés jusque-là de le remarquer.

Alors ces hommes cessèrent leur jeu cruel, mais ils ne comprirent pas davantage ce qu'on leur demandait. La demeure du peintre n'était connue d'aucun d'eux. Cependant chaque minute perdue rendait plus impossible le salut de la femme et du fils de l'Italien ! Il allait retourner au ravin pour mourir avec eux, quand un petit tailleur, vieux et contrefait, vint à passer, une lanterne à la main, car la nuit était venue, et les réglemens de la ville défendaient à tout bourgeois de sortir de chez lui sans lumière. Le nain, attiré par les plaintes de l'étranger, s'approcha du groupe de soldats, et prit en pitié la détresse du voyageur qu'il reconnut, à l'accent, pour un compatriote.

— Venez, lui dit-il, venez, je vais vous con-

duire chez maître Rembrandt ; mais je doute fort que vous parveniez à vous faire ouvrir son logis à pareille heure , surtout le soir de la Toussaint. N'importe , venez toujours.

— Et ma femme, et mon enfant, s'écria le voyageur en expliquant sa fatale position à celui qui venait à son aide.

— Si vous n'avez d'autre espoir de salut pour eux que les secours de maître Rembrandt, leur perte n'est que trop certaine ; reprit le tailleur. Maître Rembrandt ne donnerait pas une maille pour sauver la vie de son propre frère ! Croyez-m'en , priez deux de ces soldats de venir avec nous jusqu'au ravin ; ils nous aideront à transporter chez moi votre femme et votre enfant. Pendant que je leur donnerai les premiers soins , vous vous rendrez chez maître Rembrandt , car je suis pauvre , et je ne sais trop si je pourrais loger , même pour une nuit , quatre personnes dans ma petite chambre. Mais à la grace de Dieu ! la Providence vous a envoyé à moi et je vous aiderai selon mes forces.

Le tailleur , qui s'appelait maître Nicolas Baruello , expliqua ensuite aux soldats, en patois flamand , le service que l'on attendait de leur humanité. Tandis que le tambour prenait dans ses bras la petite fille et pensait de son mieux la blesser qu'elle avait à la tête , quatre hommes, avec la permission du sergent, se détachèrent du poste, et munis de torches , suivirent le voyageur. Chemin faisant, ils apprirent que cet étranger arrivait de Liège après plusieurs journées de marche, qu'il se nommait Francesco Neteelli, et qu'il exerçait la profession de peintre.

Mais pour obtenir de lui tous ces renseignements, il fallait une curiosité aussi persévérante que celle de maître Nicolas, car Netcelli courait plutôt qu'il ne marchait vers le ravin où il avait laissé sa femme et son fils. De temps à autre, il appelait Antonio, afin d'être rassuré plus vite par la voix de l'enfant, mais il ne recevait aucune réponse. Cependant la nuit était venue tout-à-fait, la neige continuait de tomber avec abondance; les vents du nord mugissaient et s'engouffraient dans les arbres de la route, et le malheureux perdit bien du temps encore, avant de pouvoir reconnaître la place où il redoutait de ne retrouver, hélas! que des cadavres! Enfin, la tempête s'étant apaisée un moment, une plainte faible arriva jusqu'à Netcelli; guidé par elle, il se précipita dans le ravin, et, à l'aide de ses mains, il put, à force de tâtonnemens au milieu de la double obscurité produite par la nuit et la neige, arriver jusqu'à sa femme et son enfant. La plainte qu'il venait d'entendre avait sans doute été poussée par l'un de ces infortunés en succombant, car il n'y avait plus au fond du ravin que deux corps muets et immobiles.

Maître Nicolas Barruello pria les soldats de relever le fils et la femme de Francesco et de les transporter chez lui. Il joignit lui-même l'exemple au précepte, prit dans ses bras le petit garçon, et, sa lanterne à la main, dirigea le cortège vers sa demeure, qui se trouvait heureusement peu éloignée des portes de la ville. Une fois arrivé dans sa petite chambre, il fit déposer la mère et les enfans sur son lit, congédia les soldats en les remer-

çant , et se mit à l'œuvre pour secourir de son mieux les trois infortunés dont aucun ne donnait signe de vie.

Il engagea Netcelli à le seconder , mais Netcelli , soit qu'il ressentît lui-même les funestes effets du froid , ou bien que le désespoir eût brisé toute son énergie , restait plongé dans une torpeur stupide , et assis près du feu que le tailleur venait d'allumer dans sonâtre , il paraissait ne rien voir et ne rien entendre. Force fut donc à Nicolas de suffire seul à enlever aux moribonds leurs vêtements mouillés de neige et à les ranimer de son mieux , en les enveloppant de linges qu'il faisait d'abord tiédir à la cheminée. En un instant , toute sa modeste garde-robe se trouva employée , et les carreaux de fer , chauffés dans la cendre , rappelerent la chaleur aux pieds de la jeune femme.

Comme tant d'efforts restaient sans résultat , il monta sur une chaise et prit , sur la planche la plus élevée de son armoire , un cruchon soigneusement bouché , qui ne contenait rien moins que de l'eau-de-vie exquise , dont il se régalaît aux grands jours. Sans hésiter , mais non sans laisser échapper un soupir , il humecta , de la précieuse liqueur , un morceau d'étoffe légère , et se mit à frictionner doucement le visage et les mains de Margarita. Long-temps les soins de Barruello parurent inutiles , et il commençait à craindre de n'avoir chez lui que des cadavres , quand la jeune femme entr'ouvrit les yeux et balbutia quelques mots en étendant les bras. . . Elle demandait ses enfans.

— Ils sont là , *signora* ; ils sont là , soyez sans

crainte. Allons donc , maître Netcelli , revenez à vous , et prenez courage , car voici votre femme hors de danger ! Vos enfans ne tarderaient point à se ranimer comme elle si vous me secondiez un peu.....Tenez ; videz avec moi un verre de cet admirable cordial ; il a guéri votre femme, et il vous guérira de même. A votre santé et à celle de nos malades !

Là-dessus , maître Nicolas , dont la face bourgeonnée attestait la grande estime qu'il professait pour la liqueur dont il parlait en termes si pompeux , vida d'un seul trait le gobelet qu'il avait empli jusqu'au bord , et en versa les dernières dans ses mains qu'il frotta vivement l'une contre l'autre. Netcelli but comme lui ; grâce à la chaleur qu'il sentit circuler dans ses veines , il sortit peu à peu de son anéantissement profond ; ses yeux qu'il fixa rapidement d'abord sur la flamme du foyer , se portèrent autour de lui ; il reconnut ses enfans , il reconnut sa femme, et put enfin se soulager en versant des larmes.

— Margarita ! s'écria-t-il , te voilà dans mes bras ; tu me souris , tu me parles ! Nous n'avons donc plus rien à craindre ; nous voilà réunis.

Il s'arrêta tout à coup , car ses yeux rencontrèrent ses deux enfans plongés encore dans une immobilité qui pouvait être celle de la mort. La jeune femme comprit la pensée de Francesco , et y répondit par un gémissement convulsif. Le tailleur les reprimanda doucement :

— Désespérer de la bonté du ciel , c'est en devenir indigne , maître Netcelli ; la Sainte Vierge et les Saints vous ont rendu votre femme, ils vous

rendroient encore vos enfans. Au lieu de vous plaindre , secondez-moi dans les soins que je donne à ces chères créatures ; tenez , voici l'ainé qui revient à lui ; embrassez-moi , cher petit ange ! Et venez que je vous porte près de votre mère ! Oui, signora , livrez-vous à la joie , couvrez-le de baisers. Mais , qu'entends-je ? Dieu soit loué, et notre dame bénie ! C'est la voix de sa sœur.

Et le bon tailleur allait d'un enfant à l'autre : avec une infatigable charité , il achevait de ranimer l'un au moyen d'un mélange d'eau-de-vie et d'eau chaude , et il frictionnait le second avec un pan de sa grosse veste de laine largement humecté du cordial , si bien que la bouteille était complètement vide quand tous les malades se trouvèrent hors de péril.

Après les premiers momens d'une joie vive et sans mélange , causée par cette cure merveilleuse , maître Barruello se mit à porter avec inquiétude autour de lui ses petits yeux bordés de rouge ; il regardait le lit , il mesurait des yeux sa chambre longue de huit pieds au plus , et fronçait le sourcil. Pendant ce temps , Antonio , complètement ranimé , se pressait contre le chambranle de l'âtre , et commençait à jaser , tandis que la petite blessée jouait dans les bras de Marguerite avec les longues boucles de cheveux éparses sur les épaules de sa mère.

— Quel souci vous préoccupe , mon hôte ? mon bienfaiteur ! demanda Nercelli qui lisait sur le visage de Barruello l'inquiétude et l'embarras.

— A vrai dire , reprit le tailleur en toussant , je me demande comment nous allons faire pour

passer ici la nuit ? Cinq personnes dans une chambre comme la mienne , et un seul lit pour tout ce monde ! Sans compter que je viens de mettre dans la cheminée mon dernier fagot , et que ce petit gaillard demande à manger ; or , il faut vous avouer que toutes mes provisions se bornent à ce morceau de pain qu' Antonio dévore.

— Je vais me rendre chez mon oncle Rembrandt , lui raconter ces tristes événemens et lui demander son assistance.

Le tailleur hocha la tête.

— C'est un moyen qui peut nous tirer d'affaire , mais sur lequel je compte peu. N'importe ! nous n'avons point à choisir ; je vais rallumer ma lanterne et vous conduire dans le quartier des Juifs , où demeure maître Rembrandt , le peintre ou l'usurier , comme vous voudrez l'appeler , car il fait à la fois ces deux métiers. Puisse Dieu toucher le cœur de votre oncle et faire qu'il vous ouvre sa porte !

Et le tailleur , prenant son manteau qui couvrait le lit , allait s'en envelopper pour sortir ; mais après un court moment de réflexion et par une abnégation qui n'était pas sans mérite par le froid qu'il faisait , il replaça le manteau sur le lit de la malade ; puis , posant ses mains autour de la lanterne comme pour les réchauffer à la faible lueur de la chandelle qui s'y trouvait renfermée , il s'arma de résignation ; fit signe à Netcelli de le suivre , et tous les deux se mirent en route pour le quartier des Juifs , situé à l'autre extrémité de la ville.

II.

Lorsque Francesco Netcelli , accompagné de maître Nicolas Barruello , sortit de la chambre enfumée du tailleur , un silence profond succédait déjà depuis quelque temps aux fureurs de la tempête , et la lune détachait son disque lumineux sur un ciel parsemé d'étoiles. Un linceul de neige couvrait la terre ; les objets éclairés bizarrement prenaient mille formes douteuses et sinistres ; cette ville muette et blanche inspirait une vague terreur , dont ne purent se défendre ni le vieil ouvrier , ni son compagnon lui-même. Sans se communiquer mutuellement leurs sensations superstitieuses , ils se rapprochèrent par un mouvement machinal , et ce fut ainsi qu'ils traversèrent plusieurs rues désertes, où ne retentissait même point le bruit de leurs pas étouffé par la neige. Après avoir marché pendant un quart d'heure sans rencontrer un seul homme , ils arrivèrent dans le quartier des Juifs , lieu de réprobation habité par une race maudite , et voisin d'un cimetière abandonné.

Maître Barruello montra du doigt , à Netcelli , une grande maison flanquée de deux tourelles , et que précédait une cour immense fermée par une vaste enceinte d'épaisses et hautes murailles. L'étranger s'approcha , et vit une porte , petite , basse , bardée de fer , au milieu de laquelle brillait un gros bouton de cuivre. Il tira ce bouton ; soudain le son aigre d'une sonnette retentit , mêlé aux hurlemens formidables de plusieurs dogues.

Netcelli attendit quelques instans, l'oreille aux aguets ; mais personne ne vint ouvrir , personne ne répondit.

Il agita la sonnette de nouveau ; puis une troisième fois. Cet appel réitéré n'eut d'autres résultats que de redoubler la fureur des dogues , qui se débattaient dans leurs loges et seconaient leur chaîne avec violence.

A un quatrième appel de Netcelli , les chiens se turent tout à coup : une porte s'ouvrit avec un long fracas de gonds et de serrures. On entendit ensuite un pas lourd, à demi étouffé par la neige, descendre les marches d'un escalier, puis se traîner sur les dalles de la cour. Par instans, la toux sèche d'un vieillard se mêlait à ces différens bruits.

Quelques minutes s'écoulèrent sans que l'on parût, dans la maison, s'inquiéter davantage de celui qui demandait à y être admis. Netcelli , après une attente inutile , tira la sonnette encore une fois, mais avec une violence qui témoignait plutôt la colère et le découragement que l'espérance de se voir ouvrir. Alors il comprit ce que l'on était venu faire tout à l'heure dans la cour , car les chiens déchainés bondirent contre la porte, et renouvelèrent à bout portant leurs menaces contre Netcelli et son compagnon.

— Je vous l'avais bien dit , murmura le tailleur ; il n'ouvrira point. Retournons au legis ; il vaut encore mieux passer une nuit incommode dans ma petite chambre que devant cette porte , exposés à la rigueur du froid et près d'un cimetière. C'est aujourd'hui le jour des morts , et il me semble , à chaque instant , voir quelque

fantôme sortir de ces tombes. Si vous saviez toutes les histoires que l'on raconte sur cet horrible charnier... Il faut excuser maître Rembrandt de vous tenir sa maison fermée; quoique grande et belle, cette maison est restée plus de vingt ans sans acheteur, tant l'on redoutait le voisinage du cimetière. Le vieil usurier a passé par-dessus tout; il a eu la maison pour peu d'argent. Or, pour épargner mille florins, il se logerait aux portes de l'enfer.... Croyez-moi, quittons ces lieux, et retournons dans ma demeure. Fasse le ciel que nous y arrivions sains et saufs!

Tout en parlant, le tailleur entraîna Netcelli, et il se mit à marcher précipitamment sans regarder en arrière, car le bruit de la neige que froissaient leurs pieds, mêlé aux plaintes du vent, qui recommençait à souffler, lui paraissaient les plaintes de quelque âme en peine qui les suivait en traînant son linceul. Pâle, le front baigné d'une sueur glacée, en proie à ces émotions inexplicables dont les intelligences même les plus fortes ne peuvent pas toujours se défendre, l'Italien, découragé par la fatigue et les souffrances, finit par se laisser aller à toutes les terreurs de son compagnon. D'horribles pressentimens l'accablaient; il sentait un nouveau malheur peser sur sa tête, et ce fut d'une main tremblante d'effroi qu'arrivé au terme de sa course, il poussa la porte du tailleur.

Avant d'entrer, il écouta.

— Maman! maman! criait le petit Antonio, j'ai froid, j'ai peur; éveille-toi.

La mère ne répondait pas.

Netcelli entra brusquement. Une obscurité com-

plète régnait autour de lui. Il ne restait pas une étincelle dans les cendres froides du foyer ; la lampe s'était éteinte , et la fenêtre , brisée par l'ouragan , versait des flots de vent glacés dans la misérable mansarde. Francesco courut au lit ; ses mains , durant quelques secondes , y cherchèrent en tâtonnant. Elles rencontrèrent un corps raide et froid : c'était le visage de sa petite fille blessée, qu'entouraient les bras de Marguerite.

Maître Nicolas se tenait sur le seuil dans une telle angoisse , qu' il ne pouvait avancer d' un pas et que la voix expirait sur ses lèvres. Cependant les bras étendus en avant , il finit par marcher avec précaution dans la chambre, cherchant à parvenir jusqu' à l' armoire, où se trouvaient la pierre à fusil et le briquet d' acier à l' aide desquels il pouvait allumer du feu. Ses pieds, à chaque mouvement , se heurtaient aux débris de la fenêtre. Il croyait enfin atteindre l' armoire , quand sa jambe se blessa contre un objet renversé. Il se baissa. Jugez de son chagrin : c' était l' armoire qui gisait là brisée. Après de longues recherches, il put enfin saisir le briquet d' acier et la boîte qui renfermait le *brûlin* , vieux linge à demi consumé qui remplace , en Flandre , l' amadou. Mais, en tombant , la boîte s' était ouverte et le linge s' était perdu. Le reste de la nuit devait donc s' écouler sans feu et sans lumière.

— Maître Netti ! maître Netti ! cria Baruello.

Aucune voix ne répondit ; des cris de douleur eussent été moins affreux que ce funeste silence.

Le tailleur , par un mouvement machinal d' ef-

froi , s' élança hors de la chambre , se laissa glisser le long de l'escalier , et ne cessa de courir jusqu' au corps-de-garde.

Comme chacun , dans la ville , connaissait le bon cœur et la probité de maître Nicolas , la sentinelle ne s' opposa point à son passage ; chacun des soldats le salua par son nom et se pressa pour lui ménager une place devant le poêle. Alors le petit homme , ayant retrouvé , grâce à la chaleur , un peu de force et de présence d'esprit , raconta ses nouvelles infortunes. Il n' en fallut pas tant pour déterminer le sergent qui commandait le poste à faire accompagner chez lui le tailleur par deux soldats , munis de lanternes et de tous les objets nécessaires pour allumer du feu.

Nicolas , en fuyant , avait , dans sa terreur , laissé sa porte ouverte. Quand il revint , cette porte était close , et ne céda point aux efforts qu' il fit pour l' ouvrir.

Maître Niccèlli , cria-t-il , c' est moi qui reviens avec ce qu' il faut pour allumer du feu ; ouvrez...

On n' ouvrit point et l' on ne fit aucune réponse. Les nouvelles interpellations adressées par le tailleur , les coups du marteau qu' il agita n' obtinrent pas plus de succès... Alors il se rappela que la clé se trouvait heureusement dans sa poche , et , précédé des soldats qui portaient des lanternes , il entra ! Un affreux spectacle le fit reculer. Marguerite et sa fille n' étaient plus que des cadavres , le petit garçon se débattait au milieu d' effroyables convulsions , et le père , accroupi sur le lit , pâle , l' œil hagard , riait du rire des insensés.

Maître Nicolas pensa lui-même perdre la raison.

— Quelle nuit ! s'écria-t-il , et quelle faute ai-je commise pour que Dieu m'accable à la fois de tant d'horribles coups ! Que vais-je faire ? , que devenir ? Ma chambre est dévastée , deux cadavres gisent sur mon lit , et me voilà devant un fou et un enfant moribond !

Et il se jeta sur un vieux fauteuil , se cacha le visage dans les mains , et laissa faire durant quelques minutes les soldats qui donnaient des soins au petit garçon.

Mais le découragement du brave homme cessa bientôt , et la nécessité de venir en aide aux malheureux que la Providence lui avait confiés prit le dessus. Il se leva de son fauteuil , prit le petit garçon dans ses bras , et s'agenouillant près du feu qu'avaient allumé les soldats , il parvint à calmer les mouvemens nerveux d'Antonio. Pendant ce temps , les soldats fermaient avec de vieilles planches la fenêtre brisée. Quand ils eurent fini ce travail , qui rendit la mansarde à peu près habitable , ils enlevèrent les cadavres étendus sur le lit , les placèrent pieusement l'un à côté de l'autre dans une petite pièce voisine où se trouvait l'établi du tailleur , et se disposèrent à emmener avec eux l'insensé , qui n'opposait aucune résistance. Mais , en les voyant s'emparer de Netcelli , le petit garçon s'échappa des bras du tailleur et courut à son père.

— Emmenez-moi avec lui , s'écria-t-il ; il fait bien froid ; tant mieux , nous mourrons !

Le cœur de maître Nicolas s'émut à ces paroles.

— Au fait, dit-il, puisque je garde ici les morts, pourquoi ne garderais-je point aussi les vivans ? Laissez là ce pauvre enfant et son père, dont la folie ne me paraît point redoutable. Au point du jour de nouveaux soldats viendront vous remplacer au poste, et peut-être ne se montreront-ils point pour ces infortunés aussi charitables que vous. Demain matin, j'irai trouver maître Rembrandt; quelque dur et avare qu'il soit, il ne pourra me refuser un peu d'argent pour acheter des bières aux morts. Il faudra bien qu'il use de son crédit près des échevins pour faire admettre le père à l'hôpital; enfin, il ne peut ainsi abandonner l'enfant de sa nièce; peut-être même consentira-t-il à s'en charger. Adieu donc et merci, camarades.

Les soldats partirent, mais non sans avoir vidé d'abord leurs gourdes de brandevin dans la botte de maître Nicolas. Quand ils se furent éloignés, le tailleur détacha de la muraille un petit crucifix en ivoire et une branche de buis bénit qu'il déposa sur la poitrine des deux morts; puis il se signa dévotement, ferma la porte de l'établi, enveloppa dans la couverture Antonio, et, après avoir remis en ordre, autant qu'il était possible, sa mansarde bouleyersée, il revint près de la cheminée devant laquelle le peintre était accroupi. Maître Barruello ne se trouva pas sans terreur en face de l'insensé, mais il s'arma de nouveau du signe de la croix, et, tirant un chapelet de son sein, il récita des prières jusqu'au moment où le jour parut.

Certes , le spectacle qu' offrait la mansarde de maître Nicolas était bien déplorable ; mais il parut encore plus sinistre lorsque les clartés naissantes de l'aube vinrent se mêler aux lueurs douteuses de la lampe et aux reflets rougeâtres que jetait par intervalle la flamme du foyer. Le désordre et la désolation s'y montrèrent alors dans toute leur hideuse vérité.

Le tailleur, sorti de l'assoupissement incomplet où l'avaient plongé la fatigue et la chaleur de la houille qui brûlait dans l'âtre , porta autour de lui des regards affligés , et ne put réprimer un gros soupir, expression d'une pensée de mauvaise humeur plus encore que de chagrin , avouons-le en historien véridique. Pour comprendre et pour excuser le digne bourgeois de Cologne, il faudrait avoir vécu en Flandre et savoir quel besoin impérieux d'ordre et de régularité dans les objets usuels de la vie intérieure éprouve tout habitant de ce pays , où la moins soigneuse ménagère se lève à quatre heures du matin , et passe deux heures à laver , à frotter ou à cirer pour effacer une tache sur les carreaux de terre cuite qui pavent sa maison. En détournant les yeux du lit en désordre , des meubles brisés et du sol couvert de boue et de débris de verre , Nicolas Barruello reporta ses regards sur Netcelli. Celui-ci restait stupidement accroupi devant la cheminée, les yeux fixes, sans joie comme sans douleur , et complètement étranger à ce qui se passait autour de lui. Un

charbon ardent roula sur son pied nu ; la violence de la brûlure lui fit pousser un léger cri , mais il ne bougea pas , il ne fit aucun mouvement. . . Il ne restait plus assez d'intelligence à l'idiot pour éviter cette douleur en reculant !... Le petit Antonio, grâce à l'heureuse vigueur de son âge , dormait d'un profond sommeil , et son souffle régulier s'échappait doucement de ses lèvres entr'ouvertes, qui laissaient voir des dents blanches d'une régularité charmante. Maître Barruello hésita quelques instans à le réveiller ; mais le grand jour était venu , huit heures sonnaient à la cathédrale de Cologne, et il fallait s'occuper promptement des moyens de mettre un terme aux embarras que cette nuit de désastre avait accumulés. Le tailleur passa donc sa grosse main velue sur le visage d'Antonio.

— Il faut te lever et venir avec moi , *mio caro* , dit maître Nicolas à l'enfant , qui le regardait avec des yeux encore gros de sommeil ; voici ton chaperon, donne-moi la main et mettons-nous en route.

— Et mon père ? Et ma mère ? demanda l'enfant.

— Ils dorment.... Viens.

— Je ne veux point sortir sans les avoir embrassés.

— Tu veux donc être désobéissant ? car ta mère m'a dit de t'emmener avant son réveil , répliqua maître Barruello , et bon gré mal gré il fit sortir l'enfant , et se dirigea vers le quartier des Juifs. Arrivé devant la porte qui , la veille , était restée close aux appels réitérés du pauvre Netcel-

li, le tailleur tira brusquement la sonnette, et une vieille femme vint ouvrir. Quoiqu'elle portât les vêtemens d'une ouvrière, maître Barruello reconnut, dès le premier abord, au ton et à l'allure de cette digne dame, qu'il avait affaire à la maîtresse du logis; aussi se découvrit-il poliment.

— Que voulez-vous ?

— Parler à maître Rembrandt.

— Vous... ? Et pourquoi? — On ne peut le voir de si bonne heure, répliqua la dame d'un ton aigre. Mon mari travaille; revenez à midi.

— Il me sera difficile de revenir à midi, et peut-être messire Rembrandt sera-t-il fâché de ne point m'avoir vu. Je lui apporte... je veux lui rendre... quelque chose qui lui appartient.

— C'est donc de l'argent ? demanda la vieille en fixant sur maître Nicolas un regard scrutateur.

— C'est un trésor ! répondit le tailleur en supportant ce regard avec un sang-froid héroïque.

Elle hésita quelques secondes encore.

— Entrez, dit-elle à la fin. Aussi bien, si vous me trompez, votre audience ne sera pas longue, et vous ne vous trouverez pas le bon marchand de déranger maître Rembrandt lorsqu'il travaille!... Venez.

Ouvrant alors toute grande la porte, qu'elle avait jusque-là tenue entrebâillée, la vieille femme laissa entrer Barruello, referma soigneusement la serrure, et traversa la cour en faisant signe au tailleur de la suivre. Chemin faisant, ce dernier jeta un coup d'œil sur les quatre dogues qui sortirent en aboyant des niches où ils étaient enchaînés, et il ne put s'empêcher de frémir à la pen-

sée du péril qu'il eût couru la veille, s'il fût tombé au pouvoir de ces redoutables animaux.

Après avoir gravi un perron élevé, et traversé deux vastes pièces désertes et sans meubles, Barruello arriva dans une chambre éclairée par une seule fenêtre ménagée dans le haut du plafond : il y régnait une obscurité assez grande pour que le tailleur restât quelques instans sans pouvoir rien distinguer. Enfin il aperçut, dans un coin, un homme âgé, la tête enveloppée d'un linge blanc, la barbe longue, le visage ridé, et le regard étincelant de cette clarté verdâtre particulière aux yeux de certains animaux. Il peignait, debout, devant un chevalet. En face de lui, dans la partie éclairée par la fenêtre, se trouvait un homme enveloppé d'un linceul, dans l'attitude d'un ressuscité qui sort de la tombe.

Le vieillard continua quelque temps à peindre, sans paraître s'apercevoir de la présence du nouveau venu, et la femme qui avait servi d'introductrice à Barruello alla s'asseoir près d'une haute cheminée, sous laquelle pendait à la crémaillère une marmite enfumée. Près de là, sur un escabeau, gisaient des légumes que la digne ménagère mit dans son tablier, après s'être assise, et continua d'éplucher.

Cependant le tailleur, en attendant que le maître du logis lui adressât la parole, s'était approché doucement du chevalet, et quelle que fût sa préoccupation, il ne put s'empêcher de considérer avec enthousiasme le tableau que terminait Rembrandt : c'était la *résurrection de Lazare*. Debout, sur le premier plan, le Christ, l'œil encore

humide de larmes , disait au mort , avec un geste puissant : *Lazare , levez-vous* ; et Lazare étendait les bras. Des flots d'une lumière divine éclairaient la figure du Sauveur ; les autres personnages restaient plongés dans ces ombres mystérieuses et d'un effet magique , dont Rembrandt trouva seul et garda le secret....

— Sainte Vierge, que cela est beau ! s'écria le petit Antonio.

Au bruit de cette voix claire et argentine, Rembrandt se retourna.

— Pourquoi parles-tu de choses auxquelles tu n'entends rien ?

— Mon père est peintre , et puis j'ai un oncle qui fait aussi de beaux tableaux ! Mon papa me l'a dit souvent , mon oncle est le plus grand peintre de la Flandre.

— Ah ! tu es donc le neveu de Rubens ! car , après moi , je ne connais que lui auquel on pourrait donner ce nom. Dis à ton père que ton oncle Rubens est un grand peintre, mais qu'il n'est pas le plus grand peintre de la Flandre.

— Mon oncle vaut mieux que Rubens , et que vous encore.

— Et quel est-il donc ? demanda dédaigneusement le vieillard.

— C'est Rembrandt.

— Tu es le neveu de Rembrandt , toi ?... Tu serais donc le fils de ce Netcelli que ma nièce a épousé malgré ma défense ?... Va-t'en , je ne veux ici ni de toi, ni de ton père !

L'enfant se mit à pleurer.

— Il faut donc , dit Nicolas , qu'il périsse de

froid et de faim, comme sa mère et sa petite sœur, qui sont mortes la nuit dernière?

— Il lui reste son père.

— Son père ! A force de souffrances et de misères il est devenu fou.

— Mon père, ma mère, ma sœur ! s'écria Antonio tout en pleurs.

Une larme coula aussi sur la joue ridée de Rembrandt.

— Ce que vous me dites là est-il vrai ? Quoi ! Jeanne ! la fille de ma sœur !

— Elle a ce qu'elle mérite, interrompit une voix aigre, la voix de dame Rembrandt, qui, les poings sur les côtés, vint se mêler à l'entretien. Si la folle ne vous eût point désobéi, si elle eût écouté vos conseils et respecté vos ordres, elle ne serait pas morte dans la misère.

— Messire Rembrandt, interrompit Barruello, votre neveu a perdu la raison, votre nièce et sa fille sont mortes ! un cercueil pour elles, du pain pour le père et l'enfant !

Rembrandt regarda sa femme avec hésitation ; celle-ci prit brutalement par le bras Antonio qui sanglottait, et, se plaçant devant le tailleur, qu'elle fit reculer :

— Oui, c'est cela ! s'écria-t-elle, mon mari va se charger d'un fou et d'un enfant mal élevé. Il travaille nuit et jour, et ce sera pour des misérables indignes de ses bontés ! Non, il n'en sera rien tant que je vivrai. Hors d'ici.

— Est-ce là aussi votre pensée, messire Rembrandt ? demanda d'une voix forte le tailleur indigné.

Rembrandt s'était remis à peindre , et ne répondit pas. Barruello arracha l'enfant des mains de la mégère.

— Viens , Antonio , s'écria-t-il , viens ! si ton oncle te repousse , un étranger ne te repoussera pas ! Puisque Dieu t'a placé sur ma route , je ne me détournerai point de toi. Sortons de cette maison pleine d'or où l'on refuse un cercueil à ta mère. Honte et malédiction sur cette famille sans cœur et sans pitié !

En achevant ces paroles , que l'indignation lui arrachait , le tailleur sortit , emmena Antonio , et reprit , désolé , le chemin de son logis.

Chemin faisant , et lorsque sa colère se fut un peu calmée , maître Barruello se mit à méditer sérieusement sur sa position ; mais il eut beau réfléchir , il ne découvrit aucun moyen de sortir d'embarras... Tout à coup une troupe de cavaliers vint à passer si rapidement , qu'il lui fallut se jeter avec précipitation de l'autre côté de la rue , et Antonio , entraîné dans cette brusque évolution , tomba en jetant des cris. A l'instant , le chef des cavaliers s'arrêta , descendit de cheval , et vint s'informer si l'enfant n'était point blessé.

Quand il eut reconnu que rien ne justifiait ses craintes , il glissa une pièce d'argent dans la main du petit garçon , remonta à cheval , et pria le tailleur de lui indiquer la demeure du peintre Rembrandt.

— C'est au bout de la seconde rue à droite , dans le quartier des Juifs , près du cimetière ! Vous êtes riche , vous , seigneur cavalier , vous y recevrez bon accueil.

— Les pauvres n'y trouvent donc point de charité ? demanda le cavalier.

— De la charité ! il n'y en a même pas dans cette maison maudite pour le neveu du maître.

Et Nicolas conta toute son histoire à l'inconnu, qui lui prêta une vive attention. Le récit terminé, l'étranger prit dans sa poche une bourse pleine d'or, en tira quatre pièces et les remit au tailleur.

— Voici, dit-il, pour faire enterrer convenablement les morts et procurer des secours au malade et à l'enfant. Donne-moi par écrit, sur ces tablettes, ton nom et ta demeure. J'irai te voir ce soir, causer avec toi et aviser à ce qu'il nous reste à faire. Tu es un honnête homme et j'estime fort ta conduite. Adieu, à ce soir.

L'étranger piqua des deux son cheval et rejoignit sa suite, laissant maître Nicolas Barruello dans une surprise et une joie qui tenaient de la stupéfaction.

IV.

Lorsque dame Rembrandt fut parvenue à faire sortir de l'atelier Nicolas Barruello, et à soustraire son mari aux reproches et aux malédictions du tailleur, le vieillard, se rapprochant du chevallet, reprit la palette et les pinceaux ; mais c'est en vain qu'il voulut continuer son œuvre : sa main tremblante ne pouvait placer convenablement les tons de la couleur, et une vive préoccupation l'empêchait de prêter l'attention nécessaire au travail commencé. A trois ou quatre reprises, il vou-

lut retoucher la tête ébauchée du Christ , mais jamais il ne fut content de ses corrections. Transporté de colère , il jeta ses pinceaux , croisa les bras en regardant la toile , et finit par tomber peu à peu dans une rêverie profonde. Bientôt ses pensées se reportèrent vers les souvenirs de sa jeunesse. Orphelin , que serait-il devenu sans la tendresse dévouée de sa sœur Louise ? ne lui avait-elle point prodigué les soins d'une mère , n'avait-elle point veillé sur lui comme l'ange qui jadis conduisit le jeune Tobie à travers les périls d'un long voyage ? Et l'orphelin d'une de ses sœurs , il refusait de l'entendre ; il lui fermait sa porte ! Combien la douleur et l'expérience ont changé son cœur ! Sans doute Marguerite est coupable d'avoir bravé sa défense en épousant un peintre italien sans talent et sans fortune ; mais il serait trop cruel de punir sa désobéissance , même après la mort. Oui , pensa-t-il , les malheurs de cette famille ne sont que les conséquences de ses fautes , mais il n'en faut pas moins venir à son aide !

Il se leva brusquement , fouilla dans la large poche de son pourpoint , et en tira une bourse de cuir. Il compta un à un , et en examinant avec attention chaque pièce , cinq à six écus ; puis il appela sa femme. Celle-ci quitta , non sans murmurer , le coin de la cheminée , où elle avait repris ses travaux de cuisine ; mais quand elle vit l'argent que le peintre tenait dans la main , elle recula de surprise et de colère , car elle devina sans peine , à l'embarras de Rembrandt , l'usage qu'il voulait faire de cette somme.

— Ah ! ah ! c'est donc argent comptant que

vous payez les insultes ? Du moment où l'on saura cette belle conduite, les pratiques ne vous manqueront point ! Si vous avez de l'argent à ne savoir qu'en faire , achetez un pourpoint à votre fils qui va les coudes percés ; ou plutôt , remettez ces pièces dans votre bourse et abandonnez à leur juste sort les infirigans et les mauvais sujets !

Rembrandt fronça le sourcil , et le regard qu'il jeta sur sa femme la fit taire sur-le-champ.

— Quand j'ai pris pour femme une paysanne, une servante , répondit-il, j'ai agi de la sorte pour être obéi ; vous porterez sans retard cet argent chez le tailleur Barruello. Allez , je veux que ma nièce soit honorablement enterrée , et que son fils et son mari ne manquent de rien.

Dame Rembrandt comprit qu'il fallait obéir cette fois sans répliquer : elle mit sa cape en murmurant et changea de chaussure pour sortir ; Rembrandt reprit sa palette et ramassa ses pinceaux , avec lesquels jouait un gros singe. Le cœur moins gonflé, la conscience moins lourde , il allait se remettre au travail , quand la sonnette de la porte extérieure fut agitée tout à coup si violemment , qu'elle faillit se briser. Ace bruit inattendu, Rembrandt tressaillit , et sa main , que cette secousse fit dévier, traça sur le tableau une longue balafre de couleur qui couvrit la tête de la figure principale. Au blasphème que proféra le peintre en voyant ce désastre , dame Rembrandt répondit par une exclamation de colère.

La sonnette fut agitée de nouveau et encore plus violemment peut-être que la première fois.

Bondir d'un saut à la porte et l'ouvrir , l'inju-

*

re sur les lèvres , fut pour la vieille femme l'affaire d'un instant !... Sa rage se changea subitement en stupéfaction, car celui qui tirait la sonnette avec tant de brusquerie était un jeune page à la physionomie effrontée : un nombreux cortège de cavaliers , parmi lesquels on remarquait une femme jeune encore , entourait la porte.

Le cavalier qui semblait le chef de la troupe prit la parole :

— Faites savoir à votre maître qu'un étranger, arrivé d'Anvers pour lui acheter des tableaux , désire être admis près de lui.

Apaisée par les manières dignes et pleines d'élégance de l'étranger , dame Rembrandt ouvrit la grande porte de la maison et fit entrer les cavaliers dans la cour. Tandis qu'elle refermait la porte, toute la troupe mit pied à terre ; et, à l'exception du page qui resta pour garder les chevaux , les personnes qui composaient la suite de l'étranger gravirent le perron avec leur chef et pénétrèrent dans l'atelier, sous les auspices de dame Rembrandt, qui leur servit de guide à travers les labyrinthes des corridors.

Quand Rembrandt vit entrer cette nombreuse société dans son atelier, son visage prit une expression non équivoque de mauvaise humeur, et ce fut en se levant, d'un air rechigné, et non sans reporter avec regret ses regards sur son travail interrompu, qu'il répondit aux salutations du brillant visiteur. Ce dernier prit un escabeau et s'assit sans façon à côté du peintre, tandis que tous les autres se tenaient respectueusement au fond de l'atelier, de manière à ne point entendre leur con-

versation. C'était, d'ailleurs, un spectacle curieux et plein d'intérêt que celui offert par ces deux hommes si différens entre eux, mais qu'il suffisait de voir pour comprendre aussitôt que ni l'un ni l'autre ne pouvait être d'une nature vulgaire. Le premier, d'une taille haute, bien prise et pleine d'élégance, quoiqu'il fût âgé d'environ cinquante ans, semblait n'avoir rien perdu des avantages de la jeunesse. Il portait avec aisance un riche pourpoint de velours brodé que faisait valoir une noble tournure, et son front large s'épanouissait sous un grand feutre couronné d'une magnifique plume noire. Son regard vif pénétrait jusqu'au fond de la pensée; on ne pouvait résister à la séduction de son charmant sourire, sa main blanche et délicate eût été enviée par une femme. Chez le second, au contraire, tout révélait une vieillesse anticipée, produite par le travail, le chagrin et les passions. Petit, courbé, gros, mal affublé d'une houppelande qui ne valait pas quatre escalins, il semblait étranger aux soins les plus vulgaires de la propreté. Ses cheveux, ramassés en désordre sous un chiffon jadis blanc, commençaient à grisonner, et mille rides sillonnaient son visage. Mais on devinait aisément qu'une intelligence forte se cachait sous cette grossière enveloppe; on ne pouvait supporter le regard clignottant qui s'échappait de ses yeux verts; enfin un artiste eût hésité à établir une préférence entre ces deux types d'hommes si différens, mais qui, sous une apparence brillante ou sombre, révélaient également la grandeur.

Tandis que Rembrandt jouait avec son singe,

hideux animal qu'avec un peu de superstition on eût pu regarder comme le démon familier du magicien logé dans ce taudis, le nouveau venu examinait avec une attention profonde le tableau commencé et laissait échapper des paroles de surprise et d'admiration.

— Quelle magie de couleur ! quelle fraîcheur ! quelle vie dans les carnations ! l'école vénitienne n'a rien produit qui puisse lutter avec cette toile. . maître Rembrandt, il faut qu'elle m'appartienne.

— Cela est impossible ! ce tableau m'est commandé par la princesse Clara Eugenia, qui me le paie mille florins.

— Je vous en donne quatre mille, et le tableau est à moi. Par saint Paul ! ma galerie serait dés-honorée, si un pareil chef-d'œuvre, au lieu de briller dans ma demeure, ornaît le palais de la gouvernante des Pays-Bas ; Van Dick, remets quatre mille florins à messire Rembrandt.

— Van Dick ! répéta Rembrandt avec surprise. Qui donc êtes-vous pour que Van Dick vous serve d'écuyer et de trésorier ?

— Je suis Pierre-Paul Rubens, et j'arrive d'Anvers pour vous voir.

— Rubens ! fit Rembrandt en regardant son rival des pieds à la tête. Puisque vous êtes un confrère, vous savez que le temps est précieux ; je me remets au travail ; il faut gagner sa vie, ajouta-t-il avec un soupir hypocrite. Moi, je n'ai pas les moyens, hélas ! de payer des tableaux quatre mille florins.

Il y avait dans ces paroles menteuses tout l'aplomb et toute l'ironie de l'homme qui comptait

dans ses caves les trente tonnes d'or qu'on y trouva le lendemain de sa mort.

Rembrandt reprit donc ses pinceaux, et le tableau fut achevé en moins d'une heure, qui se passa silencieuse et durant laquelle Rubens, muet et respirant à peine, resta penché sur le fanteuil de l'artiste. Il jetait des regards avides sur la palette, et il cherchait à pénétrer par quels secrets le vieillard arrivait à obtenir ces merveilleux effets de lumière et d'ombre qui caractérisent sa manière.

Le tableau fini, Rembrandt se leva, et présentant la toile à Rubens :

— Il n'est point encore midi; avant le soir je puis entreprendre et terminer un autre ouvrage, acceptez celui-ci, comme un témoignage de mon admiration pour vous. Si quelquefois j'ai passé les nuits sans dormir, c'était en pensant aux succès de mon rival.

— Je ne suis point votre rival, mais votre disciple, maître; et pour vous le prouver, laissez-moi prendre cette toile neuve que je vois là-bas et ces pinceaux dont vous venez de vous servir. Je vais tâcher d'imiter votre manière. Avance, Hélène, et viens t'asseoir dans cette partie de l'atelier que le jour éclaire; place sur ta tête ce chapeau de paille et montre-toi un modèle docile.... Messire Rembrandt, je vous présente ma femme.

Rembrandt regarda la charmante créature avec un sourire sardonique. Puis, appelant la vieille accroupie dans la cheminée, il la prit par la main, et parodiant le salut de son visiteur :

— Cette femme est la mienne, dit-il avec un

grossier cynisme; messire, souffrez que je vous la présente.

Cependant Rubens s'était mis à l'œuvre, mais sans interrompre toutefois l'entretien.

— J'étais vivement inquiet de vous il y a quelques semaines, dit-il; on avait répandu à Anvers le bruit de votre mort, et un brocanteur de tableaux montrait même une lettre de votre fils qui confirmait cette nouvelle.

Rembrandt rit d'un rire encore plus cynique qu'à l'instant où il présentait sa femme à Rubens:

— J'avais besoin, dit-il, de six mille florins pour achever de payer ma maison : cette ruse me les a valus, en faisant acheter mes tableaux deux fois plus cher... Mais pardon ; voici l'heure de mon repas, je n'ose vous proposer de le partager avec moi. D'ailleurs, votre suite est trop nombreuse pour un pareil ordinaire. Que voulez-vous ? il n'est pas donné à tous les peintres de devenir, comme vous, un ambassadeur et un prince. Je n'ai point reçu la moindre faveur des rois d'Espagne et d'Angleterre, je ne suis chevalier d'aucun ordre, et toute ma suite se compose de mon singe, de ma femme et de mon fils Titus, quand il se trouve à Cologne. Catherine, sers-moi mon potage et le diner.

Dame Rembrandt, qui comprit la pensée de son mari, s'associa merveilleusement au cynisme qu'il voulait étaler devant la suite fastueuse de Rubens; elle couvrit une table, placée au milieu de l'atelier, d'une nappe grossière à carreaux blancs et bleus, apporta deux assiettes de terre cuite, et se mit à puiser, dans une terrine de même matiè-

re , avec une grande cuillère de bois, un potage épais, mélange de légume et de pain; elle compléta ce dîner par un maigre morceau de bœuf , des harengs salés, du fromage et un pot de bière.

Rembrandt fit honneur au repas et mangea en homme de robuste appétit. Quand il se leva de table, la tête que peignait Rubens se trouva terminée: c'était le fameux *chapeau de paille*, tableau peint sous l'inspiration de Rembrandt, et dans lequel Rubens a su reproduire le vivant coloris et les mystérieux prestiges de lumière et d'ombre qui caractérisent le vieux maître de Cologne.

Rembrandt regarda la toile sublime avec une joie forcée et dans laquelle perçait autant d'admiration que de jalousie.

— Nous voilà quittes, dit-il, ou plutôt je gagne à l'échange.

— Nous ne sommes point quittes, maître ! Sans vous, sans la leçon que vous m'avez donnée en me permettant de vous voir peindre, je n'eusse point fait ce portrait, mon meilleur peut-être. Permettez-moi donc, en retour, de vous offrir cette caisse d'argenterie que j'ai fait fabriquer pour vous , et qui porte votre chiffre. Chaque fois que vous vous en servirez, elle vous rappellera votre admirateur, votre élève... et votre ami, si vous me permettez ce titre.

Rembrandt regarda le magnifique présent de Rubens avec indifférence, tandis que dame Cathérine en examinait avidement toutes les pièces, richement ciselées.

— Vous êtes un grand seigneur , messire Rubens, et il est du devoir d'un pauvre artiste com-

me moi d'accepter les dons que lui fait son protecteur et son Mécène, reprit-il, non sans ironie. Voilà qui vaut mieux que nos cuillères d'étain, n'est-ce pas, vieille Catherine? Allons, mets cela de côté, car le moment arrive où je cesse d'être peintre. Une fois deux heures sonnées, je deviens négociant. Les juifs et les marchands avec lesquels je fais des affaires vont venir me trouver, et j'aperçois sur le perron maître Lévi Zacharie, marchand de soie. A quelle auberge êtes-vous logé seigneur Rubens, pour que j'aie, demain ou ce soir, vous présenter mes respects et vous baiser les mains?

— Je suis logé chez le gouverneur de la ville, le comte de Penâflor. Adieu, maître; à ce soir.

— A ce soir, répliqua Rembrandt, qui s'inclina servilement jusqu'à terre.

A un signe de Rubens, Hélène et toutes les personnes de sa suite se retirèrent. Chacun remonta à cheval, et le brillant cortège partit au galop.

Rembrandt les suivit des yeux quelque temps avec mélancolie.

— C'est un prince! murmura-t-il, c'est un roi! Il jouit splendidement de la vie!... Peut-être a-t-il raison; peut-être suis-je un insensé de vivre obscur et pauvre.... Pauvre! oui, je le suis malgré mes richesses... Qu'importe? puisque je tiens là, dans cette cave, enfermé sous cette clé qui ne me quitte jamais, de quoi satisfaire à des caprices d'empereur! Dépense follement le prix de tasueur, Rubens; moi, j'ai là ma puissance, ma vie, mon trésor. Pouvoir, n'est-ce pas avoir?

En disant cela, il détacha une clé du trousseau qui pendait à sa ceinture, et après avoir regardé

si personne, pas même sa femme, ne pouvait l'espier, il ouvrit une porte ménagée dans l'intérieur de la muraille, et qui donnait sur un petit escalier. Il alluma ensuite une lanterne, referma la porte sur lui, descendit avec précaution quatorze marches humides, et arriva à une seconde porte, qu'il ouvrit comme la première. Alors il se trouva dans une cave remplie de hautes tonnes pleines de pièces d'or; il s'arrêta devant chacune de ces tonnes, fit amoureusement reluire à la clarté de sa lanterne cet amas de florins, et quand il les eut bien caressés d'un regard, bien palpés de la main, bien fait sonner à ses oreilles :

— Rubens ! s'écria-t-il, tu n'es qu'un vaniteux et un fou ! Fi de l'orgueil et de la prodigalité ! Le bonheur, le paradis, c'est la possession d'un pareil trésor !

Tout à coup un bruit léger se fit entendre ; l'ouïe fine et défiante de Rembrandt reconnut le bâillement de la porte extérieure qui s'ouvrait. Aussitôt, par un bond d'une légèreté juvénile, il s'élança sur l'escalier, se jeta dans l'atelier, tira précipitamment le panneau qui cachait l'entrée de la cave, et accourut au-devant des visiteurs. Les mains tremblantes, les lèvres contractées, il cherchait à lire sur leurs visages ; mais quand même le vieux peintre ne fût pas arrivé assez à temps, il eût été impossible aux arrivans de s'apercevoir de rien, grâce à l'obscurité qui régnait dans l'atelier.

— Salut au compère Salomon Lirch, et vous, compère Samuel Netscham, soyez le bien-venu ! leur dit-il d'une voix encore haletante et mal as-

surée; est-ce quelque bonne affaire qui me vant si tard votre visite ?

— Pour mon compte, je viens vous proposer un marché d'or ; le marchand Lannaer a besoin de mille florins.

— Je les lui prêterai au denier vingt ; mais il déposera en gage chez moi des marchandises pour le double de la somme.

— Je vais lui faire connaître vos conditions.

— Quant à moi, reprit l'autre, tandis que le courtier juif s'éloignait, j'ai à vous acheter un tableau pour le maréchal d'Isenghien.

— Voici son affaire; c'est le portrait d'un rabbin, qui, faute d'argent, n'a pu le retirer de chez moi.

— Quel prix y mettez-vous ?

— Mille florins.

— Mille florins !

— Vous venez d'entendre que j'ai promis cette somme au compère Netscham. Si vous ne voulez point me la donner, il faut que je songe à me la procurer chez un autre, car je n'ai point un seul escalin au logis.

— Je vais vous faire ma reconnaissance de la somme payable à trois mois.

— Payable à l'instant, compère. Un pauvre artiste comme moi peut-il attendre le prix de son travail quotidien ? Il vit au jour le jour, et vous voulez qu'il attende trois mois le prix d'un tableau ! A l'instant, vous dis-je, maître Salomon, ou bien je vais porter ce tableau à la vente de mes gravures qui doit se faire à sept heures.

— Quelle singulière idée de faire à pareille

heure une vente d'objets d'art ! Rembrandt sourit.

— Si vous étiez connaisseur, mon cher brocanteur de tableaux, vous sauriez qu'à la lampe on ne peut s'apercevoir de la défectuosité de certaines épreuves qui se vendent ainsi au même prix que les bonnes.... Je vous dis cela à vous, parce que vous ne faites trafic que de peintures... Mais c'est assez causer, il faut que j'aille à cette vente voir un peu comment s'y passent les choses. Prendrez-vous ou non ce portrait pour mille florins comptant ?

Maître Lirch, après quelques nouvelles observations que Rembrandt ne voulut point entendre, finit par payer la somme demandée, emporta le tableau, et laissa seul Rembrandt.

Celui-ci, après s'être assuré qu'il avait bien fermé les portes de la cave, alla chercher dans la cour un de ses gros dogues et le lâcha dans l'atelier pour y faire la garde durant son absence, ensuite il s'enveloppa d'un manteau râpé, couvrit sa tête d'un chapeau à grands bords, et sortit, non sans avoir éteint la lampe qu'il avait allumée pendant son entretien avec les juifs. Il dirigea d'abord ses pas vers le centre de la ville, dans une grande maison où se faisaient les ventes par adjudication publique. Son chapeau sur les yeux, le visage caché dans son manteau, il se glissa doucement parmi la foule. Un homme monté sur une table vendait à l'encan des tableaux, au milieu d'un grand concours de chalands, car ce genre de commerce était, à cette époque, devenu fort lucratif dans les Pays-Bas, et servait de motif

aux spéculations et à l'agiotage. Il y avait des baisses et des marchés à livrer à terme, et mille autres jeux, tels que les fonds publics en produisent en France aujourd'hui. Après avoir exposé aux enchères des tableaux de Miéris et de Gérard Dow, le crieur mit en vente une gravure de Rembrandt.

— Gravure avant la lettre! *Junon Couronnée.*

— Mais, dit quelqu'un, maître Rembrandt a déjà mis en vente cette gravure de *Junon*.

— Elle n'était qu'à demi terminée; aujourd'hui elle se trouve complète et finie. Voyez, il n'y avait pas de couronne sur la tête de la figure principale; cet oubli est réparé maintenant.

— Mais c'est un accessoire de peu d'importance.

— Si vous n'achetez point, ne critiquez pas non plus, répliqua le crieur d'un ton capable. — A trente escalins.

— A quarante.

— A cinquante.

— A quatre-vingts.

— A cent.

Après cette enchère il se fit un silence profond.

— Cent escalins! répéta d'une voix aiguë le crieur. Cent escalins! personne ne dit mot.

Déjà le jeune homme qui avait offert cette somme, étendait les mains vers la gravure, quand une voix, partie du milieu de la foule, cria.

— Cent dix.

Le jeune homme, piqué de cette enchère tardive et inattendue, riposta: Cent vingt.

— Cent trente ! fit la voix.

— Cent quarante.

— Cent cinquante.

— Qu'il la prenne, dit le jeune homme en se désistant. Payer plus cher, serait en donner trois fois la valeur.

Le crieur se prit à rire.

— Maître Rembrandt, fit-il, cette gravure vous appartient ; car, c'est vous qui avez poussé l'enchère à cent cinquante escalins.

Tous les yeux se portèrent sur celui à qui s'adressaient ces paroles. Mais sans se déconcerter le moins du monde :

— Je me félicite d'être arrivé assez à temps pour conserver cette épreuve. Je l'avais envoyée par mégarde à la vente, et tout à l'heure j'étais désespéré de cette maladresse. Elle est trop belle et trop précieuse pour que je puisse songer à m'en séparer. Puisque le seul moyen de la garder était d'enchérir, j'ai enchéri.

— Reste à savoir, dit le jeune homme, si un peintre peut être admis à enchérir sur ses propres ouvrages ; il y aurait là matière à discussion. Cependant, pour tout concilier, je vous offre deux cents escalins de cette épreuve ; laissez-la-moi.

— C'est un sacrifice que je vous fais, mon maître, mais il faut que je supporte la conséquence de mon étourderie. Prenez donc cette gravure pour deux cents escalins.

Et il se retira, non sans pousser un profond soupir, et comme s'il eût beaucoup regretté cette épreuve des plus médiocres.

— Puisque l'on me sait ici, se dit-il, je ne puis

plus y rester pour enchérir sur mes ouvrages, afin de les faire mieux vendre. Je vais rendre visite à cet artiste grand seigneur, qui s'appelle Pierre-Paul Rubens.... Oh ! mon Dieu ! quelle foule inonde les rues ! le canon gronde, les fenêtres sont illuminées ! Quel événement est-il survenu ? Voici les Sermens d'arbalétriers en uniforme ; les archers les suivent musique en tête, et j'aperçois les arquebusiers qui marchent au pas et mèche allumée. — Hé ! messire le bourguemestre, pourquoi donc vous êtes-vous paré de vos habits de gala, et d'où vient ce tumulte dans la ville ?

Messire Antoine Van-Opsom, bourguemestre de Cologne, prit le bras de Rembrandt et entraîna le peintre.

— Si vous voulez le savoir, il faut m'accompagner, lui dit-il, car je n'ai point le temps de m'arrêter pour discourir. Une importante nouvelle vient d'arriver à Cologne. Les Provinces-Unies rentrent sous la domination de l'Espagne, et les états-généraux font soumission. Ces grands évènements sont l'ouvrage de messire Rubens, qui a négocié les traités, et toutes les corporations se réunissent, afin d'aller le complimenter, le bourguemestre et les échevins en tête. Écoutez les exclamations de la foule : *Vive le roi d'Espagne ! Vive Rubens ! Vive le bienfaiteur des Provinces-Unies !*

Rembrandt tira doucement son bras de dessous le bras du bourguemestre.

— Eh quoi ! vous ne venez point avec moi complimenter messire Rubens ?

— Non, il se fait tard, ma femme m'attend

et pourrait s'inquiéter de ne point me voir revenir.
Adieu.

En disant cela, il se replongea dans la foule.

— Vive Rubens ! vive le bienfaiteur des Provinces-Unies, répétait-il en s'éloignant ; cet homme fait donc tous les métiers et réunit toutes les gloires?... Après tout, il peut être un plus habile négociateur que moi... Je suis bien curieux pourtant de savoir si la postérité admirera ses tableaux autant que les miens.... Le vieux Rembrandt, au bout du compte, a bien aussi sa valeur.... Mais rentrons, car la foule augmente, les cris redoublent, et cet enthousiasme m'est à charge !

Il hâta le pas, mais au moment où il allait sortir de la rue, les acclamations s'élevèrent avec tant de force, qu'il se retourna pour en connaître le motif. C'était Rubens qui se montrait au balcon du gouverneur, et qui saluait le peuple. Rembrandt reprit sa marche avec précipitation et regagna son logis.

— Qu'as-tu donc ? lui dit sa femme. Te voilà pâle ! Serais-tu malade ? Ah ! mon Dieu, tu as déchiré ton pourpoint, et ta main serrée en tien encore le morceau ? Qu'as-tu donc ?

— Rien, répondit-il d'un ton bourru, cela ne te regarde pas.

— Insensé que je suis ! se dit-il, quand il se trouva seul, et en se laissant tomber dans son vieux fauteuil de cuir, insensé que je suis d'être jaloux de cet homme !

Puis il ajouta en soupirant, les yeux fixés sur le lambeau de son pourpoint. — Je crains bien

que personne ne puisse me le raccommoder ; il faudra que je m'en fasse faire un neuf !

V.

En recevant des mains du cavalier inconnu un secours inespéré ; maître Nicolas Barruello se fit des reproches amers d'avoir pu douter de la Providence. Il rentra chez lui le cœur léger, et il fallut tout l'aspect désastreux de sa pauvre demeure pour effacer de son visage l'expression de joie qui était venue un instant l'animer ; mais si l'espérance le quitta devant les cadavres de l'enfant et de la jeune femme, du moins il put se préserver d'un découragement complet. Chemin faisant, il avait acheté du pain, quelque peu de viande cuite et un cruchon de bière ; il déposa ces provisions sur la cheminée, et commença d'abord par réparer le désordre de son logis. La petite fenêtre, dont par bonheur le châssis était intact, fut remise en place, et maître Nicolas, qui se piquait, comme on dit en Flandre, d'être un *Jean-fait-tout*, substitua lui-même des vitres neuves aux vitres cassées, balaya la neige et les débris qui jonchaient le sol, ralluma le feu et se prépara, non sans hésiter, à remplir des devoirs bien autrement pénibles, et que, par une répugnance instinctive, il avait différés jusque-là. Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que d'ensevelir les morts. Pâle, le cœur palpitant, les mains tremblantes, il s'arma du signe de la croix, et ce fut agité de mille craintes superstitieuses, qu'il pénétra dans le ca-

binet où gisaient la femme et l'enfant de Netcelli. Il considéra pendant quelques minutes, d'un œil timide, ces corps froids, défigurés, immobiles, et ses regards ne s'en détournèrent que pour se porter avec terreur dans l'appartement. Quand il se fut assuré que des fantômes n'erraient point autour de lui, maître Nicolas, sans triompher tout-à-fait de ses folles terreurs, parvint néanmoins, en murmurant de nombreuses prières, à remplir ces tristes devoirs, et à ensevelir convenablement les deux cadavres. Il allait rentrer dans la mansarde, quand soudain un bruit inattendu le fit frissonner. Derrière lui des pas lourds venaient de retentir. Il se retourna, le front baigné d'une sueur froide : c'était Netcelli, qui, s'étant mis en possession du pain laissé sur la cheminée, cherchait à se cacher dans quelque coin où il pût le dévorer à son aise. Cette action brutale inspira plus d'horreur encore à maître Nicolas que la vue des cadavres.

— Hier, se dit-il, cet homme se dévouait avec un courage sublime pour sauver sa famille ; aujourd'hui le voilà qui, sans une pensée, sans un souvenir, ne garde plus en présence de leurs saintes dépouilles d'autre sentiment qu'un instinct grossier ! Hier c'était un ange ! aujourd'hui c'est moins qu'un animal !

Son cœur allait encore murmurer contre la Providence, mais il se hâta d'étouffer, par une prière, les doutes indignes d'un chrétien qui allaient l'assaillir ; et après s'être bien assuré que le petit Antonio se trouvait plongé dans un profond sommeil, il se rendit à la sacristie de la pa-

roisse voisine, afin de faire savoir au prêtre chargé de recevoir ces déclarations que deux personnes étaient mortes chez lui, la veille, et de réclamer pour elles des prières et la sépulture en terre sainte. Le sacristain connaissait beaucoup maître Nicolas, auquel il donnait quelquefois ses vieilles soutanes à raccommoder. Il fit asseoir le tailleur, lui versa deux doigts d'eau-de-vie, et après l'avoir complimenté sur sa conduite charitable, il lui fit bon marché des frais de l'enterrement, et arrangea les choses de façon que les trois pièces d'or qui restaient intactes dans la poche du digne homme ne fussent pas entamées. La bienveillance du vieux prêtre rendit un peu de courage à Barruello, qui se rendit de l'église chez un menuisier du quartier. Celui-ci, comme le sacristain, voulut s'associer à la bonne action du tailleur, se mit à l'œuvre sur-le-champ, et ne consentit à recevoir que le prix de son bois. En outre, comme il avait l'habitude de déposer lui-même les corps dans les cercueils qu'il fabriquait, il évita ce devoir pénible à son voisin, et alla de son propre mouvement clore la bière qui reçut à la fois la mère et la petite fille..... Aux coups de marteau de l'ouvrier, Antonio s'éveilla et se prit à pleurer en appelant sa mère. L'idiot, effrayé, se leva aussi, mais ce fut pour chercher dans la chambre un coin plus obscur où il pût achever librement son repas.

Cependant maître Nicolas sans même songer à réparer ses forces, mettait ses habits des bons jours, et courait de temps en temps à la fenêtre pour voir si son généreux protecteur n'arrivait pas; mais l'heure s'écoula sans que parût celui

qu'il attendait avec tant d'impatience. Aussi, quand le prêtre, accompagné d'un enfant de chœur qui portait la croix, vint enlever le cercueil, maître Nicolas et le petit Antonio suivirent seuls le cortège. Le menuisier et trois autres voisins s'étaient chargés de transporter la bière à bras d'homme, suivant l'usage du pays. Barruello jouissait d'une si grande estime dans le quartier, que chacun s'était empressé, en cette occasion, de lui offrir ses services. En revenant du cimetière, le tailleur s'enquit d'une voisine, à laquelle il avait confié la garde de son logis, si quelqu'un n'était pas venu le demander. Elle n'avait vu personne. Maître Nicolas, désappointé, poussa un profond soupir.

— Voilà bien les riches, se dit-il avec amertume, l'un repousse ses plus proches parens tombés dans l'indigence, et quand ils sont morts, il leur refuse même un cercueil ; l'autre ne tient pas compte des promesses qu'il a prodiguées et qu'on ne lui demandait pas. Ah ! maître Eustache, ajouta-t-il, en s'adressant au menuisier qui restait là debout devant lui ; remercions Dieu de nous avoir laissés pauvres.

— Vous avez peut-être raison, voisin, répliqua l'homme au rabot, qui semblait ne point partager tout-à-fait ces sentimens philosophiques. Si vous étiez plus riche, pourtant, la question de savoir ce que vous allez faire de ce petit garçon et de ce pauvre fou vous embarrasserait beaucoup moins.

— Mon parti est pris depuis long-temps à cet

égard , répondit le tailleur avec simplicité : je n'abandonnerai pas ceux que tout le monde abandonne. Tant que j'aurai un morceau de pain , je le partagerai avec eux , et Dieu merci , maître Eustache , nous avons une aiguille et des doigts pour gagner même un peu mieux que du pain.

— Par Notre-Dame , vous êtes un brave homme , maître Nicolas , répondit le menuisier avec effusion , et je ne vous laisserai point accomplir tout seul cette bonne action. Je veux prendre Antonio en apprentissage chez moi , et s'il plaît à Dieu , j'en ferai le premier ouvrier du pays.

Maître Nicolas , trop ému pour parler , tendit la main au digne ouvrier , en signe de conclusion du marché , et tous les deux passèrent la soirée , assis auprès du feu , à vider quelques pintes de bière.

Avant de terminer ce chapitre , il faut expliquer au lecteur pourquoi maître Barruello n'avait point reçu l'argent que Rembrandt lui avait envoyé , et par quel motif aussi Rubens n'avait pas tenu sa promesse.

Dame Catherine avait profité de l'arrivée de Rubens chez elle pour ne point remplir les ordres de son mari , en s'appropriant l'argent destiné à maître Nicolas ; enfin , le même courrier qui était venu apporter à La Haye la grande nouvelle politique pour laquelle toute la ville avait été mise en rumeur , mandait en outre au négociateur de partir sur-le-champ pour Bruxelles , où l'attendaient la récompense de ses talens diplomatiques et une mission plus importante encore. Au mi-

lieu des agitations d'un départ inattendu, Rubens avait oublié tout-à-fait le pauvre tailleur et l'engagement qu'il avait pris de le revoir.

VI.

Dix années après son premier voyage à Cologne, Rubens dut une seconde fois venir dans cette ville; chargé par le roi d'Espagne, Philippe II, de former, pour le palais de l'Escorial, une collection des tableaux les plus distingués de l'école flamande, il résolut de ne s'en rapporter qu'à lui-même du choix de ces tableaux, et il se rendit dans les différentes villes de la Flandre, afin de visiter les ateliers les plus célèbres. Ce fut à Rembrandt, on le devine aisément, qu'il résolut d'abord de s'adresser. Dès qu'il mit le pied dans la cour de l'antique maison, Rubens s'émerveilla des changemens qu'elle avait subis. Rien n'annonçait pourtant que l'opulence du propriétaire se fût augmentée; mais tout rendait témoignage des soins intelligens par lesquels une main habile et infatigable ne cessait d'améliorer sans relâche cette demeure, autrefois négligée jusqu'à l'abandon. Les cuivres des serrures étincelaient comme de l'or, on pouvait marcher hardiment sur les degrés du perron, obstrués autrefois par toute sorte de débris; enfin on avait rangé, le long de l'escalier, des vases de porcelaine grossière, dans lesquels s'épanouissaient les têtes verdoyantes d'orangers en fleurs.

Les changemens survenus dans l'intérieur de l'habitation étaient encore plus considérables, et

les-dalles en brique du corridor , dont jadis il eût été difficile de reconnaître la couleur , se montraient maintenant parées d'une pourpre vive et luisante , grace au vermillon et à la cire ; des rideaux d'une étoffe commune, mais d'une merveilleuse fraîcheur, se drapaient autour des fenêtres, et enfin , comme sur le perron , des fleurs se montraient partout et répandaient dans chaque pièce un parfum délicieux. Dès le premier tintement de la sonnette , une servante jeune et robuste s'était empressée d'accourir. Rubens , en la suivant , ne retrouvait plus rien du logis d'autrefois. Un petit salon précédait l'atelier de Rembrandt. Là se tenait une vieille dame dont les manières annonçaient cette élégance attractive qui provient encore plus d'une organisation harmonieuse que de l'habitude du monde. Les regards de Rubens se reposèrent avec charme sur cette physionomie douce et régulière. Petite, arrivée à cet embonpoint qui ne messied pas aux personnes d'un âge mûr, cette dame était vêtue d'une robe de laine de couleur brune , sur les plis sombres de laquelle se détachaient avec splendeur une grosse chaîne d'or et un trousseau de clés qui pendait à sa ceinture. Une collerette d'une blancheur de neige , plissée avec un soin minutieux , entourait son cou ; enfin de magnifiques cheveux blonds, dont le temps n'avait en rien altéré les nuances cendrées , se relevaient noués sur le haut de la tête et laissaient le front entièrement découvert. Rubens s'inclina respectueusement devant elle et se nomma.

— Messire Rubens ! s'écria-t-elle. Vraiment mon frère va se trouver bien fier et bien heureux de

recevoir un pareil hôte, car vous êtes notre hôte n'est-il pas vrai? Messire Rubens n'a point songé à recevoir l'hospitalité d'un autre que de son admirateur et de son émule Rembrandt?

Et comme Rubens s'excusait :

— S'il en était autrement, messire, il faudrait sur l'heure réparer votre faute, oui, votre faute, répéta-t-elle avec un aimable sourire et en levant sur l'artiste ses grands yeux bleus. Si, du moins, vous ne dormez point sous notre toit, vous prendrez place à notre table. Je suis une gardienne trop fidèle de l'honneur de notre famille pour vous laisser accepter d'une autre personne un seul verre d'eau.

En prononçant ces paroles avec un accent de bienveillance familière qui témoignait que Rubens n'était point traité en étranger chez Rembrandt, elle ouvrit la porte de l'atelier :

— Mon frère, dit-elle, voici messire Rubens,

L'atelier avait subi moins de changement que le reste de la maison; néanmoins la poussière s'en trouvait à peu près bannie, et à la place de l'ignoble cheminée qui servait jadis à faire la cuisine, s'élevait un grand poêle de faïence. Rembrandt, au nom de Rubens, se leva et vint au-devant de lui.

— Salut au roi d'Anvers, dit-il; mais qu'a donc fait Votre Grandeur de sa suite accoutumée?

A cet accueil ironique la rougeur monta au visage de Rubens.

— C'est une attention que mon frère comprend et dont il vous sait gré, se hâta d'interrompre la sœur de Rembrandt. Le vieux peintre regarda sa

sœur, et son visage s'éclaira tout à coup ; il tendit la main à Rubens.

— Voilà long-temps que nous ne nous sommes vus ! Bien des évènements se sont passés depuis ce jour. Je suis devenu veuf ; la vieille Catherine que vous savez est morte... Dieu soit loué !

— Mon frère ! mon frère ! interrompit sa sœur.

— Louise, ma sœur, est venue demeurer avec moi ; elle a tout quitté pour son frère. Elle se dévoue à me soigner ; que dis-je, à me servir ! c'est un ange, Rubens ; en vérité, c'est un ange !

Il essuya, du revers de la main, une grosselarme qui glissait sur ses joues ridées, et Rubens ému regarda respectueusement Louise, qui rougit comme une jeune fille.

— Vous recevrez aujourd'hui, j'en suis sûr, une meilleure hospitalité que celle que je suis honteux de vous avoir donnée il y a dix ans. Louise s'entend merveilleusement à bien accueillir ; seulement elle dépense un peu trop, et quand on n'est qu'un pauvre artiste, on a tant de mal à gagner sa vie !... Mais qui vient nous interrompre ? Dieu me pardonne, c'est maître Nikeleker le tabellion. Bienvenue à vous, mon digne ami.

Louise se hâta d'aller à l'homme d'affaires.

— Mon frère est occupé, dit-elle, il ne peut s'entretenir en ce moment avec vous.

— J'apporte une trop bonne nouvelle, ma chère demoiselle, pour m'en retourner sans la dire.... Votre oncle Eustache Gerretz vient de mourir, et vous héritez de quatre cent mille florins.

— Quatre cents mille florins, s'écria Rembrandt

avec des transports de joie inexprimables , quatre cent mille florins !

— Eustache Gerretz n'en laisse pas moins de six cents mille, divisés en trois parts.... Une pour mademoiselle, une pour vous, une pour les enfans ou ayans-droit de votre sœur Marguerite.

— Elle est morte , dit Rembrandt.

— Mais ses enfans ?

— Ses enfans aussi.

— Leur décès n'est point constaté légalement, et s'il ne peut l'être , bien des années s'écouleront avant que vous ne soyez mis, non-seulement en possession de cette troisième part, mais encore de la vôtre.

— Vous êtes sûr de cela ? fit Rembrandt.

— Hélas ! au prix de tout cet or....de plus encore, que ne m'est-il donné de revoir cette sœur infortunée et ses enfans !

— Nous pourrions être mis en possession de nos parts seulement quand on aura découvert les héritiers de la troisième ? demanda Rembrandt pensif.

— Ou bien quand vous pourrez constater leur mort d'une manière légale , répéta le tabellion.

— C'est ce que je puis faire dans une heure. Le fils de ma sœur Marguerite doit exister encore, ou s'il ne vit plus , nous constaterons aisément sa mort.

— L'enfant de ma sœur ! l'enfant de ma sœur ! tu savais qu'il existait , mon frère , et tu ne m'en as jamais parlé ! où est-il ? réponds-moi , au nom du ciel , au nom de notre mère !

— Pourvu que le tailleur Nicolas Barruello ne

*

l'ait pas mis à l'hôpital , continua Rembrandt , qui , dominé par une préoccupation profonde , pensait à haute voix.

— Le tailleur Nicolas Barruello !...c'est chez lui que mon neveu se trouve ! et pourquoi me cachais-tu ce mystère ?

— Dame , que veux-tu ! Un enfant à nourrir , un enfant à élever , quand on est soi-même père de famille , quand on est pauvre...

— Il y a donc peu de jours que tu as découvert l'existence de cet enfant ?

— Il y a dix ans , madame , interrompit Rubens , qui se rappela la rencontre qu'il avait faite. C'était le jour de la Toussaint...

— Maître Nikeleker , s'écria Louise , vous devez savoir où demeure cet homme , ce Nicolas Barruello ? Vous allez m'y conduire sur-le-champ.

— Mademoiselle , il demeure à l'autre bout de la ville , dans la rue du Rempart.

— Courons-y sur l'heure.

— Souffrez que je vous accompagne , dit Rubens à la vieille dame ; moi aussi j'ai des torts et un oubli à réparer.

VII.

Lorsque le tailleur Nicolas Barruello avait vu sa famille s'augmenter des deux infortunés placés sur sa route par la Providence , il s'était demandé avec inquiétude comment il pourrait subvenir aux besoins de trois personnes , lui qui gagnait déjà si difficilement sa propre vie ; mais les choses se passèrent plus heureusement qu'il ne le pensait. Gra-

ce à un travail persévérant et actif , grace à un bonheur dans lequel se montrait évidemment la protection céleste, non seulement jamais le pain ne manqua une seule fois au logis, mais encore il advint souvent de bons jours. Il ne se passait guère de dimanche sans qu'on dîner ne réunît à la même table les deux familles du tailleur et du menuisier: on y mangeait du bœuf entouré de choucroute, on y vidait plus d'une pinte de bière, on s'y entretenait de l'avenir du petit Antonio Neteelli. Cet enfant était devenu l'orgueil du menuisier, car il maniait le rabot, il ciselait le bois avec une adresse et une intelligence incroyables. Personne, même son maître, ne s'entendait aussi bien que lui à tordre la colonnette d'un lit ou à creuser soit le bas-relief d'une porte, soit les supports d'une cheminée. En voyant les dessins qu'il exécutait pour ces différens travaux, le tailleur et le menuisier se récriaient d'admiration; ces dessins ne manquaient jamais aussi d'obtenir le suffrage des pratiques du maître, dont le nombre augmentait de jour en jour, grace à l'habileté de l'apprenti. L'existence de ces bonnes gens s'écoulait donc paisible et heureuse; le seul chagrin qui les frappa, durant l'espace de six années, fut la mort de l'idiot Neteelli; ils s'étaient habitués à la présence de ce malheureux, et sa perte leur fit verser des larmes sincères. Antonio resta long-temps inconsolable; pourtant cette mort ne le rendait pas orphelin, car il trouvait dans le menuisier et surtout dans le tailleur Barruello une tendresse aussi vive et aussi dévouée que celle dont l'entourait son père au temps de sa raison.

Mais, grâce à un bienfait de la Providence , le désespoir causé par la mort d'une personne aimée perd avec le temps de sa violence et dégénère peu à peu en un souvenir triste et doux. Antonio se remit donc insensiblement à pousser son rabot et à manier son ciseau avec non moins d'ardeur; on finit même par entendre de nouveau dans l'atelier sa voix fraîche et pure, et il se plut comme autrefois à égayer par des chansons ses travaux mécaniques. Il passait la journée entière dans la boutique du menuisier, et le soir il revenait près de son tuteur, qui ne cessait d'interroger l'horloge , en attendant l'heure qui devait lui ramener son enfant. Le souper était servi par maître Nicolas, et le jeune ouvrier y faisait honneur avec un royal appétit de seize ans. Le reste de la soirée se passait à lire, à dessiner , ou bien à peindre, car Antonio annonçait pour cet art des dispositions merveilleuses. Les dimanches et les jours de fête, il s'installait, comme un véritable artiste, dans la mansarde, prenait une palette et se plaçait devant un chevalet façonné de sa main. Là, il ébauchait quelque petit tableau, peint sans art, mais vivant de couleur et de vérité. On pouvait en juger aisément , car ses modèles étaient presque toujours maître Nicolas ou son compère le menuisier.

C'était à de telles occupations qu'Antonio employait ses loisirs d'un dimanche, tandis que maître Barruello était allé reporter à une pratique un vieil habit dont il avait presque fait un neuf. Le jeune artiste entendit soudain frapper à la porte. Il s'empressa d'aller ouvrir, et il se trouva en fa-

ce d'un petit vieillard vêtu de noir, d'un seigneur de haute taille et costumé avec magnificence, enfin d'une vieille dame dont la figure exprimait une vive émotion. Il les salua de son mieux avec une grace vive et naturelle ; puis il leur demanda s'ils voulaient parler à maître Barruello.

— Il ne peut tarder à rentrer, ajouta-t-il, prenez la peine de vous asseoir.

Dame Louise accepta la chaise que lui présentait Antonio ; le tabellin se mit à inventorier mentalement la chambre ; quant à Rubens, il alla se placer devant le chevalet, et ne put réprimer une exclamation de surprise, dont l'enfant rougit jusqu'aux oreilles.

— Quel est ton maître ? demanda-t-il à Antonio.

— Je n'en ai point, messire ; je consacre mes dimanches à barbouiller de la toile ; mais je suis menuisier de profession.

— Il faut quitter le rabot ; il faut étudier la peinture !

— Cela est facile à dire, mais impossible à faire, car il faut que nous vivions, mon père et moi.

— Votre père ! répéta dame Louise, votre père vit donc encore ?

— Je parle de mon père adoptif, du bon tailleur, maître Nicolas, car mon pauvre père est allé rejoindre au ciel ma mère et ma petite sœur. Oh ! c'est une histoire bien triste que la mienne.

— Vous êtes Antonio Neteelli, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Eh bien, mon enfant, votre existence va changer ; vous n'allez plus avoir besoin de tra-

vailler pour vivre, vous allez devenir riche; vous allez retrouver une famille!... Embrassez-moi, mon enfant, je suis la sœur de votre mère!

Et suffoquée par ses larmes, elle tendit les bras à Antonio, qui vint s'y jeter en sanglottant.

— La sœur de ma mère! ma tante Louise dont ma mère me parlait si souvent, dont elle prononçait encore le nom à l'heure de son agonie. Oh! laissez-moi vous embrasser encore une fois!

En ce moment on entendit un pas lourd retentir sur l'escalier, et maître Nicolas Barruello entra dans la mansarde qu'à sa grande surprise il trouva pleine d'inconnus. Antonio s'arracha des bras de dame Louise, pour s'élancer au cou du tailleur.

— Ma tante! s'écria-t-il, c'est ma tante! la sœur de ma mère! Et nous voilà riches! nous voilà heureux! je quitterai le métier de menuisier, je deviendrai un grand peintre.

Maître Nicolas rendit d'abord étreinte pour étreinte à l'enfant et se mit ensuite à genoux devant une image de la Vierge, pour la remercier du bonheur qu'elle envoyait à son cher Antonio. Mais peu à peu son visage, enflammé par la joie, devint pâle, et ses traits exprimèrent une tristesse et un abattement profonds. Il porta douloureusement ses yeux sur Antonio, que sa tante tenait embrassé; puis il détourna la tête et reprit sa prière interrompue, en versant cette fois des larmes amères. Tout à coup il se leva brusquement, arracha Antonio des bras de sa tante, le serra contre sa poitrine avec frénésie, et s'écria :

— Tu vas l'aimer plus que moi!

— Plus que vous, mon père, répliqua Antonio en embrassant le vieillard, non, mais autant que vous ! car elle est la sœur de ma mère. Ne soyez pas jaloux de cette tendresse, elle ne diminue en rien celle que je vous porte, et jamais nous ne nous séparerons ! Un fils ne doit jamais quitter son père.

— Il a raison, maître Nicolas, notre famille devient désormais la vôtre ; allons, venez, mes amis, venez, car mon frère attend son neveu.

— Mon oncle ? interrompit Antonio d'un air sombre et en hésitant.

— Il faut lui pardonner comme lui pardonnent ceux qui sont au ciel, murmura dame Louise à voix basse.

— Venez donc, mon père ! s'écria Antonio, venez ; et il passa son bras au bras du vieillard.

— Jeune homme, dit Rubens, en posant sa main sur l'épaule d'Antonio, veux-tu devenir mon élève ? je t'emmènerai à Anvers avec ce vieillard ; ma maison deviendra la vôtre. Je suis Pierre-Paul Rubens.

— Rubens ! s'écria Antonio avec un mélange de surprise et d'enthousiasme, Rubens !... Moi l'élève de Rubens !

Il regarda quelques momens le peintre célèbre ; puis, après une courte hésitation, il passa sous le bras de sa tante son bras gauche, car du bras droit il tenait enlacé le vieux tailleur.

— Je ne puis la quitter, dit-il, elle ressemble trop à ma mère.

Antonio devint l'élève du vieux Rembrandt, et

**

ne tarda point à acquérir en Flandre la réputation qu'il méritait. Pour complaire à son oncle il donna à son nom italien une terminaison flamande, et signa ses tableaux du nom de GASPARD-ANTOINE NETSCHER.

LES ÉPAVES

P A R

M.^{me} CHARLÈS REYBAUD



I.

A quelques lieues de Saint-Pierre , au pied de ces volcans éteints qu'on appelle les pitons du Carbet , il y avait autrefois une habitation , la plus belle et la plus considérable de la Martinique. Le revenu de ce vaste domaine valait mieux que celui de bien des terres nobles , ayant château seigneurial , remparts et ponts-levis ; pourtant on n'y voyait qu'une maison d'assez humble apparence dont le toit rougeâtre s'élevait sous les touffes verdoyantes des tamarins et des manguiers ; quelques grands cocotiers balançaient au-dessus leurs cimes élégantes ; ses nombreuses dépendances formaient , à l'entour , comme un village que coupait régulièrement dans sa longueur une file de cases à nègres , pauvres demeures sans fenêtres et semblables à des ruches.

Des bois et des savanes enserraient ces vastes et florissantes cultures au-delà desquelles la terre se retrouvait dans le luxe sauvage de sa végétation primitive. Vers le sud-est , entre les profon-

des coulées où la rivière du Carbet prend sa source, et à une lieue environ de l'habitation La Rebelière, il y avait une autre possession, presque aussi considérable, appelée les Mornes; ses champs de cannes et de patates douces formaient de grands sillons qui s'étendaient jusqu'à la croupe grisâtre des montagnes du Carbet.

Vers les fêtes de Noël, en l'année 1720, trois personnes veillaient un soir, après souper, dans la galerie de l'habitation La Rebelière. De hauts candélabres, chargés de bougies de France, éclairaient cette pièce où régnait un bizarre mélange de luxe et de simplicité. Il n'y avait point de rideaux aux fenêtres, mais des stores en canevas, soigneusement baissés, arrêtaient les moustiques dont l'essaim innombrable bourdonnait au dehors, et livraient passage au vent de la nuit qui soufflait mollement contre les lambris.

Les esclaves avaient retiré la table chargée d'une magnifique vaisselle d'argent pour servir le café sur un petit guéridon, chef-d'œuvre de marqueterie digne de figurer dans le cabinet d'une reine plutôt que dans cette grande salle blanchie à la chaux et carrelée comme une cuisine.

Les trois personnes réunies autour du guéridon étaient si dissemblables de traits et de physionomie, qu'il était évident, au premier abord, qu'elles n'appartenaient ni à la même famille, ni au même pays. Mme de La Rebelière était le type créole dans toute sa nonchalance hautaine et gracieuse. Sa taille disparaissait dans l'ampleur d'une robe blanche dont aucune ceinture n'arrêtait les plis; mais on la sentait souple et légère à tra-

vers ce nuage de mousseline. Ses traits étaient charmans, ses cheveux noirs, sa peau délicate et veinée; elle avait cette pâleur fraîche et animée particulière à la race créole, et ces grands yeux sombres qui sont une beauté rare dans tous les pays. Son mari, M. de La Rebelière, était un homme encore jeune, mais que le climat ardent des Antilles avait prématurément vieilli. Il était d'origine belge, et, quoique venu fort jeune à la Martinique, il avait subi l'influence de cette température pour laquelle il n'était point né. Ses cheveux déjà rares et d'un blond équivoque retombaient en mèches autour de son visage d'une blancheur terne; sa physionomie était timide et mesquine; mais quelque chose de fier, d'absolu, dans ses airs de tête, annonçait l'homme qui a l'habitude de commander et d'être obéi. D'ailleurs, à travers un certain cachet de poltronnerie et de faiblesse, que la nature avait mis sur son chétif individu, on devinait des passions violentes et une volonté tenace, sinon hardie.

La jeune fille assise entre M. et Mme de La Rebelière, avait la fraîcheur veloutée des fruits et des fleurs; c'était une de ces figures douces et se-reines qui reposent l'ame de ceux qui les regardent; la chaleur énervante des tropiques n'avait pas encore fané les belles couleurs de rose épanouies sur ses joues; ses cheveux étaient bruns, ses yeux d'un bleu changeant. Elle était vêtue à la mode de France, avec la coquetterie modeste d'une demoiselle de condition; son corps de jupe lacé par devant faisait valoir sa fine taille, et les plis d'un grand fichu de linon laissaient à peine

entrevoir son cou mince et gracieux. Elle travaillait avec application à un tableau en broderie qui représentait des fleurs, et dont le modèle était un beau bouquet posé sur le guéridon.

— Monsieur, je persiste à vous faire observer que vous avez grand tort de ne pas m'emmener avec vous au Fort-Royal, dit Mme de La Rebellière en baillant et en se renfonçant dans le léger fauteuil de bambou où elle était assise.

M. de La Rebellière secoua la tête avec un air de décision fort poli et répondit doucement : Ma chère amie, cela ne serait pas du tout amusant pour vous, je vous assure; si ce n'était un devoir pour moi d'aller passer ces fêtes de Noël chez M. de Feuquières, je me serais dispensé de ce voyage; il aurait été renvoyé à une autre époque; pourtant j'ai à parler d'affaires importantes avec notre cousin M. le gouverneur, j'ai toujours quelque chose à lui demander; mais vous le savez, je vous quitte avec tant de peine...

— Il fallait du moins me laisser à Saint-Pierre, interrompit la jeune femme avec impatience.

— Mais il me semble que durant mon absence vous serez mieux ici et surtout plus convenablement.

— Eh! quelle inconvenance y aurait-il eu à vous attendre dans notre maison de Saint-Pierre? Là, comme ici, je le sais, je n'aurais reçu aucune visite, je n'aurais parlé à âme qui vive; mais du moins j'aurais vu le monde par la fenêtre. C'est toujours plus divertissant que de regarder à travers ces stores les nègres d'atelier, le moulin à sucre et les cases à bagasse.

— Ma chère Éléonore , que vous êtes enfant ! dit tranquillement M. de La Rebelière ; il faut bien en prendre votre parti et vous accoutumer à tout cela , puisque c'est ici que nous vivrons en famille presque toute l'année. L'air de cette habitation convient mieux à ma santé que celui de Saint-Pierre...

— Voilà la première fois que vous vous en apercevez peut-être depuis trente ans que vous êtes à la Martinique. Avant notre mariage , vous n'aviez pas songé à quitter la ville.

— C'est que je m'ennuyais tout seul ici quand j'étais garçon ; mais avec vous , ma chère Éléonore , c'est le séjour que je préfère. Allez , vous finirez par vous y plaire. Ici vous commandez souverainement ; vous avez toute liberté.

— C'est bien le moins , je pense. Monsieur , je profiterai de la permission pour ne pas tenir en place. D'abord , demain je vais aux eaux chaudes , et si je m'y trouve bien , j'y passe huit , dix , quinze jours , tout le temps de votre absence.

— Aux eaux chaudes ! Mais il y a pour une journée de marche dans des chemins affreux , à travers un pays désert où vaguent des nègres marons. Il n'y a point d'autre habitation aux eaux chaudes qu'une case abandonnée , et qui était en fort mauvais état il y a deux ans , lorsque j'y suis allé pour la dernière fois. Je suis prêt à céder à qui la voudra cette concession de terrain trop éloignée pour en tirer parti ; je donne la case et toutes ses dépendances au premier venu.

— Attendez du moins que j'en sois revenue.

— Mais ce voyage n'est pas sans quelque danger.

— N'importe ! je m'ennuie, il faut que je me promène. Ne venez-vous pas de me promettre qu'ici j'aurais toute liberté ?

— Mon Dieu si ! Cependant , quand il s'agit de votre sûreté , peut-être de votre vie...

— N'allez-vous pas vouloir m'effrayer ? Eh ! que puis-je craindre ? D'abord je ne suis pas seule , Cécile vient avec moi ; j'espère qu'elle obtiendra aussi votre agrément.

— Je ne défendrai pas à ma pupille ce que je permets à ma femme.

— Nous partirons demain matin en même temps que vous. N'est-ce pas , Cécile , que vous êtes contente de faire cette promenade aux eaux chaudes et que vous vous ennuyez mortellement ici ?

La jeune fille répondit à cette double question par un sourire d'assentiment et un petit geste négatif ; puis , étalant sa broderie comme pour en faire admirer le travail , elle dit avec satisfaction.

— Voyez , madame , voyez , monsieur , comme c'est frais , comme c'est brillant ! N'ai-je pas bien imité cette fleur de frangipanier qui ressemble à un lis ? Et ce beau jasmin rose ?.. Mes amies de Saint-Cyr vont être bien étonnées en voyant ces belles fleurs ! Il n'y en a point comme cela dans notre France.

— Mon Dieu ! interrompit Mme de La Rebelière , voilà une surprise qui vous aura donné bien du mal ; depuis tantôt deux mois , vous travaillez assiduellement pour envoyer votre cadeau à ces

demoiselles. Ma chère, je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas fait faire cela à votre Fémi; elle est adroite comme les fées.

— Et moi, qu'aurais-je fait alors, ma bonne amie ?

— Rien du tout, comme moi.

— Oui ; mais alors comme vous, je me serais mortellement ennuyée.

— Ah ! c'est bien possible, dit Mme de La Rebelière entre un soupir et un léger bâillement.

Puis elle se leva brusquement et s'écria :

— Voyons, parlons encore de notre voyage. Je vais donner mes ordres. Nous irons en hamac, nous emmènerons dix esclaves et deux mulets chargés de bonnes provisions.

— Je vous le conseille, si vous ne voulez pas mourir de faim, interrompit M. de La Rebelière. Sérieusement, ce voyage est une folie. Si vous rencontriez des nègres marrons ?

— Vous savez bien qu'ils se cacheraient bien vite pour nous laisser passer.

— Voilà bien l'imprudente sécurité des créoles ! Malgré tant de terribles exemples, ils ne savent pas encore se méfier des nègres ; ils vont toujours, comme s'ils étaient invulnérables...

Mme de La Rebelière haussait les épaules, et Cécile écoutait avec une certaine frayeur. Déjà plus d'une fois, depuis son arrivée à la Martinique, elle s'était demandé, en voyant la misérable condition des nègres, si les quatre cents esclaves de l'habitation La Rebelière ne se lèveraient pas quelque jour contre ce maître, dont le fouet impi-

toyable ne se reposait jamais. M. de La Rebellière regarda derrière lui, puis il reprit :

— Je ne suis pas tranquille depuis que Palème s'est en allé marron.

— C'est une perte ; il valait bien douze cents livres.

— Qui ? cet esclave blanc ? demanda Cécile.

— Il n'y a point d'esclaves blancs, répliqua vivement M. de La Rebellière ; Palème est un mulâtre, né de je ne sais quelle mère indienne ou caraïbe. Il y a une telle confusion dans toutes ces races, que le diable n'y reconnaîtrait pas ses enfans.

— Sa peau est aussi claire que celle du gérant de mon habitation, M. Mathieu.

— N'importe ! c'est un mulâtre, un coquin de mulâtre que j'ai trop ménagé.

— Il a pourtant été mis souvent aux quatre piquets, dit Mme de La Rebellière. C'est votre faute si vous avez ce souci-là ; je vous ai engagé cent fois à ne pas acheter des épaves ; ils finissent toujours par s'en aller.

— Qu'est-ce qu'un épave ? demanda encore Cécile.

— C'est un nègre ou un mulâtre qui n'appartient à personne et qui n'a pourtant aucun titre de liberté ; le gouvernement s'en saisit et le vend à son profit.

— Ah ! mon Dieu ! interrompit Cécile ; mais est-ce juste cela ?

— Sans doute, c'est la loi, répondit M. de La Rebellière ; mais Eléonore a raison, il ne faut a-

châter des épaves à aucun prix : la vie vagabonde qu' ils ont souvent menée pendant de longues années les a corrompus ; ils sont tous entichés de la liberté ; ils ont en horreur l'obéissance ; si on les châtie, ils se vengent, ils se vengent cruellement...

— Mon Dieu ! monsieur, aurez-vous donc toujours de ces frayeurs là ? interrompit d'un air moqueur Mme de La Rebelière. Voilà long-temps que vous avez peur, sans qu' on ait touché à un cheveu de votre tête. Vos nègres sont si sévèrement menés, vous leur inspirez une telle crainte que pas un ne bougerait d' ici au jour du jugement. Pourtant s' ils soupçonnaient dans quelles terreurs perpétuelles vous vivez...

— Je n' ai point de terreurs, interrompit M. de La Rebelière en se redressant ; je sais que pas un de ces misérables n' oserait lever la main contre moi. Non, je ne crains rien !

Il y eut un silence. M. de La Rebelière se promenait les mains derrière le dos ; sa femme s'était renversée dans son fauteuil, et jouait avec le bouquet que Cécile venait de laisser tomber. La jeune fille avait le cœur serré ; ces habitudes auxquelles son éducation ne l' avait point préparée l' impressionnaient péniblement. Toute son âme se révoltait à l' aspect des rudes châtimens infligés aux malheureux nègres, et pourtant elle aussi avait des esclaves qu' on faisait travailler et qu' on punissait ; il y en avait trois cents sur cette grande habitation des Mornes, dont le testament d' un parent éloigné l' avait fait héritière.

— Monsieur, dit tout à coup Mme de La Rebelière, si votre séjour au Fort-Royal doit durer moins

de deux semaines , c'est aux eaux chaudes que vous viendrez me trouver. Je vais avoir de l'occupation là-bas. D'abord je ferai rebâtir la case, je ferai semer et planter un jardin à l'entour. On dit que le site est ravissant et l'air fort sain. Notre vieille femme de chambre Fémi vous en a fait une belle description, ma chère Cécile ?

— Oui, elle raconte que, quand elle était bien jeune, il y avait en cet endroit un grand Carbet, et que les Caraïbes venaient jusqu'ici échanger de beaux hamacs de coton contre de l'eau-de-vie; mais, ces pauvres gens ont disparu depuis long-temps.

— Il a fallu leur faire une rude guerre, dit M. de La Rebellière. Quelque jour, je vous raconterai cela: j'étais tout enfant, mais je m'en souviens.

La jeune femme s'était levée, et elle regardait à travers les stores la terre endormie, le ciel resplendissant et serein.

— Voici qu'il se fait tard, dit-elle; il est temps de dormir, si nous voulons être prêts demain matin au point du jour. Monsieur, nous nous souhaiterons mutuellement un bon voyage. Allez, je ne vous pardonne pas de ne point m'emmener avec vous au Fort-Royal. Voyons, il serait encore temps.

— Ma chère Éléonore, dit M. de La Rebellière en prenant les mains de sa femme, puisque vous voulez absolument aller aux eaux chaudes, au lieu de m'attendre tranquillement ici, je ne m'y oppose pas; mais soyez prudente, je vous en supplie. N'essayez pas de pénétrer dans les bois; prenez garde aux nègres marrons, aux serpents, aux bêtes venimeuses. Faites grand feu en arri-

vant pour assainir la case , et , au lieu de dix esclaves , emmenez-en vingt , pour qu' ils fassent bonne garde nuit et jour autour de vous. S'il vous arrivait quelque malheur, j'en serais au désespoir, ma chère amie: vous savez mon amour pour vous!

Il baisa tendrement les deux mains de sa femme qui n' osa pas les retirer; mais un sourire impatient et dédaigneux traduisit le sentiment avec lequel Mme de La Rebellière acceptait ces témoignages de tendresse. Depuis trois ans , elle subissait les preuves de cet amour égoïste , jaloux, profond , implacable. Elle ne se l' avouait pas encore à elle-même, mais elle haïssait son mari; et elle le craignait assez pour lui obéir, malgré ses répugnances. Elle n'essayait pas de lutter contre ces volontés, dont souvent elle se donnait le triste plaisir de se moquer en face, et soumise, sinon résignée, à un genre de vie pour lequel elle n' était point faite, elle se consumait de chagrin et surtout d' ennui. Pourvu qu' elle vécût séparée du monde , M. de La Rebellière lui passait d' ailleurs toutes ses fantaisies; elle était souveraine maîtresse dans l' espèce de prison où la jalousie effrénée de son mari la retenait, et parfois elle abusait jusqu' à l' extravagance de cette liberté. C' était ainsi qu' elle avait voulu aller aux eaux chaudes , s' aventurant à travers ces campagnes désertes pour le seul plaisir de changer de place et de faire quelque diversion à la monotonie de ses habitudes. Dans des occasions semblables, elle secouait sa nonchalance et sa paresse; elle devenait active, infatigable.

II.

Le lendemain, vers le soir, un orage s'amassait au ciel; un vent lourd soufflait par intervalles, les pitons du Carbet étaient voilés par une brume opaque et flottante; de gros nuages noirs montaient rapidement du côté de la mer et se déployaient dans l'azur devenu tout à coup plus sombre; le soleil se couchait rougeâtre et sans rayons; on entendait au fond des bois un murmure sourd et incessant, pareil à celui des eaux débordées.

Halte! cria Mme de La Rebelière, de dedans son hamac, et aussitôt toute la troupe s'arrêta. C'était un aspect curieux que celui de cette caravane. Un guide menait l'avant-garde composée de cinq ou six noirs d'une taille colossale, armés de haches et de fusils; puis venaient Mme de La Rebelière et Cécile portées dans leur hamac par de robustes esclaves qui se relayaient toutes les demi-heures; quelques négresses et les conducteurs de mulets fermaient la marche.

A cette heure avancée du jour, cette troupe se trouvait au pied des pitons du Carbet, dans un étroit vallon bordé de bois touffus. Le chemin, encombré de cailloux roulés et de grandes herbes, était évidemment le lit desséché d'un torrent. Un silence profond régnait dans ces solitudes, dont les ténèbres de la nuit allaient augmenter l'horreur.

— Sommes-nous loin des eaux chaudes? demanda Mme de La Rebelière avec inquiétude.

— Un quart de chemin, maîtresse; répondit

le guide; mais il pleut derrière les pitons, les ruisseaux vont devenir gros comme la mer et nous risquons d'être balayés par les eaux en passant la ravine...

— Nous avons une ravine à traverser ?

— Un ruisseau où par le beau temps on a de l'eau jusqu'à la cheville; mais qui ce soir peut-être charriera de grands arbres et de grosses pierres.

— Eh bien ! il faut passer la nuit de ce côté et demain nous arriverons.

— Demain ? s'écria Cécile, mais où allons-nous coucher cette nuit ?

— On suspendra nos hamacs sous les arbres, répondit Mme de La Rebelière en tâchant de paraître calme et rassurée. Pourtant, au fond de son âme, elle regrettait d'avoir bravé les hasards de ce voyage et elle avait grand' peur de passer la nuit en plein air dans ces solitudes.

— Maîtresse, reprit le guide avec le même ton insouciant et soumis, il ne serait pas bon peut-être d'arrêter par ici; le bois est fort serré, il y a des serpents, et si les eaux grossissent, elles s'écouleront dans ce chemin; il faut avancer encore, un peu plus loin il y a une habitation.

— Eh ! va donc, interrompit vivement Mme de La Rebelière ; que ne le disais-tu, grand stupide ! Ah ! j'ai eu un mauvais moment ! Allons ma chère Cécile, prenez courage, il y a par ici une habitation où l'on nous donnera l'hospitalité, la bonne hospitalité créole.

— Vous connaissez donc ces gens-là ? demanda la jeune fille.

— Pas le moins du monde; mais n'importe, on nous recevra de grand cœur, les voyageurs sont toujours les bien-venus chez les colons; c'est tout simple dans un pays où il n'y a point d'auberges.

Le guide avait dit vrai; à l'extrémité du valon, sur une petite esplanade à laquelle on montait par un chemin fort raide et que dominaient les hauteurs inaccessibles de la montagne, les murs blancs d'une habitation se détachaient sur les ombres profondes de la forêt. Le jour s'était évanoui avec le dernier rayon du soleil, car dans ces climats il n'y a point de crépuscule; la lumière et les ténèbres se succèdent presque sans transition. Les voyageurs gravissaient lentement cette pente le long de laquelle de grands arbres étaient symétriquement plantés. Un flambeau brilla tout à coup à l'extrémité de cette espèce d'allée.

— Nous arrivons, s'écria Mme de la Rebellière.

— Que Dieu bénisse les bonnes gens qui vont nous recevoir! dit Cécile avec un élan de reconnaissance et de joie; ah! j'avais bien peur!...

Le guide frappa à la porte, fermée par un simple loquet de bois; aussitôt une vieille négresse se présenta. Mme de La Rebellière était sortie de son hamac.

— Où est le maître? dit-elle en entrant.

La négresse poussa une porte et désigna du doigt la galerie. Mme de La Rebellière s'avança, Cécile la suivit: toutes deux s'arrêtèrent à l'aspect de l'homme qui venait au-devant d'elles. La jeune femme resta au milieu d'une gracieuse

révérence, et dit en rougissant, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur la personne du colon :

— Je suis Mme de La Rebellière ; je vais aux eaux chaudes ; le mauvais temps m'a surprise en route, et je vous demande l'hospitalité pour cette nuit.

A cette demande précise et laconique, faite en patois créole, le jeune homme s'inclina respectueusement et répondit en fort bon français :

— Je suis trop heureux, madame, de pouvoir vous offrir un asile ; tout ici est à vos ordres et à votre disposition ; veuillez vous asseoir, vous devez être fatiguée.

Alors, avec les manières aisées et polies d'un gentilhomme de cette époque, il fit avancer des sièges et donna des ordres pour recevoir la troupe restée dehors. La jeune femme était comme stupéfaite ; elle s'assit sans rien dire. Cécile s'écria :

— Ah ! monsieur, que nous sommes heureuses de trouver ici un abri !

Mme de La Rebellière lui poussa légèrement le coude, et la regarda en dessous comme pour l'avertir qu'elle venait de dire quelque parole inconvenante ; la jeune fille étonnée se tut et regarda autour d'elle avec quelque inquiétude : tout ce qui l'entourait avait un aspect paisible et fort rassurant. C'était l'heure du souper ; une table à laquelle il n'y avait qu'un seul couvert était dressée au milieu de la galerie et servie avec une espèce de luxe encore rare aux colonies, des carafes, des verres de cristal, des assiettes de porcelaine. Pourtant la galerie était fort simplement

meublée, des torches de bois-chandelle l'éclairaient d'une lumière vacillante et rougeâtre, des plantes desséchées, des oiseaux épaillés, les dépouilles de quelques bêtes sauvages tapissaient les murs; au milieu de cette étrange décoration, deux beaux portraits d'homme, vêtus à la française, avec des habits de soie, de larges rabats et de grandes perruques à la Louis XIV, semblaient regarder et sourire du haut de leur cadre.

— J'espère, madame, que vous ferez honneur à la légère collation qu'on va vous servir, dit le colon en faisant signe à la négresse qui apportait le riz et les bananes grillées, de mettre un second couvert, vis-à-vis de celui qui était déjà sur la table.

— Oui, bien volontiers, j'ai grand'faim, répondit Mme de La Rebellière remerciant d'un signe de tête; et vous aussi, ma pauvre Cécile, vous êtes presque à jeun. Ah! il était temps d'arriver! Qu'il fait mauvais à présent là dehors!

En effet, l'orage venait d'éclater; de larges ondées battaient contre les fenêtres; les échos profonds de la montagne renvoyaient incessamment le formidable bruit du tonnerre.

— Allons, rassurez-vous, dit Mme de La Rebellière en souriant de l'effroi de sa jeune compagne, qui se serrait contre elle en frissonnant, nous sommes bien en sûreté ici; ma Cécile, souponez tranquillement.

— Voulez-vous, madame, être servi par vos négresses? demanda le colon. Faut-il les appeler? Elles sont là-bas dans une case séparée; on ira sur-le-champ leur transmettre vos ordres.

— Merci, grand merci, répondit Mme de La Rebellière, surprise de tant de politesse et de savoir-vivre. Mon Dieu que d'embarras je vais vous donner ! j'ai beaucoup de gens avec moi.

— Ils sont déjà logés dans une case qui se trouvait vide en ce moment ; n'ayez nul souci, madame, je vais veiller moi-même à ce qu'ils soient bien traités.

Il sortit.

— Ma chère, dit rapidement Mme de La Rebellière en répondant aux questions que Cécile lui adressait du regard depuis un quart d'heure, nous sommes ici chez un mulâtre !

— Comment un mulâtre ?

— Eh ! oui, je m'en suis aperçue au premier coup d'œil, cet homme n'est pas blanc. Il ne faut pas l'appeler monsieur, ma chère amie.

— Un homme si poli, si distingué de figure et de manières, et dont la peau me paraît presque de ma couleur ; eh ! comment voulez-vous donc que je l'appelle ?

— Par son nom tout court, quand vous le saurez. Si vous le traitez de monsieur, comment appellerez-vous un blanc ? monseigneur ou votre altesse pour faire la différence ?

— Cet homme est donc d'une condition bien inférieure à la nôtre ?

— Sans doute, et il le sent bien ; voyez, il ne se mettra pas à table avec nous ; il n'y a que deux couverts.

— C'est bien étrange pourtant ! dit Cécile devenue pensive ; maintenant, j'accepte son hospi-

talité avec une sorte de regret ; je me figure qu'il est humilié de sa position envers nous.

Les négresses entrèrent pour servir , et l'on se mit à table ; le colon ne reparut pas. Cette réserve fière et de bon goût plut à Mme de La Rebellière.

— J'espère qu'avant de nous coucher , nous souhaiterons le bonsoir au maître de l'habitation , dit-elle tout haut , il faut que je lui fasse encore mes remerciemens. Dieu me pardonne, je n'ai pas eu le temps de lui demander son nom , tant il a mis d'empressement à nous faire servir.

— Il s'appelle Donatien , dit la vieille Fémi en avançant la tête ; c'est un bon maître.

— D'où sais-tu déjà tout cela ?

— On en parlait là-bas , dans la case.

— Son habitation me paraît considérable ; il doit être riche ; combien a-t-il de noirs ?

La négresse fit un geste négatif et leva ses deux mains ouvertes.

— Autant que j'ai de doigts , dit-elle , ni plus ni moins , en tout comptant ; c'est égal , ils travaillent de bon cœur , et le maître peut vivre.

Les souper s'acheva silencieusement ; dès qu'on eut enlevé la table , le colon rentra dans la galerie. Mme de La Rebellière le remercia vivement de son bon accueil , et , tournant les yeux vers un siège vide placé entre elle et Cécile , elle dit :

— Est-ce que vous n'allez pas faire la veillée avec nous ?

Il resta debout , une main appuyée au dossier de la chaise :

— Madame, dit-il vivement, volontiers j'abuserais de votre invitation ! C'est un si grand événement pour moi que votre présence dans ma solitude ! Il faut avoir vécu séparé pendant longtemps de tout commerce avec le monde civilisé pour comprendre ce que j'éprouve en vous entendant parler français !

Tandis qu'il s'exprimait ainsi avec un pur accent et l'attitude aisée d'un homme qui sait son monde, Cécile et Mme de La Rebellière le considéraient avec un singulier étonnement. Au premier abord, elles n'avaient été frappées que de la mâle beauté de son visage ; mais en l'écoutant, la distinction de son langage et de ses manières les surprit bien autrement ; c'était sous tous les aspects l'homme le plus remarquable qu'elles eussent rencontré. Il paraissait avoir vingt-huit ou trente ans ; sa taille haute, souple et admirablement proportionnée, avait la grâce et la noblesse, attributs de la force ; ses traits, d'une régularité qui rappelait les beaux types antiques, exprimaient une fierté calme ; ses cheveux, lisses et luisans, ne ressemblaient que par la couleur à ceux des nègres, son teint était clair ; mais de légères nuances bronzées s'étendaient des tempes à la région supérieure du front, et ses lèvres minces avaient une certaine pâleur brune. Il était vêtu à la mode créole d'un large caleçon blanc et d'une petite veste de sirsakas rayé.

— Mais, je vous en prie, asseyez-vous donc, dit enfin Mme de La Rebellière avec insistance, et d'abord que je vous renouvelle mes excuses pour tout l'embarras que nous vous donnons. Vous rem-

plissez de bon cœur ce devoir d'hospitalité, c'est bien, je le crois, et je n'en suis pas moins reconnaissante. Y a-t-il long-temps que vous demeurez sur cette habitation ?

— Environ une année, madame.

— On s'aperçoit tout de suite que vous avez vécu ailleurs que dans ce désert.

A cette question indirecte qui pouvait passer pour un compliment, Donatien ne répondit que par une inclination.

— Voilà de beaux tableaux, reprit Mme de La Rebelière en jetant un coup d'œil sur la muraille ; Jésus ! ces figures sont vivantes ; on dirait qu'elles vont descendre de leur cadre pour venir nous parler ; ce sont des portraits ? Quelles belles physionomies ! Celui de ce côté surtout ; qu'il a l'air noble et homme de bien !

— Oui, madame, répondit Donatien avec émotion ; oui, c'étaient des gens de bien, de nobles cœurs.

— Vous les avez connus ? Étaient-ils créoles ?

— Il y a quarante ans, tous deux naquirent sur cette habitation. Leur famille était déjà bien déchue, mais on se rappelait encore alors le nom de d'Enambuc-du-Parquet, de celui qui, plus riche que bien de souverains, posséda en toute propriété la Guadeloupe, la Martinique et l'île de la Grenade. Cette immense fortune s'écroula à la mort de celui qui l'avait conquise par les négociations et l'épée ; ces deux hommes, ses petits-enfants, n'héritèrent que de cette possession ; il y a vingt ans, ils passèrent en France. L'un y mourut bientôt ; l'autre eut des emplois qui lui pro-

curèrent de grands honneurs et peu de biens. Il était d'une faible santé, et quand il vint sur l'âge, les médecins lui conseillèrent l'air natal; il retourna ici, et il y est mort il y a quelques mois...

— Et c'est par lui que vous avez été élevé. Vous l'aviez suivi en France? demanda Mme de La Rebellière avec intérêt.

— Oui, madame.

— Vous venez de France, monsieur, s'écria Cécile; oh! la France, quel beau pays!

— J'y ai passé vingt années, les plus heureuses, sans doute, de ma vie, répondit-il avec mélancolie.

Mme de La Rebellière forma rapidement quelques conjectures vraisemblables; elle pensa que Donatien était le fils de M. d'Enambuc et de quelque esclave métive; cette opinion ne le grandit ni ne le rabaissa dans son estime; eût-il été le premier né d'un roi, il suffisait d'une goutte de sang noir sous sa peau pour le faire descendre à un degré au-dessous du blanc le plus roturier. Cécile ne s'était point arrêtée à ces réflexions; en retrouvant quelqu'un qui venait de France, de Paris, presque un compatriote, elle avait ressenti la joie d'un exilé qui entend comme un écho de la patrie absente.

— La France! répéta-t-elle, vous avez vécu en France! Etes-vous allé à Paris? Connaissez-vous Versailles? Avez-vous entendu parler de la maison de Saint-Cyr?

— Oui, mademoiselle, j'ai habité pendant tout un été une maison dans le bois de Sartory; j'ai vu de loin cette belle retraite de Saint-Cyr; j'y

étais au moment où son auguste fondatrice mourut.

— Mme la marquise de Maintenon ! Oh ! qu'elle était imposante ! Sa grande et noble figure , ses habits de deuil , tout m'est présent encore. Il me semble la voir arrivant au milieu de nous ; le feu roi allait mourir : nous pleurions toutes , elle était calme ; mais on voyait à travers sa résignation une grande douleur ; elle fit suspendre l'étude , et nous la suivîmes au chœur pour dire les prières des agonisants. Le lendemain , les classes prirent le deuil ; le roi était mort , et Mme de Maintenon ne sortit plus de Saint-Cyr. Le jour de mon départ , elle voulut me voir. Elle m'embrassa , et quand je lui dis que j'allais m'embarquer pour l'Amérique , il lui vint un souvenir de ce pays , elle passa la main sur son front disant : moi aussi , il y a long-temps , on m'emmena en Amérique , dans une île presque déserte où je faillis être dévorée par des serpents. Mes cheveux se dressèrent en l'entendant parler ainsi. Oh ! j'avais grand' peur en mettant le pied sur cette terre , et si je n'avais pas trouvé une maison où l'on m'a si bien reçue , et surtout une si bonne amie...

— Vous seriez repartie , n'est-ce pas , mauvaise petite tête bretonne ? interrompit Mme de La Rebellière en caressant doucement les beaux cheveux de Cécile. Enfant , elle ne pense qu'à la France , elle ne parle que de la France ; c'est donc vraiment le plus heureux pays de la terre.

— Quiconque y a vécu ne l'oubliera jamais , répondit Donatien avec un soupir. Ici , la vie s'écoule douce et facile , dans la satisfaction matérielle de toutes les jouissances physiques ; on s'en-

dort dans ce paresseux bonheur; là-bas, on existe par toutes ses facultés.

Mme de La Rebellière ne comprit guère cette réponse; elle ne raffinaît pas ainsi ses sensations; elles avaient quelque chose de plus matériel.

— Je ne sais, dit-elle, mais comment peut-on vivre heureux dans un pays où il fait froid, et où pendant la moitié de l'année il n'y a ni fleurs, ni fruits, ni feuilles aux arbres? Je frissonne lorsque Cécile me raconte ses promenades sous ce ciel gris, quand la terre est toute couverte de neige. Il me semble que si l'on m'emmenait dans ce climat rigoureux, j'y mourrais.

A ces mots, elle se renfonça paresseusement dans son fauteuil, et Cécile continua seule la conversation avec le colon. Ils parlèrent si bien et si long-temps des merveilles de Paris et de Versailles, que Mme de La Rebellière croyait ouïr un conte de fée. Elle était d'ailleurs singulièrement captivée par le langage éloquent et poli du mulâtre; M. de La Rebellière était un esprit court et stérile qui ne l'avait pas habituée aux belles idées; il lui semblait qu'elle entendait parler pour la première fois un homme d'esprit, et en cela elle avait raison.

La veillée aurait duré jusqu'au jour peut-être, si, à minuit, le coq n'eût chanté. Donatien se leva vivement.

— Je vous l'avais dit, madame, s'écria-t-il, je devais abuser de la permission. Je me retire. On va suspendre ici vos hamacs; c'est la pièce la plus commode de l'habitation. N'avez-vous point d'autres ordres à me donner?

— Non, merci; envoyez-nous nos négresses , répondit Mme de La Rebellière en le saluant gracieusement. Pour nous aussi cette soirée a passé vite. Bonne nuit, à demain.

Un quart d'heure après Mme de la Rebellière se faisait déshabiller; elle était distraite et animée.

— Mon Dieu ! lui dit Cécile, je l'ai encore appelé monsieur ; mais c'est inutile, je ne pouvais pas faire autrement; un homme si aimable, si comme il faut ! mais pas un de vos messieurs créoles ne le vaut.

— Oui, c'est étrange ! fit Mme de La Rebellière pensive.

III:

Mme de La Rebellière ne trouva pas sa maison des eaux chaudes aussi délabrée que le lui avait annoncé son mari; il fallut peu de travail pour en faire une charmante habitation. Elle était située au centre d'une petite esplanade, bordée au midi par une ravine au fond de laquelle murmurait un ruisseau et plantée de grand corossoliers. Derrière ces larges touffes de verdure fuyait un vallon où la source des eaux chaudes s'écoulait entre des roches amoncelées. Vers l'ouest, l'habitation était dominée par une montagne coupée à pic, comme si l'enchantement d'une fée eût pourfendu son énorme masse. Quelques lianes croissaient aux fissures de ce rempart immense; sur la crête où une fraîche végétation formait comme une frange verte, on apercevait le toit d'une habitation; c'

était celle de Donatien. Il était ainsi le proche voisin de Mme de La Rebellière, mais un abîme les séparait, et pour aller d'une possession à l'autre il fallait suivre un long détour.

Au bout d'une semaine de séjour dans ce désert, Mme de la Rebellière annonça qu'elle allait partir, et le lendemain elle voulut rester. Une singulière activité avait fait place à son indolence naturelle. Tous les jours elle sortait avec Cécile pour faire de longues promenades dans ces sites agréables. Le mulâtre n'était jamais descendu à l'habitation; mais les deux femmes le rencontraient souvent, et alors guidées par lui, elles osaient pénétrer dans les sauvages escarpemens de la montagne.

Une fois Mme de La Rebellière et Cécile s'étaient aventurées seules dans une de ces longues courses; elles avaient tourné le vaste plateau au sommet duquel était située l'habitation de Donatien, et elles avaient gagné le pied du morne Fontenay. Nulle parole ne peut peindre la beauté pittoresque si riante de ce coin de terre où il semblait que des pas humains n'eussent jamais pénétré. Le lit desséché d'un torrent formait un chemin naturel entre de grands arbres d'une admirable végétation; les palmistes, les hauts lataniers balançaient leurs sonores éventails au-dessus des vertes feuilles semées de fleurs blanches et roses. Les deux femmes marchaient lentement en se donnant le bras, et de temps en temps elles se tournaient pour présenter leur front moite à la brise qui soufflait parfumée entre les bois. Tout à coup Cécile s'arrêta.

— Il y a quelqu' un là-bas ! dit-elle avec quelque frayeur.

En effet un homme était assis au bord du ravin, et il les regardait venir sans faire mine de se déranger. Il était à peine vêtu de quelques lambeaux de toile, et ses bras nerveux, ses larges épaules, frottés de roucou et d'huile de palmiste, reluisaient au soleil couchant comme un métal rougeâtre. Ses traits étaient remarquables par leur immobilité; on eût dit un visage de pierre, tant il y avait peu d'animation dans son regard. Mme de La Rebellière le considéra surprise, et dit à demi-voix :

— C'est Palème, cet épave qui s'est en allé marron; que fait-il donc là ?

Elle hésita un moment; puis il lui sembla que ce n'était pas la peine de rebrousser chemin, et elle s'avança sans frayeur vers l'esclave fugitif; pourtant, quand elle fut à deux pas de lui, elle fit semblant de ne point le reconnaître. Palème ne leva pas seulement la tête; mais il se retira un peu comme pour laisser passer les deux jeunes femmes. En cet endroit le ravin était coupé par un énorme rocher; le bois sombre, inextricable, enserrait un petit terrain planté de bananiers et au milieu duquel était construit un ajoupa. A l'aspect de ce toit en feuilles de latanier planté sur quatre piquets, de ces traces de culture et du foyer établi entre deux pierres, Mme de La Rebellière comprit qu'elle était sur le domaine de Palème.

— Ce pauvre homme, dit Cécile, quel dénuement! quel isolement terrible! Il doit vivre aussi frugalement que saint-Antoine qui ne mangeait

que des racines ! Oh ! l' amour de la liberté ! Ma bonne amie , il ne faudra pas avertir M. de la Rebelière que nous avons trouvé ici son épave.

— Non ! je n' en dirai rien , fit vivement Mme de La Rebelière ; allons-nous-en.

Palème était derrière elle au milieu du chemin.

— Maîtresse, lui dit-il dans son patois créole , n'allez-vous pas vous reposer un peu ici ? Allons , ne passez pas si fière , asseyez-vous dans mon ajoupa.

Ces paroles toutes simples étaient si audacieuses dans la bouche d' un esclave, que Mme de la Rebelière en pâlit d' étonnement et de frayeur.

— La nuit va venir, nous n' avons pas le temps de nous arrêter, dit-elle cependant avec calme ; que le bon Dieu te garde cette nuit et tous les jours de ta vie ; si tu descends là-bas, viens à l' habitation, on te donnera du tabac et de l' eau-de-vie.

— A l' habitation des eaux chaudes, à l' habitation de M. de La Rebelière ! vous ne voulez donc pas me reconnaître , maîtresse ? dit-il avec une espèce de ricanement. Oh ! oh ! moi, je vous reconnais bien , vous êtes la femme de mon doux maître, j' ai été votre esclave ; voyez, j' en porte encore les marques.

A ces mots il montra ses épaules sillonnées de cicatrices.

— Eh bien ! si je suis ta maîtresse, obéis-moi, cesse de me barrer ainsi le passage, interrompit résolument Mme de La Rebelière en allant vers lui le regard fier et le front levé.

Il recula d' un pas ; mais s' arrêtant aussitôt , il répondit froidement :

— Non pas, vous resterez ici avec moi. Avez-vous peur ? Eh ! de quoi ? Je n'ai point d'armes ; et puis, rassurez-vous, je ne tuerais pas une femme. Allons, asseyez-vous donc, vous dis-je.

Mme de La Rebelière tremblait.

— Mais que nous veut-il donc ? demanda Cécile, qui entendait imparfaitement cette conversation en patois créole, surtout quand c'était Palème qui parlait.

— Je ne sais, répondit Mme de La Rebelière en français, mais je voudrais être bien loin d'ici.

Palème la comprit fort bien, et se prit à rire d'un air d'intime satisfaction.

— Demain, dit-il, demain, vous irez raconter à mon bon maître que Palème vous a gardée cette nuit dans son ajoupa ; oh ! oh ! c'est une belle vengeance, n'est-ce pas ? Il verra que je n'ai pas oublié les quatre piquets où il m'a si souvent fait lier, le visage contre terre.

Mme de La Rebelière affecta de sourire comme si elle n'entendait pas le sens complet de ces paroles, tandis que le regard inquiet et curieux de Cécile interrogeait la physionomie impassible de Palème.

— Voulez-vous manger, maîtresse ? reprit-il en déterrant sous les cendres du foyer éteint quelques bananes rôties.

Elle remercia d'un geste dédaigneux. Cécile reprit, rassurée :

— Cet homme n'a pas l'air de vouloir nous faire du mal ; mais il veut nous retenir peut-être parce qu'il craint que nous allions dire où il est à M. de La Rebelière. Ne pouvez-vous pas lui persuader que nous le laisserons tranquille ?

Mme de La Rebelière ne répondit rien, et jeta autour d'elle un regard plein de colère et de terreur. Palème mangeait tranquillement ses bananes. Il y eut un silence; Mme de La Rebelière s'était assise, la tête inclinée, elle tâchait de maîtriser ses angoisses. Cécile attendait sans comprendre cette situation. Tout à coup l'explosion d'un fusil fit tressaillir les deux femmes; elles s'écrièrent ensemble :

— C'est Donatien !...

Il arrivait en effet le long de la ravine; un beau chien de chasse, qu'il avait apporté de France, courait devant lui; et vint sauter devant Mme de La Rebelière.

Palème avait bondi au-devant du mulâtre; mais il s'arrêta subitement en l'entendant s'écrier :

— Madame, mademoiselle, vous vous êtes donc égarées !... le soleil va se coucher; vous êtes fort loin de l'habitation, je vais vous y ramener.

Elles avaient couru au-devant de lui, Palème s'était assis devant son ajoupa, et les laissait partir sans rien dire; Cécile lui cria en s'en allant.

— Adieu ! mon brave homme; soyez tranquille, Mme de La Rebelière ne dira pas qui nous avons rencontré.

La jeune femme avait passé son bras sous celui du colon.

— Donatien, lui dit-elle vivement tout bas, cette enfant n'a pas compris notre danger; mais vous venez de nous sauver plus que la vie !...

Il frémit.

— Oh ! ciel ! dit-il, c'est le hasard qui m'a conduit de ce côté... J'avais un pressentiment que

vous couriez quelque danger, je vous cherchais... Vous avez donc fait quelque mal à cet homme ?

Alors Mme de La Rebelière lui raconta brièvement comme Palème avait été leur esclave, et pourquoi il s'était enfui.

— Il est vrai, dit-elle en finissant et avec un long soupir, M. de La Rebelière est un maître cruel ! Ce malheureux doit nous haïr !

Cécile les rejoignit, et tous trois reprirent lentement le chemin de l'habitation. Le même soir, Palème aborda le colon qui rentrait seul chez lui. Tous deux se connaissaient; la bonté compatissante de l'un, la misère de l'autre avaient établi ces rapports.

— Écoute, dit Donatien après avoir répondu au salut de l'épave, il a failli t'arriver un grand malheur ce soir; si ta main eût seulement touché l'une de ces deux femmes que j'ai rencontrées devant ton ajoupa, je t'aurais cassé la tête d'un coup de fusil.

Palème haussa les épaules et répondit: Cela suffit; vous m'avez fait du bien, vous m'avez nourri quand j'étais malade, je ne l'ai pas oublié. Puisque vous protégez ces femmes, elles peuvent aller en toute sûreté; je me détournerai si je me trouve encore sur leur passage. Je renonce pour vous à ma vengeance.

— Je sais qu'on peut se fier à toi, et je compte sur cette promesse. Adieu, retourne à ton ajoupa et prends garde si tu descends de l'autre côté de la montagne; hier quelques nègres marrons sont tombés au milieu d'une halte de miliciens.

— Je sais bien, j'y étais.

— Tu finiras par être pris dans quelqu'un de ces traquenards. Palème, tu ferais mieux de cultiver de tes mains un petit carré de terre qui te donnerait de quoi vivre. S'il te faut des outils, des semences, viens me trouver. Adieu, souviens-toi de ta promesse.

Palème le retint.

— Écoutez, lui dit-il, avant de nous quitter, il faut que je vous raconte une histoire. Il y avait là-bas, dans le bois, un beau ramier qui voltigeait tout le jour dans les tamarins où était son nid. Un jour il trouva parmi ses œufs deux œufs blancs comme la fleur du frangipanier, et il les réchauffa avec le reste de sa couvée. Quand ces œufs furent éclos, il en sortit deux serpents qui le dévorèrent.

— Adieu Palème, dit Donatien en s'éloignant.

Dès ce jour, Mme de La Rebellière et Cécile se laissèrent accompagner par Donatien dans toutes leurs promenades. Ordinairement elles le rencontraient au-delà de l'esplanade, et, après leurs longues courses, il les ramenait souvent, bien avant dans la soirée, jusqu'à l'entrée de l'habitation dont il ne passait jamais le seuil. Ce nouveau genre de vie semblait avoir agi puissamment sur la jeune femme ; elle éprouvait des alternatives de langueur et d'animation, de tristesse et de gaieté, qui ne ressemblaient pas à ses caprices d'autrefois. Cécile était souvent pensive ; mais son regard serain ne trahissait aucune préoccupation douloureuse. La vie coulait alors belle, animée, pleine d'enchantement et d'ivresse pour ces deux femmes ; elles aimaient pour la première fois. Cet unique secret de leurs cœurs y demeura bien caché ; elles

ne se devinèrent point l'une l'autre et se laissèrent aller, sans prévoyance et sans remords, à ce bonheur intime.

Mme de La Rebelière comprenait enfin ce qui avait manqué à sa vie, et, plus tôt que Cécile, elle reconnut que ce qu'elle éprouvait, c'était l'amour, l'amour puissant, irrésistible. Mais un sentiment d'indomptable fierté retint tous les témoignages de cette passion; la jeune femme aima pour le bonheur d'aimer; elle se persuada que ce qui se passait ainsi entre elle et une image absente pendant ces jours, ces nuits entières où elle soupirait et pleurait en nommant tout bas Donatien, n'était point une faute.

Cécile, moins éclairée, s'abandonnait, dans l'innocence de son cœur, au sentiment le plus doux qu'elle eût jamais éprouvé; c'était tout à la fois de la tendresse, de l'admiration, une ardente pitié, car mieux que Mme de La Rebelière, elle avait compris que Donatien n'était pas heureux. D'ailleurs ces préjugés de caste, qui parfois réveillaient, dans l'âme de la fière créole, une secrète honte, une sorte d'effroi, ne troublaient pas cette jeune fille élevée en France; elle ne comprenait pas ces distinctions subtiles qui font un nègre d'un homme à peu près blanc; elle ne voyait encore, par ses yeux, que les couleurs tranchées, et les nuances ne la frappaient pas.

Il y avait, entre ces trois personnes, comme une convention tacite de se retrouver chaque jour. Que de douces et rapides heures passées ainsi dans cette contrée sauvage où chaque pas amenait une découverte! Tantôt c'était quelque magnifique li-

liacée éclos au bord d'un torrent, tantôt un nid d'oiseaux rares ou quelque fruit inconnu. Souvent ils s'arrêtaient sous les citronniers fleuris autour desquels bourdonnaient les colibris étincelans, et Donatien racontait quelque histoire qu'il avait apprise dans ses livres, ou bien ses voyages aux pays d'outre-mer. Il était heureux alors; son regard se reposait doucement sur ces deux visages de femmes attentifs et charmés. Mais si son cœur battait déjà pour l'une d'elles, s'il éprouvait l'irrésistible influence de cette atmosphère imprégnée d'amour, il sut cacher aussi ses vives émotions, ses élans d'un bonheur amer; brûlant, digue d'envie, de regrets et de pitié. Cependant, au milieu de ces longs entretiens où il racontait volontiers sa première jeunesse, ses longs voyages, son séjour en France, jamais il ne parla de son origine ni de son enfance; il avait dit seulement qu'il était né à la Martinique.

Au bout d'un mois, Mme de La Rebellière ne parlait pas encore de quitter les eaux chaudes, et il semblait que son mari favorisât à plaisir son séjour dans cette solitude. D'abord il lui avait écrit de Fort-Royal pour annoncer qu'il passerait trois semaines chez son cousin le gouverneur; puis une lettre datée de La Rebellière avait appris à la jeune femme que quelques officiers de marine étaient momentanément ses hôtes, mais qu'elle devait se dispenser de venir leur faire les honneurs de l'habitation. En toute autre circonstance, Mme de La Rebellière n'aurait pas si facilement obéi; cette fois elle répondit, soumise, qu'elle se trouvait bien aux eaux chaudes, et qu'elle ne demandait pas

mieux que d'y rester tant qu'il y aurait des étrangers chez elle. Dès lors il sembla qu'elle ne devait jamais partir; elle faisait des arrangemens, des projets comme pour toute la vie, et ni Cécile, ni Donatien ne semblaient s'apercevoir que tout cela devait finir et peut-être bientôt.

Un soir cependant M. de La Rebellière arriva; sa femme et Cécile venaient de rentrer; toutes deux pâlirent en le voyant. Il était d'une humeur d'autant plus empressée et complaisante qu'il s'attendait à de grandes plaintes.

— Ma chère amie, dit-il, combien je vous sais gré de vous être confinée ici pendant que je recevais à La Rebellière ces jeunes fous! ce sont de sottes connaissances pour une femme de votre âge, et je suis charmé que vous l'ayez compris. Il a fallu un aussi grave motif pour me priver si long-temps de votre présence, ma chère Éléonore; mais enfin me voici. Comment avez-vous passé votre temps dans ce désert?

— Avec beaucoup de contentement et de tranquillité, répondit Mme de La Rebellière d'une voix faible et la mort dans l'âme.

— Nous pourrons y revenir l'an prochain si cela vous plaît; qui sait alors si ma belle pupille vous accompagnera? L'époque de sa majorité arrive, je vais perdre mes droits de tuteur. Pardon, ma chère Cécile, de ne vous avoir pas encore demandé comment vous vous portez; mais j'étais absorbé par la joie de retrouver Mme de La Rebellière, si belle, si bonne, si docile; savez-vous que je m'attendais à une autre réception?

— Vous voyez bien que vous vous trompez par-

fois, dit Mme de La Rebellière en s'efforçant de sourire.

— Mais je n'abuserai pas de tant de condescendance ; vous ne serez pas plus long-temps reléguées ici, nous partirons après demain.

— Vous n'attendez donc plus aucune visite à La Rebellière ?

— Non, grâce au ciel ! c'est fini.

— Tant pis. Je n'aurais pas mieux demandé que de rester encore quelque temps ici. L'air vif de ces montagnes m'a fait grand bien ; j'aime cette solitude !

— Si vous y tenez, je suis capable de m'y enterrer avec vous pour quinze ou vingt jours. Le pays est fort beau, nous ferons de longues promenades.

— Non, monsieur, non, il faut partir ! dit Mme de La Rebellière, que chaque parole de son mari frappait au cœur comme un coup de poignard :

Cécile était immobile, et les larmes qu'elle retenait à peine roulaient sous ses paupières baissées ; mais personne ne remarqua son chagrin. Cette épouvantable contrainte dura tout le temps du souper, après lequel M. de La Rebellière sortit un moment.

— Ma bonne Cécile, dit rapidement la jeune femme, il est inutile de raconter à mon mari que nous avons passé une nuit dans l'habitation de Donatien et que depuis nous l'avons vu souvent. M. de La Rebellière pourrait le trouver mauvais et lui faire affront. Si vous saviez ce que c'est que les préjugés de caste !

— Mais si quelqu'un des esclaves que nous avons amenés vient à le lui dire ?

— Je leur ordonnerai de se taire, soyez tranquille, ils obéiront. Ah ! ma chère Cécile, c'en est fait du bonheur que j' avais trouvé ici ; je retombe sous le joug ; si vous saviez quel supplice c'est de vivre avec M. de La Rebelière.

Elle se prit à pleurer amèrement en achevant ces mots, et Cécile, que les larmes gagnaient aussi lui jeta les bras au cou en sanglottant. Toutes deux eurent ainsi un prétexte pour cette explosion de chagrin, et tout en cessant de se contraindre elles se trompèrent l'une l'autre. Il y avait d' ailleurs une trop grande différence dans leur manière d' aimer pour qu'elles pussent se deviner facilement. Quand M. de La Rebelière rentra, il vit sur-le-champ que sa femme avait pleuré ; il se garda de lui adresser aucune question, mais mille soupçons importants lui vinrent à l'esprit. Au milieu de la conversation vide et décousue que tous trois s' efforçaient de soutenir, il dit tout à coup en regardant Cécile en face :

— Pendant ces six semaines personne n'est donc venu vous rendre visite ?

— Personne, répliqua-t-elle avec une franchise tant soit peu jésuitique ; heureusement la question avait été posée de manière à rendre cette réponse littéralement vraie.

Le lendemain matin, M. de La Rebelière vint joindre sa femme qui se promenait sur l'esplanade. Ils marchèrent ainsi long-temps sans se parler. L' aspect de ce toit rouge qui apparaissait à la crê-

te du rocher avait fait naître un chaos de frayeurs et de soupçons dans l'esprit de M. de La Rebellière; maintenant il entrevoyait un motif au changement inoui qui s'était opéré dans la manière d'être de sa femme. Son imagination se créa des doutes, des certitudes; irrité, furieux au fond de l'ame, mais toujours maître de lui, il forma ainsi ses conjectures pendant une heure. Enfin, s'arrêtant tout à coup devant la jeune femme, il lui dit d'un air tranquille et la rage dans le cœur :

— Quelle est donc cette case neuve là-haut sur la montagne? Vous ne m'avez pas dit que nous avions un voisin, ma chère Eléonore; comment s'appelle-t-il?

— C'est un mulâtre nommé Donatien, répondit-elle froidement.

A ce mot, les soupçons qui bourrelaient M. de La Rebellière s'évanouirent subitement; il ne lui vint pas à l'esprit que sa femme pût avoir seulement jeté les yeux sur un homme de cette espèce-là.

— Un mulâtre! répéta-t-il avec un long soupir comme un homme tout à coup soulagé d'un poids énorme, un mulâtre! Autrefois on ne voyait guère que des noirs et des blancs, mais aujourd'hui cette race mêlée est partout.

Ce jour-là Cécile sortit vers l'heure accoutumée; ses négresses avaient perdu l'habitude de la suivre depuis qu'elle allait chaque soir se promener avec Mme de La Rebellière. Personne ne remarqua qu'elle descendait seule le vallon. Dans une situation d'esprit plus calme, elle eût éprouvé une certaine frayeur; un silence profond régnait autour

d'elle, les oiseaux se taisaient sous les feuillages immobiles, elle n'entendait pas même le bruit de ses pas sur le sable mouvant du ravin. Il était de bonne heure encore, et elle marcha long-temps sans rencontrer Donatien. Alors il lui sembla qu'elle s'était égarée, bien qu'elle vit toujours derrière elle le morne Fontenay et plus loin vers le nord les pitons du Carbet. Mais autour d'elle tous les sites se ressemblaient, partout des remparts de feuillages, d'étroites ravines; elle avançait et ne reconnaissait plus le chemin où d'abord elle croyait avoir passé d'autres fois. Enfin, inquiète et fatiguée, elle s'assit dans un endroit découvert d'où elle apercevait encore au loin l'habitation de Donatien. Elle détacha son large chapeau de paille et regarda autour d'elle, une main sur son cœur qui commençait à battre d'effroi. L'aspect, riant et plaisible de ces lieux la rassura. Un faible ruisseau coulait près de là, et une végétation plus fraîche marquait son cours; l'herbe croissait plus haute sur ses bords, et quelques grands arbres s'élevaient sur ce sillon de verdure jeté entre des roches âpres et calcinées.

La jeune fille s'était arrêtée à quelques pas d'un bel arbre dont les branches flexibles plougeaient dans le ruisseau; son feuillage sombre était semé de petites pommes d'un rose éclatant; il semblait le roi de ce rivage, où il croissait seul de son espèce à travers une multitude d'humbles plantes, rampant sous son ombre noire comme la nuit. De robustes rejets entouraient son tronc noueux, et leurs larges feuilles frémissaient sous le vent léger du soir.

Cécile se leva pour cueillir un de ces beaux fruits, puis elle se rassit triste et regardant au loin. Elle attendit ainsi encore long-temps. Le soleil allait se coucher lorsque Donatien parut haletant. Il jeta un cri en approchant de la jeune fille ; et lui arrachant le fruit qu'elle tenait à la main , il lui dit avec épouvante :

— Est-ce que vous en avez mangé ?

— Non, répondit-elle effrayée de son geste et de son regard plein de terreur.

— Ah ! reprit-il en se laissant aller épuisé à côté d'elle, je vous ai vue de loin, et j'ai tremblé de votre danger !... Comment êtes-vous venue ici toute seule chercher ces horribles fruits ?... Ils sont un poison auquel il n'y a point de remède... N'avez-vous jamais entendu parler du maucenillier... Oh ! ciel, mademoiselle, vous étiez là près de cet arbre dont l'ombre même est mortelle... Vous pouviez goûter à ses fruits maudits, et je vous apercevais tranquille à côté de cet affreux danger... Il m'a fallu un quart d'heure, un siècle de terreur et d'angoisse, avant d'arriver auprès de vous... Oh ! venez, venez, éloignons-nous d'ici...

Elle serra convulsivement le bras qu'il avançait pour la soutenir, et pleura troublée, non de frayeur, mais d'une indicible émotion.

— Hélas ! monsieur, dit-elle enfin, ce soir je vous fais mes adieux et ceux d'Eléonore ; nous retournons demain à La Rebellière.

— Demain ! répéta-t-il en baissant la tête dans une affreuse consternation ; demain ! et je ne vous verrai plus !

★

Ils s'arrêtèrent en silence ; Cécile vit clair dans son cœur et dans celui de Donatien , et sur-le-champ sa résolution fut prise. Elle avait une de ces âmes fortes et patientes que nul obstacle ne décourage, et qui vont à l'accomplissement de leur volonté sans violence, mais avec une fermeté inébranlable.

— Vous ne pourrez pas vivre long-temps dans cette solitude, séparé de tout commerce humain , dit-elle doucement, il faudra la quitter.

— Hélas ! mademoiselle, répondit-il avec amertume, vous n'ignorez pas quels préjugés me séparent à jamais de la classe à laquelle j'appartiens par mes sentimens et mon éducation.

— Oui, ici, mais en France ? C'est en France que vous irez vivre.

Il secoua la tête, et répondit :

— Je n'avais pas d'autre espoir, d'autre désir : mais je sens que là-bas non plus, je ne serais pas heureux.

— Mon Dieu ! pourquoi désespérer ainsi de l'avenir et de toutes les chances de bonheur qu'il y a dans la vie ! Tenez, j'ai plus de courage et de volonté que vous : des intérêts de fortune m'ont fait venir ici ; M. de La Rebellière, mon tuteur, m'y a appelée, et j'ai dû obéir ; mais ma majorité approche, je suis résolue à m'en aller, et je m'en irai. Savez-vous que nous nous rappellerons volontiers en France notre connaissance dans ce pays sauvage. N'est-ce pas que vous viendrez me voir à Paris ? Allons, au moment de nous quitter, faites-m'en la promesse solennelle.

Ceci fut dit avec une telle expression d'amitié

simple et sérieuse, que Donatien, sans entrevoir aucun autre espoir, s'écria en prenant la main que lui tendait la jeune fille :

— Oai, à Paris, dans un an peut-être; c'est l'espoir qui va me faire vivre.

Quelques momens après, ils se séparèrent; lui, triste et pourtant consolé; elle, courageuse et le cœur plein d'espoir.

M. de La Rebelière avait passé toute cette journée près de sa femme. Vers le soir, il l'emmena faire une promenade du côté de l'habitation de Donatien; chemin faisant, il s'arrêta avec un vieux nègre, qui coupait du bois sur le limite des deux possessions, et il le questionna long-temps.

Le soir à souper, M. de La Rebelière dit, entre beaucoup d'autres propos fort insignifiants et sans y attacher d'importance :

— Je sais ce que c'est que cette habitation des d'Enambue, elle était bien tenue autrefois; mais à présent il faudrait y mettre une centaine de nègres pour qu'elle rapportât quelque chose. Elle est tombée entre les mains de ce mulâtre, qui assurément n'a aucun titre légal pour la posséder. Je sais ce qu'il est. Le gouvernement ne surveille pas assez la position de ces gens-là.

— Eh! bon Dieu! monsieur, répliqua Cécile, quand ils ne font tort à personne, on peut bien les laisser vivre tranquilles.

Mme de La Rebelière ne dit rien; la présence de ce mari qui ne la quittait pas plus que son ombre la mettait au désespoir; mais elle le craignait, et elle savait dissimuler. Cécile était pensive, mais calme.

— Quand partons-nous, monsieur ? demanda-t-elle à son tuteur.

— Demain sur le soir ; il fait clair de lune , nous marcherons de nuit.

La soirée se passa tristement et finit de bonne heure.

Quand Mme de La Rebelière fut seule dans sa chambre à coucher avec son mari, elle lui dit :

— Je n'ai nulle envie de dormir, et je vais lire un peu.

Il entra avec elle dans une petite pièce attenante à la chambre et qui n'avait point d'autre issue.

— Cela ne vaut rien, dit-il, de veiller ainsi ; vous serez malade, ma chère ame ; je vous trouve défaite ce soir. Prenez donc plus de soin de votre santé.

Il lui baisa la main, et elle lui dit bonsoir d'un signe de tête. Un quart d'heure après, il dormait. Alors la jeune femme fut seule ; elle respira ; elle pleura. Que de sanglots, que d'imprécations, que de paroles d'amour sortirent alors de sa bouche ! Elle s'abreuva de ses larmes, elle appela mille fois Donatien, elle épuisa sa douleur par la violence de ses transports. Ensuite elle essaya d'écrire, seulement pour soulager son cœur ; mais la difficulté d'exprimer ainsi sa pensée l'arrêta au premier mot. Ignorante comme une créole, elle savait à peine tenir la plume.

Un peu avant le jour, M. de La Rebelière s'éveilla et s'aperçut que sa femme n'était pas encore couchée. Alors il se leva doucement, et vint voir ce qu'elle faisait. Elle s'était endormie, la tête appuyée sur une table. Sa main,

qui tenait encore la plume, reposait sur une grande feuille de papier toute barbouillée de chiffres, de cœurs enflammés, et où le nom de Donatien était vingt fois écrit. M. de La Rebellière vit tout cela par-dessus l'épaule de sa femme à la lueur d'une lampe qui s'éteignait.

Pâle, les yeux hagards, les dents serrées, il chercha instinctivement à son côté le couteau qu'il avait quitté en se déshabillant; puis l'idée d'une autre vengeance lui vint subitement.

— Oh! murmura-t-il en regagnant son lit, cet homme est un épave! Je puis l'acheter et le faire mourir devant elle sous le fouet d'un commandeur!

IV.

M. de La Rebellière quitta la lendemain les Eaux-Chaudes, avec sa femme et sa pupille; dès qu'il les eut ramenées à l'habitation, il partit pour Fort-Royal sous un prétexte insignifiant, et après avoir annoncé que son absence durerait deux ou trois jours au plus. La jeune femme pensa qu'il s'agissait de quelque affaire administrative, et elle ne s'étonna point de ce brusque départ. Le gouverneur-général des Antilles, M. de Feuquières, avait épousé une proche parente de M. de La Rebellière; leurs relations étaient intimes; une certaine conformité de caractère et des intérêts communs les unissaient étroitement. Tout pliait devant ces deux hommes investis des pouvoirs les plus étendus; mais il n'y avait point de sécurité dans une position si haute, si enviée, aussi s'étaient-ils li-

gués pour s'y soutenir et n'eussent-ils reculé devant aucune iniquité quand il s'agissait de défendre leurs privilèges ou de frapper un ennemi. M. de La Rebelière possédait une fortune immense, et bien que son origine, fort roturière, fût connue de tout le monde, il s'était allié, par son mariage, aux meilleures familles de la Martinique. Il était commandant de la paroisse du Carbet sur laquelle était située son habitation; ce grade donnait une autorité immédiate et absolue dont les énormes abus restaient toujours impunis, car on ne pouvait en appeler que devant la suprême juridiction d'un conseil colonial entièrement dévoué au gouverneur.

L'absence de M. de La Rebelière fut pour sa femme un temps de répit; elle put du moins pleurer librement; personne ne lui demandait compte de sa tristesse, de ses insomnies, de la vie étrange qu'elle menait. Rien ne pouvait la tirer de l'anéantissement où elle était retombée; elle restait tout le jour étendue dans son hamac, les yeux fermés, les mains croisées, immobile et muette comme une statue, puis quand la nuit arrivait, quand la brise soufflait fraîche et suave dans les orangers, elle se traînait sur la terrasse et y passait souvent toute la nuit. La liberté que lui laissait son mari n'allait pas au-delà du privilège de se livrer à ses caprices d'enfant; elle ne devait point franchir les limites de ses possessions, et cette fois elle n'osa pas retourner aux Eaux-Chaudes.

Cécile partageait jusqu'à un certain point cette vie pleine de regret, de désœuvrement et d'ennui; mais du moins l'avenir était devant elle, l'avenir

libre , immense, plein d'espérances et de projets ; elle y rêvait tandis que la jeune femme se consumait dans un sombre et muet abattement. Préoccupées toutes deux d'un sentiment profond, elles ne s'observèrent point mutuellement ; et aucune manifestation imprudente ne trahit leur secret. L'une plus ardente, plus emportée en ses passions, avait appris à dissimuler sous le regard défiant de son mari ; l'autre, candide et fière se taisait parce que l'on ne sollicitait pas sa confiance.

Un jour cependant, tandis qu'elles étaient seules dans la galerie, Cécile s'approcha doucement de Mme de La Rebellière, qui, pâle, à demi soulevée et le front appuyé sur sa main, ressemblait à une de ces statues qui décorent les tombeaux.

— Ma chère Eléonore, lui dit-elle, vous voilà, depuis ce matin, comme une personne qui n'est plus de ce monde; mon Dieu! qu'avez-vous donc ?

A cette question, Mme de La Rebellière fondit en larmes; n'en pouvant plus, à bout de contrainte et de dissimulation, elle cacha son visage sur l'épaule de Cécile, et s'écria au milieu de ses sanglots :

— Si vous saviez ce que je souffre!.. Mon Dieu! quelle vie! quelle affreuse vie!...

— Allons, allons, ne parlez pas ainsi, dit la jeune fille en serrant contre sa poitrine cette belle tête échevelée, vous vous exagérez votre malheur, ma pauvre amie; M. de La Rebellière a une façon de vous aimer, fort étrange, j'en conviens, il abuse un peu de son autorité: mais je suis assurée que vous finirez par le gagner à force de douceur et de patience. Il comprendra enfin que vous êtes

**

une femme sage , incapable de manquer à votre devoir, et que vous n'avez pas besoin d'être gardées par son incommode jalousie ; il vous laissera vivre comme tout le monde. Prenez donc courage et ayez bon espoir pour l'avenir.

Ces paroles simples et raisonnables retinrent l'aveu qui allait échapper à Mme de La Rebellière ; elle se laissa retomber sur ses coussins damassés, et répondit avec plus de sang-froid :

— Ma bonne Cécile, je souffre, je suis malade, c'est pourquoi je pleure ; j'ai de tristes pressentimens ; il me semble que je dois mourir bientôt ; voilà le secret de cette tristesse où vous me voyez plongée.

— Ah ! j'ai meilleur espoir pour vous, ma chère Eléonore ; vous n'êtes malade que d'ennui. Pour vous rassurer, il faut que M. de La Rebellière amène un médecin ; voulez-vous consulter celui du gouverneur ? Je vais écrire sur-le-champ.

— Non, non, je ne veux pas le voir, ce n'est pas lui qui me guérirait ; il n'y a que le temps qui puisse me guérir.

— Si du moins M. de La Rebellière revenait ! En vous trouvant si triste et si souffrante ; il consentira à vous ramener à Saint-Pierre , ne fût-ce que pour vous procurer un peu de mouvement et de distraction.

Mme de La Rebellière secoua la tête.

— C'est étrange pourtant, dit-elle après réflexion ; je ne comprends pas ce qui peut retenir M. de La Rebellière à Fort-Royal : des affaires importantes exigent sa présence ici ; après-demain vous serez majeure, ma chère Cécile , et il doit vous rendre ses comptes de tutelle.

— Ah! je ne suis pas pressée de jouir de mon émancipation; j'attendrai tant qu'il voudra.

— Il le sait bien, et c'est pour cela sans doute qu'il ne se hâte pas de revenir. Que ne nous laissait-il aux Eaux-Chaudes! je m'y portais mieux qu'ici, et vous aussi, ma Cécile; je vous trouve pâle depuis notre retour.

— C'est vrai, nous étions plus agréablement là bas, répondit la jeune fille, dont les joues reprirent subitement une teinte rosée qui lui rendit cette vive fraîcheur que l'ardeur du climat commençait à ternir.

Un moment après, elle retourna s'asseoir devant son métier à tapisserie; la jeune femme venait de retomber dans cette muette rêverie dont elle était sortie un moment avec effort.

Cependant, au bout de huit jours, Mme de La Rebellière commença à s'étonner que son mari ne donnât point signe de vie; mais il ne lui vint pas à l'esprit qu'il l'eût devinée, tant il avait su dissimuler, tant il s'était montré calme et d'humeur agréable en la quittant. Elle ne demandait pas mieux, du reste, que d'en être délivrée le plus long-temps possible, et elle se garda bien d'écrire, crainte de hâter son retour.

Enfin, après dix jours d'absence, M. de la Rebellière arriva un soir, tandis qu'on était à souper: il entra avec fracas dans la galerie, jeta sa cravache et son chapeau, et vint embrasser sa femme d'un air joyeux et empressé.

— C'est vous enfin, dit-elle en se soulevant à demi avec un contentement qu'elle ne pouvait venir à bout de feindre. Bon Dieu! qu'étiez-vous

donc devenu ? Nous faisons tous les jours, avec Cécile, mille conjectures sur votre absence.

Il s'assit entre elles deux, et se prit à sourire avec une si singulière expression, qu'elles se regardèrent étonnées, et n'osèrent plus l'interroger. Il y eut un moment de silence, puis M. de La Rebellière dit lentement :

— Je viens de commander une expédition qui aura, je l'espère, de grands résultats pour la tranquillité de la colonie. On néglige malheureusement de surveiller ce qui se passe dans les possessions éloignées; on laisse aller les choses, et elles vont à la ruine de tous nos privilèges.

A ce préambule les deux femmes comprirent que quelque exécution extraordinaire venait d'avoir lieu; elles savaient avec quelle rigueur on punissait tout acte d'insubordination, et même un simple soupçon de révolte parmi les esclaves.

— Au nom du ciel, monsieur, ne parlons pas de cela, dit Mme de La Rebellière; il s'agit sans doute de quelque épouvantable supplice: ces récits me font mal. Je sais bien qu'il faut qu'on punisse les criminels; mais je ne veux pas savoir tous ces détails, qui font dresser les cheveux.

— Cette fois il n'y a rien qui puisse froisser la sensibilité de votre cœur; il n'est question ni de potence, ni de bûcher, répondit froidement M. de La Rebellière; il s'agissait de s'emparer de quelques misérables qui vaguaient sans maîtres, et pouvaient faire de grands dommages sur les possessions voisines. Cela m'intéressait surtout par rapport à notre habitation des Eaux-Chaudes; puisque vous vous y plaisez tant, ma chère amie, j'ai pris

à cœur que vous puissiez y aller en toute sûreté. Il fallait, pour cela, vous délivrer d'un voisinage dangereux ; l'habitation d'Enambuc était le repaire des nègres marrons, des épaves de tout le quartier du Carbet ; il fallait en finir avec ces gens-là.

Mme de La Rebellière devint horriblement pâle, elle s'accouda sur la table et serra son front d'une main. Cécile avait frêmi jusqu'au fond de l'ame ; mais elle se confint et dit avec assez de sang-froid :

— Qu'est-il donc arrivé là-bas ? En vérité, je crois que vos craintes étaient exagérées. Pendant tout le temps que nous avons passé aux Eaux-Chaudes, il n'y a pas eu la moindre alerte ; tout était tranquille aux environs, et les gens de l'habitation d'Enambuc vivaient fort paisiblement.

— C'est que l'occasion ne leur paraissait pas favorable pour commencer leurs rapines : heureusement nous avons prévenu tous ces malheurs. Le gouverneur s'est entendu avec moi pour réduire ces misérables, et, en ma qualité de commandant de la paroisse du Carbet, j'ai dirigé l'expédition. Les choses se sont passées légalement. Le dernier des d'Enambuc étant mort sans héritier, sa succession a été déclarée vacante par sentence de la sénéchaussée. Je me suis aussitôt transporté sur les lieux, accompagné du notaire chargé d'inventorier les meubles et les esclaves. Cinquante miliciens me suivaient pour, au besoin, me prêter main-forte : nous savions qu'il y avait sur l'habitation une douzaine de nègres et un mulâtre qui paraît être, non pas leur maître, mais leur chef. Vous savez, ma chère Eleonore ? il s'appelle Donatien :

Elle ne répondit que par un signe de tête à peu près négatif.

— Eh bien ! après, dit Cécile d'une voix à peine articulée, après, que s'est-il donc passé ?

— Ah ! c'est toute une histoire. La campagne n'a pas été longue ; mais elle a été conduite vivement, je m'en flâte. Nous sommes arrivés aux Eaux-Chaudes de grand matin, et j'ai fait reposer et rafraîchir mon monde, tandis que j'allais moi-même reconnaître les environs. Le même soir nous avons attaqué la place. Vers neuf heures, par une nuit des plus noires, l'habitation a été cernée, et, assisté du notaire et d'un huissier, j'ai heurté à la porte en commandant d'ouvrir au nom du roi et de la loi. Aussitôt le mulâtre s'est présenté lui-même, suivi de ses nègres, et je lui ai fait lire à haute voix l'ordre du gouverneur et la sentence de la sénéchaussée ; ensuite j'ai commandé à mes gens d'appréhender au corps tous les individus présents : ils ont fait résistance. Alors le combat a commencé et nous avons lâché des coups de fusil. Les nègres se sont rendus ; mais le mulâtre se défendait avec une fureur désespérée : j'ai cru que nous ne l'aurions pas vivant. Enfin on l'a saisi et garotté. . . .

— Mais cet homme n'appartient à personne, interrompit Cécile en respirant à peine ; quel droit avez-vous sur lui ?

— Quel droit ? le droit de lui demander ce qu'il est, ses titres de liberté, et, puisqu'il n'en a point, de le déclarer épave et de le faire vendre. Telle est la loi : le Code noir est précis. Comprenez-vous à présent ?

Cécile baissa la tête en signe d'affirmation, et tâcha de contraindre son indignation et son désespoir. M. de La Rebellière reprit :

— Dimanche prochain, à l'issue de la messe, cet homme sera vendu à l'encan devant l'église de Saint-Pierre; il appartiendra au plus offrant et dernier enchérisseur.

— Et en attendant qu'en ferez-vous? où est-il? demanda Cécile.

— Il est ici, au cachot. C'est un homme hardi, capable de tout: je ne me fierais pas aux gens de la geôle pour garder un tel bandit.

— Puisqu'il est à vendre, j'ai envie de l'acheter, dit Cécile après un moment de réflexion, et comme si elle n'eût pas attaché à cette proposition une grande importance; monsieur, vous pourrez épargner ainsi les frais d'un encan. C'est décidé, cet épave m'appartiendra.

— Ma belle pupille, répliqua vivement M. de La Rebellière, cela ne se peut pas; je m'y oppose.

— Oh! dit-elle, en essayant de rire, si je le voulais bien, pourtant? Je suis majeure à présent. Vous ne pouvez plus me dire: Je m'y oppose.

— Allons, vous plaisantez toujours.

— Mais non, je ne plaisante pas, je vous jure.

— Sérieusement il ne faut pas songer à avoir ce mulâtre; qu'en feriez-vous? C'est un mauvais drôle: vous êtes trop bonne pour pouvoir le dompter. Il m'a insulté, menacé; je veux le punir. C'est moi qui l'achèterai.

M. de La Rebellière se tourna vers sa femme et ajouta en la regardant: J'ai juré qu'il mourrait sous le fouet d'un commandeur!

Elle frissonna, son front se couvrit d'une sueur froide, elle était près de s'évanouir ; en ce moment elle venait de comprendre que M. de La Rebellière l'avait devinée.

Il reprit tranquillement : J'ai cru , pendant le trajet des Eaux-Chaudes ici, que ce misérable mettrait fin à ses jours ; il essayait de se jeter à bas du cheval sur lequel on l'avait lié : il a des blessures horribles. Ces gens-là n'ont aucune crainte de Dieu ni de l'autre vie ; ils sont capables de tout, même de se tuer.

— La crainte de Dieu ! répéta Cécile ; mais si vous l'éprouviez , monsieur, vous seriez plus humain pour ce malheureux fait à son image !

— Voilà bien vos préjugés d'outre-mer ! vous les perdrez au bout de quelques années de séjour en ce pays , ma chère pupille, vous comprendrez mieux notre supériorité sur la race nègre ; ces gens-là sont des brutes. Eléonore a des idées plus justes que les vôtres sur ce sujet ; je suis certain qu'elle approuve tout ceci ; n'est-ce pas, ma chère amie ?

— Pardon , monsieur, je ne sais, dit-elle en se tournant brusquement, je n'étais pas à la conversation ; j'ai un mal de tête affreux.

Elle laissa retomber son front sur ses mains jointes. M. de La Rebellière se leva.

— Vous êtes fatiguée , ma chère amie , dit-il en posant la main sur l'épaule de sa femme ; venez , allons nous coucher.

Elle obéit , chancelante et se traînant à peine. Avant de sortir , elle se tourna vers Cécile , qui , pâle et consternée , restait assise devant la table ;

elles échangèrent un regard plein d'horreur et de pitié. M. de La Rebehère soutint sa femme et l'emmena en disant : Allons , ma chère Eléonore , appuyez-vous sur moi ; vous êtes toute pâle ; en vous voyant ainsi , je n'ai plus de joie à rien.

Mme de La Rebehère sourit amèrement et s'en alla les bras pendans, le front baissé, comme une victime qui subit son sort. Elle comprenait que quelque délation, quelque funeste hasard avait appris à son mari ses relations avec le mulâtre , et qu'il avait deviné la passion qu'elle portait cachée si profondément dans son cœur ; mais elle savait bien qu'il tuerait Donatien sous ses yeux , sans jamais lui reprocher le motif de cette affreuse vengeance. Elle dissimula aussi, elle dissimula sa haine comme elle avait dissimulé son amour , et renferma dans les plus secrets replis de son âme ses larmes , ses imprécations et ses terreurs.

Cécile gagna la terrasse, elle avait besoin d'air, elle étouffait. Elle tourna son visage au vent frais de la nuit , elle respira et put pleurer enfin. Peu à peu , son agitation se calma , et elle se prit à réfléchir sur ce qu'il était possible de faire en cette extrémité. Il était alors près de minuit ; la lune, dont un dernier reflet blanchissait l'horizon, venait de disparaître derrière les montagnes ; de gros nuages , déchirés par le vent, chassaient rapidement à l'est et semblaient s'amasser à la cime des pitons du Carbet d'où jaillissaient de rares éclairs. Tout dormait dans la maison, dans les cases à nègres , dans les champs silencieux. La nuit devenait de moment en moment plus profonde ; pourtant on distinguait encore , entre les om-

bres épaisses d'une allée de tamarins, un petit bâtiment carré, dont les fortes murailles s'appuyaient sur le moulin à sucre.

— Il est là ! murmura Cécile, il est là, seul, désespéré !... mon Dieu ! que faire ? comment le secourir ? comment le sauver ? Il mourra de ces ignominies !

Elle pleura long-temps, accoudée sur la balustrade et sans détourner les yeux de cette affreuse prison, où elle savait que M. de La Rebellière faisait mettre en sûreté les esclaves dont il craignait l'énergie et le désespoir.

— Maîtresse, dit la vieille Fémi, sa femme de chambre, en lui jetant une mante sur les épaules, il fait bon ici ; mais cette fraîcheur ne vaut rien, après une journée si chaude que les chiens ne voulaient pas rester dehors. Il serait prudent de rentrer, peut-être.

— Sais-tu ce qui s'est passé ? interrompit la jeune fille ; M. de La Rebellière a fait capture de quelques épaves ; on veut les vendre, et parmi eux il y a ce colon qui nous reçut chez lui, quand nous allions aux Eaux-Chaudes ; nous lui avons pourtant de grandes obligations. S'il ne nous eût pas ouvert sa case, nous aurions passé la nuit au bord de la ravine, exposées à être emportées par les eaux, ou bien dans le bois avec les bêtes sauvages. Ah ! j'en serais morte de frayeur !... Mais je n'oublie jamais les services qu'on me rend : Fémi, je veux sauver ce pauvre homme.

— Dieu fasse qu'il soit encore temps ! s'écria la négresse.

— Comment ! interrompit Cécile en frémissant,

M. de La Rebellière me trompait donc ? Ce soir il m'a dit que Donatien serait vendu dimanche prochain.

— Oui, s'il est encore vivant; mais qui sait?... Je l'ai vu arriver. On l'a descendu de cheval raide comme un corps mort; pendant le chemin, il avait dit qu'il se tuerait plutôt que de se laisser vendre.

— Écoute, Fémi; interrompit Cécile subitement décidée, il faut que cette nuit même, je voie Donatien.

— Seigneur Jésus ! et comment ferez-vous, ma bonne maîtresse ?

— J'irai le trouver dans son cachot.

— Mais les clés ? elles sont dans la chambre de M. de La Rebellière.

— J'irai les chercher.

— Il ne vous les donnera pas.

— Eh bien ! je les prendrai.

— Oh ! Seigneur, Seigneur Dieu ! s'écria la négresse épouvantée, les clés sont sur la table devant le lit, et M. de La Rebellière dort les yeux ouverts.

— C'est bien ! attends-moi ici, dit Cécile avec résolution ; j'y vais.

La négresse leva les mains au ciel et se mit à réciter tout ce qu'elle savait de prières. Au bout de cinq minutes Cécile revint.

— Allons, dit-elle tout bas, allons, Fémi.

Elle respirait à peine; ses mains froides et tremblantes tenaient deux clés attachées par une chaînette de fer; ses forces l'abandonnaient, mais non pas son courage; elle s'appuya au bras de sa né-

gresse, et, haletante d'émotion et de frayeur, elle traversa rapidement le jardin et l'enclos au fond duquel était situé le moulin à sucre. Un commandeur et quelques esclaves gardaient cette partie de l'habitation : ils faisaient une ronde vers minuit et dormaient ensuite jusqu'au jour ; mais à la moindre alerte ils devaient être sur pied et sortir avec leurs fusils. Cécile savait qu'elle ne pouvait se fier à leur sommeil, et elle commença par frapper à la porte du moulin en s'écriant doucement.

— Ouvre, Michel, c'est moi, c'est mademoiselle de Kerbran.

On tira les verrous, un grand nègre entrebâilla la porte et montra son visage stupéfait à la lueur d'une lanterne, en s'écriant :

— Vous, maîtresse ! à cette heure. . .

— Oui, c'est moi ; tu vois bien que c'est moi, avec Fémi. Tiens : voilà un écu ; c'est pour toi ; ne fais point de bruit ; prête-moi ta lanterne pour un quart d'heure, et, sur ton âme, que personne au monde ne sache que je suis venue ici cette nuit !

Le nègre prit l'écu en ouvrant de grands yeux ébahis, Fémi le poussa et s'empara de la lanterne.

— Va, va, tu ne risques rien, lui dit-elle ; rentre et tiens-toi tranquille ; je ferai bonne garde là dehors.

Le cachot de l'habitation La Rebelière était une espèce de fosse au-dessous de laquelle on avait bâti une autre prison, aussi sûre, mais moins affreuse que celle d'en-bas ; car l'air et le jour y pénétraient par une étroite fenêtre. Toutes deux étaient rarement vides, et jamais personne ne s'en était

évadé. M. de La Rebellière se fiait mieux à ces larges murailles, à ces fortes serrures, qu'à la vigilance de vingt sentinelles.

— Reste là, dit Cécile à sa négresse en s'arrêtant sur le seuil; reste là, et prends garde que le commandeur ne vienne voir où je suis.

Elle prit la lanterne et ouvrit d'une main ferme; il n'y avait personne dans la prison d'en-haut. Cécile descendit quelques marches et vit une seconde porte clouée et solidement cadénassée. Il lui fallut dix minutes pour trouver le secret de ces formidables serrures; enfin, les gonds rouillés grinçèrent, et la jeune fille, pâle de fatigue et d'émotion, pénétra dans le cachot. Donatien était là, attaché avec des cordes à un énorme madrier qui soutenait la voûte. Il leva la tête et poussa un cri étouffé en reconnaissant Cécile. Elle se pencha sur lui et toucha ces horribles cordes dont les nœuds le meurtrissaient; puis, elle jeta les yeux sur ses épaules nues et sillonnées de longues déchirures.

— Oh! murmura-t-elle d'une voix plaintive, ils l'ont frappé!

La vue d'une blessure faite par une balle, par un coup de poignard, lui eût causé moins d'horreur et de pitié; car elle comprit que cette ignominie faisait plus de mal à l'ame du prisonnier que ces plaies sanglantes à son corps. A l'aspect d'une telle infortune, elle éprouva quelque chose de plus saint que l'amour, c'était un sentiment sublime de justice et de générosité. Elle jura dans son cœur de protéger ce malheureux, de se mettre entre lui et son bourreau, de l'arracher aux mains impitoyables qui l'avaient ainsi déchiré. Elle se mit

à genoux près de Donatien avec l'élan d'une chaste pitié. Elle pleura long-temps sur ses blessures, comme elle eût pleuré sur un faible enfant abandonné, sur une pauvre femme souffrante. Et lui, tout éperdu et défaillant, tournait vers elle son visage convert de larmes et murmurait :

— C'est vous ! c'est vous, mademoiselle ! Je vous aurai revue avant de mourir ! Oh ! je ne l'espérais pas !

C'était une étrange scène, une de ces situations uniques dans la vie : cette jeune fille si belle, si noble, si riche, agenouillée dans cet horrible caveau, près du malheureux dont la tête s'inclinait sur ses mains blanches et pures ; cela ressemblait à un rêve, à une vision. Le mulâtre crut qu'il devenait fou.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il, je vous vois, mademoiselle, vous me regardez, et pourtant je doute... Parlez-moi, pour que je sois sûr que c'est bien vous... Oh ! ce bonheur encore, et puis la mort !

— Donatien, dit-elle en passant son mouchoir sur le front moite et glacé du mulâtre, non, vous ne mourrez pas ; ce n'est pas pour vous laisser mourir que je suis venue. Ecoutez, je n'ai qu'un moment encore à rester ici, je ne pourrai plus revenir ; avant que je vous quitte, il faut me jurer que vous n'attendrez pas à votre vie, que vous subirez votre sort.

Il se rejeta en arrière et s'écria avec un sourd gémissement :

— Le sort d'un esclave !

— Oui, mais je suis là, je vous sauverai ; ne

voulez-vous pas me confier votre vie, Donatien ?

— Oui, ma vie, mon ame, mon honneur, tout !

— Eh bien ! dimanche , vous vous laisserez mener à Saint-Pierre sans faire résistance ; vous vous laisserez vendre...

Il la comprit et détourna la vue ; l'espoir qu'il venait d'entrevoir était mêlé d'un sentiment inexprimable de honte et de reconnaissance.

— C'est le seul moyen de vous sauver , reprit Cécile ; il est impossible de vous faire évader ; vous seriez infailliblement repris , et peut-être.... On ne se rachète pas de la mort.

— Ni de l'infamie ! interrompit-il avec une sombre douleur.

— L'infamie ! elle est pour ceux qui commettent de telles iniquités ; ceux-là, je les déteste , je les méprise ! Mais , vous , Donatien , croyez-vous n'être plus le même à mes yeux qu'il y a quelques jours , lorsque , dans la ravine près des mancenilliers , je vous fis promettre que nous nous retrouverions en France ? Dieu m'est témoin qu'à présent comme alors je vois en vous un ami , peut-être l'ami le plus cher que j'aie au monde : voyez , je suis venue pour vous le dire.

Il serra les mains de Cécile sous ses mains garrotées , et répondit avec l'accent d'une émotion profonde :

— Disposez de mon sort , de tout ce que je suis ; oh ! dès à présent je suis bien véritablement votre esclave...

— Vous me jurez alors de subir impassible cette cruelle scène ; M. de La Rebellière sera là ; ne l'irritez point par des reproches , des menaces...

— Mais comment me suis-je attiré la haine atroce de cet homme ? pourquoi ces persécutions, ces iniquités dont je suis la victime ? qui l'excite ainsi contre moi ?

— C'est la peur, la peur égoïste et cruelle. M. de La Rebellière ne veut dans la colonie que des maîtres et des esclaves ; il a vu en vous un homme dangereux, un épave. Mon Dieu, comment se fait-il donc que vous n'ayez pu justifier d'aucun titre de liberté ?

— Mais je suis libre, libre de droit, par ce beau privilège qui donne la liberté à tous ceux qui ont touché la terre de France, où nul n'est esclave ! J'ai protesté haptement contre l'illégalité de mon arrestation. Mais à qui en appellerai-je de cet horrible abus de pouvoir ? Au conseil colonial, au gouverneur ? Ils ne me défendront pas contre M. de La Rebellière.

— Non, dit Cécile avec énergie, non, vous succomberiez ; c'est moi qui vous défendrai, qui vous sauverai..... Et maintenant adieu, Donatien ; adieu !

Elle se tut subitement et regarda derrière elle avec épouvante ; il lui avait semblé entendre un léger frôlement. Elle ne vit rien que le mur noirâtre, sur lequel la lanterne jetait un faible reflet. On eût dit pourtant qu'un air plus vif pénétrait dans le caveau, à travers l'espèce de soupirail fermé par quatre barres de fer. Cette étroite ouverture empêchait les prisonniers d'être asphyxiés ; elle donnait dans un égout, où ne pénétrait pas un rayon de jour.

— Ce n'est rien, dit-elle rassurée ; c'est le vent.

Il va faire un orage. Oh! il faut que je rentre, que je rentre sur l'heure. Si vous saviez ce que j'ai osé pour venir jusqu'à vous !..... Je vous laisse tranquille et consolé, n'est-ce pas, Donatien ?

Il la regarda ; une expression indicible anima son noble visage ; un sourire, un éclair de joie passa sur sa bouche frémissante, et il baisa les mains étendues sur lui. Une minute après, sa vision avait disparu.

Cécile regagna rapidement la maison. L'orage allait éclater ; les éclairs lui montraient le chemin. Elle tremblait, maintenant qu'elle avait accompli cette tentative hardie, et elle rentra dans la chambre de M. de La Rebellière avec plus de frayeur qu'elle n'y était venue trois quarts d'heure auparavant. La veilleuse jetait toujours sa clarté vacillante sur le lit, environné d'une gaze transparente, autour de laquelle bourdonnaient les monstres, et dont les plis flottans laissaient voir deux têtes endormies.

Cécile posa les clés sur la table à côté de la veilleuse. Au même moment un coup de tonnerre ébranla la maison. M. de La Rebellière s'éveilla en sursaut, et apercevant une ombre qui passait sur le mur, il s'écria avec épouvante :

— Qui va là ?

— C'est moi, répondit Cécile en s'avancant. Il tonne ; j'ai grand' peur, et je viens demander à Éléonore la relique de saint Fulgence.

— Elle n'a pas empêché le tonnerre de tomber deux fois ici, murmura M. de La Rebellière, qui ne conçut pas le moindre soupçon.

Mme de La Rebellière s'était levée toute trem-

blante ; elle prit un petit cadre attaché au mur , et le donna à Cécile en s'écriant :

— Quel temps , sainte Vierge ! est-ce la fin du monde ? Il faut se mettre en prières.

La jeune fille se retira. M. de La Rebellière avait écarté le rideau de gaze , et la lampe de nuit éclairait en plein son visage sombre , décharné , et coiffé d'un mouchoir de paliacate rouge.

— Allons , rassurez-vous , ma chère Eléonore , dit-il en regardant autour de la chambre ; tout est bien clos , et le tonnerre ne tombera pas ici.

Il lui prit la main et l'obligea à s'asseoir au bord du lit ; puis il se remit sur son oreiller et ferma les yeux. Elle n'osa bouger ; elle resta là immobile , les pieds nus et couverte de ses longs cheveux. Aucune parole ne l'avait trahie ; elle était parvenue à dissimuler son dégoût et sa haine ; sa physionomie même n'avait rien dit. En ce moment pourtant , elle ne put retenir une manifestation muette , et se tournant vers son mari endormi , elle le regarda en murmurant une malédiction. Son visage traduisit tous les sentimens de son cœur ; c'était le mépris , l'effroi , une sourde haine. Mais M. de La Rebellière ne dormait point ; il la regardait à travers ses cils de blaireau , et un mouvement de jalousie et de rage lui fit serrer jusqu'à la meurtrir cette frêle main qu'il retenait dans les siennes.

— Monsieur , vous me faites mal ! cria la jeune femme en essayant de se lever.

— Pardon , pardon , ma chère ame , dit-il comme réveillé en sursaut ; je faisais un mauvais rêve. Allons , recouchez-vous.

Lorsque Cécile eut disparu, Donatien resta comme un homme frappé de quelque vision d'un autre monde; il sentait encore flotter autour de lui un frais parfum; il entendait cette voix miséricordieuse murmurer des paroles de consolation; l'étreinte de ces chastes mains soulageait encore ses mains meurtries, et un souffle pur passait sur son front brûlant.

— Mon Dieu! s'écria-t-il avec un indicible transport, mon Dieu! que je suis heureux !

— Il n'y a personne pourtant qui voulût être à votre place, dit une voix derrière lui.

— Qu'est-ce? qui va là? cria-t-il stupéfait.

— C'est Palème, répondit la voix; maître, je viens vous sauver. Oh! oh! je me suis arrêté en chemin, car vous n'étiez pas seul ici tantôt.

— D'où viens-tu? où es-tu?

Les barreaux du soupirail tombèrent l'un après l'autre, et Palème entra en rampant.

— Me voilà, dit-il, je vais vous parler; mais d'abord il faut y voir. Je croyais qu'on vous aurait laissé au moins la lanterne.

— Tais-toi, tais-toi, interrompit le mulâtre, et, sur l'ame de ton père! ne parle jamais de ce que tu viens d'entendre. Mais comment, par quel miracle es-tu entré ici?

Palème venait de faire du feu à la manière des sauvages, avec un bâton de bois dur et une feuille de caratas. Il alluma une branche de bois-chandelle, et s'assit sur ses talons devant Donatien en disant :

— Michel le commandeur dort sur ses deux oreilles cette nuit; je n'avais qu'une frayeur, c'est qu'il m'entendît ouvrir la purgerie.

— Mais comment es-tu venu jusqu'à moi?

— En passant par la cave, puis par l'égout. Je savais le chemin; je suis resté une fois long-temps ici avec Vulcain le borgne, et c'est alors que je sciai ces barreaux, de manière qu'ils ne tiennent pas plus qu'un brin de paille. C'était pour me sauver; vous en profiterez...

— C'est par là que tu t'es sauvé toi, pour t'en aller marron? interrompit Donatien.

— Eh non! où est votre bon sens, maître? Si je m'étais sauvé ainsi de cette prison, on ne vous y aurait pas enfermé sans réparer la brèche. Quand je l'eus faite, je pus passer, j'allai même jusqu'en haut; mais les épaules de Vulcain se trouvèrent trop larges pour cette ouverture: c'était un saint Christophe, comme disent les pères blancs qui nous faisaient le catéchisme. Si j'étais parti seul, il aurait payé pour deux, et Michel le commandeur lui eût compté double ration sur les épaules. Cela étant, je restai, et j'attendis pour m'en aller marron qu'on me remit à l'atelier. Comprenez-vous à présent? Mais sus! ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je vais vous ôter ces cordes, et puis nous nous en irons tout doucement par là.

— Merci, Palème, merci de ta bonne volonté; je ne puis pas sortir d'ici, c'est impossible!

— Impossible! pourquoi?

— Parce que nous n'irions pas loin sans être pris; on lâcherait après nous la milice, la maréchaussée...

— Eh bien ! nous leur ferions voir du chemin. Tant que vous marcherez avec Palème, on ne vous attrapera pas. Voyez, je vous ai suivi depuis les Eaux-Chaudes ; j'étais à cent pas de la troupe, quelquefois en arrière, quelquefois en avant, et alors je vous voyais passer ; eh bien ! les bassets de M. de La Rebellière m'ont-ils flairé ? J'ai des amis sur l'habitation ; ils nous porteront à manger là-bas dans les cannes ; et demain, quand la lune sera couchée, nous gagnerons la montagne.

— Dieu fasse que tu t'en retournes sain et sauf comme tu es venu, mon pauvre Palème ; on fait bonne garde, te dis-je.

— Eh bien ! quand même ; j'ai deux couteaux ; je vous en donnerai un ; on ne nous aurait pas vivans. Qu'est-ce que cela vous fait de mourir, puis que vous voilà comme j'ai été ?

— Mais cela va finir.

— Oh ! oh ! mon doux maître, M. de La Rebellière vous laissera aller ! ne vous y fiez pas.

— Non ! ce n'est pas à lui que je me fie.

Palème hocha la tête, et reprit après un silence :

— Vous ne voulez donc pas venir ? Je comprends : on vous a dit : Reste là ! et vous restez. Bien fou qui croit aux paroles d'une femme blanche.

— Va-t-en, Palème ; laisse-moi, et que Dieu te protège ! Sans doute le jour n'est pas loin ; pars bien vite....

— Non, rien ne presse ; vous voulez donc rester ? Quel aveuglement ! vous ne savez pas comment les blancs nous tiennent parole ! mais je reviendrai, et si l'on vous a trompé, si vous êtes

aux cannes avec l'atelier, sous le fouët de Michel le commandeur; alors !... oh ! vous n'aurez pas besoin de me parler, je sais ce qu'il faudra faire; les cannes sont mûres, et rien qu'en y jetant ce bout de bois-chandelle... cela ferait un beau feu de joie sur l'habitation La Rebelière !

— Non, Palème ! non, je te le défends. Quelle vengeance ! elle retomberait sur les pauvres nègres; on les ferait travailler nuit et jour pour regagner la récolte perdue.

— Eh bien ! je sais aussi comment tous les blancs d'une habitation peuvent mourir dans une seule nuit après avoir soupé ensemble...

— Sur ta vie, ne songe jamais à ces affreuses tentatives, Palème. Si je rencontrais M. de La Rebelière seul et armé dans un bois, je ne sais, peut-être il n'en sortirait plus... Oui, je le tuerais... Mais ces femmes !... maudit soit celui qui oserait leur faire du mal, je le regarderais comme un ennemi mortel.

— Ainsi, je ne puis rien faire pour vous ! dit tristement le mulâtre. Alors je m'en vais; je m'en vais plus loin que les Eaux-Chaudes, bien haut dans la montagne. Je sais une source autour de laquelle il y a quelques arbres de gayac et des cocotiers; c'est là que j'abriterai mon ajoupa, et j'y resterai. Adieu, maître, nous ne nous verrons plus....

Il se tût brusquement et éteignit sous son pied la branche de bois chandelle, car Donatien aurait pu s'apercevoir qu'une larme roulait sous ses paupières brunes.

— Que Dieu te protège, mon brave Palème ! dit encore une fois le prisonnier du fond de son cœur. Adieu !

Le lendemain matin, M. de La Rebellière se leva d'humeur fort sereine; une certaine joie qui faisait mal à voir reluisait dans ses petits yeux gris. Sans paraître remarquer la tristesse de sa femme, il ne la perdait pas de vue, et mettait une sorte d'affectation à se placer toujours entre elle et Cécile.

— Ma chère belle, lui dit-il en déjeunant, je vous emmène dimanche à Saint-Pierre; cela vous promènera. Nous assisterons ensemble à cette vente, vous savez? J'achèterai quelques-uns de ces épaves. Quant à ma pupille, je ne lui propose pas de nous accompagner; j'ai peur qu'elle potisse contre moi à l'enchère; elle a envie de ce mulâtre.

Ceci fut dit d'un certain ton de bonhomie railleuse.

— Mon Dieu! dit Cécile d'un air parfaitement naturel, je n'y tiens pas; si vous en avez envie, achetez-le, et puissiez-vous l'avoir pour rien?

— Le fait est qu'il serait trop payé 1,200 livres. Il faudra frapper fort et long-temps pour l'habituer au travail.

Tout d'un coup Mme de La Rebellière fondit en larmes; elle n'en pouvait plus, son cœur se brisait; mais elle ne proféra pas une plainte, pas une parole au milieu de ses sanglots.

— Eh bien! qu'est-ce donc, ma chère amie? dit M. de La Rebellière; vous voilà comme une Madeleine. Ce sont des vapeurs; il faut prendre quelque chose.

— Mon Dieu! s'écria Cécile en s'approchant de la jeune femme, vous souffrez, vous êtes malade! Que faut-il faire? que voulez-vous?

— Rien, rien, ma Cécile, répondit-elle en tâchant de se calmer; oui, c'est que je suis malade.

— Tenez, s'écria M. de La Rebelière en regardant sur la terrasse, voici quelqu'un qui vous distraira de vos humeurs noires; c'est Pélagie avec tout son bagage. Ma chère amie, vous allez lui acheter quelque chose.

Une grande Capresse assez bien vêtue parut au seuil de la porte, un coffret d'une main et un grand carton de l'autre. C'était une de ces marchandes ambulantes qui vont d'une habitation à l'autre offrir leur pacotille.

— Mesdames, dit-elle, j'ai de beaux madras, des taffetas rayés; j'ai des bijoux d'or et d'argent, des chapelets et des gants de peau d'Espagne.

— Entre, cria M. de La Rebelière; voyons ces belles choses.

La Capresse étala sa marchandise; bien des fois elle était déjà venue, et Mme de La Rebelière l'accueillait toujours avec l'empressement joyeux d'une enfant vaine et fantasque à laquelle on offre le moyen de satisfaire quelques caprices. Mais, cette fois, la jeune femme demeura indifférente et triste à l'aspect de tous ces chiffons.

— Voyez, mesdames, dit Pélagie, agenouillée sur la natte devant les deux femmes, voici certainement de belles choses.

Et elle se mit à disserter longuement sur le choix, le bon goût et le bon marché de ses articles. Dès le premier mot, Cécile s'était retirée pour fuir ce frivole bavardage. Mme de La Rebelière écoutait avec une vague attention; elle regardait indécise et préoccupée de tout autre chose que de ce que la Capresse lui montrait.

— C'est bien, Pélagie ! dit-elle tout à coup , comme si elle s'éveillait d'un rêve ; avance un peu tes cartons de rubans, et ta boîte d'orfèvrerie ; je veux tout voir et beaucoup acheter.

— Ayez tontes les fantaisies qu' il vous plaira, madame, dit M. de La Rebellière. Je serai content de vous mener dimanche prochain à Saint-Pierre toute belle et toute parée. Je ne suis pas un de ces maris avaricieux et incommodes qui font la moue aux marchandes.

— Voyons si la couleur de cette étoffe ira avec le vert de mon collier d' émeraudes, dit la jeune femme en se levant pour aller prendre elle-même un petit coffret de bois d' Inde.

Elle l' ouvrit et étala sur ses genoux un magnifique pêle-mêle de bijoux en or et de pierres précieuses ; les diamans ruisselaient entre ses doigts.

— Sainte Marie ! que de richesses ! s' écria la Capresse éblouie.

— N' est-ce pas que ce rose tendre sied bien avec ces pierres vertes ? reprit Mme de La Rebellière. Je prends aussi ce fichu de point d' Alençon et ces nœuds de satin. Monsieur, voulez-vous me donner de l' argent, beaucoup d' argent , je suis en train d' acheter, et selon votre générosité, je suis capable de garder toute la pacotille.

— Bien, bien ! fit M. de La Rebellière un peu désappointé de tant d' insouciance et de frivolité.

Et il sortit un moment pour aller chercher l' argent dans le coffre-fort où nul autre que lui n' avait jamais mis la main.

— Écoute, Pélagie, dit rapidement Mme de La Rebellière ; veux-tu me rendre un service ?

— Deux plutôt qu' un.

— Eh bien ! dimanche, à Saint-Pierre, on vendra à l' encan un épave mulâtre appelé Donatien, pousse à l' enchère et achète-le à tout prix...

Elle choisit un de ses colliers de perles et le jeta aux mains de la Capresse en ajoutant : Tiens, ceci vaut bien cinq mille écus ; tu payeras après l'enchère, le reste est pour toi. As-tu compris ?

— Oui, dit la Capresse en serrant le collier dans son sein : M. de La Rebelière revenait.

Le même jour, lorsqu' on porta à Donatien sa cruche d' eau et son pain de cassave, on le trouva avec une fièvre ardente ; il était dans un délire effrayant ; tant de fatigues, de souffrances et d'émotions l' avaient rendu comme fou.

Alors M. de La Rebelière trembla que la mort lui ravît trop tôt sa vengeance. Il ordonna que le prisonnier fût transporté sur-le-champ à la case qui servait d' hôpital aux nègres de l' habitation. On ne lui laissa qu' une entrave au pied, et on le soigna avec une extrême sollicitude : il fallait se hâter de le guérir, car c' était le surlendemain qu' il devait être vendu. Tout cela se passait sans nul mystère ; M. de La Rebelière se faisait rendre compte tout haut de ces détails , et comme il ne quittait pas sa femme, elle les apprenait en même temps que lui. Cécile avait agi de son côté ; elle savait la sordide avarice de M. de La Rebelière pour tout ce qui n' était pas une dépense d' ostentation ; elle comptait qu' il reculerait devant une surenchère exorbitante, et elle avait écrit au gérant de son habitation des Mornes pour lui commander d' acheter l' épave , dût-il coûter vingt

mille livres. Bien qu' il lui eût été facile de parvenir maintenant jusques au prisonnier, elle n' avait osé ni l' aller voir à l' hôpital ni lui envoyer sa négresse Fémi, de crainte d' exciter quelque soupçon qui eût tenu M. de La Rebellière sur ses gardes. Elle ne témoigna nulle envie aussi d' aller à Saint-Pierre, et parut avoir oublié sa première intention d' acheter l' épave. Elle eût cependant fait part de son projet à Mme de la Rebellière, si l' argus qui était toujours entre elles leur eût laissé un moment de liberté; mais il n'y avait nul moyen de se soustraire à cette surveillance continuelle. Cécile supposait que la jeune femme s' intéressait vivement au sort du pauvre Donatien, avec lequel elles avaient fait de si charmantes promenades à l' ombre des bois, le long des vertes savanes; sa pensée n' alla pas plus loin; elle n'eut aucun soupçon de cet amour, de cette jalousie acharnée, de cette haine implacable, qui allaient se disputer la liberté, peut-être la vie du mulâtre. Mme de La Rebellière paraissait indifférente à tout ce qui se passait autour d' elle; rien ne pouvait l' émuvoir, elle écoutait, impassible, les exclamations, les raisonnemens dont son mari ne lui faisait pas faute, et elle se vengeait jusqu' à un certain point par ce sang-froid obstiné.

Ces deux jours de contrainte, de sourde lutte, d' attente douloureuse, passèrent enfin. Le soir après souper M. de La Rebellière dit à sa femme avec ce ton d' autorité pateline qui lui était particulier : Ma chère belle, nous ne ferons pas la veillée de ce soir; il faut partir à minuit si nous voulons profiter de la fraîcheur; vous vous recoucherez

en arrivant à Saint-Pierre, et vous dormirez, si cela vous plaît, jusqu'à midi; il suffira que vous soyez prête pour la dernière messe: vous savez que la vente se fera aussitôt après.

— Oui, monsieur, répondit-elle froidement; nous partirons à l'heure que vous voudrez.

— En attendant minuit, venez vous coucher; je ne vous trouve pas bon visage, ma chère Eléonore; seriez-vous souffrante?

— Non, monsieur, non, je suis très-bien; ne prenez pas tant de souci de ma santé, je vous prie; elle n'a jamais été si bonne.

Mme de La Rebellière baisa Cécile au front.

— Adieu, lui dit-elle, à bientôt, à après-demain, si Dieu veut; bonsoir, mon cher cœur; j'ai regret de vous laisser. Vous ne voulez donc pas venir avec nous?

— Non, ma chère Eléonore, répondit-elle après un moment d'hésitation; j'aime mieux vous attendre ici.

Cécile resta seule dans la galerie: il était alors environ dix heures du soir; tous les gens de la maison, excepté ceux qui veillaient pour les apprêts du départ, étaient déjà couchés. Fémi, assise sur ses talons, derrière la porte, attendait sa maîtresse en roulant entre ses doigts un gros collier de rassade dont elle avait fait un chapelet. La jeune fille était triste et agitée; en ce moment elle avait un but, une volonté arrêtée: c'était d'arracher Donatien à son sort; elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle voudrait ensuite; elle subissait l'influence de sa position; elle ne savait plus si elle aimait d'amour cet homme qu'elle voulait ache-

ter , qui allait devenir son esclave. Son esclave ! il y avait dans le sens littéral de ce mot quelque chose qui la glaçait. Les préjugés du monde et l'instinct d'une âme tendre et dévouée luttaien en elle , mais une sainte et généreuse pitié dominait toutes ses impressions. Elle demeura ainsi longtemps livrée à une douloureuse préoccupation, inquiète surtout de n'avoir pu dire à Donatien encore quelques paroles d'espérance et de consolation.

— Fémi , dit-elle en appelant sa négresse , que se passe-t-il là dehors ?

— Rien , maîtresse ; les porteurs ne se sont pas couchés , ni les guides non plus , ils attendent minuit sous le hangar ; le vieux Léo leur fait des contes. Il y a aussi deux cavaliers de la maréchaussée qui mèneront l'épave , comme s'il était besoin de leurs grandes épées et de leurs mousquetons pour garder ce pauvre homme.

— Il partira donc en même temps que M. et Mme de La Rebelière ?

— Point du tout ; maîtresse , ils ne l'emmèneront qu'au petit jour , crainte qu'il ne leur échappe. Ils arriveront à Saint-Pierre par un bon soleil , vers midi , tout juste à l'heure de la vente.

— Seigneur mon Dieu ! quelle barbarie ! murmura Cécile , le malheureux boira ce calice d'ignominie et de douleur jusqu'à la lie !

— Mais vous avez promis de le sauver , ma bonne maîtresse.

— Oui , Fémi , oui , je le sauverai ; mais qui sait s'il aura la force de subir toutes ces angoisses ! Qui sait s'il ne désespère pas maintenant de sa délivrance ! S'il était possible d'al-

ler lui dire encore une fois d'avoir bon courage et bon espoir ! Écoute , Fémi , tu pourrais l'aller trouver , qu'importe à présent ? M. de La Rebelière n'aura pas le temps de le savoir avant son départ. Va trouver ce pauvre malheureux ; dis-lui de compter sur ce que j'ai promis , dis-lui que demain son sort ne dépendra plus que de moi. Va vite , Fémi. Mon Dieu ! comme les heures passent au milieu de tant d'inquiétude ! Voilà déjà minuit ; on marche là-haut ; ils vont partir... Cours , Fémi ; je vais t'attendre dans ma chambre.

L'hôpital était une vaste case située à distance de l'habitation ; une vieille négresse en était l'infirmière, deux nègres mutilés, hors de service , soignaient les malades sous ses ordres, et veillaient alternativement toutes les nuits.

— Bonsoir , mon vieux Santiago , dit Fémi en entr'ouvrant la porte. Eh bien ! as-tu beaucoup de malades ? Peut-on entrer sans risquer de se trouver face à face avec un mort ?

— Hola ! s'écria le vieux nègre , c'est toi, Fémi ? Eh ! que fais-tu dehors à cette heure ? Gare la ronde du commandeur !

— C'est ma maîtresse qui m'envoie pour voir le malade qu'on a tiré avant-hier du cachot. Tiens, voilà quelques bouts de tabac et un escalin pour t'acheter du tafia. Où donc est ce pauvre malheureux ?

— Là-bas , tout contre le mur , répliqua le nègre en s'accroupissant devant le réchaud sur lequel bouillottait une espèce de mixtion noire et puante avec laquelle on pansait la morsure des

bêtes venimeuses. Fémi alla vers la natte sur laquelle était étendu le mulâtre. L'entrave qu'il avait au pied était solidement attachée par une chaînette de fer à un gros anneau scellé dans le mur ; il sommeillait pâle et accablé, la tête rejetée en arrière, les mains jointes et serrées sur son front. La négresse considéra un moment cette noble figure empreinte de tant de souffrance ; puis son regard s'abaissa sur ces bras qui ressortaient nus et palpitans, sous les reflets rougeâtres de la lampe.

— Jésus Dieu ! s'écria-t-elle frappée d'étonnement et les yeux fixés sur un chiffre tatoué que le mulâtre portait au bras gauche.

A cette exclamation, Donatien s'éveilla en sursaut.

— Qu'est-ce ? Que me voulez-vous ? dit-il en reculant devant cette vieille tête penchée sur lui.

— Je suis la femme de chambre de Mlle de Kerbrân, répondit vivement Fémi, je viens vous dire de sa part d'avoir bon courage demain ; mais d'abord montrez-moi votre bras, que je le voie mieux : mes pauvres yeux ne me trompent pas, voilà la lettre R et dessus la couronne de comte, voyez, c'est comme moi...

Elle releva la manche rayée qui couvrait son bras et montra le même chiffre, à la même place.

— Pour sûr, reprit-elle, nous avons appartenu au même maître ; ceci est la marque de M. le comte de Rethel ; vous êtes né sur une de ses possessions, ou bien il vous avait acheté ; dites, dites, le savez-vous ?

Le mulâtre retomba sur sa natte en faisant un geste négatif.

— N'importe ! continua Fémi, M. le comte avait deux habitations, la Caseneuve et les Mor nes ; c'est là sans doute que vous êtes né. Mais comment se fait-il que vous ne vous souveniez de rien ? On vous a donc emmené ou vendu bien jeune ? Jésus ! quelle découverte !

La négresse prit la lampe et la tint un moment devant le visage étonné de Donatien.

— Ah ! s'écria-t-elle, je me souviens, je vous reconnais à présent, il n'y a pas beaucoup de gens de votre race sur l'île ; je reconnais le sang qui bout sous cette peau cuivrée ; votre mère était caraïbe, on l'appelait Bécouya...

— Ma mère ! vous avez connu ma mère ! interrompit Donatien avec une grande émotion, c'est la première fois, hélas ! qu'on me parle d'elle. Ceux qui ont pris soin de moi ne savaient pas même son nom... Bécouya ! oh ! je me la rappelle, je la vois encore... Et vous le savez donc ?.. C'était une pauvre esclave ?

— Oui, répondit la bonne négresse toute émue, c'était une belle esclave ; vous êtes l'enfant avec lequel elle s'en alla marron dans les montagnes du Carbet, je n'en doute pas. Pauvre Bécouya ! Elle était née là-bas près des Eaux-Chaudes, dans un grand carbet qui fut brûlé par les blancs. Il y a long-temps de cela. Le père de M. de La Rebelière, qui n'était qu'un pauvre engagé, se battit si bien, qu'il eut sa part des prisonniers ; on lui donna Bécouya, et il la vendit à M. le comte. Elle me parlait sou-

vent de son carbet , et quand elle s'enfuit , je pensai que c'était de ce côté qu'elle allait ; mais elle n'aura plus trouvé ni case , ni vivres , ni rien...

— Hélas ! j'étais tout petit , mais je m'en souviens encore. Pauvre mère ! nous avons vécu dans les bois , sans vêtemens , sans abri. Souvent nous avions faim. Oh ! quelle misère ! Je ne sais combien de temps a duré cette vie. Une fois ma mère se coucha au pied d'un palmiste et ne se releva plus. Je restai long-temps auprès d'elle ; puis j'en eus peur et je m'enfuis... Je ne sais combien de jours je marchai au hasard. J'étais mourant quand des chasseurs me rencontrèrent ; ils me conduisirent à l'habitation d'Enambuc , et depuis... Mais pourquoi m'avez-vous demandé tout cela ? pourquoi m'avez-vous forcé de revenir vers ces souvenirs terribles ?... Ah ! mon Dieu , faudra-t-il donc mourir comme je suis né , esclave ?...

— Sainte mère de Dieu ! ne désespérez pas ainsi. Mlle de Kerbran a bonne volonté pour vous ; c'est une personne charitable et prudente , elle vous commande d'être tranquille et d'avoir confiance en elle.

— Je lui obéirai ; elle veut que je vive , je vivrai , répondit Donatien avec une sombre résignation ; oui , je me laisserai vivre jusqu'à ce que la volonté de Dieu m'ôte de ce monde ; j'avais espéré en arrivant ici que ce serait bientôt.

Fémi n'écoutait plus , elle semblait préoccupée de quelque réflexion profonde.

— Adieu , bonne nuit et bon voyage , dit-

elle en se relevant vivement , il me semble que ceci va s'arranger autrement qu'on ne croit.

Elle jeta encore un regard sur cette marque indélébile que Donatien portait au bras, et sortit en courant aussi vite que le permettaient ses vieilles jambes.

— Maîtresse , s'écria-t-elle en entrant dans la chambre de Cécile , que me donnerez-vous pour la bonne nouvelle que j'apporte ? Il ne s'agit plus d'acheter l'épave , il vous appartient , il est à vous , de naissance...

— Comment ? interrompit-elle étonnée.

— Il vous appartient parce qu'il est né sur votre habitation , parce qu'il porte votre marque.

Alors la négresse raconta la découverte qu'elle venait de faire.

— Il vous appartient comme moi , continua-t-elle , la preuve en est écrite sur son bras comme sur le mien , comme sur celui de tous les esclaves du comte de Réthel , dont vous êtes l'héritière ; il est ce que je suis , avec cette différence qu'il n'y a pas une goutte de sang blanc dans mes veines.

— Est-ce possible tout ce que tu viens de dire là ? interrompit Cécile avec agitation. Mais tu dois savoir..... tu dois te souvenir de lui , de sa mère ?

— Oui , oui ; sans doute. Il y a je ne sais combien d'années , nous ne comptons jamais , nous autres ; il y a donc bien long-temps que Béconya demeurait sur l'habitation de Caseneuve. C'était une belle fille un peu triste et fort soumise ; vraie race caraïbe. Elle travaillait tou-

jours dans la maison , et je l' ai vue avec de fines chemises de toile , des jupons rayés et même des souliers. Il lui vint un beau garçon presque blanc , et elle en était bien fière. Jamais elle n' allait dehors. Une fois cependant le maître se mit en colère contre elle , et il ordonna au commandeur de l' attacher aux quatre piquets pour recevoir les vingt-neufs coups de fouet. Il n' en manqua pas un seul à son compte. Mais le lendemain , dans la nuit , elle s' en alla marron avec l' enfant , et depuis on ne l' avait plus revue. Tout cela doit être écrit dans le livre de M. Mathieu le gérant , il doit y avoir le nom de Donatien avec celui de sa mère.

— Mais son père ? demanda Cécile.

— Son père ? il n' y avait alors qu' un seul blanc sur l' habitation : c' était M. le comte de Réthel , votre oncle , répondit Fémi avec une grande bonhomie.

La jeune fille fit un signe de tête et cacha dans ses mains son front couvert d' une rougeur subite.

— Mon Dieu ! s' écria-t-elle après un moment de réflexions , que faire à présent ? Il me semble avoir entendu dire à M. de La Rebellière que , l' épave une fois vendu , l' ancien maître qui viendrait à le reconnaître , n' aurait plus aucun droit. Fémi , il faut partir , il faut aller sur-le-champ aux Mornes prendre conseil du gérant , il me guidera en cette affaire. Allons , allons , à cheval ; c' est le Code noir à la main et assistée de mon homme d' affaires que je pourrai faire valoir mon droit. Mais il faut se hâter ! Dieu fasse que la rivière du Carbet soit guéable , et que je puisse arriver à temps !...

L'église du Mouillage est un édifice d'assez pauvre architecture qui appartenait à l'ancien couvent des frères prêcheurs ; devant sa façade , il y avait un enclos planté de grands orangers et où quelques familles privilégiées recevaient la sépulture. Un mur peu élevé et percé d'une large porte grillée fermait le cimetière du côté de la rue. Ce lieu ne s'ouvrait que les jours de grande solennité religieuse, et les passans qui s'arrêtaient devant la grille n'apercevaient jamais que quelque moine lisant son bréviaire , à l'abri de ces ombrages funéraires. C'était en dehors du mur d'enceinte que se faisaient les enchères publiques.

M. de La Rebellière avait donné ses ordres pour que la vente commençât immédiatement après la messe. Une planche posée sur deux tonneaux formait une espèce de table sur laquelle on allait mettre en évidence la marchandise humaine. Un peu en-deçà se tenait l'huissier prêt à faire la criée , et , derrière lui , Donatien et quatre ou cinq nègres attendaient assis sur un banc. On leur avait ôté les entraves ; mais plusieurs hommes de la maréchaussée veillaient sur eux. Il y avait déjà foule le long de la rue où les curieux et les acheteurs se disputaient les bonnes places.

La maison de M. de La Rebellière était en face de l'église , et de ses fenêtres on pouvait voir commodément tout ce qui allait se passer ; mais personne ne se montrait encore , tous les stores étaient baissés et la porte fermée. Mme

de La Rebelière avait voulu entendre la première messe en arrivant à Saint-Pierre , et après ses dévotions elle s'était couchée, feignant une extrême fatigue ; mais elle ne reposait point , et si son mari eût avancé la main sur le mouchoir de batiste qu'elle avait jeté sur son visage, il eût senti à travers des larmes silencieuses.

Il se promenait par la chambre en habit de soie, l'épée au côté et le visage rayonnant d'une cruelle joie. De temps en temps il s'arrêtait devant le lit et souriait en regardant sa femme.

— Mais , cher cœur ! dit-il enfin, vous allez vous lever ; la vente commencera dans un petit quart d'heure ; on vient d'amener la marchandise.

La jeune femme se souleva brusquement et répondit : Eh bien ! allons , allons , monsieur ; vous voyez que je suis prête.

Ses négresses l'habillèrent à la hâte, tandis que, debout et immobile devant la fenêtre entr'ouverte , elle regardait dehors. En ce moment un sentiment profond de compassion et de justice domina sa passion ; elle eût volontiers sacrifié sa fortune , sa vie et jusqu'à son amour pour défendre Donatien et le venger de M. de La Rebelière. Son cœur battait avec une affreuse violence, elle se sentait défaillir à l'aspect d'une telle infortune. M. de La Rebelière s'approcha doucement et dit en la touchant au bras : Voyez-vous ?

C'était Donatien qu'il lui montrait. Le malheureux était courbé sur son banc ; le visage caché dans ses mains ; une casaque de grosse

toile lui couvrait les épaules , il avait les pieds nus à la mode des esclaves.

— Oui , je sais bien , voilà l'épave que vous voulez acheter , répondit-elle avec une froide tranquillité ; c'est le plus bel homme que j'aie vu de ma vie !

M. de La Rebellière pâlit de rage et présenta le bras à sa femme en disant : J'en ferai mon porteur de hamac , ma chère ame.

Ils descendirent. La rue était pleine d'un monde fort mêlé. Les acheteurs disputaient le terrain aux désœuvrés qui venaient seulement se donner le spectacle de la vente. Il y avait là quelques-uns de ces pauvres diables tombés aux colonies sans sou ni maille , et qui ont reçu le surnom piteux de petits blancs. Ceux-là , pour la plupart , se seraient volontiers mis à l'encan eux-mêmes , tant ils étaient capables de tout pour toucher quelques écus. Il y avait de riches colons qui suivaient toutes les ventes pour tenir leurs ateliers au complet ; il y avait aussi des gens de couleur et même des noirs libres assez riches pour acheter des esclaves. Il régnait parmi ces derniers une certaine agitation ; le malheur de Donatien excitait vivement leur pitié ; ils voyaient dans cet abus de pouvoir un avertissement de ce qui pourrait , d'un jour à l'autre , arriver à eux-mêmes. Ils s'entendirent sur-le-champ et se coalisèrent pour acheter l'épave avec le généreux projet de lui rendre la liberté. Ils étaient loin de supposer avec quel acharnement on allait le pousser à l'enchère. Cette foule faisait cercle autour de la table. Pélagie , la belle Capresse , était au premier rang , coiffée d'un madras jaune et couverte de tous ses bijoux.

M. et Mme de La Rebellière s'avancèrent, suivis de deux nègres qui portaient de larges parasols ; le cercle s'ouvrit pour les laisser passer , et l'huissier leur fit apporter des sièges près de la table. Donatien avait changé de couleur en apercevant la jeune femme. Elle ne leva pas les yeux sur lui , et , s'accoudant sur la table , elle fit un léger signe de tête à Pélagie. Personne ne s'étonna de sa présence ; elle venait là comme on va pour acheter un cheval de prix , un bel attelage ; cela était dans les mœurs étranges et peu raffinées du pays.

Ce fut un vieux nègre qui monta le premier sur le tréteau. Tandis qu'on poussait faiblement l'enchère , M. de La Rebellière s'approcha du banc et passa les esclaves en revue. Quand il fut devant Donatien , il lui dit :

— Lève-toi , que je te voie un peu marcher.

L'épave ne bougea pas.

— Lève-toi , reprit plus haut M. de La Rebellière , sinon tu sauras ce que c'est qu'une lanterne neuve au bout d'un bambou.

— Voilà une lâche et cruelle menace, monsieur, répliqua Donatien , le regard étincelant , la voix creuse et tremblante , vous abusez de votre position.....

— Tais-toi , et considère la bassesse et l'infamie de la tienne : un misérable esclave !

Donatien s'était levé :

— Oui, s'écria-t-il, je suis esclave ; mais c'est au mépris de la justice et des lois. Vous ôtez à un homme qui vaut mieux que vous sa position , sa liberté , sa vie.... Et c'est vous qui osez parler

de bassesse et d'infamie !.... Vous , le fils d'un engagé qui a vécu trois ans sous le fouet d'un commandeur; vous qui, devenu riche à force d'iniquités , avez renié jusques au nom de votre père : il s'appelait Rebel le tonnelier , vous êtes M. de La Rebelière. Étrange noblesse dont tout le monde ici peut vérifier les titres ! Mon origine vaut la vôtre, je pense; il est plus honorable d'être esclave comme moi que noble comme vous , monsieur !

M. de La Rebelière, blême et tremblant de colère , avait reculé d'un pas ; il leva sa canne et en toucha l'épave. A ce geste , Donatien bondit, et , lui arrachant des mains le bambou à pomme d'or, il le brisa et le jeta sous la table. A cet acte d'une audace inouïe , les hommes de la maréchaussée se saisirent de l'épave , et une longue clameur s'éleva parmi la foule. On s'attendait à un prompt et terrible châtement. Mme de La Rebelière s'élança au-devant de son mari , car elle crut qu'il allait tuer le mulâtre : il y eut une minute de silence et de stupéfaction ; M. de La Rebelière, appuyé contre la table, promenait autour de lui de sombres regards ; on le connaissait ; il était généralement haï : tout le monde tremblait pour l'épave.

Enfin M. de La Rebelière prit sa femme au bras, et la ramenant à sa place , il dit d'un ton froid : Continuez la vente. C'est le tour du mulâtre Donatien.

Les soldats de la maréchaussée le traînèrent sur la table et l'y maintinrent debout; l'huissier cria: Messieurs, à deux cents livres l'épave.

— Cinq cents. — Mille. — Douze cents. —
Quinze cents. — Deux mille, cria-t-on dans la
foule.

Il y eut un temps d'arrêt.

— A deux mille livres l'épave, répéta l'huissier.

— Trois mille, dit alors M. de La Rebelière.

— Trois mille cinq cents, cria la Capresse en
avançant la tête pour mettre en évidence ses grands
anneaux d'or et sa belle coiffure.

— Est-ce qu'elle veut s'acheter un mari ? dit
un des hommes de couleur auquel Pélagie venait
de faire un signe ; assez, il ne faut pas surenché-
rir contre elle.

— A trois mille cinq cents, cria l'huissier ; une
fois, deux fois...

— Quatre mille, dit M. de La Rebelière.

— Cinq mille, s'écria la Capresse en roulant
le collier de perles caché dans la profondeur de
ses poches brodées.

— Six mille. — Sept mille. — Huit mille. —
Dix mille. — Douze mille livres, cria M. de La
Rebelière en se levant.

La Capresse se retira un peu en arrière ; la
foule ébahie gardait un profond silence ; on eût
entendu le vol d'un oiseau-mouche.

— A douze mille livres l'épave ! cria l'huis-
sier, une fois, deux fois ; personne ne dit mot ?

Mme de La Rebelière avait fait un signe ; la
Capresse dit intrépidement : Douze mille cinq
cents livres !

En ce moment on entendit des chevaux qui
montaient la rue au grand trot ; la foule, ef-
frayée et surprise, se sépara, et Cécile, ac-

compagnée du gèreur de son habitation et de son homme d'affaires, arriva jusque devant la table.

— Messieurs, dit l'homme d'affaires, Mlle de Kerbran vient mettre opposition à la vente de cet esclave qui lui appartient ainsi que nous allons le prouver : arrêtez l'enchère.

— Comment ? Que veut dire ceci ? s'écria M. de La Rebelière en calculant rapidement que cet incident allait lui épargner peut-être une dizaine de mille livres.

Donatien restait immobile comme un homme qui doute de ce qu'il voit et de ce qu'il entend. Cécile avait mis pied à terre.

— Monsieur, dit-elle en s'adressant à M. de La Rebelière, faites-moi, je vous prie, rendre justice. Cet épave est à moi. Ces messieurs vont expliquer comment.

— Bien, voyons, mademoiselle.

Alors, le gèreur prit la parole et raconta le fait ; il apportait ses cahiers de dénombrement, et il montra la date de la naissance de Donatien et le nom de sa mère, puis il alla vers lui et découvrit la marque qu'il portait au bras. L'homme d'affaires ouvrit le Code noir et se prépara à lire le paragraphe tout entier.

— Assez, messieurs, dit M. de la Rebelière, je suis suffisamment éclairé sur le fait. En ma qualité de commandant de la paroisse du Carbet, j'ai poursuivi la vente de cet épave ; maintenant il se trouve avoir un maître, et je le rends à qui de droit.

— Est-il possible ! murmura Mme de La Rebelière avec défiance et en serrant la main de Cécile.

On ramena Donatien à son banc, et M. de La Rebellière tira sa pupille à l'écart.

— Écoutez, lui dit-il, je veux que vous fassiez sur-le-champ une bonne affaire ; vendez-moi cet esclave ; je vous en donne trois mille livres ; c'est plus qu'il ne vaut ; demandez-le au gérant. N'est-ce pas, monsieur Mathieu, que je le paie trop cher ? Mais c'est une fantaisie. Voyons ; trois mille livres en or, et voici les arrhes.

— Non, monsieur, dit Cécile à haute voix ; mon intention n'est pas de vendre cet esclave ; je veux, au contraire, lui rendre la liberté, et dès aujourd'hui je l'affranchis.

— Vous ne le pouvez pas, interrompit M. de La Rebellière, son sort ne dépend pas entièrement de vous ; il faut que le gouverneur lui accorde une patente de liberté ; et il ne l'obtiendra jamais, jamais ! Vous pourrez le rendre libre de fait, mais de droit, il restera esclave. Vous avez invoqué le Code noir ; voyez, sur cet article, il est précis.

Cécile, consternée, regarda son homme d'affaires, qui lui répondit par un geste affirmatif.

— Voyons, voulez-vous me vendre cet homme ? répéta M. de La Rebellière.

— Non, monsieur, répondit-elle en considérant avec une ardente et douloureuse pitié le malheureux affaîssé sous l'influence de si terribles émotions ; je vais le faire mener à l'habitation des Mornes.

— Oui, mademoiselle, interrompit M. de La Rebellière avec une sourde rage, vous l'emmènerez ; mais auparavant il subira la peine à laquelle nul esclave ne peut se soustraire quand il a insulté un

homme libre, un blanc. Puisque nous marchons le Code noir à la main, il est bon de le faire valoir jusqu'au bout pour le maintien de nos droits et privilèges. L'esclave Donatien m'a offensé de gestes et de paroles; tous ceux qui sont ici présents pourront le témoigner. Je demande qu'ici, sur l'heure, il soit mis aux quatre piquets pour recevoir vingt-neuf coups de fouet. C'est la loi. Allons messieurs de la maréchaussée, faites votre devoir.

Cécile se mit devant Donatien; elle était pâle, mais elle avait le front haut et le regard assuré. Cette terrible situation lui inspira sur-le-champ une de ces résolutions qu'il faut plus de courage pour déclarer que pour mettre à exécution, et se tournant vers M. de La Rebellière, elle dit d'un accent bref et ferme :

— Non, vous ne toucherez pas à cet homme; il n'est plus esclave; dès ce moment il est libre, car je déclare ici, moi, Cécile de Kerbran, que je l'épouse... Lisez, lisez l'article du Code noir: Tout esclave qui épouse une femme libre est libre de droit...

La vue d'un prodige inouï, d'un miracle comme celui des noces de Cana, n'eût pas produit plus d'effet sur la foule attentive et muette que ces paroles d'une femme libre, d'une femme blanche, d'une femme noble, adressées à un homme de couleur, à un esclave. Chacun demeura comme pétrifié.

— Monsieur, dit Cécile en se tournant vers l'épave avec un geste plein de dignité, retirons-nous. Voulez-vous me donner votre bras?

Donatien se leva sans répondre. Il y a des émotions, des situations dans la vie où la parole est

Par des chemins rudes et pierreux , au sein de la montagneuse Ecosse , un voyageur , sans compagnon ni guide , s'avancait à travers les bruyères , qui , trempées de l'humidité des derniers moments du jour , paraissaient couvertes d'une pluie de perles brillantes. L'air était plein de l'odeur du thym sauvage , du parfum d'une foule d'herbes aromatiques ; quelques rayons laissés en arrière par le soleil déjà plongé dans les rouges vapeurs de l'horizon , faisaient du sommet de chaque rocher une pointe de rubis. Au pied de ces rochers des troupeaux épars se rassemblaient à la voix des pâtres qui les appelaient pour les ramener au bercail. Mais , excepté ces pâtres et ces troupeaux , nul être vivant nese montrait , nul bruit ne retentissait dans le silence de cette solitude.

Le voyageur était à pied. Etranger dans ce pays , ainsi que l'annonçaient ses vêtements à la mode du midi de la Tweed , il le parcourait d'un pas inquiet. Sous ses yeux se déployait une terre

pieux recueillement, il demeura immobile, muet, jusqu'au moment où elle se leva; alors il osa lui adresser quelques mots qui révélèrent sa présence. Dans sa surprise, la jeune fille porta sur lui ses regards; elle étouffa un cri soudain; mais rien dans son maintien n'annonça la crainte ni le déplaisir. Après un court silence, d'une voix émue elle le pria d'entrer.

Quelques questions, quelques brèves réponses s'échangèrent d'abord entre eux; mais bientôt il parla plus longuement, et elle l'écouta avec un profond intérêt. Ils se dirent tout leur passé: non seulement les actions, mais les pensées, et jusqu'à leurs rêves. La confiance, en amitié, c'est un devoir; en amour, c'est un bonheur.

Leur entretien fut interrompu par l'arrivée d'une domestique, joyeuse fille, née, ainsi que le chamois, sur les rochers; elle jugea qu'un peu de nourriture serait bonne à offrir à ce voyageur, dont la figure si noble, si belle, montrait cependant l'empreinte d'une grande fatigue. Son offre fut vivement appuyée par sa jeune maîtresse rendue aux choses de la terre, car jusque là son ame ravie l'avait tenue dans ces espaces enchantés où les amans n'ont plus souci que de leur tendresse. Après avoir dit de préparer tout ce que la chaumière pouvait renfermer de meilleur, elle s'adressa à son hôte:

« Vous trouverez ici l'accueil qu'on reçoit dans les montagnes; mais vous serez obligé de chercher un logement dans une autre maison. Il en est une tout près, où vous conduira plus tard un enfant, frère de lait de cette fille. Que mon costume ne vous étonne pas, ajouta-t-elle. » Et voyant que ses pieds

nus attiraient les regards de l'étranger, elle lui apprit comment elle avait dû adopter les usages d'un peuple au milieu duquel elle vivait.

Un modeste repas fut servi. Il l'avait à peine achevé que le vieux Donald, un montagnard qu'il avait laissé en arrière chargé de sa valise, entra, attiré par la lumière, pour demander un moment d'hospitalité. Il fut surpris et charmé de rencontrer celui qu'il devait trouver à Ardloch, où le rendez-vous était donné. Selon la coutume nationale, le poignard était à sa ceinture et le bouclier sur son dos. Après avoir posé la valise à terre, il s'assit à côté, sur un siège grossier, comme une sentinelle fidèle veille près du dépôt qu'on lui a confié.

L'étranger se leva, ouvrit sa valise, et en tira un petit paquet qu'il donna à sa belle hôtesse, il contenait un missel richement enluminé. Elle le reconnut, le pressa sur son sein. C'était un missel qui lui venait de son père, et qu'elle avait oublié au pays de France, dans la rapidité de son départ.

Son père Dundas-Mac-Kensie, d'Ardloch, était le chef du clan des Kensies. Heureux au sein de sa famille, un cri de guerre ne tarda pas à l'appeler sous les drapeaux de crêpe d'Edouard, déployés par un temps d'orage. Dundas d'Ardloch mourut à Culloden, dernier espoir des Stuarts.

Presque tous ses biens furent confisqués; les troupes royales ravagèrent le reste à plaisir. Sa veuve résolut alors de chercher asile, avec Lucy, sa fille unique, en France, où plusieurs Ecossais s'étaient réfugiés. Tout le clan, tout ce que la guerre en avait épargné, se rallia autour de la famille de son ancien chef, pour lui faire honneur jusqu'au

rivage. Ils rencontrèrent dans leur fuite une bande d'habits rouges ; on voulut se défendre , mais, depuis Culloden, la fortune était cruelle aux montagnards. La brutalité des vainqueurs allait ne plus connaître de bornes, lorsqu'un jeune officier accourut, alors qu'un soldat, ayant pris la jeune fille par le milieu du corps, la tirait avec violence de dessus son cheval. Un coup de sabre étendit mort le misérable ; cela fut fait en un clin d'œil , et passa comme un rêve effrayant ; mais l'action hardie du jeune officier, ses yeux pleins de feu laissèrent des traces profondes.

Pendant plusieurs jours il ne quitta ni la mère, ni la fille, et les garda avec anxiété. Lorsqu'elles se rendirent au vaisseau , des paroles d'amour et des engagemens irrévocables furent échangés avec Lucy. A quinze ans, les sermens sont sacrés, parce qu'ils partent d'une âme pure et qui se livre tout entière.

Après une séparation de cinq années, ce même officier était assis près de la fenêtre ouverte , pendant cette belle nuit, la jeune fille à ses côtés ; leurs paroles étaient douces et passionnées ; chaque son tombait distinctement au milieu du bruit que faisait le torrent dans sa course précipitée.

Lucy, un bras appuyé sur l'épaule du jeune homme enivré, lui disait : « Mon ami, au couvent où ma mère et moi nous étions retirées , dans le silence de la cellule, à l'heure de la prière, la scène du combat revenait sans cesse à ma mémoire. J'aimais le calme de la chapelle, lorsque le jour mourait sur les vitraux ; votre figure m'apparaissait à la clarté des cierges de l'autel. Dans mon Missel même je croyais lire les expressions de votre ten-

dresse que vous me faisiez ainsi parvenir à travers les mers qui grondaient entre nous.

« Hélas ! ma mère mourut. On la déposa dans le cimetière du couvent, et je pleurai sur elle. Vint alors l'amour du pays à plein dans mon cœur, où déjà régnait un autre amour. Je demeurais assise durant de longues soirées, la tête posée sur mes deux mains et les yeux voilés de larmes, car Ardloch, son lac solitaire, ses joncs argentés par la lune étaient devant moi. Ceci ne pouvait durer. Un prêtre, qui m'avait prise en affection, offrit d'accompagner mes pas ; il voulait tout à la fois me servir de guide, et, né comme moi en Ecosse, il se proposait d'y relever la foi catholique languissante.

« Nos pieds touchèrent enfin l'Ecosse ; nous franchîmes les rochers qui lui servent de remparts contre la mer, et le troisième jour fut le terme du voyage.

« C'est Ardloch ! m'écriai-je, ou plutôt ce sont des débris ! — Tout ce que ces débris me rappelaient, le prêtre ne le comprenait pas. Les lieux que nous avons habités dans notre enfance, dans les jours heureux, peuvent crouler ; ils conservent un souvenir qui nous parle, qui nous émeut. Les ruines ont une âme.

« Oui, oui, Ardloch désolé, abandonné, mais c'était Ardloch !

« En approchant, nous aperçûmes de tristes ravages. Le jardin était sans culture, la grande cour remplie d'herbes : les rayons du soleil tombaient, à travers les fenêtres brisées, sur les dalles du vestibule ; mais les armes de Dundas Mac-Kensie étaient encore suspendues au mur ; aucune n'avait

été déplacée. Et je m'assis sur la chaise de chêne où tant de fois jadis je m'étais reposée.

« Cependant je ne voulus pas faire d'Ardloch ma demeure. — L'orpheline était devenue trop pauvre! — Je choisis dans la vallée cette chaumière, encore habitée par un de nos fidèles serviteurs.

« Mon retour fut bientôt connu; on s'en réjouit, car mon père était aimé, et le reste du clan disait : Le sang de notre chef est revenu avec sa fille. La sympathie et la compassion m'entourèrent. Un autre sentiment s'éveilla dans plus d'un cœur. Dans le mien, ton souvenir et ton image me rendaient insensible à tout ce qui n'était pas toi ; la chaleur de leurs discours rencontrait aisément la froideur de mes refus. Un seul, James Moïdard, brave guerrier sous les ordres de mon père, à Culloden, plus ardent, plus passionné que tous ceux contre lesquels j'avais à me défendre, me rendait triste de mes dédains pour lui. Ma famille en tout temps le protégea; pour la première fois il en était repoussé. Ce ne fut pas sans amertume qu'il reconnut avoir au cœur un amour désespéré. Il soupçonnait un rival. — Qui donc? me disait-il; quelque étranger du Midi! — Et cette idée faisait bouillonner son sang, le sang d'un Ecossais. »

Ici l'officier regarda Lucy d'un œil où la fierté, jointe à l'audace, annonçait que dans son sang aussi il y avait haine pour un rival, haine pour un enfant de l'Ecossé.

« Oh! je n'ai jamais rien eu à craindre de Moïdard, reprit vivement Lucy; il est généreux; mais, lors même qu'il y aurait eu à le redouter, te voilà maintenant; toi déjà une fois mon libérateur, toi

qui seras mon appui à tout jamais, j'aurai pour garant de ma sécurité ton courage. »

A ce moment une larme mouilla les yeux de Lucy. Qu'une larme est belle dans l'œil d'une femme ! la goutte de pluie, laissée dans le calice d'une fleur par l'orage en fuyant, est moins brillante et n'a pas un tel charme.

Quelques années de plus avaient développé les attraits de Lucy. Toute sa personne était empreinte de la douceur d'un ange descendu du ciel pour consoler l'humanité. A travers l'ombre de sa paupière s'échappait un regard céleste ; un peu de mélancolie régnait sur son visage : si l'on ne savait que son âme pure ne renferme que des pensées saintes et virginales, on craindrait qu'elle ne fût chargée d'un souvenir pénible : c'était un reste des tristesses de l'exil. A sa vue , le cœur devinait comment, dans l'éternité, nous apparaîtra la femme que nous aurons beaucoup aimée dans ce monde : telle était la fille timide de l'intrépide Dundas ; mais, dans sa timidité, on découvrait quelque chose de dominateur : ainsi le cygne craintif frappe l'onde de son aile, et s'éloigne lorsque l'on s'approche du lac qu'il habite ; mais, dans sa fuite, la tête haute, il semble dire : Ceci est mon empire.

Et l'officier devant elle s'écriait : « Maintenant tu es à moi à moi pour toujours, à moi pour la vie et au-delà ! Combien j'ai partagé les maux que te faisait souffrir l'absence ! Pourquoi mon devoir m'enchaînait-il sous les drapeaux ? Dès que j'ai pu un moment être libre, j'ai traversé la mer, j'ai couru au couvent où j'appris ton départ, et, revenant aussitôt toucher les blancs rochers de l'Angleterre, je

sois accouru ici sous le ciel de l'Ecosse. Lucy désormais ne se séparera plus de moi ni de sa patrie. »

Tout à coup on entendit au dehors des pas pressés et des voix bruyantes. En peu d'instans trois hommes parurent sur le seuil de la porte : le premier était jeune, d'une physionomie mâle et prononcée. Au bonnet posé sur sa tête, à la couleur de son tartan, à son air hautain, il était facile de reconnaître James Moïdard. Sa main se portait déjà sur le pistolet placé dans son ceinturon, mais un homme plus âgé semblait le raisonner et lui montrait du doigt l'étranger demeuré calme à leur aspect. Lucy dans une attitude digne, les regardait avec un sentiment d'inquiétude et de curiosité.

Ils s'arrêtèrent à l'entrée ; ils hésitaient ; l'arrivée de l'étranger avait été remarquée dans les lieux de son passage. Sans qu'ils s'en doutât, l'un des hommes de Moïdard le suivit de loin jusqu'à la chaumière ; à la première vue, le chef comprit qu'il se trouvait en face de son rival ; frémissant de rage et de jalousie, il le toisa d'un œil arrogant de la tête aux pieds. — Un Anglais ! A mesure qu'il le regarda davantage, un souvenir terrible contracta tous ses traits. — Il fit un pas de plus, s'arrêta encore. — Enfin, s'avancant, il prit avec solennité la main de Lucy : « Fille de Dundas Mac-Kensie, connaissez-vous cet homme ? »

Elle aurait répondu d'une manière brève et dédaigneuse, mais il y avait quelque chose dans le ton de Moïdard qui glaça ses lèvres ; sa figure pâlit, sa parole trembla, et sa bouche ne fit entendre que des mots tristes et timides. Moïdard, d'une voix terrible, s'écria :

« Dans la bataille de Culloden, j'ai vu le sabre de cet homme se lever et frapper à mort votre père! »

La main de la jeune fille devint froide dans celle de l'Écossais. — Elle ne cria ni ne pleura; ses yeux cherchèrent ceux de Moïdard, en s'efforçant de pénétrer jusque dans son âme pour y découvrir la vérité; puis se tournant vers le jeune étranger, elle lui dit d'une voix presque éteinte :

« Sir Thomas Howel, est-ce vrai? dites, est-ce vrai? »

« — Le misérable qui invente cela » dit le jeune homme en se levant avec impétuosité.

Mais, hélas! le calme presque surnaturel, le sang-froid imperturbable du montagnard, firent assez voir qu'il dénonçait ce dont il était sûr. — Un sourire où se lisait la vengeance traversa ses lèvres; sa main ne toucha point son poignard, quoique l'injure de son rival fût tombée dans son cœur; il se sentit maître de lui. La mâle beauté de ses traits, sur lesquels toute passion en ce moment semblait amortie, son attitude impassible, contrastaient avec les terribles angoisses de deux êtres, dont l'un implorait Dieu d'un œil humide, dont l'autre menaçait Moïdard de ses regards furieux.

C'était une scène affreusement belle.

Alors l'orpheline demeura convaincue; de ses deux mains elle pressa fortement son front, se tourna vers l'étranger, puis vers celui qui l'avait accusé, et elle s'évanouit à leurs pieds. On la releva doucement; les domestiques arrivèrent et la portèrent dans sa chambre. Les deux jeunes hommes, résolus et désespérés, restèrent seuls en présence.

Des mots vifs et heurtés s'échangèrent. — Des sévères questions de l'Anglais, les courtes réponses de l'Écossais, firent naître une altercation d'où la vérité sortit accablante pour le malheureux Howel. Le montagnard retraça jusqu'au moindre détail du combat personnel, au milieu de la mêlée, entre le père de Lucy et l'homme qui plus tard devait devenir son amant.

Il ajouta : « J'étais là ; je vis l'un donner la mort, je vis l'autre mourir. Si les flots de la mêlée ne m'eussent pas enveloppé, ce n'est pas toi qui aurais pu te réjouir avec ton roi hollandais de sa détestable victoire. Dundas n'a pas été vengé sur l'heure.... Patience !... »

« — C'est tout un rêve, dit Howel, c'est un terrible rêve ! Non ! s'écria-t-il en se frappant la poitrine dans un accès de rage, il n'y a point de crime dans les combats. Le soldat, quel que soit le coup qu'il porte, n'est jamais un assassin. Celui qu'il tue, il ne le connaît pas, il ne doit jamais le connaître. Lucy ne révoquera donc pas son serment : elle est ma fiancée ; chef, elle sera ma femme ! »

Ces mots, comme une étincelle soudaine, rallumèrent les passions étouffées de Moïdard.

« Le sang de son père est sur ta main, dit-il avec un air aussi fatal que le serait un coup de poignard ; la malédiction de sa fille te suivra ! »

« — Non ! malédiction sur celui qui trouble mon bonheur ! reprit l'Anglais avec colère. Traître, qui t'a poussé à retirer cette histoire du tombeau, si ce n'est l'amour de Lucy pour moi ? car elle m'aime Lucy, et te l'apprendre, c'est te punir ! »

Moïdard, semblable au taureau blessé, se leva

et sortit de l'habitation. Howel comprit le geste qu'il fit en partant et le suivit. Les deux compagnons du chef montagnard se seraient volontiers mêlés à la querelle de leur maître; mais ils furent retenus par le vieux Donald, qui prit son javelot, détacha son bouclier, et dit avec énergie qu'ayant été loué par l'homme du Midi: il se tiendrait près de lui pour le protéger.

Bientôt, en dehors de l'habitation de Lucy, sur l'une des rives du torrent, brilla une clarté soudaine. On venait de couper des branches d'un pin résineux, et on les avait allumées. Ces torches improvisées jetaient une lueur funèbre. Le choc des épées retentissait. Cette lumière, ce bruit frappèrent Lucy, revenue à la vie. Après avoir essayé de se lever, mais en vain, elle dit à ses domestiques de regarder par la fenêtre pour savoir ce que ce pouvait être: « Dites, que voyez vous ? »

Ils répondirent que deux hommes se battaient; que l'un d'eux luttait péniblement, que l'autre le pressait avec force; mais qu'il était impossible de distinguer les traits des combattans.

Alors, il y eut un sourd murmure de voix suivi du pas lourd de plusieurs hommes; l'instant d'après tout redevint tranquille. Elle écouta; le torrent seul répondit. Oh! sûrement la mort avait passé là!

Le jour vint enfin. La lumière naissante parut à travers la fenêtre étroite. Lucy rassembla ses forces, et, se traînant avec peine, elle sortit. Ceux qui l'avaient vue si belle la veille, l'auraient à peine reconnue, si abattue aujourd'hui. Ses yeux ne se détachaient pas du ciel, comme si, plongée dans un abîme, Dieu seul pouvait l'en retirer. Le soleil se

levait radieux au-dessus des montagnes, les nuages s'empourpraient à ses rayons de feu. Toute la nature s'ouvrait à la joie du matin, le cœur seul d'une faible femme y restait fermé.

« Madame, dit la fille des montagnes en la soutenant pour marcher, voici la colline où ils combattaient : l'herbe est encore mouillée. »

« — Oui, mouillée de sang » dit tout bas Lucy.

« — Sûrement, continua la jeune fille, il a été blessé; j'ai vu l'autre se jeter sur lui. Dans le moment même je n'osai vous le dire. »

« — Lequel était-ce? » dit Lucy d'un air mourant.

« — C'était le plus petit des deux. Je n'ai pu reconnaître son visage; mais sa taille, je la voyais; j'en suis certaine, c'est James Moïdard. A l'instant où il se retournait pour regarder votre chaumière, pour vous envoyer sa dernière pensée peut-être, il a été frappé. Tout cela était bien confus à ma vue, mais, n'importe, j'en ai le souvenir. »

La joie d'apprendre que son amant est sauvé n'empêche pas Lucy de plaindre Moïdard. James fut le compagnon de son jeune âge lorsque son père habitait Ardloch. Ils avaient gravi ensemble les rocs escarpés et foulé de leurs pieds le dryas et l'airielle. Et maintenant l'image de ce chef, tué parce qu'il l'avait aimée, tué presque devant la porte de sa maison, cette image l'accablait et l'accusait: c'était trop pour une fille au cœur généreux comme celui de Lucy Mac-Kensie. Elle aurait préféré Moïdard à tout autre, lorsqu'un événement imprévu amena Howel dans sa vie, et fixa au fond de son cœur un sentiment invincible pour son vengeur.

Elle promena ses yeux dans toute l'étendue de

la vallée. L'aigle, frappant de ses ailes l'air avec bruit, jouait au-dessus du précipice ; le pêcheur était assis en silence près du lac, enfin sa vue s'arrêta sur le toit abandonné d'Ardloch. De sombres réflexions l'assiégèrent. « Non, non, se disait-elle, cela ne peut-être ; sa main est pure. — Mon père n'est pas mort sous ses coups. — Cependant, si dans la bataille... Eh bien ! alors, ne pourrais-je lui pardonner ? — Mais m'unir à lui !.. oh ! douleur ! douleur ! »

Désespérée, elle reprit le chemin de sa chaumière. Elle entendit alors une voix du dehors : « Dame d'Ardloch, il se meurt dans votre maison, dans la maison des Mac-Kensie. » C'était la voix du vieux Donald qui disait cela en secouant la tête. « Mourir si jeune pour l'amour d'une femme ! Quel malheur ? Si du moins cela avait été pour une querelle de chefs ! »

« — Vierge sainte ! dit la pauvre fille, s'empresant d'accourir, secourez-moi à cette heure ! A-t-il voulu qu'on le portât à Ardloch ? »

« — Oui, madame ; il a dit que ce serait du bonheur pour lui de rendre le dernier soupir dans la maison de vos pères. Il a prié qu'on le mit dans votre propre chambre, votre chambre d'autrefois. »

« — Oh ! James ! James ! » s'écria-t-elle en tremblant, et elle se hâta d'avancer.

Donald ne la comprit pas, mais il voyait ses larmes, et d'un regard il les lui reprocha. Ils entrèrent dans l'antique maison, se précipitèrent dans l'escalier et le long du corridor qui menait à la chambre de Lucy, et là, sur un lit grossier, déjà livide comme un cadavre, et blessé à la poitrine,

était Howel. Lucy poussa un cri déchirant, ses yeux s'attachèrent sur son amant d'une manière funeste. Elle respirait haletante, et put à peine murmurer ces mots : « Moïdard a fait cela ! »

Le sang mal étanché sortit à flots de la blessure d'Howel. Sans force pour parler, l'expression de ses traits semblait dire : Ne me laissez pas, Lucy ! ne m'abandonnez pas ! C'était un de ces momens qui nous rongent, comme l'insecte pique sous l'herbe la tige de la fleur. Lucy croit voir l'ombre de son père voltiger autour d'elle, sa voix frapper distinctement son oreille, même les armes suspendues au mur résonner d'un bruit sourd. Les battemens de son cœur auraient pu être entendus, tant le silence était profond.

« Que Dieu s'éloigne de moi si jamais je l'abandonne ! » dit-elle en levant un regard de douleur au ciel. Elle baisa ses lèvres, pressa ses mains dans les siennes qui tremblaient comme une feuille ; le lien qui retenait ses cheveux se dénoua, et les tresses tombèrent sur le cou de son amant. » Regardez, dit le vieux Donald, le sang d'Ardloch n'est d'aucun poids dans tout ceci. » Il disait vrai ; car lorsque la jeune fille donna des ordres pour que de prompts secours fussent prodigués au malheureux Howel, il y avait dans sa voix et dans sa contenance une résolution triste, mais ferme et sévère. Le chirurgien du village le plus proche arriva, et, après avoir examiné la blessure de l'officier, il le déclara en danger imminent. A cette parole, Lucy s'assit près du lit. « Quoi qu'il arrive, dit-elle tout bas, je ne te quitterai plus. »

Howel avait les yeux attachés sur elle. A la pâ-

leur du front de la jeune fille, il devina que sa vie touchait à son terme ; mais en même temps il vit dans ses yeux toute l'énergie, toute la tendresse d'une femme pleine d'amour et de courage. Elle lui parla de cette voix douce qu'elle lui avait fait entendre le soir de son arrivée ; mais elle ne souriait plus.

Le chirurgien avait promis de revenir encore, et quand la nuit parut, il se montra. Son silence dit assez que tout secours était désormais inutile. Peu d'instans après, quelqu'un traversa la cour et monta l'escalier. Les pas étaient pressés. On entra dans la chambre, et James Moïdard se fit voir. La compassion l'amenait. Il recula lorsqu'il aperçut Lucy. Elle couvrit un moment sa figure de ses deux mains, et ensuite elle porta ses yeux avec fermeté sur Moïdard ; qui tour à tour regardait le blessé et sa consolatrice avec une expression de désespoir.

« Viens-tu le voir mourir ? n'es-tu pas assez sûr des coups portés à ta victime ? » ainsi parla Lucy.

« — Un autre sentiment m'appelait, dit le chef écossais, et quoique ta vue ait réveillé ma haine, il me reste encore de la pitié pour lui. Je l'ai blessé, mais loyalement, mais en combat singulier, où chacun de nous défendait sa vie. Nos épées se sont croisées en présence de témoins. Je l'ai blessé : le sort aurait pu tourner contre moi, car il a été brave et vigoureux l'officier de Culloden. Qu'il parle lui-même, qu'il le dise. »

Le chirurgien qui, dans ce moment, interrogeait sous sa main le cœur de l'étranger, répondit : « Il ne parlera plus ! » L'infortuné dormait de ce sommeil qui n'a point de songes et jamais de réveil.

Alors l'Ecossais s'adressa d'une voie émue à la jeune fille. Un rire étrange fut sa réponse, — un long rire. — Puis, debout, et parlant au cadavre : « Mon bien aimé, lève-toi; donne-moi ta main pour me conduire à l'autel; je suis ta fiancée. Oh! que je suis heureuse! Vois comme je suis belle avec ma parure de noces! » Elle avait perdu la raison.

A ce spectacle, James Moïdard s'écria :

« Vierge Marie, mère de Dieu, ayez pitié d'elle! »



UN PREMIER AMOUR

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ



Nous sommes à Poitiers. Au pied de la ville coule une petite rivière qu'on nomme le Clain. Elle est encaissée entre deux collines chargées d'arbres qui se mirent dans son lit. A la hauteur de la ville, la vallée que forment ces deux collines se développe comme une vaste coupe au fond de laquelle la gracieuse rivière, retenue par une large chaussée, étale une belle nappe d'eau qui s'échappe ensuite par de nombreuses tranchées en faisant tourner des fabriques, des moulins, des usines de toute sorte. Mais si vous remontez ce petit courant d'eau, peu à peu les collines se rapprochent, la vallée se rétrécit, et vous arrivez à une espèce de gorge où le Clain n'est plus qu'un ruisseau que les grands arbres du rivage couvrent presque entièrement d'un côté à l'autre. A cet endroit et à cent pas du rivage tout au plus, s'élève une assez grande maison, ou plutôt un assemblage de petites bâtisses qui se touchent et dont on a fait une habitation unique. Deux ans avant le jour où ce récit com-

mençe, cet endroit s'appelait encore la ferme du Pressoir, et dépendait du beau château de Graverend qui est situé au sommet de la colline. Mais toutes les terres dépendantes de ce château ayant été vendues pendant la révolution, cette ferme devint la propriété du colon partiaire qui l'exploitait pour son compte et celui du marquis de Graverend. Ce colon s'appelait Cantel; il mourut en laissant cette ferme pour héritage à son fils unique Joseph Cantel, alors capitaine de grenadiers dans la garde impériale. C'était en 1808. Joseph était déjà à cette époque un homme de quarante-six ans; il était veuf, et avait une fille de huit ans qui, grâce aux services de son père, avait été admise à Ecouen. Au moment où son père était mort, Joseph ne pouvant s'occuper de l'exploitation de sa propriété, l'avait louée par parcelles aux paysans dont elle touchait les exploitations, et il ne s'en était réservé que les bâtimens et un jardin de quatre arpens qui s'étendait de ces bâtimens jusqu'à la rivière. Je ne puis dire si ce fut hasard ou prévoyance qui fit garder au capitaine Cantel cette habitation; mais il fut ravi de la retrouver en 1816, lorsqu'après le licenciement de l'armée de la Loire il fut mis à la retraite avec le grade de commandant qu'il avait gagné dans la campagne de Russie. Ce fut à cette époque qu'il donna une nouvelle destination à tous ces bâtimens contigus; il ouvrit des fenêtres, perça des portes, fit carreler et parqueter le sol, cacha les poutres sous des plafonds, restaura les toits, récrépit les murs, et parvint à se créer une maison d'habitation d'une apparence extérieure assez désagréable, mais dont

l'intérieur était aussi confortable que pouvait le désirer un vieux soldat qui possédait un revenu de 3,600 fr., indépendamment de ses 1,900 fr. de retraite et de sa croix d'officier de la Légion-d'Honneur. Grâce à tous les travaux qu'il avait fait exécuter, l'écurie des chevaux était devenue un grand salon, l'étable une salle à manger, et une grange à battre le blé une belle salle de billard. Il avait distribué en quatre jolies pièces contiguës les deux immenses chambres qui servaient autrefois à l'habitation du colon partiaire et de ses gens. La plus petite de ces pièces, donnant sur la cour, était la chambre du commandant; la seconde, celle de sa fille; les deux plus belles, dont les fenêtres ouvraient sur le jardin du côté de la rivière, étaient la chambre et le cabinet de travail de Mme Cantel; car j'ai oublié de dire qu'en 1816 M. Cantel s'était remarié. Je ne puis affirmer qu'il fit une sottise; mais, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il crut faire une bonne action: ce qui, au dire de certains mauvais esprits, est absolument la même chose. Je vous expliquerais bien comment cela arriva, si je ne possédais une lettre autographe de l'un des héros de mon roman, qui vous le dira mieux que je ne pourrais le faire.

Eugène de Frémery à Lucien Deville.

« Mon cher Lucien,
 » Grande nouvelle, merveille, prodige! La perle est retrouvée; j'ai revu le bel ange brun; les Parisiens sont des niais; il n'y a qu'eux d'exilés en France; tu vas être furieux, elle est ici, ici à Poi-

tiers, dans cette abominable ville où l'on ne sait quel est le plus pointu ou de ses pavés ou du visage de ses femmes. Mais je te connais, tu es homme à ne rien comprendre à mes exclamations, et à prendre tes grands airs, en disant du bout des lèvres : — Hein ! qu'est-ce que c'est ? Voici ce que c'est. Te souviens-tu du sermon en trois cents points que tu me fis le jour où je me décidai à entrer dans la magistrature et à suivre la carrière du parquet ? « Si l'on te donne quelque chose à Paris, me dis-tu, fais-toi expéditionnaire ou moins encore, si c'est possible ; car une fois l'audience levée ou l'heure du bureau passée, on redevient l'homme qu'on veut ou plutôt l'homme qu'on est. A Paris, la profession ne classe que là où elle s'exerce. Dans le monde, c'est l'esprit, les manières, la distinction qui marquent la place qu'on vous y donne. En province, la hiérarchie vous suit partout, à la promenade, à table, dans un salon. Il faut presque demander la permission à son chef pour avoir de l'esprit devant lui. Personne ne s'inquiète de ce que vous valez, mais de ce que vous êtes ; et quand on aura dit que tu es substitut du procureur du Roi, tu seras immédiatement classé dans l'estime de la société juste à la place que t'assigne ton emploi dans l'Annuaire du département. Ce n'est qu'à Paris qu'on est homme du monde ; en province, on est procureur-général, directeur de l'enregistrement ou douanier ; le titre ne vous quitte jamais, il vous dénonce partout et vous classe partout. T'en faut-il une preuve matérielle ? vois les militaires. A ceux qui sont en garnison à Paris, il est permis, dès que l'heure de leur service est passée, de se dépouiller

de leur habit à revers, et alors les voilà des hommes comme les autres : c'est leur affaire d'être beaux, spirituels, élégans, rien ne les en empêche; mais en province, l'ordonnance les condamne à l'uniforme et à l'épaulette; ils restent partout M. le colonel, M. le major et M. le sous-lieutenant; ils portent sur l'épaule le degré de considération qu'ils méritent; et ce qui est matériellement vrai pour eux seuls, est moralement vrai pour tous. Qu'iras-tu donc faire en province? te mettre au dernier rang d'une société tracassière, bavarde, médisante? Y comptes-tu sur quelques hommes de plaisir? Mais s'il y en a, ils te seront interdits; tu ne dépouilleras jamais ta robe de substitut, et on ne va pas en bonnet carré à une joyeuse orgie. Espères-tu y trouver des femmes?.....Mais.....d'abord je nie qu'il y ait des femmes en province. Il y a des mères et des filles, des tantes, des nièces, des épouses fidèles et infidèles, mais des femmes.....! Une femme, ce produit indéfinissable de la civilisation et de la corruption parisiennes, cet être doux, méchant, gracieux, spirituel, volontaire, faible, capricieux, emporté, naïf, hypocrite, qui résiste ou qui se donne, qui vous domine ou qui vous obéit, qui vous aime ou qui vous trompe, qui vous perd et qui vous sauve, mais qui bon ou mauvais, fatal ou heureux, devient votre pensée, votre vie, votre ambition; cet étrange assemblage de vices et de qualités, dont la beauté même est indéfinissable, car elle ne tient ni à des traits ni à des formes parfaites, car elle est toute dans un ensemble admirable de détails imparfaits, dans une harmonie remplie de beautés franches et apprêtées, ce quelque

chose de précieux, d'exquis qui prête des grâces à tout et qui en reçoit de tout, qui pare son luxe et qui en est paré, qui va bien à sa vie et à qui sa vie va bien; cette âme qui a du tact pour tout comprendre, du goût pour tout faire, cette fée mortelle et visible qui possède cependant le pouvoir le plus tyrannique et le plus inaperçu, le charme, une femme enfin, ce que j'appelle une femme, il n'y en a pas en province; il n'y en a qu'à Paris.

« Eh bien! monsieur Lucien, il y en a à Poitiers une du moins, et tu ne nieras pas que ce ne soit la femme comme tu l'entends; car toi-même tu l'as dix fois proclamée la reine de ces magiciennes que tu déchires et que tu adores si cordialement.

« Du reste, il faut que je te raconte comment je l'ai retrouvée, puisqu'à mon départ de Paris je t'ai promis de te faire un récit exact de mon arrivée à Poitiers, de mes visites et de mes présentations. Mais je te fais grâce d'une douzaine de caricatures que j'avais esquissées à ton intention; car je ne suppose pas que tu tiennes beaucoup à savoir que nous avons un président de chambre, vieux galantin qui se vante de n'avoir pas mis son chapeau sur sa tête depuis quarante-sept ans; un capitaine de gendarmerie qui joue de la guitare, et qui, au dessert, chante: *Fleuve du Tage*; un avocat général qui va de son hôtel à l'audience en robe rouge avec des patins et un parapluie, et un maire qui dit tous les soirs, avec la même satisfaction de son esprit et le même gros rire: — Je suis père et maire de mes administrés. Tout cela sent son Pigault-Lebrun d'une lieue, et mes prétentions à peindre des originaux ne me fourniraient que

d'assez plates copies. Ce qui t'intéresse, c'est de savoir comment je l'ai retrouvée. Le voici.

« Je suis arrivé à Poitiers il y a près de quinze jours, et je suis allé sur-le-champ à l'hôtel de mon oncle, M. d'Ernetal ; je n'y ai trouvé qu'un vieux concierge maussade qui m'a déclaré ne point avoir la clef des appartemens. Il m'a donc fallu retourner à l'auberge, et le lendemain, après avoir fait mes visites d'étiquette, j'allai voir mon oncle à son château du Grand-Pin, qu'il habite maintenant toute l'année. Il est toujours vert, malgré ses quatre-vingts ans, et m'a reçu avec affection, mais sans se départir de ses habitudes cérémonieuses et de ses airs de vieille cour. Il m'a retenu près de quinze jours pendant lesquels on m'a arrangé un appartement dans un des coins de son immense hôtel. Je ne te parle pas de la morale que ce cher oncle m'a faite, des avis qu'il m'a donnés sur les gens que je devais voir fréquemment, sur ceux qu'il est bon de visiter de temps à autre, et particulièrement sur ceux qu'il faut éviter comme la peste.

« Tu dois aisément te douter que parmi ceux-ci les bonapartistes ont été les premiers signalés. Mais ce qui m'a fort étonné, c'est qu'après avoir tracé avec une vraie gravité de vieillard une règle sévère de conduite comme magistrat et comme politique, il a consacré toute une soirée à me pré-munir contre les dangers d'une liaison. Le bon oncle a ses théories comme toi, mais elles ont moins de poésie. « Mon neveu, m'a-t-il dit, vous avez vingt-un ans; vous allez entrer dans le monde avec un état qui exige une grande discrétion dans le

choix de ses intimités ; vous serez exposé à voir des femmes de trois classes bien différentes : celles de la noblesse, chez lesquelles votre nom vous fera admettre ; celles de la robe, que votre profession vous oblige à voir ; et celles de l'administration, que vous rencontrerez chez nos premiers magistrats. En thèse générale, vous ne vous adresserez jamais à une demoiselle. La séduire si elle est pauvre, est une sottise, car on s'expose à l'épouser en cas de malheur ; si elle est riche c'est une infamie, car on semble avoir eu sa fortune en vue plus que son amour ; et dans tous les cas vous êtes trop jeune pour un établissement quel qu'il soit. Reste les femmes mariées. » Je regardai mon oncle pour voir s'il ne se moquait pas de moi ; mais il avait son air princier et sérieux, et ne parlait pas moins doctoralement que lorsque la veille il m'avait expliqué mes devoirs de magistrat. Il prit une prise de tabac dans la tabatière d'émail que lui donna jadis Mme Dubarry dont tu sais qu'il est grand admirateur, et continua ainsi : « Reste donc les femmes mariées. Si vous m'en croyez, vous ne tenterez rien du côté des femmes de la noblesse. D'abord elles sont de trop bonne compagnie pour prendre un amant qui n'est pas fait. Aussi dans ce monde il est très difficile de réussir à votre âge, et l'on y est ridicule dès qu'on ne réussit pas. C'est un immense danger, à part celui d'être tué par un frère, oncle ou cousin. Vous ne le trouverez pas près des femmes de robe, mais un autre vous y attend : elles sont prudes et dévotes, casanières, et ont des propriétés dans le pays. Il en résulte que pour elles une affaire de cœur est une chose grave, per-

sistante, qui fait partie du ménage, et qui doit durer autant que les baux à ferme de leurs terres, neuf, dix-huit et vingt-sept ans. Il y a telle femme de conseiller à la Cour qui vous fera rester quinze ans substitut, de peur que le moindre avancement ne vous éloigne d'elle. D'un autre côté, elles commencent presque toutes assez tard, entre trente et trente-cinq ans. Ajoutez à cela une liaison de dix ans, c'est le moins, et à trente ans vous vous trouveriez l'amant d'une vieille femme acariâtre qui vous tiendrait de toute l'énergie d'un dernier amour, et qui, pour comble de malheur, serait capable de devenir veuve, et par conséquent libre. Je ne parle pas des cas où il y a scandale; c'est affreux, c'est toute une famille renversée, désunie, vingt procès honteux et la rancune de toutes les robes rouges; on est perdu. Donc, si vous voulez suivre mes conseils, vous vous tournerez du côté des femmes de l'administration. Cela est ramassé dans tous les coins de la France, cela n'a point de famille à sa suite qui la dénonce à son mari. Elles ont du monde et savent se conduire avec adresse dans l'occasion; mais ce qu'il y a de mieux, c'est qu'habituees à de fréquens changemens de résidence, elles savent que la plus tendre liaison peut être rompue par un ordre ministériel, et elles ont cela d'admirable, qu'elles poursuivent avec une rare persévérance l'avancement de leur mari, dùt-il les séparer de leur amant: quant à l'avancement de celui-ci, c'est son affaire; mais elles n'y font point obstacle sous le prétexte du desespoir que leur causera une séparation. Vous aurez donc à vous pourvoir de ce côté, si vous vou-

lez être sage. Ce que vous devez vous interdire aussi, ce sont les femmes de la bourgeoisie ; là, s'il y a honnêteté, c'est un crime que de la tenter ; car, chez ces gens-là, l'honneur des mères est le patrimoine des filles ; s'il n'y en a pas, alors ce n'est plus que vice abject où vous ne devez pas vous mêler. » J'écoutai le cher oncle, je lui promis de suivre ses avis ; et mon appartement à Poitiers se trouvant enfin prêt, je revins à la ville. C'est là que j'appris qu'un domestique s'était présenté deux fois pendant mon absence pour réclamer un petit paquet dont j'avais dû être chargé pour un M. Cantel. Je me rappelai, en effet, avoir mis un rouleau à cette adresse au fond d'une des malles que j'avais laissées à Paris et qui devaient m'arriver par le roulage. Je fis dire au domestique, qui se présenta une troisième fois, qu' aussitôt ce paquet arrivé, je le ferais remettre à son adresse. Ces malles me parvinrent il y a trois jours, je trouvai le rouleau, et j'allais l'expédier par un domestique, lorsqu'en l'examinant, je vis que c'était de la musique. La cavatine du *Barbier*, l'air d'*Emma*, *Qu'elle est belle !* les couplets fringans de *la soubrette*, plusieurs duos, mais tous des morceaux de femme. Des femmes, des virtuoses de province ; je pensai au capitaine de gendarmerie avec lequel j'avais diné la veille, et je sonnai pour envoyer le fameux rouleau. Le domestique était absent, et je pensai alors qu'il serait plus poli d'aller moi-même porter une chose qu'on avait attendue avec tant d'impatience. Je fis demander où demeurerait ce M. Cantel ; et je vis que j'avais une promenade charmante à faire,

« Je partis préoccupé de je ne sais quelle idée involontaire que je marchais à une aventure. Cependant je commençai à douter de mes prévisions à l'aspect de la bicoquerie où demeure M. Cantel. (Je dis bicoquerie, attendu que c'est un vrai faisceau de bicoques.) J'entrai par une cour assez bien tenue, mais toute de travers, et une grosse fille rouge vint me dire que M. Cantel était absent. J'allais remettre mon rouleau à la servante, lorsque j'aperçois sur le seuil d'une porte une robe blanche, une taille de nymphe, un visage de fée : je regarde mieux, c'était elle... Elle, Victorine... — Mlle Landais ici ! m'écriai-je. — Mme Cantel, me répondit-elle avec ce sourire si fin et ce léger clignement d'yeux qui, comme tu disais, prêtent un air de confiance au moindre mot de cette femme... — Je n'étais pas revenu de ma surprise, qu'elle m'avait fait entrer dans un salon coquet, gracieux, irrégulier et charmant, comme elle. « Mon mari et sa fille sont absents, me dit-elle ; j'en suis ravie, nous pourrions causer. » J'avoue que j'avais besoin de ce qu'elle m'apprit, pour m'expliquer comment cette Victorine Landais, qui se faisait entendre pour quelques louis dans les grandes soirées musicales de Paris, se trouvait à la fois exilée en province loin de tout ce qui peut apprécier son admirable talent ou le rendre profitable, et mariée solennellement, quand nous nous faisions autrefois un jeu de rire de ses airs de princesse. Tu sais qu'elle disparut soudainement lorsque nous allions essayer de percer le mystère de sa position misérable et de sa parfaite éducation. C'est alors qu'elle se maria avec M.

Cantel. Et voici comment cela arriva. Victorine Landais est orpheline et fille d'un officier mort au service de l'Empereur. Elle fut élevée à Ecoen où elle était restée comme sous-maîtresse ; mais la franchise de ses opinions l'en fit renvoyer au commencement de 1815, (elle a des opinions, elle est bonapartiste, elle m'a fort amusé quand elle m'a dit cela.) Privée de toutes ressources, elle se servit de son talent pour vivre en cachant ce qu'elle était, ce qui l'eût peut-être fait exclure de certaines maisons royalistes. C'est alors que nous l'avons rencontrée. Grâce à tes conseils (elle t'estime comme un homme très fort), grâce à tes conseils, elle allait se décider à prendre la carrière du théâtre, lorsqu'un jour elle rencontra Mlle Cantel qui avait été élevée comme elle à Ecoen, quoique beaucoup plus jeune que Victorine qui doit avoir vingt-deux ou vingt-trois ans; tandis qu'Amélie a tout au plus seize ans. La jeune fille présenta son ancienne compagne à son père, en lui disant combien son admiration pour l'Empereur l'avait compromise. Le vieux commandant en pleura d'admiration, il invita Mlle Landais à venir les voir pendant leur séjour à Paris. Victorine y alla; le commandant la trouva charmante; sa fille était bien jeune pour lui être d'une compagnie assidue; elle avait d'ailleurs besoin d'être encore guidée et protégée par une femme accomplie pour le devenir elle-même. Victorine était déjà une amie; elle était belle, jeune et bonapartiste : c'en était trop pour la tête du vieux commandant; il en devint fou et lui demanda sa main. Victorine était pauvre, sans famille, sans avenir certain; le com-

mandant est un digne homme encore fort bien , elle se laissa aller et consentit.

« Elle m'a conté tout cela avec cet air candide et fin que tu lui connais ; il y a à la fois de l'enfant et du démon , de la timidité et de la malice dans le langage de cette femme. Elle est heureuse , m'a-t-elle dit ; elle aime son mari qui est noble et bon pour elle ; elle aime sa belle-fille qui est un ange de candeur et de grâce , et que j'ai aperçue dans le jardin , vêtue absolument de blanc comme sa belle-mère. Celle-ci est allée la rejoindre un instant , et je ne puis te dire quel charme j'éprouvai à suivre ces deux ombres blanches et sveltes allant doucement à travers le feuillage sombre des grands arbres qui bordent la rivière. Au milieu d'une nature agreste et rude , ces deux corps aériens si fluides , si souples , si gracieux ; dans ce pays si brute , parmi ses habitans si grotesques , ces deux modèles de grâces élégantes et achevées , ces deux femmes enfin , comme tu les appelles , c'était comme une apparition céleste , et je me suis laissé aller à une rêverie à laquelle elle seule a pu m'arracher. Sans doute , elle allait reprendre le cours de ses confidences , lorsqu'on a annoncé une visite : c'était un M. de Graverend , un homme de trente ans , décoré , et fort beau de la beauté d'un officier de cuirassiers. Il est capitaine au régiment qui tient garnison dans notre ville , et je l'avais déjà rencontré une fois chez le général ; c'est un officier de l'Empire , très brave et très distingué , dit-on , je le crois , parmi les cuirassiers. Il est entré comme un ambassadeur , avec une suite de saluts infinis. Elle l'a accueilli

assez froidement, mais presque aussitôt Mlle Cantel est entrée, et, au trouble qui l'agitait, j'ai deviné ce qui l'appelait au salon. J'ai pris congé, et en sortant j'ai dit à Victorine : — Est-ce que c'est un futur gendre ? — Je le crois, m'a-t-elle dit avec un sourire et un regard adorables ; c'était à la fois une confidence de famille et une prière d'être discret qu'elle me faisait par ce sourire et ce regard ; j'étais déjà dans l'intimité de la maison ; je partis, et je revins à Poitiers dans l'état d'un homme ivre d'opium ; il me semblait que je marchais en l'air. Je regardais en mépris cette sale ville, ses femmes baroques, aux gestes serrés et à la voix criarde ; je sentais que j'avais près de moi un refuge où je pourrais aller oublier le boston et le sirop de vinaigre des soirées poitevines, une oasis où je respirerais un parfum délicieux de nos beaux salons de Paris ; j'allai chez le préfet où je trouvai toutes les femmes abominables et mises comme des revendeuses de chansons, et je me retirai de bonne heure pour emporter mon bonheur sans qu'il se flétrit au contact de tous ces petits ridicules de province. Voilà deux jours qu'il dure ; mais ce n'est qu'en recevant ta lettre ce matin que j'ai pensé à te l'écrire. Je n'ai pas revu Victorine depuis trois jours ; mais demain je dîne chez elle ; je viens de recevoir une invitation de M. Cantel. Dans quelques jours, je répondrai à ce que tu me demandes relativement à ton procès. Pas un mot de ma rencontre à nos amis. C'est à toi seul que j'écris, entends-tu bien. Je les connais, ils riraient de moi et médieraient d'elle, et je ne veux pas. Adieu, mon cher Lucien ; ne me

plains pas trop, et *amuse-toi*, puisque tu prends le plaisir pour le bonheur.

« EUGÈNE DE FRÉMERY. »

Voilà toute l'histoire des principaux personnages de ce drame , ce qu' on pourrait appeler l'avant-scène; nous arriverons bientôt à l'exposition.

II.

Deux mois s'étaient écoulés depuis le jour où Eugène de Frémery écrivit à Lucien Deville la lettre que j'ai citée au commencement de cette histoire. On était au mois de juillet, et Eugène de Frémery, seul dans son cabinet, se promenait en gesticulant et en murmurant à voix basse une espèce de monologue sans fin. Quelqu'un qui eût pu le voir et l'entendre de loin, se rappelant qu'il était substitut du procureur du Roi, eût jugé à sa pantomime et au bruit de sa parole, tantôt lente, tantôt rapide , qu'il répétait une improvisation dont sa mémoire n'était pas encore bien sûre; mais quelqu'un qui l'eût vu et entendu de près eût deviné à l'exaltation de ses regards et au retour périodique de certains sons qu' Eugène faisait des vers. Faire des vers à vingt et un ans , faire des vers pour la femme qu'on aime , dire avec des mots sonores et doux les espérances et les angoisses de son amour; à ces émotions, si charmantes parce qu'elles sont jeunes, ajouter le charme d'une douce harmonie , écouter le murmure de son cœur et se le répéter dans un écho poétique , aimer et croire à l'amour et à la poésie, à l'amour comme à une vé-

rité, à la poésie comme à un ami, c'est le privilège de la jeunesse, c'est l'ineffable bonheur de ces heures qui font tant souffrir et qu'on pleure dès qu'on n'en souffre plus. Eugène en était là : il aimait ; il aimait de cet amour qu'on n'a pas deux fois en sa vie, car celui-là n'a eu encore ni remords ni déceptions. Amour délicat qui ne s'est pas encore heurté aux calomnies ou aux trahisons ; amour chaste qui ne s'est pas flétri dans une faute et qui ne tremble pas devant son bonheur. Aussi le visage d'Eugène rayonnait d'une joie sereine. On sentait qu'il était heureux mais d'un bonheur qui caressait son âme sans l'alarmer. Après avoir longuement modulé les vers qu'il composait, il se mit devant une table pour les écrire ; et à mesure qu'il les écrivait, il semblait leur sourire comme à des confidens intelligens qui avaient bien compris son âme et qui lui répétaient harmonieusement ce qu'il leur avait confié. Il achevait d'écrire ses stances, lorsque sa porte s'ouvrit brusquement. Eugène prit son papier pour le cacher, mais il s'arrêta à l'aspect de son ami Lucien Deville, qui entra rapidement, en jetant avec humeur son chapeau dans un coin du cabinet.

— Qu'as-tu donc ? lui dit Eugène, tu as vu ton notaire, ton avoué ; aurais-tu de mauvaises nouvelles de ton procès ?

Lucien se posa en face de son ami, et lui répondit d'un ton assez sardonique :

— Je suppose que les nouvelles de mon procès t'intéressent fort peu, car depuis deux mois et demi que tu es à Poitiers, tu n'as pas daigné t'en informer, malgré la promesse que tu m'avais faite

dans la première et la seule lettre que j'aie reçue de toi. Depuis lors, je t'ai écrit cinq ou six fois, je n'ai pas eu une seule réponse. Il m'a donc fallu venir moi-même dans cette ville pour m'occuper de mes intérêts ; ce n'est donc pas ma faute si je suis ici, mais la tienne.

— La manière dont tu me reproches ma négligence, répondit Eugène, n'est pas généreuse. Hier, quand tu es arrivé, je me suis excusé, comme je le devais, d'un tort, que tu m'avais promis d'oublier. Toutefois, je ne puis t'en vouloir de ta mauvaise humeur, car je crains que ton affaire ne soit désespérée, et que ma négligence y ait contribué beaucoup.

— Mon affaire est excellente, mon cher Eugène, repartit Lucien, et je ne la crois pas douteuse, quoique j'aie un avoué ; il l'avait déjà suffisamment embrouillée pour me la faire perdre ; mais en quelques mots je l'ai débarrassée de tout le fatras de subtilités dont il l'avait entourée, et pourvu qu'il veuille suivre mes conseils, et n'avoir raison que par la raison, je crois pouvoir être sûr de ne pas perdre mes cinquante mille francs.

— Je t'en félicite, dit Eugène ; cela te rendra d'autant plus fort dans l'entrevue que je t'ai ménagée avec M. de Graverend, ton adversaire. Tu sais que j'aime mieux la plus mauvaise conciliation que le meilleur procès, et j'ai pensé que deux hommes d'honneur, mis en présence par des amis loyaux termineraient plus vite et plus justement un arrangement d'argent, que le tribunal le plus impartial.

Lucien considéra un moment Eugène, et, après un silence assez long, il finit par lui dire.

— Soit ; j'accepte cette entrevue : pour beaucoup de raisons , je suis bien aise de connaître ce monsieur de Graverend : où dois-je le rencontrer ?

Eugène sembla hésiter à répondre à cette question ; mais Lucien l'ayant répétée , il lui dit :

— Nous le verrons chez M. Cantel.

— Chez M. Cantel ! répéta Lucien d'un ton surpris.

— C'est ce qu'il y avait de plus convenable, fit Eugène avec impatience : M. de Graverend dîne aujourd'hui chez le commandant ; je vais passer presque toutes mes soirées chez lui ; tu es mon ami , tu connais Mme Cantel , tu m'accompagnes ; tu rencontres comme par hasard la partie adverse , et cela n'a pas la solennité d'une entrevue arrangée à l'avance et à laquelle jusqu'à un certain point je ne pouvais pas prêter mon concours en ma qualité de magistrat.

Un sourire assez moqueur fut d'abord la seule réponse de Lucien aux paroles d'Eugène. Il sembla encore les méditer assez long-temps et repartit avec le même ton sardonique :

— Soit ; je suis non moins charmé du lieu de l'entrevue que de l'entrevue elle-même ; mais ce qui me plaît surtout dans ce que tu viens de me dire , c'est l'observation exacte des convenances que t'impose ton rôle de substitut du procureur du roi.

— Penses-tu que je les aie jamais oubliées ? dit Frémery avec quelque hauteur.

— Je crois toujours le mal qu'on dit de mes amis , répondit Lucien.

— Cela est flatteur pour eux , repartit Eugène ironiquement , et cela est d'un véritable ami.

— Cela est d'un véritable ami, précisément parce que ce n'est pas flatteur ; les gens qui boivent à longs traits l'éloge qu'on leur fait de ceux qu'ils aiment , et le blâme qu'on jette sur leurs ennemis, sont des niais qui tendent la main pour mendier de la fausse monnaie; moi, je croirai le mal qu'on m'a dit de toi , jusqu'à ce que tu m'aies juré sur l'honneur que tout ce que j'ai appris n'était pas vrai.

— Et qu'as-tu donc appris dont j'aie à me justifier? s'écria Eugène, à qui le rouge monta au visage.

— Oh! calme-toi , on ne t'accuse ni de délits, ni de crimes honteux prévus par le Code pénal; ce dont on t'accuse est bien pis à mes yeux; car il s'agit tout bonnement de ton avenir et de ta considération que tu perds.

— M'expliqueras-tu cette énigme?

— C'est ce que je vais faire sur-le-champ, si tu veux bien te donner la peine de m'écouter.

Lucien fit signe à Eugène de s'asseoir ; puis il commença ainsi.

— Tu te rappelles sans doute la belle lettre que tu m'écrivis sur l'importante découverte que tu venais de faire à Poitiers? L'ange brun, la perle des femmes était retrouvée, dis-tu; c'était une ombre blanche, une vision céleste, un oasis, enfin mille sottises de cette force.... Laisse-moi parler, et ne brise pas cette vieille chaise vermoulue, que le concierge de ton oncle porterait à ton mémoire de dépenses comme si elle était neuve. Tu m'écrivis donc que tu avais retrouvé Victorine; et voici ce que je te répondis : « Tu as raison, il y a de l'enfant et du démon dans cette femme ; de l'enfant, parce qu'elle est volontaire, capricieuse et sans cœur; du

démon , parce qu'elle est flatteuse , hypocrite et persévérante. » J'ajoutai : « Je ne sais pas ce que cette femme veut faire de toi ; mais prends y garde , et de tous les rôles qu'elle te proposera , n'accepte pas surtout celui de son amant.

— Je ne suis pas son amant , s'écria Eugène avec vivacité.

— Sur l'honneur ? dit Lucien.

— Sur l'honneur , répondit Eugène.

— C'est déjà quelque chose , dit Lucien. Je vois que tu vaud mieux que ta réputation.

— Que ma réputation ? répète le substitut. Qui ose dire une telle calomnie ?

— Quelqu'un avec qui on ne se bat pas en duel , tout le monde ; tu passes pour l'amant de Mme Cantel ; tu es tous les jours chez elle. Tu as abandonné tous les salons , où ton devoir , pour ainsi dire , t'appelait , pour lui consacrer toutes tes soirées : on ne te voit plus nulle part , quelque temps qu'il fasse , si ce n'est à l'audience , ou sur le chemin qui conduit au Pressoir.

— N'ai-je donc pas le droit de choisir les gens que je veux voir ?

— C'est parfaitement juste. Mais quand on est substitut du procureur du roi , et du roi Louis XVIII , on ne fait pas son unique société d'un commandant de l'ex-garde impériale : voilà ce que pensent les magistrats.

— Eh ! mon Dieu , qu'ils me dénoncent et me fassent destituer : ce sera un acte inique à ajouter à tous ceux de l'intolérance politique du parti qui gouverne.

— Voilà précisément ce que je te disais tout-à-

l'heure, voilà où en est ton avenir ; à l'espérance d'une destitution.

— Il en sera tout ce qu'on voudra ; mais je ne sacrifierai pas mes affections à de si misérables exigences, et si ce que tu me dis est vrai, je veux bien reconnaître que je perds mon avenir.

— Tu oublies la considération ; car si les magistrats trouvent que tu as tort de voir un bonapartiste, les honnêtes gens se demandent qu'est-ce que tu vas faire si assiduellement dans une maison où il n'y a que deux femmes, dont l'une est fiancée à M. de Graverend, et dont l'autre est mariée ? Nécessairement tu trahis quelqu'un.

— Ah ça, mon cher Lucien, dit Eugène en ricanant, est-ce que nous sommes au sermon ? est-ce que tu entres dans les Ordres et viens-tu t'essayer chez moi à l'éloquence sacrée ?

— D'abord, mon cher Eugène, repartit Lucien très froidement, d'abord ceci n'est pas du tout, du tout spirituel ; et d'ailleurs si c'est sur ce ton-là que tu veux le prendre, j'en suis, c'est le mien ; je ne suis point magistrat, moi ; je n'ai pas à faire appliquer la loi ; je ne tonne pas, au nom de la vertu et de la morale, contre les crimes de la société ; je ne suis pas le gardien des bonnes mœurs, j'ai le droit de rire des maris dupés, quand ce n'est pas moi qui les trompe ; mais à ce compte j'ai le droit de rire des amoureux dupés, fussent-ils mes amis les plus chers.

— C'est pour moi que tu dis cela ? s'écria Eugène.

— C'est pour toi.

— Victorine me tromperait ! répéta-t-il en pâlisant.

— Si tu n'es pas son amant, je ne vois pas en quoi elle peut te tromper, reprit Lucien.

— Son amant, Eugène ! Non, je ne le suis pas ; et cependant, ajouta-t-il avec rage, si je savais !... Mais tu ne peux pas comprendre cela , toi.

— Si fait, si fait, dit Lucien , je le comprends ; et maintenant, écoute-moi bien, et sois franc comme tu le dois avec moi , avec ton frère , ton ami.

— Je le serai.

— Eh bien ! reprit Deville, n'est-ce pas que Victorine est une femme qu'il faut aimer avec passion ; n'a-t-elle pas des grâces inconnues pour tout faire , pour parler , s'asseoir , se lever , marcher , écouter ? N'est-ce pas que lorsqu'elle s'assied à son piano , et qu'elle se prend à chanter un air d'amour , elle , Victorine , l'habile cantatrice qui ne connaît point de difficultés en musique , hésite souvent et semble ne pouvoir franchir certaines notes , prononcer certaines syllabes ? N'est-ce pas que tous ces lieux communs de nos romances , « *celui que j'aime* , — *celui que je n'ose nommer* , — *bonheur d'amour et d'être aimée* ; » n'est-ce pas que toutes ces phrases banales ne sortent de sa bouche qu'avec un tremblement qui semble dire combien elle craint une passion qu'elle n'a pas éprouvée , ou qui la dévore en secret ?

— C'est vrai , dit Eugène.

— Et alors comme on sent un ardent désir d'être celui à qui parlera d'amour cette âme , qui jusqu'à présent crie au hasard dans sa solitude comme un enfant perdu.

— Oh ! tu as raison , dit Eugène , on donnerait sa vie pour un tel bonheur !

— N'est-ce pas ? et lorsqu'elle se croit seule, et qu'à demi couchée dans un large fauteuil elle oublie que ce doux affaissement de son corps en trahit toutes les grâces, dans ce mol abandon où sa tête s'incline sur sa main, tandis que ses yeux se lèvent au ciel, ne semble-t-il pas qu'on peut suivre leur regard ardent et humide, y cherchant une espérance voilée ? Et s'il arrive qu'elle se convertisse tout-à-coup de votre présence elle baisse ce regard sur vous, au trouble qui la prend, puis à l'effroi qui la saisit, n'est-il pas vrai qu'on peut croire que son âme a murmuré en elle-même : le voilà celui que tu rêves, prends garde qu'il ne te devine !

— Lucien... Lucien... , dit Eugène, en regardant son ami en face, tu as aimé Victorine.

— Comme un fou ! comme un fou furieux !

— Et tu ne m'en as jamais rien dit.

— M'as-tu parlé de ton amour, toi ?

— Mais, dit Eugène embarrassé, c'est bien différent ; d'ailleurs je t'ai écrit.

— Une lettre, une seule, et si tu avais attendu un jour de plus, tu ne m'aurais pas écrit du tout. En revenant de dîner de chez M. Cantel, tu aurais racheté pour beaucoup la lettre que tu m'avais envoyée le matin. Est-ce vrai ?

Eugène hésita encore à répondre ; mais la vérité l'emporta, et il lui dit :

— Oui, c'est vrai.

— C'est toujours le même procédé, dit Lucien.

— Qu'entends-tu par là ?

— C'est qu'elle t'a imposé le silence comme elle me l'avait imposé.

— Elle ne m'a rien dit ; et comment d'ailleurs eût-elle pu ordonner la discrétion à un amour qu'elle ignorait encore ?

— Qu'elle ignorait, répartit Lucien en souriant. Crois-tu qu'une femme moins adroite qu'elle ne devine pas aisément le trouble qu'elle inspire ? et dès que Victorine a été sûre de ta folie, elle a dû vouloir qu'elle n'eût pas de confident, et surtout que ce confident ne fût pas moi.

— Elle ne m'a rien dit pour cela, je te le répète.

— Elle ne t'a rien dit, répartit Lucien.

— Rien absolument.

— C'est-à-dire qu'elle ne t'a pas pris à part et qu'elle ne s'est pas textuellement exprimée ainsi : Monsieur, je vous prie de ne dire à personne que vous m'aimez. Mais rappelle-toi bien, elle n'a pas développé quelque charmante théorie sur le bonheur de ces amours secrètes, profondément ensevelies dans l'âme de ceux qui les éprouvent et qui ne se sont jamais révélés que l'un à l'autre ; ou bien, à défaut d'une théorie dont tu n'eusses pas fait une application intelligente à toi-même, n'a-t-elle pas raconté quelque aventure d'une femme qui avait fini par se donner à celui qui l'aimait, parce que jamais une plainte, une confidence, un mot, n'avait fait soupçonner cet amour à personne ? Ou bien encore, n'a-t-elle pas dit en te regardant, que l'homme qui se vante de l'amour qu'il éprouve est aussi coupable que celui qui se vante de l'amour qu'il inspire ? car souvent une femme souffre, grâce à la malignité du monde, autant de l'a-

monr qu'elle fait naître que de l'amour qu'elle ressent..... Ou bien...

— Lucien, Lucien, s'écria Eugène épouvanté de voir raconter si formellement tout ce qui lui était arrivé, Lucien, as-tu été l'amant de Victorine ?

— Non, mais j'ai été assez adroit pour ne pas être son mari.

— Et tu lui en veux de ce qu'elle ne l'a pas cédé ?

— Non, j'avais même oublié tout le mal qu'elle m'a fait ; je lui avais pardonné sa coquetterie, perfide comme une trahison : elle était alors une pauvre fille assez abandonnée, et le désir d'un mari et d'un nom peut excuser bien des crimes. Mais aujourd'hui que je te trouve entre ses mains, livré sans défense aux mêmes séductions, je me demande ce qu'elle veut faire de toi.

— En vérité, Lucien, reprit Eugène avec impatience, tu te sers d'expressions dont l'étrangeté dépasse l'inconvenance. Je suis livré *sans défense*, dis-tu ; tu cherches ce qu'on veut faire de moi ? Prends garde ! quoique je n'aime pas Mme Cantel comme tu le dis, je ne les souffrirais pas d'un autre.

— Elles sont cependant justes ces expressions qui te révoltent. Oui, tu es livré sans défense à la coquetterie la plus impitoyable que je connaisse. A Paris quelque amour qui vous tienne, on peut s'y arracher par un autre amour ; car, vois-tu, c'est une grande erreur de croire que le cœur oublie ; il remplace, voilà tout. Mais dans une ville

comme celle-ci, que deviendras-tu le jour où tu découvriras que tous ces regards furtifs, ces demi-mots, ces silences rêveurs, ces tressaillemens soudains, ces joies de te revoir, ces craintes de demeurer près de toi, ces tristesses de te quitter, tout cela n'était qu'un jeu, une trahison froidement calculée; un piège ignoble?

— Et pourquoi un jeu, un piège ignoble, à quoi bon?

— C'est ce que je ne sais pas. C'est ce qui m'épouvante. Car enfin elle ne s'est pas donnée à toi.

— Mais si elle l'avait fait, que ne dirais-tu pas d'elle, toi qui la juges si cruellement, lorsqu'elle est encore pure?

— Si elle s'était donnée à toi, je lui pardonnerais. Dans ce crime de l'amour où elle t'entraîne, elle ne peut avoir d'excuse qu'en t'y suivant. Qu'une femme s'empare du cœur d'un homme, lui fasse tout oublier au monde, amitié, devoirs, fortune, avenir, qu'elle oublie tout à son tour, je le comprends. Qu'elle perde la vie de son amant, mais en risquant la sienne, qu'il ne puisse périr sans qu'elle périsse, qu'elle l'aime enfin comme il l'aime; ce peut être un malheur, mais il est pour tous deux. Et crois-moi, Eugène, je ne t'eusse pas dit un mot de Victorine, si j'avais supposé qu'elle t'aimât.

— Mais elle m'aime, repartit Eugène d'une voix basse où vibrerait toute l'exaltation de son amour.

— Te l'a-t-elle dit?

— Oui.

— Comment ?

— Ecoute : Un soir, j'avais trouvé près d'elle M. de Graverend, il me sembla qu'ils causaient avec une familiarité que je n'avais pas remarquée; je ne puis te dire quelle douleur j'éprouvai ; mon cœur se serra et je devins froid, un soupçon furieux s'empara de moi. Je me crus trompé ; et je pensai que je tuerais Victorine, si c'était vrai. Cette sensation ne fut que d'un moment, la raison me revint avec le doux sourire dont elle m'accueillit et dans le morne silence où je demeurai après ce mouvement si violent et si rapide je me demandai de quel droit je me faisais l'arbitre des sentimens de Victorine. J'avais cru sentir qu'elle m'aimait, à l'ivresse que j'éprouvais près d'elle ; mais elle ne me l'avait pas dit; moi-même je n'avais jamais osé donner un nom à cet hommage absolu que je lui portais tous les jours. Savait-elle que je l'aimais et ne s'abusait-elle point sur mes sentimens, comme je me trompais peut-être sur ceux que je lui supposais ? ce nouveau doute me fit trembler. Je ne voulus pas rester plus long-temps dans une incertitude, qui me rendait presque fou, depuis un moment à peine que je l'éprouvais. Je me résolus à parler, et M. de Graverend s'étant éloigné, je m'assis près d'elle, et là, avec une audace inouïe ou plutôt avec un désespoir qui fit toute ma hardiesse, je lui dis : « Madame, je vous aime ». Elle pâlit et resta immobile. Je repris, d'une voix haletante et brisée, car j'étais presque fou dans ce moment : « Je vous aime, et je suis jaloux ». Elle me regarda d'un air stupéfait et répéta : « Jaloux ? et de qui ? — De cet homme qui vous quitte, qui

vous parlait assis près de vous ». Et un sourire triste d'indignation passa sur ses lèvres, et elle répondit en se levant : « M. de Graverend et Amélie vous devront des remerciemens ; car vous aurez hâté leur mariage. — Serait-il vrai ? m'écriai-je. — C'est ma seule réponse à de honteux soupçons ». Je la retins et elle se rassit près de moi, la tête baissée, les yeux fixés devant elle, les lèvres contractées. « — Oh ! pardonnez-moi cette injure, lui dis-je, si vous saviez de quel amour je vous aime, combien vous êtes devenue l'unique espérance de ma vie ! Oh ! après mon injure, pardonnez-moi cet aveu. Jamais, peut-être, jamais sans cet affreux soupçon qui m'a glacé le cœur, je n'aurais osé vous parler ainsi. Car je n'avais pas besoin de vous dire que je vous aime, vous deviez le sentir, vous deviez comprendre que je ne vivais que de vous, que votre présence était mon rêve de toutes les heures et l'unique joie de ma vie. Et s'il faut tout vous dire, j'ai cru... » Elle tressaillit et se recula de moi. « J'ai cru que vous aviez pitié de ce délire que vous-même... » Elle se détourna. « Oh ! je n'ai pas cru que vous m'aimiez !... J'ai cru que bonne et sainte comme les anges vous vouliez bien me permettre de vous aimer pour ne pas me faire mourir en me chassant loin de vous. Est-ce vrai, Victorine, me suis-je trompé, ignoriez-vous cet amour, et maintenant que vous le savez, faut-il vous quitter, dois-je ne plus vous revoir ? » Pendant que je parlais ainsi, Victorine, les lèvres serrées, le regard immobile, les mains contractées, ne trahissait son émotion que par le mouvement haletant de sa poitrine qui semblait ne

pourvoir contenir sa colère ou sa douleur ; je m'approchais d'elle , je voulus lui prendre la main en lui disant : « Victorine, m'aimez-vous ? » Elle me larracha, et se levant avec violence, elle s'éloigna en cachant son visage dans ses mains et en murmurant d'une voix désespérée : « Oh ! mon Dieu, c'est affreux ! »

Ce soir là nous ne fûmes plus seuls un moment, mais elle avait repris sa grâce , elle était calme, gaie , souriante. Je souffris les plus poignantes angoisses , quand je sortis de chez elle ; je quittai M. de Graverend à l'entrée de la ville , et je revins sur me pas. Ne ris pas de la folie que je vais te dire ; car puisque tu m'as arraché mon secret , tu vas tout savoir. Son appartement est du côté d'un jardin clos par deux murs et par le Clain. Je voulais voir la lumière de la lampe qui veille à côté d'elle. Je ne pouvais franchir les murs. Je descendis dans l'eau , je remontai le courant jusqu'à ce que je fusse en face de sa maison, et là, au milieu de la nuit, je demurai deux heures immobile à regarder le mur noir ; car les fenêtres bien closes ne laissaient pas même percer cette lueur qui fût venue me dire : Elle est là ! Enfin au risque de la perdre , de me perdre , j'entrai dans le jardin , j'allai jusqu'à sa fenêtre : ne pouvant la voir, il me sembla que je l'entendrais. C'était un silence glacé. Elle dormait d'un sommeil léger et heureux sans doute , tandis que je pleurais et que je souffrais si près d'elle. Cela m'irrita. Je fus sur le point de heurter à cette croisée , de l'éveiller , de lui faire peur , d'appeler son mari , de provoquer une scène, un crime, quo

sais-je? Je souffrais trop pour ne pas vouloir qu'elle souffrit avec moi. Je compris que ma tête se perdait. Je m'enfuis et je rentrai chez moi au point du jour, dévoré d'une fièvre ardente, et animé d'une colère que je ne puis te dire. Le médecin ordonna une application de sangsues sur la poitrine. Je n'eusse peut-être pas suivi cette ordonnance, si je n'avais été décidé à ne pas retourner chez Mme Cantel. Mais je voulus ajouter un obstacle physique à la force de ma volonté. Jusqu'à l'heure où j'avais coutume d'aller chez elle, je ne doutai pas un moment de mon courage à tenir ma résolution. Mais quand cette heure sonna, je ne puis rien te dire; mais c'est une puissance surnaturelle, inouïe.... Je compris la voix des démons, qui appelle à certaines heures les âmes maudites à d'inférieures assemblées. Malgré moi, je quittai mon lit : j'étreignis, je comprimai sous des bandes nouées autour de moi, mes blessures saignantes; je m'habillai, je sortis, et sans pouvoir dire que je l'aie voulu, j'allai chez elle, et j'y arrivai, pâle, tremblant, défait. Elle était calme, belle, enjouée. Oh! cette fois, je me sentis un courage plus fort que mon amour. Le soir était venu et l'obscurité avec lui. Elle était devant son piano et au bout du salon. Je m'approchai, et je lui dis tout bas, avec un désespoir qui eût dû me tuer : « Adieu! jamais je ne vous reverrai ». Je ne voulus pas entendre sa réponse, et je m'éloignai; mais je n'étais pas au bout du salon, que j'entendis le son de l'instrument, il préludait tristement..... Je m'arrêtai, et bientôt ces sons vagues et distraits chantèrent doucement cet air dont les paroles étaient un aveu :

Las ! il se plaint de ma rigueur ;
 Suis-je donc trop sévère ?
 Quand il m'exprime son ardeur,
 Ai-je un air de colère ?

Il me sembla que le ciel s'ouvrait ; mais j'avais trop souffert ; je doutai ou plutôt je ne voulus plus douter , je retournai près d'elle ; elle avait quitté son piano comme honteuse de sa faiblesse. Je fus sans pitié à mon tour, et je lui dis comme elle passait près de moi : « Il me semble que cet air doit plaire à M. de Graverend ». Elle s'arrêta comme terrassée et ne me répondit qu'un mot, mais d'une voix qui me dit que je l'avais fait souffrir autant que je souffrais. « Oh ! ingrat ! » me dit-elle ; et elle s'enfuit. N'était-ce pas un aveu ? ne m'aimait-elle pas ? ne dois-je pas croire qu'elle m'aime ?

Lucien avait écouté son ami avec un air d'intérêt compatissant, et quand celui-ci lui demanda s'il ne devait pas se croire aimé , il lui répondit avec une amertume sérieuse :

— Oh ! oui ; tu dois le croire ; je l'ai bien cru, moi qui avais déjà été trompé ; moi qui savais qu'il est des femmes pour qui les tortures de cœur d'un homme sont une volupté dont elles ont soif.

— La crois-tu donc si désireuse d'inspirer de l'amour ?

— Non , reprit Lucien brutalement ; je ne lui fais pas même cet honneur. Il doit y avoir un but plus vil encore dans le manège de cette femme.

— Je te dis qu'elle m'aime , s'écria Eugène ; je le sens, je l'éprouve , elle me l'a dit.

— Quel gage en as-tu ?

Eugène parut encore embarrassé de répondre ; mais surmontant la crainte qui le retenait, il reprit en montrant à Lucien un médaillon renfermant un petit morceau de papier.

— Tiens, le voilà ce gage.

— Une lettre? voyons.....

— Non, mais sur ce papier il y avait écrit.....

— Il y avait ? dit Lucien.

— Ecoute-moi et tu verras si je suis aussi trompé que tu feins de le croire. Quelques jours après la scène dont je viens de te parler, j'arrivai chez elle par l'extrémité du jardin dont la petite porte reste ouverte jusqu'à la nuit. A travers sa croisée ouverte, je l'aperçus ; elle dessinait et semblait tellement préoccupée de ce qu'elle faisait, qu'elle ne s'aperçut point de ma venue. Je m'avançai doucement, j'entrai dans le salon, elle n'entendit rien. Elle avait bien un dessin devant elle, mais elle écrivait. Je voulus savoir quelle pensée la préoccupait si profondément ; je m'approchai et je pus lire sur le papier où elle essayait son crayon... mon nom écrit dix fois.... « Eugène ! Eugène ! Eugène ! » ; et enfin, au coin de ce papier à qui elle confiait son cœur, ces mots : « Eugène, je t'aime ! » Je poussai un cri de bonheur, elle se retourna, me vit et devint rouge et confuse. Je voulus saisir ce papier, mais elle s'en empara ; et tandis que je lui tenais une main en la suppliant de me le donner, elle le déchirait de l'autre main et avec ses dents, en murmurant d'une voix étouffée : « Jamais ! jamais ! » Il semblait qu'elle voulût faire rentrer dans son cœur cet aveu que j'avais surpris ; car elle mâchait ce papier en pleurant, et je n'en pus saisir que ce dé-

bris que j'arrachai à ses lèvres au moment où il n'en restait déjà plus. Elle me le redemanda avec des larmes ; mais je le gardai quoi qu'il n'y restât pas une lettre de ce qu'elle avait écrit. Je le gardai, et il est pour moi un gage d'autant plus sacré que je puis seul y lire l'aveu qu'il a reçu.....

— Et qui n'y est plus, dit Lucien; et sans doute, depuis, elle te l'a laissé?

— Oui, elle me l'a laissé en me disant : « Il vous appartient ; il a reçu mes confidences et il a touché mes lèvres. »

— Infamie! s'écria Lucien en se levant avec violence. Oh! quelle femme! quelle femme!

— Mais qu'as-tu donc? reprit Eugène.

— Rien, rien, dit Lucien. Mais nous allons aujourd'hui chez elle. Partons de bonne heure. Je veux la voir ; je veux lui parler, ou plutôt, cela vaut mieux, tu vas lui écrire. Demande-lui une réponse écrite, un mot écrit.

— En veux-tu faire usage contre elle? dit Eugène avec hauteur.

— Si elle t'aime, non. Je l'ai aimée, moi, c'est vrai. Mais si elle t'aime, je croirai que je suis un fou d'avoir pensé d'elle ce que j'en pense. Je ne serai pas jaloux de ton bonheur. Il te coûtera assez cher. Mais, quoi qu'il doive te coûter, je ne serai plus un censeur fâcheux; je te plaindrai, mais je te servirai. Oh! quand l'amour est vrai, quand il est puissant comme le tien, et qu'il rencontre un amour égal, qu'importe ce qu'il coûte, fût-ce l'honneur, fût-ce la vie! Mais il faut lui écrire; il faut lui dire que je suis venu te chercher, que tu pars, et que tu ne resteras que si elle t'aime... que si... tu me comprends... et elle te comprendra.

— Et si elle me laisse partir ?

— C'est qu'elle ne t'aimera pas et qu'elle te trompe.

— Ou peut-être qu'elle ne voudra pas être coupable, même en m'aimant.

— Et s'il en est ainsi, ce sera une honnête femme qui préfère son honneur à son amour, et toi, tu serais un mal honnête homme de prolonger un combat où elle finirait par succomber. Quoi qu'il en soit, laisse-toi guider par moi. J'ai des raisons d'agir comme je le fais qui te révolteraient si je te les disais. Si je me suis trompé, je te les cacherais éternellement. Je ne te répèterai pas une calomnie sur la femme que tu aimes avec cette passion ; je ne verserai pas une goutte d'un poison qui te la rendrait amère au milieu de ses plus pures délices. Je vous laisserai au hasard, qui peut vous protéger assez long-temps pour que cette passion s'éteigne, au hasard qui peut vous perdre avant même que cette passion ne vous ait perdus l'un et l'autre.

— Oui, je lui écrirai, dit Eugène ; car tu as fait ce que tu ne voulais pas faire. Tu as assez troublé la sécurité de mon âme pour que maintenant il me faille tout ce que peut me donner encore Victorine pour croire à ce qu'elle m'a déjà donné.

Eugène se mit à son bureau, écrivit et montra la lettre à Lucien :

« Victorine, il faut que je vous parle cette nuit, cette nuit même. Ne me refusez pas si vous m'aimez. Je puis rentrer par la petite porte du jardin ; vous pouvez y venir ; venez-y. C'est de ma vie, de la vôtre peut-être, qu'il s'agit. Ne l'oubliez pas ».

Lucien lut la lettre; il parut la méditer , et dit lentement :

— Oui , tu l'aimes bien; car tu écris, en le sentant, un de ces billets insensés avec lesquels on trompe les femmes , quand on ne les aime pas. Si tu penses ce que tu dis là, il y va véritablement de ta vie et de la sienne.

— Oh! oui, dit Eugène.

— N'importe, dit Lucien , remets cette lettre. Je serai là.

Eugène cacheta la lettre , et un moment après les deux amis partirent pour la ferme du Pressoir.

III.

Eugène et Lucien arrivèrent bientôt chez M. Cantel. Une sombre préoccupation qui leur avait fait garder le silence durant tout le chemin, avait suivi leur entretien. Mais ils réussirent l'un et l'autre à la dissimuler pour répondre, comme ils le devaient , à l'accueil plein de cordialité que leur fit M. Cantel. Le commandant en les voyant venir de loin , s'était porté à leur rencontre, et après les premières salutations et la présentation de Lucien , il dit aux deux amis :

— Je suis venu au devant de vous pour vous prévenir de ce que nous avons décidé avec ma femme , relativement à l'entrevue qui va avoir lieu. Je ne vous cache pas que le résultat de cette entrevue peut être un grand événement pour ma maison. C'est de l'issue du procès dont vous allez parler que dépend le mariage de ma fille avec M. de Graverend; car les 50,000 fr. dont

il s'agit sont à peu près toute sa fortune. Amélie se flatte de l'espoir qu'un arrangement amiable va tout terminer, à des conditions qui laisseront à M. Philippe de Graverend une somme encore assez considérable, pour que j'accepte ses propositions. Amélie peut avoir raison, et alors sans doute nous ferions un bon et joyeux dîner, presque un dîner de fiançailles. Mais il peut arriver tout le contraire de ce qu'espère Amélie, et alors notre réunion à table, à supposer même qu'elle pût avoir lieu après une explication fâcheuse, notre réunion, dis-je, serait tout au moins fort gênante. Nous aurions des adversaires déclarés en présence, des visages chagrins, des larmes mal dissimulées, un éclat peut-être : j'ai voulu prévenir tout cela. Pas un mot d'affaires avant, ni pendant le dîner. D'ailleurs, durant ces trois heures d'attente, M. Deville et M. de Graverend auront pour ainsi dire le temps de faire connaissance ; il y aura plus de laisser-aller dans cette entrevue, et si après tout elle ne mène à rien on pourra se quitter immédiatement sans être obligé de se faire bonne mine à contre-cœur.

— Voilà qui est d'une précaution charmante, répondit Lucien en souriant, c'est tout-à-fait l'hospitalité suzeraine de nos premiers barons que vous nous offrez. Nous en acceptons les lois en loyaux chevaliers ; nous suspendrons nos armes au foyer avant de nous asseoir au festin, et nous ne les reprendrons que lorsque notre hôte nous en donnera la permission.

A cette réponse, M. Cantel fronça légèrement le sourcil, et il repartit d'un ton contraint :

— Je ne suis ni suzerain ni baron, Monsieur, mais je suis officier et non chevalier de la Légion-d'Honneur, et je tâcherai de vous recevoir du mieux que je pourrai, quoique ma maison ne soit pas une hôtellerie. Je vous quitte et je vais prévenir ces dames que nos conventions sont acceptées.

Dès que M. Cantel fut à quelques pas, Lucien se tourna vers son ami en lui faisant une grimace, sans doute très significative, car Eugène répondit sur-le-champ avec humeur.

— Pourquoi diable vas-tu lui parler de barons suzerains, de chevaliers, d'hospitalité; ne pouvais-tu lui dire tout simplement que tu le remerciais de son attention sans t'embrouiller dans une phrase stupide; tu as bien réussi avec ton esprit gothique et féodal, je t'en félicite.

— Au contraire; dit Lucien. Je sais à qui j'ai affaire; M. Cantel ne connaît de barons et de chevaliers que les barons de l'Empire et les chevaliers de la Légion-d'Honneur; un hôte veut dire pour lui un maître d'hôtellerie. C'est bien, c'est bien...

Eugène laissa échapper de vifs mouvemens d'impatience et répondit:

— Ne va-tu pas en faire tout de suite un imbécile. Cependant il me semble que son accueil a été plus qu'obligeant, et qu'il nous en a exprimé la délicate intention d'une manière au moins convenable.

— Oui, fit Lucien, c'était très bien récité.

— Oh ! c'est insupportable, dit Eugène; il valait mieux ne pas accepter que de venir ici avec cette disposition hostile contre tout le monde.

— Tu te trompes, dit Lucien ; M. Cantel me plaît beaucoup ; je lui trouve un air d'honnête homme qui me fait mal....

— Lucien ! s'écria Eugène en colère.

— Qui me fait mal, répéta Lucien en regardant Eugène, et qui me fait peur. On doit le tromper aisément, je le crois ; mais il faudra le tromper toujours, ce qui est bien difficile, et gare à l'instant où il découvrirait !...

— Voici Amélie, dit Eugène en interrompant son ami, en lui montrant une jeune personne qui était sur le seuil de la porte du salon.

— La fille de M. Cantel ? demanda Lucien.

— Oui.

— Et tu aimes Victorine ? s'écria Lucien tout bas.

Eugène ne répondit pas et s'avança rapidement vers la jeune fille qui s'éloigna et disparut dans la maison presque aussitôt. M. et Mme Cantel et M. de Graverend s'avancèrent jusqu'à la porte d'entrée, tandis qu'Amélie, toute honteuse d'avoir été surprise faisant le guet pour voir arriver les deux amis, se tenait dans un coin du salon. Les saluts furent passablement empesés de part et d'autre, et surtout de la part de M. Philippe de Graverend qui semblait fort inquiet de la manière dont Victorine et Lucien s'aborderaient ; car il promena ses gros yeux de l'un à l'autre avec une singulière curiosité. Lucien s'en aperçut, et, prenant tout aussitôt un air gracieux, il dit au commandant :

— N'aurai-je pas l'honneur d'être présenté à mademoiselle votre fille ?

Le commandant lui fit signe de vouloir bien pas-

ser dans le salon où il le suivit, et il le présenta à Amélie qui salua en baissant les yeux et en rougissant avec un embarras et un trouble, qui voulaient dire qu'elle se savait en présence de l'ennemi de son bonheur. Lucien la trouva si charmante, il lui fut si bon gré de cette peur naïve où se montrait toute la vérité de son amour, qu'il l'eût rassurée, s'il n'avait craint de la troubler encore plus en lui faisant voir qu'il l'avait comprise. Alors fort embarrassé lui-même, il se tourna vers M. Cantel pour lui parler, mais celui-ci le quitta en lui disant :

— Pardon, j'ai un mot à dire à votre ami.

Le commandant sortit du salon, et prit Eugène par le bras. Cela donna lieu à Lucien de se retourner vers l'endroit où Eugène était resté avec Victorine et M. de Graverend, et de remarquer que, lorsque Eugène se fut éloigné avec M. Cantel, il fallut une invitation de Victorine à M. de Graverend pour le faire rentrer dans le salon. Dans cette petite circonstance il y eut tout un chapitre d'observations pour Lucien. D'abord il s'étonna que M. de Graverend qui avait eu l'air si curieux de la manière dont lui, Lucien, aborderait Victorine, n'eût pas pris le moindre souci de la façon dont il serait accueilli par sa prétendue. Ensuite, il lui sembla que si le geste avec lequel Mme Cantel avait invité Philippe à rentrer au salon avait été simple et convenable, l'inflexion de la voix qui avait dit : Rentrons ! avait un accent de prière qui n'était pas aussi naturel. Enfin le peu d'empressement de M. de Graverend à obéir pouvait faire croire que ce n'était pas près d'Amélie qu'il désirait se trouver ; et comme on ne pouvait guère supposer une grande

timidité d'amoureux à ce bel officier à la monstache rousse et ardue et à l'œil luxurieux et gris, Lucien en conclut que des soupçons qu'il n'avait pas encore révélés à Eugène n'étaient peut-être pas aussi extravagans qu'ils le semblaient au premier abord. Il essaya de se les mieux justifier à lui-même pour pouvoir les faire partager à son ami, et s'avança vers Victorine; il lui adressa quelques phrases banales, tandis que celle-ci montrant du regard Amélie à M. de Graverend lui disait tout bas: J'ai à causer avec Monsieur.

Puis elle alla s'asseoir à l'extrémité du salon bien loin d'Amélie et de Philippe, et fit signe à Lucien de prendre place près d'elle.

— N'est-ce pas que je suis une mère de famille indulgente? lui dit-elle tout bas, en clignant les yeux et en mordant sa lèvre inférieure, comme pour en comprimer le gai sourire. Je ménage des entretiens aux amoureux.

Lucien voulut tout de suite prendre position près de Victorine, et il lui répondit avec une humilité pleine d'impertinence:

— Ce n'est pas la première fois que vous m'accordez cette faveur.

Une vive rougeur monta au visage de Victorine, et un éclair de colère brilla dans ses yeux, un léger tressaillement l'agita; mais elle se contint, et contint d'un regard le mouvement visible que fit M. de Graverend pour s'approcher. Elle se tourna vers Lucien, et le regardant en face, elle lui dit en riant:

— Vous êtes donc toujours le plus méchant homme du monde?

— Non, mais je n'en suis plus le plus niais.

— Peut-être, répondit Victorine, avec un de ces sourires railleurs qui irritent comme un défi.

— Vous vous trompez, je ne vous aime plus, repartit Lucien d'un air désintéressé.

— Ce que vous me dites me prouve au contraire que j'ai raison.

— Je ne comprends pas comment, dit Lucien.

— C'est que vouloir, aujourd'hui, me convaincre que vous ne m'aimez plus, c'est croire encore que j'ai été persuadée autrefois que vous m'aimiez, et pour un homme comme vous, ce n'est pas adroit.

Lucien fut pris à son tour d'un vif mouvement de colère, et repartit :

— A ce compte, ce n'est pas moi qui ai été trompé.

— Ni moi, reprit Victorine, quoique vous ayez été un très-habile comédien !

— J'avais un si excellent modèle sous les yeux, répondit Lucien, emporté par l'envie de répondre raillerie pour railleries.

— Vous avouez donc que votre prétendue passion n'était qu'un mensonge, dit Victorine.

— J'avoue..., dit Lucien avec humeur en sentant que Victorine prenait de l'avantage sur lui. Il ne continua pas ; car, ayant rencontré les yeux de M. de Graverend fixés sur lui, il préféra répondre par une attaque brutale et directe, et il repartit :

— Prenez garde, M. de Graverend vous observe.

— Vous m'y faites penser, dit Victorine sans paraître le moins du monde émue de cette

apostrophe. Je me suis chargée de vous convaincre pour lui, que vos droits étaient fort douteux, que vous aviez intérêt à transiger... et sans doute il examine si vous avez l'air persuadé de ce que je vous dis.

— Pardon, dit Lucien froidement, mais M. Cantel m'a fait promettre de ne pas parler d'affaires avant ce soir.

— Oui entre hommes, quand toutes les paroles sont graves et précises; mais avec une femme, c'est presque sans conséquence.

— Et il en résulte alors que c'est inutile, dit Lucien en se levant presque impoliment.

M. Cantel et Eugène arrivèrent, chacun quitta sa place, et Victorine s'étant approchée d'Amélie, jeta en passant ces deux mots à Philippe, de manière à être entendue de lui seul :

— Soyez tranquille, il ne cédera rien, il est furieux.

Malgré les précautions de M. Cantel, la réunion ne promettait pas d'être cordiale et gaie. Eugène, préoccupé de l'explication qu'il voulait demander à Victorine, était soucieux et distrait; Lucien avait la conscience de son infériorité en face de Mme Cantel, et gardait la mine d'un homme battu; M. de Graverend était sombre comme un ours muselé qui a bien plus envie de dévorer les spectateurs que faire des grâces devant eux. M. Cantel battait la campagne en essayant de parler de la pluie et du beau temps, et Amélie ressemblait à une accusée qui attend son jugement. Victorine seule, gracieuse, affable, souriante, ne paraissait éprouver aucune

gène, et quelquefois on eût pu deviner dans le regard qu'elle jettait autour d'elle un sentiment d'orgueil dédaigneux qui semblait dire : Pauvres gens ! n'avoir que cela à tromper ! —

Cependant Lucien, dégagé de l'étrange fascination de cette femme, avait eu le temps de se remettre. Il en était revenu à ses premiers soupçons, et s'était fait un plan de conduite pour les éclaircir. Mais prévoyant qu'il en laisserait échapper quelque chose, s'il retombait dans l'entretien de Victorine seule, il demanda à M. Cantel la permission de visiter sa propriété, et le commandant s'offrit à l'accompagner.

— Mon ami, dit Victorine à son mari, je crois que le petit pavillon est fermé ; prenez-en la clef.

— Remerciez ma femme, dit le commandant avec gaieté ; vous verrez sa retraite ; c'est une faveur qu'elle n'accorde pas à tout le monde.

— C'est que j'ai envie de séduire Monsieur, dit Victorine en montrant Amélie du coin de l'œil.

— Chut ! chut ! fit M. Cantel en allant chercher la clef. Ne parlons pas de cela ; après dîner seulement, c'est convenu.

— Je n'en remercie pas moins Madame de son extrême obligeance, dit Lucien.

— Et mon extrême obligeance vous remercie de votre extrême reconnaissance, dit Victorine en riant au nez de Lucien ; de ce petit rire qui signifie clairement : Je me moque de vous, mon petit Monsieur.

Lucien sortit farieux, et Victorine ayant aper-

cu M. de Graverend qui avait laissé sa future dans un coin, lui dit vite et bas :

— Ne quittez pas Amélie d'un moment.

— Mais pourquoi ?

— Vous le saurez.

Et sans attendre de réponse elle alla s'asseoir près d'une des fenêtres du salon, d'où elle voyait le jardin dans toute son étendue ; alors prenant un métier de tapisserie, elle se mit à travailler, la tête penchée et le corps incliné en avant. Eugène se plaça devant elle de manière à la cacher à Philippe, et lui dit assez haut :

— C'est toujours le meuble de votre pavillon que vous brodez ?

— Toujours, lui répondit-elle d'un air distrait, en cherchant des soies autour d'elle, et dans ce simple mouvement elle eut le temps de jeter un regard à Philippe pour lui recommander d'être attentif près d'Amélie, et un coup d'œil dans le jardin pour voir ce que faisaient Lucien et son mari. Eugène se pencha vers le métier, et reprit :

— Ces fleurs sont délicieuses ; puis il ajouta plus bas :

— Je vous ai écrit.

— Voyons, répondit-elle tout haut, prêtez-moi vos mains pour dévider cet écheveau ; et elle ajouta tout bas à son tour, pendant qu'elle en défaisait les premiers nœuds :

— Pourquoi m'écrire aujourd'hui ?

— Si vous saviez ce que je souffre !

Elle ne répondit que par un soupir étouffé.

— Prendrez-vous ma lettre ? dit Eugène.

— Mon Dieu ! que vous êtes maladroit aujourd'

lui, répartit Victorine gaiement; tendez donc vos mains comme cela.

Et en lui montrant comment il fallait tenir ses mains, elle lui montra, en y cachant son écheveau, comment on pouvait y cacher un papier, et elle ajouta :

— Comprenez-vous ?

Il comprit, plaça sa lettre dans sa main pendant que Victorine déroulait son écheveau de soie, et tendit ses bras; elle passa l'écheveau dans les mains d'Eugène et y prit la lettre avec une dextérité merveilleuse. Mais à ce moment Eugène fit un mouvement assez vif; Victorine tourna la tête, et vit son mari et Lucien qui venaient de s'arrêter à l'instant même derrière le carreau de la fenêtre. Victorine fit un petit signe d'amitié à son mari, plaça le bout de son fil de soie entre ses dents, ploya soigneusement en sept ou huit plis le papier qu'elle tenait visiblement dans sa main, et se mit tranquillement à pelotonner sa soie sur la lettre d'Eugène, sans que la moindre émotion pût faire croire qu'elle venait d'être surprise dans une faute qui était presque un crime.

Son mari, ravi du gracieux sourire qu'elle lui adressait pendant cet adroit manège, lui envoya de sa main un tendre baiser d'amoureux, et reprit sa promenade avec Lucien.

— Ah! lui dit Eugène d'une voix tremblante, j'ai cru que nous étions perdus!

— Oh! taisez-vous, répondit Victorine en serrant les dents comme une femme qui comprime un violent mouvement nerveux; taisez-vous, vous me rendrez folle.

Et elle continua à devider la soie , tandis que ses mains tremblaient et que de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Eugène la regardait , admirant à la fois ce courage et cette présence d'esprit qui l'avaient sauvée, mais qui n'avaient pu survivre au danger et la laissaient en proie à l'émotion qui l'accablait. Il voulut parler ; mais Victorine , lui imposant silence du regard , se prit à dire d'une voix qui tremblait encore :

— Eh bien ! Amélie , tu es donc bien occupée de ta broderie ? vous êtes bien silencieux là-bas ! Si vous n'avez rien à vous dire , venez causer avec nous. M. de Frémery est sérieux comme un diplomate aujourd'hui.

M. de Graverend s'approcha , Amélie le suivit , et alors il s'établit entre eux une conversation générale sur rien , comme il arrive d'ordinaire quand personne n'a envie de dire ce qu'il pense. Amélie seule se taisait ; de temps à autre elle regardait avec inquiétude sa belle-mère et Eugène , et puis Philippe qui semblait l'encourager du regard ; alors elle baissait les yeux et poussait de profonds soupirs ; et quand Victorine lui dit en souriant :

— Allons , enfant , ne sois donc pas triste comme cela ! A nous tous , nous viendrons bien à bout de faire entendre raison à M. Deville. Je l'ai trouvé fort disposé à tout ce qu'on voudra.

Amélie répondit en secouant la tête.

— Ce n'est pas à cela que je pense maintenant.

— A quoi donc ? dit Victorine , dont la voix décéla un trouble plus fort qu'elle , tandis que , au lieu de jeter son peloton dans le petit panier où étaient tous les autres , elle le serrait dans sa poche.

— Je te le dirai , répondit Amélie en levant les yeux sur Philippe.

— Quand tu voudras, dit Victorine assez sèchement.

Et elle donna congé à Eugène et au prétendu , en leur disant :

— Vous n'êtes pas aimables ; vous oubliez que M. Cantel est seul à faire les honneurs de son jardin, et que M. Deville s'ennuie peut-être de l'exactitude de propriétaire à lui faire visiter les moindres coins de notre domaine.

Ces messieurs se levèrent, et cette fois le dernier regard de Philippe s'adressa à Amélie, regard sévère et impératif.

A peine Amélie et Victorine furent-elles seules que celle-ci dit à sa belle-fille :

— Eh bien ! qu'as-tu, Amélie ? M. de Grave-
rend t'a-t-il dit quelque chose de blessant ? Pauvre enfant ! tu es si douce et si faible , et il est quelquefois si brusque et si dur ! Ah ! tiens, votre avenir me fait peur !

— Victorine, reprit la jeune fille avec un accent de vraie douleur , ce n'est pas de moi qu'il s'agit : Philippe m'aime , et je l'aime. Je l'aime , et je comprends que l'amour est un sentiment qu'on ne peut dominer..... et cependant.....

— Cependant ?..... dit Victorine, en observant Amélie. Voyons , parle , qu'as-tu , que veux-tu dire ?

— M. de Frémery t'aime, dit Amélie, en baissant la tête et en se cachant comme si elle eût fait l'aveu de sa propre faute.

Victorine pâlit, mais habile à se contraindre , elle reprit presque aussitôt , en souriant :

— Comment as-tu fait cette charmante découverte ?

— Ne ris pas, Victorine ; mon père seul peut-être ne s'en doute pas. Il y a long-temps que je m'en suis aperçue.

— Ah ! fit Victorine amèrement, et pourquoi ne m'en as-tu parlé qu'aujourd' hoi ?

— Parce qu'il l'a exigé impérieusement.

— Qui ? dit Victorine , avec une colère mal étouffée.

— M. de Graverend , répondit Amélie.

— Philippe !... s'écia Victorine avec un mouvement de dépit.

— Il y a bien long-temps aussi qu'il m'a priée de t'en parler, mais je niais toujours , je lui soutenais qu'il se trompait ; mais tout à l'heure, lorsque M. Eugène t'a remis une lettre....

— A moi ? dit Victorine , vous êtes fous tous deux.

— Victorine , reprit Amélie , je t'en prie , prends garde, je l'ai vue cette lettre, sois prudente ; tu pourrais l'aimer , tu reçois ses lettres !... Songe que si mon père le soupçonnait , ce n'est pas lui seulement sur qui il se vengerait ; je connais mon père mieux que toi , il est implacable. Donne-moi cette lettre , je la ferai rendre à M. de Frémery.

— Par M. de Graverend , peut-être ? dit Victorine amèrement.

— Je la lui remettrai moi-même , si tu veux , dit Amélie , qui s'enhardissait dans sa démarche à mesure qu'elle avançait. Je parlerai à M. Eugène, je l'oserai. Je lui dirai que ce n'est pas d'un galant homme de venir troubler la paix d'une famille , de

chercher à séduire la femme d'un ami, d'un vieillard qui le reçoit comme un fils, je lui dirai de s'éloigner ; oui, Victorine ; je t'arracherai au danger de le revoir.... Donne-moi cette lettre....

— Non, dit Victorine avec froideur. C'est à moi à éloigner M. de Frémery ; une rupture soudaine serait plus dangereuse que la continuation de ses visites. J'en veux parler avec M. de Graverend, je me confierai à lui.... C'est un homme d'honneur et plus raisonnable que toi... Je suivrai ses conseils.... Le voici avec ton père, je vous laisse un moment, j'ai besoin de me remettre.

Elle quitta aussitôt le salon, et son mari l'ayant arrêtée, lui dit avec un doux reproche :

— Tu t'en vas, quand nous venons.

Elle pencha vers lui son front comme pour quêter un baiser, et répondit avec une charmante expression de tendresse :

— C'est pour m'occuper de faire honneur à votre maison. Je vais voir si tout est prêt pour le dîner.

Pendant ce temps, les deux amis, Eugène et Lucien, continuaient leur promenade dans le jardin.

— Soyez tranquilles, disait M. Cantel à sa fille et à Philippe ; j'ai arrangé tout cela. Eugène est pour nous, je l'ai gagné ; quant à M. Deville, je crois qu'il ne sera pas récalcitrant. Les voyez-vous comme ils gesticulent ; ils parlent de l'affaire.

Voici de quoi ils parlaient :

— Eh bien ! disait Lucien à Eugène, as-tu remis ta lettre à Victorine ?

— Si je lui ai remis ma lettre ! répondit Eugène étonné. Que M. Cantel n'y ait rien vu, cela se conçoit ; c'est son rôle ; mais toi qui te dis si fin,

si adroit et qui savais tout , que tu ne l'aies pas vu !.....

— Quoi ! dit Lucien , ce papier qu'elle t'a pris dans la main , puis qu'elle a plié si paisiblement et sur lequel elle a pelotonné sa soie ?

— C'était ma lettre , dit Eugène.

— Oh ! fit Lucien d'un œil stupéfait , ceci passe toute croyance. On n'est pas d'une telle audace, on n'est pas.....

— Brisons-là , lui dit Eugène ; j'ai fait ce que tu as voulu. Mais , ce que je ne veux pas à mon tour , c'est que tu parles d'elle d'un ton qui me déplaît..... d'un ton que je ne souffrirais pas plus long-temps.

Lucien parut très peu ému de la colere de son ami , et lui dit :

— Nous verrons ce qu'elle te répondra ce soir , si toutefois elle a le temps de dégager ta lettre des mille liens qui l'enveloppent. Du reste , compte sur moi pour vous ménager un tête-à-tête suffisant pour une explication.

Presque aussitôt on annonça le dîner. Là, comme partout, chacun demeura avec ses préoccupations, et Victorine seule avec sa liberté d'esprit et sa grâce enjouée.

A mesure que le dîner s'avancait, chacun devenait plus sérieux en sentant approcher le moment décisif de l'explication , et tout le monde s'étant levé, M. Cantel pria ses trois hôtes de passer dans sa chambre.

— Pardon , dit Lucien au moment où Eugène allait entrer , je ne veux point que les bons offices que mes amis me rendent puissent leur porter pré-

judice. A supposer que notre affaire ne s'arrange pas, elle peut arriver dans les mains de M. de Frémery en sa qualité de magistrat. Ce sera son devoir d'y donner les conclusions qu'il croira justes, et je suis assuré que son amitié pour moi ne l'empêchera pas d'être équitable pour mon adversaire. Mais si l'on venait à savoir qu'il a assisté à une conférence relative à cette affaire, on pourrait trouver cela mauvais et l'en blâmer avec raison; sa position me commande cette réserve qu'il était prêt d'oublier.

— Comme il vous plaira, dit M. Cantel, vous causerez avec ces dames, M. de Frémery.

— Très volontiers, dit celui-ci.

Pendant ce temps Philippe s'était approché d'Amélie et lui disait tous bas :

— Et la lettre ?

— Elle n'a pas voulu.

— Allons, venez-vous ? dit M. Cantel. Philippe, on dirait que vous faites un adieu éternel à Amélie.

— Me voilà, me voilà, dit Philippe, et en passant devant Eugène il lui lança un regard furieux.

— Vous serez bon et facile, dit Victorine à Lucien dont elle s'était approchée avec une grâce humble et suppliante ; vous aurez compassion de leurs peines d'amour, et bientôt vous viendrez nous apprendre leur bonheur.

— Bientôt, répondit Lucien avec un sourire froid et méprisant, bientôt je saurai si M. de Graverend est votre amant.

A ces paroles Victorine resta immobile et anéantie comme si la foudre venait d'éclater sur sa tête et d'éclairer le dédale de perfidies où elle se conduisait avec tant d'habileté.

Lorsque Victorine eut entendu ce dernier mot de Lucien : « Je saurais bientôt si M. de Graverend est votre amant », nous avons dit qu'elle demeura anéantie. Elle n'ignorait point la colère de Lucien contre elle ; mais elle avait supposé que ce n'était qu'un vain dépit d'amoureux qu'elle pouvait railler sans crainte. Coquette, ardente et avide d'inspirer cet amour qui fait d'un homme le jouet et l'esclave d'une femme, elle n'avait cependant jamais compris la portée de cet amour, parce qu'elle était incapable de le ressentir. Comme elle ne savait pas jusqu'à quelles folles douleurs peut aller cet amour trompé, elle n'avait pu prévoir jusqu'à quels excès peut se porter la haine qui le remplace. Les dernières paroles de Lucien semblèrent l'en avertir, leur brutalité surtout l'épouvanta. Une menace de mort l'eût moins effrayée peut-être que cette grossière apostrophe. Un amant jaloux, à quelque classe qu'il appartienne, peut tuer dans un transport furieux la femme qui le trompe, et cependant l'aimer encore ; mais pour qu'un homme du monde, renommé par la retenue de ses manières, ose tenir froidement un pareil langage à une femme, il faut qu'il éprouve pour elle une haine bien vive ou un mépris bien profond. Tout l'orgueil de Victorine se révolta à l'idée d'un pareil mépris ; mais presque aussitôt son cœur se glaça à la supposition d'une pareille haine. Supporter ce mépris était horrible, mais braver cette haine était trop dangereux. Victorine chercha à deviner quel sentiment avait fait parler Lucien ; mais avant d'avoir pu

le découvrir , elle s'avoua à elle-même qu'elle souhaitait que ce fût mépris. C'est assez dire que Victorine était coupable et qu'elle l'était honteusement. Le crime a aussi sa dignité ; et pour une femme qui a failli , rejeter le mépris au risque de se perdre , c'est presque relever sa honte à la hauteur du courage. Mais accepter l'affront qu'on lui jette dans l'espoir de cacher sa faute , c'est la ravilir au niveau du vice.

Un moment suffit à toutes les réflexions et à toutes les craintes de Victorine , et durant ce moment elle demeura immobile et muette. Lorsqu'elle regarda autour d'elle , elle vit Amélie et Eugène qui l'observaient avec curiosité. Mais cette attention ne la troubla point , car son parti était pris. C'est alors , qu'avec une audace inouïe , elle s'adressa à Eugène d'un air d'autorité :

— J'ai à vous parler , Monsieur , lui dit-elle.

— Puis elle s'approcha d'Amélie qui semblait vouloir la suivre , et l'arrêta en lui disant tout bas :

— J'en veux finir avec M. de Frémery.

Amélie les laissa s'éloigner , s'imaginant que sa belle-mère , touchée de ses remontrances , allait signifier un congé positif à Eugène. Mais ce n'était point là le but de Victorine. Dans la lutte qu'elle prévoyait avoir à soutenir contre Lucien , elle voulait s'assurer un auxiliaire , et elle n'en pouvait trouver un plus dévoué que l'homme qui l'aimait avec une folle passion. Toutefois , cet homme , poussé par les conseils de Lucien , pouvait lui échapper ; il s'agissait donc pour Victorine de détruire cette influence au profit de la sienne , et c'est

ce qu'elle était bien résolue à faire. Vis-à-vis d'Eugène, il n'y avait pas grand mérite à réussir, et cependant Victorine employa les moyens les plus extrêmes de la coquetterie pour égarer tout-à-fait sa raison. Ainsi, quand Eugène lui demanda : « Avez-vous lu ma lettre ? » elle lui répondit :

— Puisque je l'avais reçue, je devais la lire ; ce n'est pas impunément qu'on fait un pas hors de la route de ses devoirs ; c'est maintenant que je le sens.

— Eh bien ! lui dit Eugène, me refuserez-vous l'entretien que je vous demande.

Victorine s'arrêta avec l'expression d'une femme domiée par sa position ; elle lui répondit amèrement :

— En ai-je le droit, Eugène ?

— Que voulez-vous dire ? s'écria celui-ci qui doutait du bonheur qui lui était si facilement accordé.

— Ce que je veux dire, repartit Victorine avec la même amertume, c'est que le jour où je vous ai permis de me dire que vous m'aimez, je me suis perdue ; c'est qu'une femme n'accepte l'amour d'un cœur comme le vôtre que parce qu'elle est prête à le lui rendre, et puis, quand cet amour a été deviné, c'en est fait d'elle ; car on demande à cet amour des preuves, des sacrifices, on lui demande tout enfin...., jusqu'à l'oubli de son honneur.

— Victorine ! s'écria Eugène, avez-vous pu le penser ?

— Et me croyez-vous assez folle pour n'avoir pas compris votre lettre ? Vous me demandez un rendez-vous la nuit ; vous me le demandez, et

— Vous y viendrez ? reprit Eugène en baissant sa voix.

— Et qui pourrait m'y soustraire ? ne suis-je pas à votre merci ? n'avez-vous pas mon secret ? ne l'avez-vous peut-être pas déjà dit à un homme qui me hait et qui se dit votre ami ?....

— A Lucien ? dit Eugène.

— Oui , à Lucien , oui , à M. Deville , qui déjà vous a fait douter de moi , qui peut-être vous a dicté lui-même la lettre que vous m'avez écrite , et qui ! j'en suis sûre , vous a dit que je ne vous aimais pas.

Eugène baissa les yeux devant le regard ardent de Victorine , et celle-ci continua :

— Il vous l'a dit et vous l'avez cru ; et vous , ingrat envers un amour qui ne vit que par vous , vous avez voulu l'honneur d'une femme pour garant de son cœur ; vous lui avez impérieusement ordonné de vous recevoir à l'heure où rien ne la protégera , ni la présence de son mari , ni celle de sa fille , ni le jour qui fait rougir ; et la malheureuse obéira , Monsieur ; elle viendra , elle se déshonorera parce qu'un faux ami l'aura calomniée.

— Oh ! Victorine , dit Eugène d'un ton suppliant , en cherchant à calmer l'exaltation qui semblait la dominer , Victorine , que dites-vous ?

— Oui ! s'écria-t-elle avec violence , oui , j'irai ; j'oublierai tout : j'en mourrai ou j'en deviendrai folle ; mais vous serez content , vous serez sûr que je vous aime.

— Victorine ! Victorine ! s'écria de nouveau Eugène , pendant qu'elle marchait avec précipitation au milieu du jardin.

— Oh ! laissez-moi , lui dit-elle ; car je sais

que je le suis déjà , oui , je suis déjà folle.

Puis elle s'arrêta ; et , joignant les mains en levant les yeux au ciel , elle reprit avec désespoir :

— Oh ! mon Dieu , l'avoir aimé à ce point , lui avoir donné toutes les pensées de ma vie , n'avoir qu'une ambition , celle de son amour , qu'un bonheur, celui de sa présence ; n'avoir de volonté que la sienne, d'affection que pour lui, et ne lui demander pour tout cela que de ne pas briser le dernier lien qui me rattache à mes devoirs, ne lui demander que de n'avoir pas à rougir même devant lui ; et ne pas obtenir ce misérable sacrifice ! Oh ! mon Dieu , c'est affreux , c'est horrible !

Et en parlant ainsi elle prenait sa tête dans ses mains et elle semblait retenir ses larmes avec tout l'effort d'un désespoir violent. Et alors Eugène lui disait d'un ton soumis et suppliant :

— Oh ! non , Victorine, non , je ne veux rien , je ne demande rien. Maintenant que je sens que vous m'aimez , je ne troublerai pas cette ineffable joie de mon cœur par une douleur du vôtre ; non , ce rendez-vous , je ne le sollicite plus , je ne l'exige plus. Rassure-toi , Victorine , je t'aime , comme l'on aime les anges , à genoux sur la terre , lorsqu'ils sont dans le ciel.

— Vous me le dites à présent , répondit tristement Victorine ; mais bientôt , mais demain , vous aurez oublié ce serment que vous me faites. Non , Eugène , il vaut mieux ne plus nous revoir , il vaut mieux nous séparer. Ayez ce courage , je tâcherai de l'avoir.

— Ne plus nous revoir ! s'écria Eugène , et vous dites que vous m'aimez ?

— Ah ! reprit Victorine avec un soupir triste , vous m'aimez bien peu vous-même , si vous ne comprenez pas pourquoi je vous demande de me fuir.

— Je vous comprends , je vous comprends , dit Eugène , vous avez peur des regards qui vous entourent.

— Oh ! non , s'écria Victorine les yeux vers le ciel ; et avec une exaltation singulière , oh ! non ,... c'est de moi que j'ai peur.

— Ah ! tu m'aimes donc bien , Victorine ! dit Eugène en s'approchant d'elle.

Elle lui tendit la main , et baissant devant lui ses beaux yeux pleins de larmes , elle lui répondit d'une voix résignée :

— Eugène , vous savez tout de moi , je vous l'avoue avec la faiblesse d'un cœur qui ne sent plus la force de combattre , je suis à vous , je vous appartiens : si vous voulez que je sois criminelle , je le serai , et maintenant je me fie à votre honneur. Je vous dis en pleurant ; n'abusez pas du cœur que vous avez égaré , je vous demande grâce pour mon honneur et pour ma vie ; soyez d'autant plus généreux que je suis davantage en votre pouvoir ; et je vous serai reconnaissante , Eugène , plus reconnaissante que vous ne pouvez croire.

En parlant ainsi , sa voix était devenue plus lente et plus basse , et quand elle prononça les derniers mots de cette prière , ils se mêlèrent sur ses lèvres aux larmes qui tombaient de ses yeux. Alors Eugène lui promit , par les sermens les plus sacrés , que jamais il n'alarmerait par la moindre exigence une vertu qui combattait avec tant de désespoir ; et

Victorine , heureuse de cette promesse , l'en remerciait avec la confiance et la joie d'un cœur qui a trouvé un asile assuré ; et bientôt , tandis que Victorine allait trouver Amélie qui les observait de loin , il s'enfonça sous les grands arbres du jardin pour y respirer à l'aise l'atmosphère de bonheur dans laquelle il flottait ; et Amélie s'étant approchée de sa belle-mère pour lui demander ce qui était arrivé de son entretien avec Eugène , Victorine lui répondit d'un ton aussi indifférent que dédaigneux :

— J'ai fait très bien entendre raison à ce monsieur , et il a compris que ses soupirs étaient aussi inconvenans que ridicules.

Voilà comment finit la comédie jouée par Victorine , et dont Eugène fut assez la dupe pour prendre la résolution de n'en rien raconter à Lucien. Il eût dû cependant lui suffire de cette idée de cacher son entretien à son ami pour comprendre qu'il était trompé. Il est rare qu'en ce monde-ci on soit discret sur les choses dont on espère convaincre les autres. On ne se tait guère que dans la prévision de leur incrédulité , et plus cette incrédulité doit être raisonnable , plus on la fuit. On respecte son erreur et on la gare de toute main impitoyable qui voudrait la détruire. Du reste , cette misérable faiblesse n'est pas particulière à l'amour , et l'amant qui fuit les conseils d'un ami pour ne pas encourir la preuve qu'il est trompé est encore beaucoup moins fou que le négociant qui détourne toujours la tête de ses livres pour ne pas y lire qu'il est ruiné.

Quoi qu'il en soit , la comédie que Victorine

avait jouée était finie, et pendant ce temps Lucien en avait tenté une qui n'avait pas eu un moindre succès. Comme Victorine, il s'était proposé un but dans son entrevue avec Philippe et M. Cantel ; ce but il y avait marché pas à pas, et il l'avait atteint complètement. Tout le commencement de la discussion entre ces trois personnages de notre histoire avait été de la part de Lucien un assez long plaidoyer en faveur de ses droits, à la somme que lui disputait M. de Graverend. M. Cantel avait écouté ce plaidoyer d'un air assez soucieux, tandis que Philippe avait montré par de nombreux signes d'assentiment qu'il reconnaissait la validité des raisons de M. Deville. Puis il arriva que, par un étrange contraste, le visage de M. de Graverend s'assombrit quand cette espèce de plaidoyer arriva à une conclusion qui ramena la joie sur la figure de M. Cantel.

— Vous le voyez, avait dit Lucien, mes droits sont antérieurs aux vôtres ; ils sont assurés par des actes qui vous manquent. J'ai tout lieu d'espérer que ces droits seront reconnus ; et cependant, telle est ma haine des procès, que j'ai accepté des propositions de transaction et que je suis tout prêt à en conclure une qui soit convenable.

C'est à ces paroles que M. Cantel avait repris espérance, tandis que M. de Graverend avait montré un vif mouvement d'humeur.

— Voyons, Monsieur, avait-il dit sèchement, quelle est cette transaction que vous voulez me proposer ?

Lucien ne parut pas tenir compte du ton assez rogne dont cette question lui fut faite, et il répondit aussitôt :

— Entre gens d'honneur qui se croient un droit égal à la possession d'une somme d'argent, il ne peut y avoir qu'une transaction convenable : c'est celle qui attribue à chacun d'eux une part égale dans l'objet contesté. Il s'agit de 50,000 fr. entre nous. Je vous en offre 25,000 et j'en accepte 25,000.

M. Cantel se retourna vers son futur gendre avec un regard rayonnant et qui semblait dire qu'il avait obtenu du premier coup tout ce qu'il pouvait espérer; mais M. de Graverend détourna la tête d'un air assez maussade et repartit : Vous m'offrez 25,000 fr. et vous en gardez 25,000; c'est trancher entre nous deux une difficulté qui pour moi n'existe pas; je crois à la bonté de ma cause, je suis persuadé que je la gagnerai, et ce n'est pas sur de pareilles bases que je puis transiger.

— Quelles sont les vôtres, Monsieur ? dit Lucien.

— Les miennes, les miennes ! dit Philippe en grommelant, je ne puis vous les dire; je crois être sûr que, d'après la manière dont vous venez de parler de votre affaire, vous les refuseriez.

— Qui sait ? dit Lucien; il me semble que j'ai du moins le droit de connaître les vôtres, après vous avoir dit les miennes.

— C'est tout simple, dit M. Cantel; allons, Philippe, que demandez-vous ?

M. de Graverend parut fort embarrassé de répondre, et c'est en mâchant la moitié de ses mots entre ses dents qu'il prononça la phrase suivante :

— Moi, voyez-vous, je ne connais rien aux affaires; mes droits son clairs, on me l'a dit, et ce

que je pourrais en abandonner serait si peu de chose, que..... j' aime autant ne pas vous le proposer.

Lucien , qui observait Philippe , lui dit en le regardant fixement :

— Eh bien, voulez-vous 30,000 fr. ? je me contenterai de 20,000.

— Ah ! fit M. Cantel , il me semble , Philippe, que la proposition.....

— Non, Monsieur, non, dit M. de Graverend en interrompant M. Cantel, mes droits sont clairs..... et ce n'est pas là..... ce que j'ai promis à Amélie.

— Vous savez , lui dit M. Cantel , qu'en fait de fortune elle s'en occupe fort peu ; que c'est moi seul qui jugerai si la vôtre est ou n'est pas suffisante pour vous faire obtenir la main de ma fille.

— Certainement, dit Philippe , certainement ; mais 30,000 francs c'est si peu de chose ! Je ne dis pas , si c'était 40,000 francs, encore.....

— N'est-ce que cela ? s'écria vivement Lucien ; eh bien ! va pour 40,000 fr. ; j'en garderai 10,000, je les emploierai à un voyage en Italie , et ce titre de 50,000 fr. que je voulais faire valoir , sera comme si je ne l'avais jamais retrouvé dans les papiers de mon père !

M. Cantel s'approcha de Lucien , et lui serrant les mains il lui dit :

— C'est plus que de la justice , c'est de la générosité , Monsieur : je ne me connais guère en affaires ; mais ce que mon avocat m'a dit de la vôtre , me fait croire que ce n'est point par crainte de la perdre que vous y renoncez.

Pendant que M. Cantel parlait ainsi , M. de

Graverend se promenait avec humeur dans l'appartement, et il interrompit les félicitations que son futur beau-père adressait à Lucien, en s'écriant :

— Tout cela c'est très bien, mais c'est encore 10,000 fr. que je perds.

— Ah! vous n'êtes pas raisonnable, s'écria M. Cantel; certes, je n'engagerai pas M. Deville à aller au delà de ce qu'il a déjà fait.

— Mon Dieu, je ne lui demande rien, repartit Philippe; j'ai mes droits, je tiens à mes droits, je ne m'en départirai pas.

A cette déclaration, M. Cantel regarda à son tour M. de Graverend d'un air fort étonné, et Lucien ayant observé le regard sévère avec lequel le commandant regardait Philippe, s'empessa d'ajouter d'un air assez froid :

— Soit, Monsieur, n'en parlons plus.

— N'en parlons plus! repartit M. de Graverend.

— Vous n'avez pas voulu renoncer à vos droits, reprit Lucien; j'agirai autrement que vous; j'abandonne complètement les miens; vous aurez vos 50,000 fr., vous épouserez Mlle Cantel, et je n'aurai pas été un obstacle à votre bonheur.

— Je ne vous demande pas l'aumône! s'écria Philippe avec hauteur; nous avons un procès, il se videra devant les tribunaux, et du moins celui qui gagnera ne devra rien à l'autre.

M. Cantel garda le silence; mais son regard sévère, et soupçonneux ne quitta pas M. de Graverend. Lucien s'approcha du commandant, et lui dit en le saluant :

— Vous comprenez, Monsieur, que, venu ici

pour une transaction , je ne puis la pousser plus loin que l'abandon de tous mes droits ; puisque cela ne suffit pas , je n'ai plus qu'à me retirer.

— Et moi , dit M. Cantel en le reconduisant , je n'ai qu'à m'excuser près de vous de vous avoir engagé dans une démarche où vous deviez trouver si peu de convenance , et , je dirai plus , si peu de bonne foi dans votre partie adverse.

— Monsieur ! s'écria Philippe en s'avancant vers Lucien , et sans s'apercevoir que dans sa colère aveugle , il allait lui demander compte de paroles qu'il n'avait pas dites.

— C'est moi qui parle , Monsieur , lui dit M. Cantel en s'avancant à son tour vers lui , et vous me permettrez d'avoir avec vous une explication que cette entrevue vient de rendre nécessaire.

A ces mots il quitta l'appartement avec M. Deville , et ayant aperçu Eugène au fond du jardin , ils allèrent le rejoindre.

Le projet de Lucien n'eût pas été accompli si son ami n'eût été parfaitement instruit de la manière dont les choses s'étaient passées , et cela surtout de la bouche d'un témoin dont il ne pût soupçonner la véracité. Il dit donc à M. Cantel , dès qu'ils eurent rejoint Eugène.

— Monsieur , veuillez conter à mon ami et au votre ce qui vient d'avoir lieu ; je sais tout l'attachement qu'il a pour votre famille , et s'il supposait que je n'ai pas mis dans cette affaire toute la condescendance possible , il m'en voudrait assez pour que notre amitié en fût altérée ; j'ose donc vous prier de me justifier à ses yeux ; vous seul avez ce pouvoir.

D'après cette invitation, M. Cantel crut de son honneur de raconter longuement à Eugène tout ce qui s'était dit, les offres de Lucien et les refus de Philippe; et comme M. de Fremery l'interrompait à chaque instant par des exclamations d'étonnement, la colère de M. Cantel contre Philippe ne fit que s'accroître, et au bout d'une demi-heure de conversation, il quitta les deux amis en leur disant d'un ton irrité :

— Et maintenant, je vais savoir quel est le mystère de cette étrange conduite, et je jure que j'en aurai raison.

Eugène étant resté seul avec Lucien, lui dit à son tour :

— C'est étrange, en effet, et il doit y avoir un mystère dans tout ceci.

— Ce mystère, repartit froidement Lucien, je le soupçonnait depuis long-temps, et je l'ai dit à Victorine avant d'entrer en conférence avec ces messieurs; ce mystère, c'est que M. de Graverend est l'amant de Mme Cantel.

Eugène pâlit à cette parole; un cri sourd de rage s'échappa de sa poitrine, et il s'avança contre son ami, le regard en feu et les poings serrés.

— Encore ! s'écria-t-il en menaçant son ami qui ne savait pas au milieu de quelle ivresse d'amour il avait jeté cette insultante parole. Encore ! répéta Eugène avec un geste menaçant.

— Sortons de cette maison, lui dit froidement Lucien; demain matin, nous nous couperons la gorge si cela te convient; et si cela te convient, ce sera pour sept heures du matin. La seule faveur que je te demande au nom de notre vieille amitié,

c'est de m'attendre à six heures et de me donner une heure d'audience ; tu seras plus calme , j'en saurai davantage et peut-être reconnaitrai-je que j'ai tort.

— Quoi ! s'écria Eugène avec indignation, vous n'êtes pas sûr d'une pareille infamie , et vous osez la proférer ?

— J'en suis aussi sûr, repartit Lucien, que l'on peut être sûr d'une chose que l'on n'a pas vue ; mais remettons toute cette explication à l'heure que je t'ai dite ; tu n'es pas en état de m'entendre.

— Au contraire , reprit Eugène, je veux savoir sur l'heure , à l'instant même , ce que tu as vu , ce que tu as entendu , ce qui peut t'avoir donné un pareil soupçon !

— Tu le veux , dit Lucien , eh bien ! soit. Mais il faut avant , que tu me répondes franchement à une question : Victorine t'a-t-elle donné le rendez-vous que tu lui as demandé ?

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit Eugène.

— C'est absolument de cela qu'il s'agit , reprit Lucien ; car si elle te l'a donné, je suis un sot, j'ai cherché ailleurs qu'où ils étaient les motifs du refus de M. de Graverend ; si elle te l'a refusé au contraire , j'ai raison , et tu joues ici le rôle qu'on m'a fait jouer autrefois et qui est plus dangereux que tu ne penses : sois franc, t'a-t-elle donné ce rendez-vous ?

Eugène se tut encore ; il sentait bien malgré lui qu'avouer à Lucien qu'il n'avait rien obtenu, c'était lui donner des nouvelles raisons de persister dans son opinion , et bien que lui-même fût déchiré par les soupçons que faisait naître en lui la conduite de

Philippe , il ne put se résoudre à les confirmer dans l'esprit de son ami et il répondit par un mensonge.

— Eh bien ! oui , dit-il , elle m'a donné ce rendez-vous.

La nuit était déjà avancée; Lucien ne put juger de la contenance de son ami ; mais il devina à l'inflexion de sa voix qu'Eugène avait voulu le tromper. Cependant il ne répondit rien , et après quelque minutes de silence il tira sa montre et la fit sonner.

— Il est dix heures , lui dit-il , ton rendez-vous doit être pour minuit , c'est l'heure des amans ; je ne suppose pas que tu veuilles aller jusqu'à la ville pour revenir ensuite jusqu'ici. A demain donc , et puissé-je être le seul dupe dans tout ceci !

— J'ai plus de temps qu'il ne m'en faut , reprit Eugène , je puis bien t'accompagner un peu.

— Le fait est que la nuit est admirable , reprit Lucien , en reprenant son ton railleur , et c'est un grand charme que de se promener au murmure des eaux , aux hurlemens des chiens de ferme et aux cris des chouettes !

Eugène ne parut pas très empressé d'aborder ce genre de conversation ; et , après un moment de silence , il dit à Lucien , en essayant de prêter à sa voix un ton très dégagé :

— Tu es plus discret que je ne pensais, toi; voilà le second secret que j'apprends aujourd'hui sur ton compte; car tu ne m'as jamais parlé de cette aventure à laquelle tu faisais allusion tout à l'heure.

— C' est qu'elle n' en vaut guère la peine , et qu'il est bien peu d'hommes à qui elle ne soit arri-

rée à leur débat dans le monde ; c'est un état par lequel tout naïf jeune homme est appelé à passer au moins une fois en sa vie.

— Et quel est cet état ? dit Eugène.

— Les vieux roués, repartit Lucien, lui ont donné un nom assez drôle : ils appellent un homme dans cette position, ils l'appellent.....

— Eh bien ? dit Eugène.

— Voici ce que c'est, reprit Lucien : une femme a un amant, elle a un mari jaloux ; elle rencontre un bon et naïf enfant plein de cœur, elle lui fait juste assez d'agaceries pour le rendre fou amoureux d'elle ; le pauvre garçon se laisse prendre au piège, et, comme il n'a rien à cacher, le mari devine bientôt sa passion. Alors c'est lui qu'il observe, c'est lui dont il est jaloux, c'est lui qu'il espionne, tandis que la femme et l'amant, abrités derrière le pauvre niais, jouissent de leur amour dans la plus douce quiétude du monde et à l'abri de tout danger ; c'est pour cela que les vieux libertins appellent cet amant supposé un paravent.

— Un paravent ! s'écria Eugène avec une expression si furieuse, que Lucien ne put s'empêcher de rire du contraste de l'accent et du mot.

— Un paravent, repartit-il, c'est un rôle, je te l'ai dit, qu'on joue toujours une fois en sa vie. Mais il se fait tard, je te laisse ; car il me semble que le temps se couvre ; je crains qu'il ne pleuve, et il y a plus loin d'ici à la ville que d'ici au pavillon du Pressoir.

A ces mots, Lucien s'éloigna rapidement, et Eugène demeura seul.

Lorsqu' Eugène fut demeuré seul, il n'éprouva pas l'embarras plaisant qui semblait résulter de sa situation. En effet, en disant à Lucien qu'il avait obtenu un rendez-vous de Victorine, il s'était mis dans la nécessité de ne rentrer à l'hôtel, où ils logeaient dans le même appartement, que lorsqu'un temps assez long se serait écoulé pour qu'il eût pu se trouver à ce rendez-vous et en être revenu. C'était donc pour Eugène une promenade solitaire de quelques heures dans la campagne. Il y a plus d'hommes qu'on ne pense, que la vanité de faire croire à une bonne fortune a soumis à de bien plus rudes épreuves. J'en pourrais citer qui prennent des chevaux de poste et qui font quinze lieues à franc étrier. Arrivés à l'auberge d'un village quelconque, ils y laissent leur monture et leur postillon, et vont sentimentalement errer le long des chemins d'alentour ou dans quelques bois voisins où ils mangent des mûres, cueillent des noisettes, deux heures après ils reviennent, remontent à cheval et rentrent à Paris, où on les attend, tout haletans, brisés, éreintés : ils ont manqué un rendez-vous d'affaires, oublié un devoir, mais il ont acquis le droit de raconter qu'ils ont fait trente lieues à cheval pour passer une heure avec *elle*. *Elle*, ce mot qui veut dire la femme qui est la pensée, l'âme, la vie d'un homme quand *elle* existe. *Elle*, ce mot derrière lequel on cache la belle dame inconnue qui échappe pour vous à la surveillance de son mari et de sa famille; *elle*, pour laquelle

on a des préoccupations qui frappent tous les regards ; *elle* pour qui l'on fait des voyages secrets ; *elle* dont personne ne saura jamais le nom ; car *elle* n'existe pas. Je sais aussi un homme qui affectait de se troubler en voyant passer certaines femmes , ou qui ne pouvait entendre prononcer leur nom sans tressaillir. Il se laissait modestement railler sur ses passions secrètes, jurant qu'on se trompait. Mais s'il était d'un dîner il arrivait toujours trop tard , arrêté par un incident qu'il ne pouvait expliquer : et quand il était sûr d'être aperçu , il sortait secrètement le soir de la maison pour aller coucher dans une détestable petite auberge où personne ne l'attendait et où personne ne venait le rejoindre. Probablement celui-ci dormait pendant les heures fortunées qu'il ménageait pour le lendemain à sa vanité de Lovelace. C'est le meilleur emploi à faire d'un pareil temps ; mais je voudrais bien que quelqu'un pût me dire ce que doivent penser ceux qui , comme Eugène , s'amuse à se promener à la belle étoile pendant qu'on les suppose occupés à un tendre entretien. Je comprends que leur prodigieuse vanité les étourdisse sur l'immensité de leur sottise , quand ils partent pour de tels rendez-vous ou en reviennent sous l'inspection de mille regards jaloux et curieux. Le dépit ou l'envie qu'ils excitent les enivrent comme s'ils les méritaient ; mais c'est lorsqu'ils sont seuls en face d'eux-mêmes , grelottant sous un arbre , ou arpentant les rues et les carrefours à l'abri d'un manteau couleur de muraille , qu'ils doivent être fort embarrassés d'eux-mêmes. Du

reste , le seul individu de cette espèce qui ait inventé une heureuse manière de remplir ce tête-à-tête solitaire , est un jeune poète qui, dans ces momens d'un souvenir ineffaçable , composait pour le lendemain des élégies délirantes sur les voluptés ineffables qu'il était supposé avoir goûtées la veille.

Bien qu'Eugène se fût réduit à ce rôle ridicule en prétendant que Victorine lui avait donné un rendez-vous, il n'éprouva pas, comme je l'ai dit, l'embarras de sa situation. En effet, son mensonge n'avait pas été celui d'une sotte vanité ; c'était celui d'une passion aveugle qui suit la vérité, parce qu'elle apporte avec elle le désespoir ; car elle vous conduit au mépris de la religion qu'on s'est faite. Ainsi dès qu'Eugène fut seul, il ne se trouva ni honteux ni embarrassé de lui-même. Il était resté avec les soupçons que la conduite de Philippe et les paroles de Lucien avaient jetés dans son cœur. Si on veut bien se rappeler cette comédie par laquelle Victorine avait échappé aux sollicitations d'Eugène ; si on se figure ce qu'il avait dû rêver d'amour pour lui, dans cette femme qui se débattait avec tant de désespoir contre la passion qui la dominait, on conviendra qu'il devait être affreux de retomber de ces hauteurs célestes au rôle niais et grotesque si grossièrement désigné par Lucien sous le nom de paravent. Il lui fallait dépouiser tout d'un coup cette ange appelé Victorine qu'il avait adoré à genoux ; et ce qu'il y avait de plus douloureux, c'est que cet ange tombé ne descendait pas dans sa chute jusqu'à l'abîme pour y devenir un de-

mon superbe qui s'était joué de son cœur et l'avait déchiré de sa main de feu, car on peut adorer l'ange devenu Satan, il reste grand devant l'esprit et le cœur; ce qu'il y avait de plus poignant, c'est qu'il s'arrêtait dans un milieu vulgaire, ignoble, repoussant.

Hélas! pauvre cœur déçu, ce n'est ni l'ange ni le démon, c'est tout simplement une femme du monde, très habile, très corrompue, qui rompt son mari, se moque de vous, vous préfère un gros, beau bel homme avec qui elle fait l'amour. Horreur! damnation! malediction! oh! que d'horribles combats Eugène eut à soutenir! Parfois il admettait la détestable supposition de Lucien. Oui, Philippe était l'amant de Mme Cantel; mais dans ces momens mêmes, Eugène ne pouvait se résoudre à accepter ce fait dans sa vulgarité, et il en faisait un malheur. Il supposait un secret entre cette femme et cet homme: elle était dominée par quelque mystérieux antécédent qui la livrait à la merci de M. de Graverend. Elle était dans sa main comme Marguerite dans celle de Méphistophélès. Ne pouvant plus la poser sur un autel comme divinité bonne ou mauvaise, il l'y jetait comme victime. C'est qu'il est si cruel pour le cœur de perdre sa foi! C'est qu'il sait si bien que le doute où il va tomber est un océan sans rivage ou toute félicité s'engloutit, qu'il se rattache de tout son pouvoir au moindre brin d'erreur qui peut le ramener à sa croyance! On s'étonne beaucoup de ce que parmi ses mœurs dissolues et son indifférence de toute dignité politique, l'Italie eût jadis gardé tant de crédulité religieuse.

Ne serait-ce pas plutôt une conséquence naturelle et forcée de cet état de démoralisation et de cynisme matériels ? Faut-il s'étonner, quand tous les cultes humains sont détruits, qu'on se réfugie dans ceux qui ne sont pas de ce monde ? Quand la vie où l'on passe vous défend de croire à aucune vertu d'ici bas, n'est-il pas tout simple que les instincts croyans de l'homme s'adressent plus ardemment à la vertu suprême d'en haut, et comme toute l'activité de cette foi innée en nous ne tend plus que vers un même point, ne serait-il pas permis d'en conclure qu'elle doit d'autant plus aisément dépasser le but et arriver à la superstition ? Ceci ne serait-il pas une explication assez juste de la co-existence des crimes, de la dissolution et du fanatisme religieux de nos grands siècles féodaux ?

Mais ceci veut-il dire qu'Eugène pensait à se faire moine ou trappiste ? Non, certes ; car au milieu de ses plus cruels soupçons, il laissait toujours un petit coin à l'espérance que la conduite de Philippe s'expliquerait d'une façon inattendue, mais qui ne serait pas celle de Lucien. Quoi qu'il en soit, Eugène avait de quoi occuper sa solitude ; car il flottait entre les sentimens les plus opposés, et après avoir plaidé jusqu'à la folie la cause de Victorine, il l'accusait aussi jusqu'à la folie, car une nouvelle passion venait de naître en lui ; il était jaloux. Il était en proie à cet horrible sentiment qui recommence toute l'histoire d'un amour avec une nouvelle manière de le comprendre. C'est un livre allégorique dont la fantaisie vous a charmé comme un réalité charmante et dont on vous a expliqué le sens caché. A cette nouvelle lecture tout change.

d'aspect : les hideuses vérités remplacent les sénilantes bouffonneries , et là où vous avez souri ou pleuré , vous détournez la tête avec dégoût. Ainsi fait la jalousie ; elle a de honteux commentaires pour tous les regards , toutes les paroles , tous les sourires ; elle dégrade les plus doux sentimens ; elle arrache à l'amour son fard , ses parures , ses voiles , et n'en laisse au cœur qu'un squelette aride et difforme. Assurément , jamais Lucien , avec son esprit froid et railleur , n'eût prêté à Victorine toute l'infamie dont l'accusait Eugène dans les momens où c'était la jalousie qui parlait en lui.

Dans cette tempête de l'esprit et du cœur les mouvemens sont rapides et violens , et il n'y avait pas une demi-heure que Lucien avait quitté Eugène , que déjà celui-ci avait épuisé toutes les raisons possibles d'accuser ou de défendre Victorine.

Et pendant ce temps il errait autour de cette maison où était enfermé le secret de son existence. Il regardait fixement ces murs comme s'il eût pu voir au travers , il cherchait l'endroit où devait être Victorine , et il se figurait où elle pouvait être , ce qu'elle disait , ce qu'elle faisait. Il arrivait qu'alors il lui semblait la voir dans les bras de Philippe , et alors il s'élançait comme un furieux contre ces murailles , il y appliquait l'oreille pour entendre leurs paroles d'amour ; il croyait reconnaître le murmure des voix. Il se frappait le front de rage , et puis il reconnaissait que ce n'était qu'un gémissement des arbres , une raffale de vent , et il s'éloignait de quelques pas en se maudissant de sa folie. Mais il revenait aussitôt , et la dernière fois qu'il revint bien résolu comme toutes les autres à s'éloigner

tout-à-fait s'il n'entendait rien ; il crut reconnaître un bruit de pas dans l'allée qui bordait le mur. Ces pas étaient précipités, un gémissement sourd mêlé de sanglots étouffés s'y mêlait. C'était Victorine, Victorine sans doute, Victorine qui pleurait, et à quelque titre que ce fût, il fallait sauver Victorine, si elle était malheureuse. Ces pas se dirigeaient vers la porte du jardin qui ouvrait sur la campagne. Eugène y courut, il arriva comme la porte s'ouvrait, une femme sortit, c'était Amélie. A l'aspect de la fille de M. Cantel, Eugène demeura interdit ; à l'aspect de M. de Frémery, Amélie poussa un cri et s'arrêta ; mais elle ne put contenir ses larmes ni ses sanglots, et ils ne firent que redoubler lorsqu'Eugène s'étant approché d'elle lui dit d'une voix tremblante :

— Où allez-vous ainsi, Mademoiselle ; qu'avez-vous à pleurer, que vous a-t-on fait.... ?

Et comme elle ne répondait pas, il reprit à voix basse :

— Qu'avez-vous appris ?

— Tout, répondit-elle d'un accent désespéré ; je sais tout.

— Tout ! répéta Eugène d'une voix sourde.

Et Amélie, éclatant alors en larmes, s'écria dans un de ces puissans mouvemens de cœur qui disent tant de choses en un mot :

— Ah ! M. Eugène, comme elle nous a trompés !

Associant ainsi dans un désespoir commun son innocent amour à la passion coupable d'Eugène ; car au milieu des tortures de l'âme comme du corps, il s'établit une fraternité de douleur qui met ceux qui souffrent au même niveau.

A ces mots d'Amélie : Comme elle nous a trompés ! Eugène répondit de même par une interrogation qui disait aussi tout ce qu'il soupçonnait sans avoir besoin de l'expliquer.

— C'est donc vrai ! s'écria-t-il.

— Oui, répondit Amélie.

— Et où sont-ils maintenant ? dit-il en s'avançant vers la porte.

— Ils sont avec mon père ; ils le trompent aussi.... lui , mon père.... mon bon et pauvre père qui l'a ramassée dans la misère..... qui en a fait sa femme ; oh ! la misérable..... Et M. de Graverend, un valitaire, qui a été le camarade de mon père, de mon père qui l'a reçu comme un fils et qu'il déshonore. Avouez, Monsieur, qu'il est aussi misérable qu'elle.

Elle dit cela à Eugène , oubliant qu'il méritait presque autant que Philippe une pareille injure ; et lui, à son tour, ne pensant pas que Philippe n'avait d'autre tort vis-à-vis d'un rival que d'avoir été plus heureux , s'écria avec violence :

— Oh ! celui-là me la paiera de sa vie.

— Ah ! vous êtes heureux vous, s'écria Amélie, vous êtes un homme, vous pouvez vous battre ;.... mais moi il faut que je pleure, que je souffre et que je me taise.

— Et pourquoi vous taise ?

— Pourquoi ? dit Amélie , qui dans le désordre de sa douleur se laissait aller aux idées les plus contradictoires , pourquoi ? Voulez-vous que ce soit moi qui aille dire à mon père qu'on le trompe, qu'on l'outrage ! Vous ne connaissez pas mon père, M. Eugène ; on peut l'abuser

ong-temps : lui qui n'a jamais trahi personne , il ne suppose jamais le mal. Mais , ajouta-t-elle en baissant la voix , s'il soupçonnait la vérité , il tuerait M. de Graverend ou M. de Graverend le tuerait. Mon père est vieux , Monsieur , et Philippe est renommé par son adresse. Oh ! non , je ne dirai rien. Je me tairai , j'en mourrai ; mais je ne ferai pas assassiner mon père.

Cependant Eugène s'était remis du trouble extrême que lui avaient causé cette rencontre et cette confirmation soudaine de ses soupçons ; et , comme tous les cœurs frappés par une grande douleur , après être resté étourdi sous la violence du premier choc , il en voulut connaître tous les détails.

— Mais , dit-il en se rapprochant d'Amélie , comment avez-vous surpris leur secret ?

— Je vais vous le dire ; mais éloignons-nous de cette porte ; quelqu'un peut passer dans le jardin et m'entendre. Un mot peut être redit à mon père , et Dieu sait ce qui arriverait !

Amélie s'avança donc du côté des grands arbres qui bordaient la rivière , ne redoutant point pour son honneur d'être surprise la nuit seule avec un jeune homme , tant elle avait la conscience de ce qu'elle faisait en s'oubliant elle-même pour l'honneur de son père.

Arrivés à une certaine distance de la maison , ils s'arrêtèrent , et Amélie commença ainsi son récit :

— Il y a deux heures encore je croyais à l'amour de Philippe , je croyais à son honneur ; l'espoir d'être sa femme était ma seule ambition. Être

aimée et honorée , n'est-ce pas tout le bonheur d'une femme en ce monde ? Aussi ne vous dirai-je pas toutes les angoisses que j'ai éprouvées pendant la durée de la conférence de mon père avec votre ami et M. de Graverend. Je savais que mon mariage dépendait de ce qui serait décidé. Bien des espérances, bien des craintes, bien des suppositions sont passées dans mon cœur durant cet entretien ; mais il n'en est pas une qui eût rapport à Philippe. Je croyais tant à son amour , que je n'ai pensé qu'à sa fortune. Lorsque cette conférence fut finie, vous savez que mon père alla vous rejoindre avec M. Deville. Au moment où j'entendis ouvrir la porte, je quittai malgré moi la chaise sur laquelle j'étais assise. Philippe parut ; je m'étais mise sur son passage , n'était-ce pas assez-lui avoir demandé ce qu'on avait décidé de nous ? Il avait l'air irrité ; il passa sans m'adresser ni une parole , ni un regard , et se dirigea dans le pavillon où était Victorine ; l'amour est bien aveugle , M. Eugène : j'interprétai ce silence et cette fuite en faveur de Philippe ; je crus qu'en n'ayant que de fâcheuses nouvelles à m'annoncer, il n'avait osé me les dire à moi-même. Je ne doutai pas que votre ami n'eût été inexorable ; mais déjà Philippe et Victorine s'étaient enfermés dans le pavillon ; on y parlait sans doute de moi ; c'était mon sort qu'on y disait à un autre. Dans ma folle anxiété , je me crus le droit de le savoir ; je me glissai vers le pavillon pour écouter derrière une persienne. Croyez-moi , M. Eugène , c'était le secret du destin de ma vie que je voulais surprendre , un secret qui devait m'être révélé quelques minutes plus tard ; j'avais hâte de ma

douleur. Oh ! je vous le jure , si j'avais supposé un moment que j'y pusse entendre ce que j'ai entendu, je n'y serais pas allée ; jamais je n'eusse voulu savoir le secret de mes ennemis d'une manière si basse , ma vie eût-elle dû en dépendre. Mais je vous l'ai dit , j'allais écouter le récit de l'entrevue de Philippe et de M. Deville. J'approche ; c'était Victorine qui parlait.

— Voyons , disait-elle , en aurez-vous bientôt fini avec vos exclamations et vos juremens, qu'avez-vous fait ?

— Ce que vous avez voulu , dit Philippe , avec emportement ; j'ai tout refusé ; je n'ai voulu entendre à aucun accommodement, le procès se jugera , et mon prétendu mariage avec Amélie est ajourné encore pour long-temps.

— Il me semble , repartit Victorine avec humeur, que c'était convenu, et qu'il n'y a pas là de quoi paraître si colère.

— Oui-dà ! fit M. de Graverend ; mais ce qui n'était pas si convenu , c'est que M. Deville, que vous m'aviez annoncé devoir être si récalcitrant sur ses droits , s'est montré accommodant au point de ne plus vouloir plaider et de m'abandonner la somme en litige entre nous.

— Il a fait cela ! dit Victorine d'un ton surpris.

— Oui , il l'a fait , et vous pouvez juger de mon embarras pour ne pas accepter.

— Voilà ce qu'il méditait , murmura Victorine , quand il m'a menacée.

Elle s'arrêta , et Philippe s'écria :

— Il t'a menacée , lui , et de quoi ?

— Oui, dit Victorine, à voix basse, il m'a menacée, car il m'a dit: Je vais savoir enfin si M. de Graverend est votre amant. Et maintenant il doit le savoir. Il n'est pas homme à expliquer autrement vos refus.

— Voilà qui m'importe fort peu, dit Philippe, car je suis homme aussi à faire taire ses explications. Mais une chose à laquelle vous ne pensez pas Victorine, c'est la manière dont votre mari les expliquera.

— Oh! reprit Victorine, je me charge de lui persuader que votre dignité n'a pu accepter des offres pareilles.

— Le moyen est ingénieux, repartit Philippe amèrement, mais je l'ai tenté, et le commandant n'en a pas été dupe, et lorsque je me suis écrié que je ne demandais pas l'aumône, il a jeté sur moi un regard où il y avait peu de sympathie pour ma fausse fierté.

— C'est que vous êtes si maladroit dans tout ce que vous faites! reprit ma belle-mère avec impatience; je vous avais bien donné le conseil de rendre cette entrevue inutile; mais en voyant la tournure qu'elle prenait, il fallait biaiser, il fallait accepter....

— Accepter, n'est-ce pas? dit Philippe, pour voir fixer mon mariage avec Amélie dans un mois au plus tard.

— Eh bien! d'ici là nous aurions trouvé un moyen, et après tout, eussiez-vous été réduit à l'épouser, ce mariage ne nous séparait pas.

— Oh! s'écria Eugène à cette parole.

— Oui, Monsieur, reprit Amélie, elle a dit cela,

L'horreur que j'en ai éprouvée a été si violente que je n'ai pu entendre ce qu'a répondu M. de Grave-
rend. Je suis demeurée anéantie et confondue de-
vant tant de bassesse et de vice, et lorsque j'ai
pu retrouver la force de les écouter, ils étaient
déjà bien loin de penser à moi, ils parlaient de
vous.

— De moi ! dit Eugène.

— Oui, il disait, lui, que ce n'était pas les
soupçons de mon père qui faisaient peur à Vic-
torine, mais ceux de votre ami qui vous les
ferait partager, et il ajoutait :

Ecoute-moi, Victorine, j'ai consenti à laisser
venir ici ce jeune homme parce que tu m'as dit
que l'amour que je feignais pour Amélie ne suffi-
sait pas à nous cacher, et que l'activité jalouse
de ton mari, en surveillant l'amour de M. Eu-
gène, l'aveuglerait sur le nôtre.

— Eh bien ! n'ai-je pas réussi ? répondit Victo-
rine.

— A quoi ? M. Cantel ne s'occupe pas plus de
lui que de moi. Mais moi je m'en occupe. Je
ne suis pas si aisé à duper. Eugène vous a
écrit ?

— Oui, une lettre comme toutes celles que je
vous ai déjà montrées.

— Je veux la voir.

— La voici, lui dit-elle, en la lui montrant.

Il y avait de la lumière dans le pavillon et je ju-
geai au silence qui succéda à ce dernier mot, que
Philippe la lisait, tout à coup j'entendis un mou-
vement très vif. Victorine lui dit : Ne déchirez pas
cette lettre.... Elle peut nous sauver !

Ce fut à ce moment aussi que j'entendis le pas de mon père qui s'avancait rapidement vers le pavillon. Je voulus m'échapper, il m'aperçut, et s'avancant rapidement vers moi, il me dit :

— Que faisais-tu là, Amélie ?

— Moi ? lui dis-je.

— Tu écoutais, n'est-ce pas ?

— Non, mon père....

— Tu pleures, reprit-il, tu sais tout. Mais sois tranquille. M. de Graverend m'expliquera la cause de son refus ; et s'il ne t'aime pas, comme je dois le croire d'après sa conduite, s'il a eu des raisons d'éluder un mariage arrangé depuis long-temps, je les saurai, et alors j'agirai en conséquence.

Je laissai parler mon père qui me serrait dans ses bras et qui tâchait de me consoler. Mais je pleurais toujours, et, telle est la bonté de son noble cœur, qu'il finit par me dire :

— Eh bien ! mon enfant, s'il était possible que les refus de Philippe tinssent à des motifs honorables, fût-ce même à une folle susceptibilité, comme il a essayé de me le faire croire, j'arrangerai tout cela : un peu moins de fortune pour moi, et ce que je lui donnerai remplacera ce qu'il a perdu par sa sottise obstination à repousser les offres de M. Deville. Beaucoup de bonheur pour ma pauvre Amélie, cela vaut bien un peu d'argent que cela me coûtera !

— Oh ! Monsieur Eugène, reprit Amélie, si vous saviez de quelle profonde pitié pour mon père mon cœur était rempli, tandis qu'il parlait ainsi ; j'étouffais et ne pouvais parler. C'est

alors qu'il m'a dit de rentrer chez moi : c'est alors qu'il a pénétré dans le pavillon . . . c'est alors , que la tête perdue , je me suis élancée hors de la maison.

— Où vouliez-vous aller ? dit Eugène , qui craignit que des pensées de suicide n'eussent passé dans cette douleur exaltée.

— Que sais-je ? repartit Amélie, depuis une heure que je rongais la douleur de mon âme, j'avais besoin d'éclater, et j'allais loin de toutes les oreilles , pour pleurer en liberté , pour crier comme je souffrais.

— Vous ne vouliez pas mourir , dit Eugène.

— Mourir , moi ! s'écria Amélie, mourir, abandonner mon père lorsqu'il va avoir besoin de tout l'amour de sa fille ! Oh ! non , Monsieur , je lui serai fidèle , moi ; et s'il faut que tout ceci ait une fin fatale , je resterai du moins près de lui. Songez donc que je suis son enfant, et qu'il peut pleurer devant moi.

Au milieu de sa propre douleur , Eugène ne put s'empêcher d'admirer cette noble résignation, ce sublime dévouement , et il estima pour ce qu'il valait ce cœur candide , et bon , près duquel il avait jusques-là passé avec indifférence. A son tour, il essaya de consoler Amélie et de l'encourager dans sa résolution.

— Quant à M. de Graverend, lui dit-il, c'est moi qui me charge de sa punition.

Mais l'exaltation de la douleur d'Amélie s'était calmée ; elle avait eu le temps de peser le sens des paroles d'Eugène , et lui répondit :

— De quel droit voulez-vous punir M. de Gra-

verend ? Est-ce de n'avoir pas été aussi coupable que lui ?

— Mademoiselle . . . dit Eugène , avec embarras.

— Tenez , Monsieur , reprit-elle , avec une angélique douceur , je vous plains. Je souffre trop de l'amour innocent qu'ils ont trompé , pour ne pas me faire une idée de ce que vous devez souffrir. Mais je vous le demande, Monsieur, n'ajoutez pas aux malheurs dont nous sommes menacés par votre imprudente intervention. C' est moi que cela regarde ; et maintenant que tout cela est passé , maintenant que je suis plus calme , je comprends quel est mon devoir. Je saurai éloigner M. de Graverend , ramener Victorine à ses devoirs ; je romprai un amour qui fait le déshonneur de mon père, il ignorera tout ; et je serai heureuse, si je réussis, de penser qu' il n' y a que moi de victime de leur trahison.

— Noble cœur ! dit Eugène.....; et l' infâme , l' infâme qui a pu vous tromper et qui a pu vous préférer cette femme !

Amélie ne put s' empêcher de sourire et de répondre :

— Vous l'aimiez bien , vous !

Eugène allait répondre, lorsqu'elle s'écria soudainement :

— On vient vers la porte....., adieu !

Elle s'enfuit ; mais avant d'être arrivée, la porte se ferma ; elle appela , et elle se rouvrit.

— Tiens , c' est vous , mamselle Amélie ! dit une voix.

C' était le jardinier qui venait clore la maison ;

car M. de Graverend était déjà parti. Amélie passa près de lui sans répondre, et le jardinier étonné, ayant fait un pas en dehors, poussa un ah! prolongé qui prouva à Eugène qu'il avait été aperçu, et que le manant donnait une explication peu flatteuse pour la fille de son maître à la rencontre d'Amélie et d'Eugène.

Malgré lui, cette idée préoccupa vivement Eugène, et la pensée d'avoir compromis Mlle Cantel vint ajouter aux angoisses et aux incertitudes où il était plongé; car il ignorait quelle avait été l'issue de l'explication du commandant et de Philippe, et il cherchait à deviner les projets de Victorine lorsqu'elle avait arraché la lettre à M. de Graverend, en disant :

— Cette lettre peut nous sauver !

Toutefois Eugène ne rentra point chez lui; il ne voulut point reparaitre devant Lucien sans avoir mis entre lui et ses railleries une action qui pût l'en garantir. Il attendit donc que le jour fût levé, et dès qu'il pût paraître décemment dans les rues de Poitiers, il rentra à la ville et se rendit chez M. de Graverend pour le provoquer.

L'officier était à la manœuvre, et son domestique dit à M. de Frémery que son maître ne rentrerait pas sans doute; car il lui avait ordonné d'aller le rejoindre après l'exercice et de lui apporter ses épées de combat.

Ce renseignement fort inattendu fit croire à Eugène que, malgré le silence d'Amélie, M. Cantel avait découvert la vérité, et qu'un duel en était la conséquence nécessaire. Ne pouvant plus le prévenir, il rentra chez lui et trouva Lucien, déjà habillé, qui l'attendait avec inquiétude.

— Tu m'as fait une peur horrible, lui dit celui-ci. Je me suis trompé. Je l'ai compris quand je ne t'ai pas vu rentrer tout de suite....; mais alors, j'ai craint un oubli de votre part, une surprise de M. Cantel; voilà une heure qu'il fait grand jour ? et.... Enfin te voilà, je te félicite.

— Railles-tu ou parles-tu sérieusement ? dit Eugène à Lucien.

— Très-sérieusement, je te jure ; je ne te fais pas l'injure de croire que tu aies passé une nuit à la belle étoile, rien que pour me convaincre d'un succès qui n'existe pas.

— Eh bien ! alors, dit Eugène ; écoute-moi :

Et, s'étant assis en face de son ami, il lui raconta avec une franchise rare tout ce qu'il avait ressenti de colère contre lui, tout ce qu'il avait bâti de romans pour excuser Victorine, toutes ses folies et toutes ses fureurs; puis il lui dit sa rencontre avec Amélie, et combien elle avait été sainte et bonne.

— Et tu as aimé Victorine à côté de cet ange ! s'écria Lucien. Oh ! les femmes sont bien de tromper les hommes, car ils le méritent !

Eugène ne répondit point à cette exclamation, et continua son récit. Il dit à Lucien la visite qu'il avait faite chez M. de Graverend, ce qu'il y avait appris, et la supposition très-raisonnable d'une rencontre entre lui et M. Cantel.

A cette dernière confidence, Lucien fronça le sourcil et devint tout pensif. Eugène ajouta :

— Je te préviens seulement que si M. de Graverend échappe à M. Cantel, il faudra qu'il me fasse raison aussi de sa conduite.

Lucien haussa les épaules.

— Tu voudrais, s'écria Eugène, que je permisse à ce misérable de se jouer de moi ?

— Je voudrais, dit Lucien.....

Comme il allait continuer, un domestique parut et annonça M. de Graverend et M. Cantel.

— Je m'en doutais, dit Lucien.

— Quoi ! s'écria Eugène, tu penses....?

— Priez ces Messieurs d'attendre, dit Lucien, je vais les recevoir. Le domestique se retira, et Lucien dit à Eugène, qui le regardait fixement :

— Ecoute, Eugène, me crois-tu ton ami ?

— Oui.

— Alors tu es sûr que je mettrai ton honneur à couvert de tout soupçon, dût-il t'en coûter la vie ?

— Oui.

— Alors tu me crois aussi plus calme que toi pour démêler les fils d'une intrigue où il serait par trop niais de périr sans se défendre ou se venger ?

— Oui.

— Eh bien ! reste là.... reste là, te dis-je, et laisse-moi recevoir ces messieurs. Tu te battras, s'il le faut, fût-ce avec M. Cantel, mais ce ne sera du moins qu'à bon escient.

Eugène demeura dans la chambre de son ami, et Lucien passa dans le salon où se trouvaient Philippe et M. Cantel.

A l'instant où Lucien passa dans le salon pour y aller rejoindre M. Cantel et Philippe, le domestique rentra dans la chambre d'Eugène et lui remit une lettre fort pressée apportée par un paysan qui avait dit être chargé d'attendre la réponse. Eugène reconnut une écriture de femme, et supposant que c'était une lettre de Victorine, il désira la communiquer à Lucien pour qu'il pût agir en conséquence des avertissemens ou des aveux que cette lettre devait sans doute renfermer; mais il était trop tard, Lucien était déjà avec le commandant et M. de Graverend. D'une part, Eugène pensa que la prudence seule de Lucien le servirait probablement mieux que s'il se fiait à des renseignemens qui étaient peut-être de nouveaux mensonges; de l'autre, il réfléchit que l'issue la plus fâcheuse de cette conférence ne pouvait être qu'un duel, et dans sa situation de cœur et d'esprit un duel avec M. de Graverend était tout ce qu'il souhaitait; car il ne pouvait penser que, malgré ce qu'il avait dit, Lucien pût consentir à le laisser se battre avec M. Cantel. Puis, en définitive, c'était à lui Eugène, qu'appartenait le dernier mot dans cette affaire, et il se gardait le droit d'en user comme il l'entendrait. Il ne fit donc point avvertir Lucien, et resta seul, comme je l'ai dit. Pendant ce temps Lucien recevait le mari et l'amant de Victorine. Il les aborda d'un air gracieux, comme un homme qui n'a aucun soupçon du motif de leur visite. Il se réservait ainsi l'avantage de les forcer à une explication complète.

— Eh bien ! dit-il au commandant , auriez-vous fait entendre raison à M. de Graverend ? est-il plus accommodant, et son amour pour mademoiselle votre fille l'a-t-il décidé à accepter mes offres ?

Quoi qu'il en eût, Lucien ne put s'empêcher de laisser percer un léger accent d'ironie en parlant de l'amour de Graverend pour Amélie ; et M. Cantel s'étant reculé d'un pas , lui répondit froidement :

— J'accepte ce que vous venez de dire comme une nouvelle insulte ; je l'accepte pour M. de Graverend, et alors il ne m'enviera plus le droit auquel je tiens d'être le premier à venger notre commune cause ; car je pense que vous pousserez le dévouement pour votre ami M. de Frémery , non seulement jusqu'à lui servir de témoin, mais encore de second ?

Lucien fut véritablement étonné de la réponse de M. Cantel. Dans la persuasion où il était que l'on avait dénoncé au commandant l'amour d'Eugène pour sa femme , il ne comprenait point que ce qu'il venait de dire de l'amour de Philippe pour Amélie fût une insulte pour l'un ou l'autre de ces Messieurs ; il les considéra l'un après l'autre , et put remarquer que Philippe baissa les yeux ; son trouble était visible , et il le manifesta d'autant plus , qu'il reprit avec un emportement mal contenu :

— M. Cantel a raison , et j'avoue que je ne serais pas fâché de vous donner une verte leçon pour vous apprendre à vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

Lucien , auquel il avait sans doute compté faire peur , garda un moment le silence comme pour se recueillir , puis il dit avec le plus grand calme :

— Je n'accepte pas cette provocation.

— J'en étais sûr, s'écria Philippe; ces petits messieurs qui sont si lestes à conter fleurette à des femmes, ont plus de prudence quand il s'agit de répondre à des hommes.

— Au fait, dit M. Cantel, Monsieur peut agir comme il l'entendra, j'y tiens fort peu; mais M. de Frémery me rendra raison, ou je le souflette en plein tribunal.

La violence de cette menace n'étonna point Lucien; elle était assez dans les habitudes des militaires de l'Empire, qui s'imaginaient volontiers que tout le courage français était sous l'habit d'uniforme; mais si elle n'étonna point Lucien; elle l'irrita assez pour qu'il fût prêt d'oublier la prudence qu'il s'était promise, et il repartit avec colère :

— Vous n'aurez besoin de souffleter personne, Messieurs, et peut-être recevrez-vous plus tôt que vous ne pensez, la leçon que vous voulez donner.

— En ce cas, dit Philippe, toute autre explication est inutile, nous avons des armes, et vous pouvez nous suivre.

L'empressement de Philippe rappela à Lucien le motif pour lequel il avait voulu voir seul les deux officiers, et se remettant aussitôt, il répondit d'un ton railleur :

— Je vous demande mille pardons, Messieurs, une explication est nécessaire.

— Vous parlez, Monsieur ! cria de Graveverend.

Lucien se tourna vers lui, la pâleur de la colère sur le visage, et lui dit :

— Ecoutez-moi bien, vous ; vous voulez vous battre avec moi, eh bien ! je vous donne ma parole d'honneur que c'est un plaisir que je vous procurerai. Ainsi donc, tenez-vous tranquille, et permettez-moi, s'il vous plaît, d'avoir avec M. Cantel, l'explication que je lui demande.

— Tout cela n'est que bravades, dit Philippe ; venez, M. Cantel, il est inutile d'écouter des gens de cette espèce.

Lucien s'élança vers la porte, et la ferma.

— Vous ne sortirez pas ! Vous êtes entré avec des armes chez des hommes d'honneur, pour les provoquer ; vous me direz quelle est l'action dont vous nous demandez compte ; ou prenez garde, je fais appeler ici tous les officiers de votre régiment qui logent à deux pas, et je les rends témoins de votre conduite.

M. de Graverend s'avança contre Lucien, mais le commandant se jetant au devant de lui, l'arrêta en lui disant :

— Monsieur a raison ; il est tout simple qu'il soit informé du motif de notre visite, puisqu'il prétend l'ignorer.

— Monsieur, ajouta-t-il, je suis venu demander raison à M. de Frémery de sa conduite envers ma fille.

— Envers votre fille ! répéta Lucien d'un air si stupéfait que M. Cantel en fut étonné, tandis que Philippe battait le parquet avec rage, du talon de sa botte éperonnée.

— Oui, Monsieur, je viens demander raison à M. de Frémery de sa conduite envers ma fille, et si je vous ai associé à cette provocation, c'est que j'a-

vone que j' ai dû croire que vous étiez son complice.

— J'avoue , dit Lucien de l'air d' un homme qui rêve , j'avoue que je ne comprends rien à ceci , et que...

— Vous voyez bien , commandant , s'écria Philippe , c'est toujours la même comédie ; vous n' obtiendrez rien de ces deux freluquets.

— Mais taisez-vous donc , Monsieur , lui dit Lucien avec dédain ; il est convenu qu' on se battra avec vous. Mais vous trouverez bon que je sache pourquoi je me bats.

— Eh bien ! vous le savez , lui dit Philippe.

— Pas assez clairement , Monsieur ; car je vous prie de remarquer que si j' accepte votre provocation , ce n'est point parce que j' ai à rendre compte de ma conduite vis-à-vis de vous , mais parce que j' trouve la vôtre indécente vis-à-vis de moi.

— Que ce soit pour cette cause ou pour l'autre , finissons-en , dit Philippe.

— Pas si vite , Monsieur , reprit Lucien qui avait retrouvé tout son sang-froid. Je ne suis pas de ceux qui pensent qu' un duel absout un homme de ses torts , surtout lorsqu' ils tiennent à des sentimens bas et lâches. Je vous le répète pour la dixième fois , on se battra..... Mais je ne veux pas , moi , qu' après avoir été plus que loyal vis-à-vis de M. Cantel que j' estime , lui , comme un homme d' honneur , il puisse garder de moi la pensée que j' ai prêté les mains à une infamie quelconque.

— Toujours la même comédie ! repéta Philippe en ricanant.

— Etes-vous bien sûr que c'est moi qui la joue ?

Monsieur, dit Lucien d'un ton menaçant, et pensez-vous que ma patience soit inépuisable ? Mais je vous avertis que vous remplissez fort mal le rôle dont on vous a chargé, et que vous êtes aussi maladroit ici que vous l'avez été dans notre entretien d'hier.

Ce fut le tour de Philippe de rester aussi étonné qu'épouvanté en entendant cette parole qui lui rappelait le reproche qui lui avait été fait par Victorine. M. Cantel n'y comprit rien ; mais le silence de M. Graverend sembla réveiller en lui des soupçons éteints, car il ajouta assez sèchement :

— N'oubliez pas, monsieur de Graverend, que je vous ai prié de m'accompagner ici comme témoin, et que jusqu'à présent vous vous êtes trop souvenu que vous êtes intéressé à cette affaire.

— Ne m'y avez-vous pas associé en entrant ? repartit Philippe en grondant.

— Hé bien, je vous prie de ne pas vous en mêler, quant à présent du moins, repartit sévèrement M. Cantel ; car je ne vois rien que de raisonnable dans la demande de M. Deville.

Rien ne peut exprimer la rage de Philippe à ces paroles de M. Cantel ; et Lucien, qui commençait à démêler dans tout ce qui se passait quelque nouvelle perfidie de Victorine, comprit qu'en ce moment M. de Graverend eût volontiers cherché querelle à M. Cantel comme à lui-même, s'il l'avait osé. Il voulait toutefois prévenir le retour des violences de l'officier, et tandis qu'il offrait un siège à M. Cantel, il dit tous bas à Philippe :

— Rassurez-vous , Monsieur , je ne suis pas homme à perdre une femme s'il y a moyen de la sauver.

Le regard de reconnaissance que M. de Graverend lui adressa pour cette parole, toucha presque Lucien. Celui-là aussi , dans ce qu'il faisait , lui parut être un instrument plus avengle que coupable de la volonté de Victorine , et il se résolut à le ménager , si la révélation de M. Cantel le lui permettait. Le commandant commença ainsi :

— Lorsque je vous quittai hier pour aller demander compte à M. de Graverend des motifs de ses refus , je le trouvai avec ma femme. Il est inutile que je vous dise tout ce que j'avais imaginé de fou et de déraisonnable pour expliquer la conduite de M. Philippe ; mais il faut que vous sachiez ce qui a complètement détruit ces soupçons. J'étais peu disposé à entendre sa justification , et peut-être , avec la violence de son caractère et du mien , notre explication eût-elle commencé par une provocation ; mais heureusement, Victorine était là ; et M. de Graverend s'étant éloigné un instant , cet ange de bonté et d'indulgence se mit entre nous et elle osa m'avouer la vérité.

— Ah ! fit Lucien en regardant Philippe , elle vous a dit la vérité ?

De Graverend était sur des charbons ardents ; M. Cantel continua :

— Oui , Monsieur , elle m'a dit la vérité. Philippe avait pris ombrage des visites trop fréquentes de M. de Frémery ; il avait cru remarquer de la

froider dans la conduite d'Amélie depuis que M. Eugène était admis dans notre intimité; toutefois, dans la crainte trop délicate peut-être d'accuser ma fille à mes yeux, il n'avait fait part de ses soupçons qu'à Victorine. Victorine aussi, évitant de m'affliger, m'avait caché les confidences de M. de Graverend, et elle avait dû croire que ces soupçons portaient d'un cœur jaloux, mais hier elle les partagea, car votre conduite parut les justifier.

— Ma conduite ? dit Lucien qui ne pouvait comprendre comment il se trouvait mêlé à cela.

— Oui, Monsieur, reprit Cantel, on sait votre amitié pour M. Eugène; vos projets ont toujours été de lui faire faire un très-riche mariage avec une personne de votre famille: son amour pour ma fille y eût fait obstacle, et cet obstacle était facile à faire disparaître en assurant; par l'abandon de vos droits, le mariage d'Amélie et de Philippe.

— Et vous pensez, dit Lucien, que pour un pareil but j'eusse fait si facilement le sacrifice d'une somme de cinquante mille francs ?

— Vous conviendrez, repartit M. Cantel, que puisque vous avez fait devant moi ce sacrifice, il était plus naturel de croire que vous le faisiez pour votre ami que pour le bonheur d'Amélie et de Philippe que vous ne connaissiez pas.

Lucien ne put méconnaître que ce commentaire de son désintéressement était beaucoup plus raisonnable que celui qu'il pouvait donner; car il ne pouvait guère avouer que ce désintéressement n'était qu'une épreuve qu'il avait tentée et qu'il n'avait véritablement poussée jusqu'au bout que lorsqu'il

avait été moralement sûr que Philippe n'accepterait aucune condition d'arrangement. Il répondit donc à M. Cantel :

— J'avoue, Monsieur, que, sous ce point de vue, vous avez pu soupçonner ma conduite d'intérêt personnel ; mais dans ce cas je n'aurais pas été le complice, mais plutôt l'ennemi d'Eugène.

— C'est que, repartit sévèrement M. Cantel, nous savons quelle est l'insolente légèreté avec laquelle certains hommes du régime nouveau se croient autorisés à agir envers des hommes comme nous. On rencontre une jeune fille belle et pure, on cherche à lui plaire, on lui plaît même, on tâche de la séduire, et, si l'on y parvient, on en est quitte pour l'abandonner ou pour la marier à un autre ; quand on est riche, un sacrifice d'argent est peu de chose en pareille matière, et vous étiez admirablement placé pour le faire sans que M. Eugène eût l'air d'y prendre part.

— Mais, dit Lucien, une telle action serait le comble de l'infamie.

— Non pas dans vos opinions, Messieurs les royalistes, dit amèrement le commandant ; avec un gouvernement qui veut nous ramener peu à peu au régime de la féodalité, de la dîme et des droits du seigneur ; il faut bien retourner aussi aux mœurs de la régence et de la Dubarry. Messieurs les marquis vos ancêtres n'en faisaient pas d'autres.

Lucien ne put s'empêcher de sourire de la bonne foi libérale de M. Cantel, qui croyait véritablement que le retour des Bourbons devait reconstituer la société et les mœurs détruites depuis trente ans, et il lui répondit :

— Je ne suis ni assez riche , ni assez marquis de l'ancien régime pour avoir de ces roueries , et j'avoue qu'il faut un esprit plus délié que le mien pour inventer et mettre en œuvre des menées aussi subtiles. Je suppose que Mme Cantel , qui me connaît , n' a pu partager vos soupçons à cet égard.

— Je ne puis vous dissimuler , Monsieur , repartit M. Cantel , que c' est elle qui me les a inspirés.

Lucien n' en doutait pas ; mais il fut bien aise d' en avoir l'assurance , et il répondit sans se déconcerter :

— Je croyais ne pas avoir donné a Mme Cantel le droit de soupçonner ma franchise ; toutefois je comprends que les apparences qui vous trompent aient pu lui paraître des raisons irréfutables ; mais un fait que je veux et que je dois vous affirmer sur l'honneur , dût-il ne rien changer à votre conviction , c' est que j' ignorais absolument ce prétendu amour d' Eugène pour Amélie , et que vous m' en voyez aussi surpris qu'un homme peut l'être d'une chose au monde.

— Mais , reprit M. Cantel assez sévèrement pour que Lucien reconnût qu'il doutait de ses paroles , mais comment expliquerez-vous autrement les assiduités de M. de Frémery chez moi ?

— Ce n'est pas mon affaire , repartit sèchement Lucien , et c' était peut-être à ceux qui y étaient intéressés à ne pas les souffrir.

— Ils en puniront du moins le résultat ! s' écria le commandant , à qui la leçon était trop bien arrivée pour qu'il ne la sentit pas.

— Eh bien ! dit Lucien , c' est ce résultat que je

voudrais connaître ; car je ne puis-m' imaginer que Mlle Amélie soit aussi coupable....

— Coupable ! s'écria Cantel , ma fille ! Vous ne m'avez pas compris , Monsieur , à ce que je vois ; si j'avais soupçonné ma fille d'avoir manqué à ses devoirs , ce ne serait pas pour me battre avec M. de Frémery que je serais ici , ce serait pour le tuer ; ce ne serait pas le bonheur détruit de ma fille dont je voudrais lui demander compte , ce serait sa mort ; car je l'aurais tuée aussi. Coupable ! Monsieur , reprit-il avec une fierté superbe , non , elle ne l'est pas , elle ne l'eût pas osé elle , ni personne ! . . . le nom que je porte est pur , Monsieur !

Lucien et M. de Graverend baissèrent les yeux devant cette confiance d'un père en l'honneur de son nom. Leur embarras fut visible , et Cantel , trompé par cette apparence , s'écria :

— En sauriez-vous plus qu'on ne m'en a dit ? Parlez ! parlez !

Lucien se remit et repartit :

— Sur l'honneur , Monsieur , je vous le répète encore ; je n'avais aucune idée du prétendu amour d'Eugène pour Mlle Amélie , et je vous avoue qu'avant de consentir à le laisser se battre pour cette cause , il me faudra son aveu ou des preuves.

— Des preuves ! reprit M. Cantel avec colère , nierez-vous celle-ci ?

— Laquelle ? fit Lucien , qui passait de surprise en surprise.

— Cette lettre que ma femme a arrachée à M. de Frémery lorsqu'il allait la remettre à ma fille.

— Une lettre ?

— La voici.

Lucien la prit. C'était celle d'Eugène à Victorine ; et telle était l'audace de cette femme, qu'elle avait osé s'en servir pour sa justification, en effaçant le premier mot, qui n'était que son propre nom. Lorsque l'impudence du mensonge arrive à ce degré, elle doit réussir. Qui pourrait en effet soupçonner une démoralisation si profonde qu'elle joue l'existence d'une autre avec une telle cruauté ? Lucien resta silencieux, les yeux fixés sur cette lettre, puis il dit à M. de Graverend :

— Vous ne connaissiez pas cette preuve, Monsieur ?

— Je vous ai dit, reprit M. Cantel, que M. de Graverend n'était pas présent à cette explication ; il n'est rentré que lorsque j'avais tout appris.

— Mais, reprit Lucien, Mlle Amélie vous a-t-elle fait des aveux qui confirment....

— Dispensez-moi, Monsieur, dit M. Cantel en se levant, de vous raconter des détails qui sont un secret même pour M. de Graverend, et veuillez me dire ce que je dois attendre de ma démarche auprès de vous.

— S'il est vrai, dit Lucien, qu'Eugène ait eu des torts, ils ne me semblent pas d'une gravité telle....

— C'est possible, Monsieur, dit Cantel, mais je ne tiens pas compte à M. Eugène de n'avoir pas eu tous ceux qu'il pouvait avoir ; toujours est-il qu'il a réussi à troubler le repos de ma fille, à rompre son mariage, car lorsque M. de Graverend accepterait encore, ma fille a déclaré ne plus vouloir y consentir. Pensez-vous que cette rup-

ture ne sera rien pour son honneur et pour le mien ?

— Un duel , dit Lucien , leur serait peut-être encore plus fatal , et si vous vouliez consentir à m'entendre.....

— Prenez garde , Monsieur , dit M. Cantel , vous justifiez les emportemens de M. Graverend. Je dois vous faire observer aussi , Monsieur , que ce n'est qu'à ma volonté formellement exprimée ; de venger moi-même mon injure personnelle , qu'il a bien voulu céder pour ne pas se charger lui-même de ce soin. Donc , si ce n'est pas le père qui se bat pour sa fille , ce sera le prétendu refusé ; et croyez-vous que l'éclat de ce duel sera moins fâcheux ?

— Le plus sage serait qu'il n'y en eût aucun , dit Lucien.

— Vous aviez raison , Philippe , s'écria M. Cantel ; tout cela était une comédie de Monsieur , et

— Monsieur , dit Lucien , M. de Graverend est votre témoin , et je serai celui d' Eugène , jusqu'à ce que cette première affaire soit vidée : si cela convient à Monsieur , nous reprendrons ensuite notre querelle. En attendant nous restons juges de la manière dont le combat doit avoir lieu. Si vous étiez assez bon pour nous laisser seuls un instant , nous en réglerions les conditions.

C'est trop juste , dit M. Cantel.

— Veuillez passer par ici , dit Lucien , en montrant au commandant une pièce voisine.

— Merci , Monsieur , repartit M. Cantel , je me promènerai fort bien dans la cour pendant cet

entretien qui , ce me semble , ne peut pas être bien long.

A ces mots , il se retira , et Lucien ayant regardé M. de Graverend en face , lui dit :

— Eh bien , Monsieur , qu' en dites-vous ?

— Je ne laisserai point battre M. Cantel , assurément.

— En ce cas , je ne laisserai pas battre Engène , car nous nous comprenons , je suppose ; je n'ai pas été dupe un moment de l'infâme supercherie de Victorine.

— Monsieur , s'écria M. de Graverend , vous en parlez en termes....

— Qu'elle mérite , Monsieur , dit Lucien ; et j'estime assez votre caractère pour être persuadé que si vous aviez été présent à cette explication , vous ne l'eussiez pas acceptée.

— Je vous remercie de l'avoir pensé : mais lorsque M. Cantel m' a rappelé dans le pavillon , tout était fini , il tenait la lettre , et il m' a bien fallu confirmer par mon silence tout ce qu'avait supposé Victorine. Que pouvais-je dire ? que devais-je taire ?..... la perdre en disant la vérité . . . Vous ne me l'eussiez pas conseillé....

— C'était embarrassant en effet , dit Lucien , et cependant il est impossible que nous permettions un pareil duel.

— Et je ne vois aucun moyen de le prévenir.

— Oh ! Victorine , l' infâme ! l' infâme ! s' écria Lucien.

— Monsieur , encore une fois , s' écria Philippe , n'oubliez pas....

— Ce que je n'oublie pas , Monsieur , c'est que

par son indigne coquetterie , elle a mis en jeu le repos, le bonheur et la vie de trois hommes, l'honneur de sa fille; qu'Amélie et nous, nous sommes dans les plus affreuses angoisses ; que nous avons tous plus ou moins subi les soupçons de M. Cantel et qu'elle seule demeure pure et sans crainte au milieu de tous ces désastres. Car je vous prie de bien récapituler avec moi : à supposer la chance la plus favorable de toutes , à supposer que nous puissions persuader à M. Cantel que ce duel ne doit pas avoir lieu , vous êtes exilé de la maison ; car , à quel titre vous représenteriez-vous chez lui désormais ? Eugène en est déjà exclu. Que deviendra la malheureuse Amélie à qui sa générosité interdira de se défendre , et qui peut-être ne le pourrait plus, car on l'accuserait de mensonge si elle osait dire la vérité ; une si horrible vérité passerait pour calomnie. C'est tout un avenir perdu. Et lui , M. Cantel , pensez-vous qu'il sera un père bien heureux en présence de sa fille qui lui aura désobéi ? Il est vrai qu'il aura pour se consoler la tendresse fidèle et pure de sa femme !

— Eh! Monsieur, laissons faire au temps, s'écria Graverend en détournant la tête comme un homme qui répugne à voir en face le hideux tableau qu'on lui montre.

— Voilà cependant ce qu'elle a fait , dit Lucien.

— Tout cela est très-bien sans doute , dit Graverend ; mais cela ne nous fait pas sortir de l'embarras où nous sommes , et pour ma part , je n'y vois qu'un moyen.

— Et lequel ?

— De me battre avec M. Eugène ; il doit me haïr assez pour accepter ; et quant à moi, je lui dois toutes les satisfactions qu'il peut exiger de moi.

— En ce cas, Monsieur, reprit Lucien froidement, il faut prier M. Cantel de vouloir bien nous laisser quitter l'hôtel, car je le vois dans la cour où il s'est établi comme un garde du commerce.

Philippe regarda, et poussa un cri de surprise.

— Qu'est-ce donc ? dit Lucien.

— Quelque nouvelle, car je vois le jardinier de M. Cantel que celui-ci semble interroger avec colère.

En effet, le commandant tenait par le collet un paysan tout tremblant qui semblait ne répondre qu'en balbutiant aux questions de son maître. Enfin il parut que M. Cantel l'obligea à parler, car presque aussitôt le commandant le repoussa avec violence et revint rapidement dans l'appartement.

— Où est M. de Frémery ? s'écria-t-il, où est-il ?

— Mais, Monsieur..., dit Lucien.

— Pas une minute, pas un instant, pas une seconde de retard..... Oh ! le misérable ! Savez-vous ce qu'il fait maintenant, Philippe ; il lit une lettre de ma fille qu'on vient de lui remettre ; et savez-vous ce que faisait Amélie pendant que vous m'imploriez généreusement pour elle, et que vous me faisiez promettre de ne pas l'accabler ? Elle était au rendez-vous indiqué par cette lettre et qu'il aura eu encore l'insolente audace de lui demander quand il s'est vu surpris par Victorine. Mais où est-il donc, où se cache-t-il ?

— Me voilà , Monsieur , dit Eugène , en entrant.

— Enfin ! s'écia Cantel en saisissant les épées.

— Vous venez me demander compte de l'honneur de votre fille , Monsieur ?

— Oui , et un compte sanglant.

— Dans un instant , Monsieur , je serai à votre disposition. Mais auparavant , veuillez lire cette lettre.

— D' Amélie à vous ? dit Cantel.

— Oui , Monsieur... Quant à toi , Lucien , lis ceci , dit Eugène à son ami , en lui tendant aussi une lettre.

— Je veux voir ce papier ! s'écia Cantel.

— Pardon , Monsieur , dit Eugène ; c'est un secret de famille qui doit influer beaucoup sur la détermination que j'aurai à prendre tout à l'heure ; cela ne regarde que Lucien.

— Comme il vous plaira , reprit Cantel , supposant qu'il s'agissait du prétendu mariage d'Eugène avec la sœur de Lucien ; mais n'y cherchez pas un moyen d'échapper à ma vengeance !

— Veuillez lire , Monsieur , dit Eugène. Je vous ai promis d'être à votre disposition , et je ne quitte pas cette chambre.

M. Cantel se retira dans un coin , Lucien dans l'autre , et ils commencèrent leur lecture pendant que M. de Graverend et Eugène prenaient chacun un livre pour n'avoir pas à se parler.

Voici les deux lettres dont Eugène avait remis l'une à Lucien , et l'autre à M. Cantel.

Lettre d' Amélie à Eugène, lue par Lucien.

Monsieur ,

Figurez-vous une pauvre fille en larmes , presque déshonorée et perdue , qui se met à genoux devant vous , et qui vous écrit , ne pouvant vous parler . Je ne sais si je suis folle dans ce que j'espère , ou si c'est le ciel qui m'inspire , mais ce ne peut être une mauvaise pensée , que celle d'une fille qui pour sauver la vie et l'honneur de son père ose dire à un homme qui lui est presque étranger : Monsieur , vous qui me semblez noble et bon , vous qui avez été trahi comme moi , venez à mon aide , tendez-moi la main pour sauver mon père ; je vous bénirai toute ma vie si vous le faites ; toute ma vie je serai pour vous une.... Mon Dieu ! Monsieur , je ne puis écrire ce mot , vous ne me comprendriez pas . Daignez lire le récit des angoisses que j'ai souffertes depuis quelques heures , et peut-être alors m'excuserez-vous sans m'accuser . Ah ! je pleure et je rougis en vous écrivant ; mais Dieu sait , et vous aussi , Monsieur , que je n'ai à rougir de rien ; et cependant on m'a fait un malheur qui est une honte , un malheur qui me met à genoux devant vous , et qui me force à vous parler les yeux baissés . Me comprendrez-vous , Monsieur ? Oh ! ayez pitié du désespoir qui m'égare , si vous n'avez pitié de moi ; et si vous ne voulez pas me sauver , ne riez pas de ce que j'ai cru à la pro-

lection du ciel en faveur d'une infortunée. Mais je commence, car l'heure passe et le danger presse.

Lorsque je vous quittai cette nuit, je rentrai immédiatement dans ma chambre; Victorine y était. Dans mon désordre je ne l'aperçus pas d'abord, mais elle m'avertit de sa présence en me saisissant vivement, et en me disant d'un ton d'autorité sévère :

— D' où viens-tu ?

Je me reculai d'elle en poussant un cri, et je la mesurai du regard comme un fantôme hideux qui vous menace. Mais l'indignation surmonta rapidement l'effroi qu'elle m'avait inspiré, et je lui répondis avec un accent qui la troubla à son tour.

— D' où je viens, je vais vous le dire, Madame, je viens...

Je n'avais pas achevé ma phrase, que la porte de ma chambre s'ouvrit, et que mon père parut. Il était pâle; je devinai, au tremblement convulsif de ses lèvres, l'effort qu'il faisait pour contenir sa colère; il me sembla voir entrer en même temps le juge qui allait condamner, et l'exécuteur qui allait punir. J'eus peur pour ma belle-mère, j'eus presque pitié d'elle. Je fus prête à m'élancer entre son mari et la coupable; mais je contemplais encore avec effroi la contenance terrible de mon père, que Victorine était dans ses bras, et qu'elle lui disait avec une voix pleine d'amour, de prière et de confiance :

— Oh! mon ami, vous m'aviez promis de ne pas venir et de me laisser seule interroger Amélie!

Elle ! m'interroger , moi ! pourquoi ? je ne le pus comprendre, et cependant ce mot m'épouvanta. J'avais bien des choses à répondre à mon père s'il m'eût interrogée , et ma réponse eût peut-être été un arrêt de mort pour Victorine ; mais elle qu'avait-elle à me demander ? Je vous l'ai dit , je ne compris rien à ce mot ; mais j'eus peur , et cette peur me glaça tout-à-fait le cœur , lorsque mon père écartant de lui Victorine avec une tendre sollicitude , lui répondit tristement , tandis qu'il jetait sur moi des regards irrités :

— Victorine , Amélie n'est pas votre fille, moi seul ici dois être son juge , moi seul je dois l'interroger.

Et comme il achevait ces paroles , il me marqua d'un geste impératif la place où il voulait m'entendre, en face de lui, près d'une lumière qui éclairait mon visage. J'obéis : et les regards stupéfaits que je promenais de mon père à Victorine, témoignaient tellement de la confusion de mes pensées , que ma belle-mère murmura tout bas à l'oreille de mon père :

— Ménagez-la , voyez dans quel état la terreur l'a jetée.

Je crus que je rêvais ; je passai avec violence mes mains sur mon front et sur mes yeux pour en arracher le sommeil qui me livrait à une si horrible vision, et ce geste eut tant de désespoir qu'ils me crurent folle , et que Victorine s'écria :

— Laissez-la , mon ami , laissez-la... Vous le voyez , sa tête se perd , sa raison s'égare.

Mon père , que l'aspect de mon épouvante et de mon trouble touchait sans doute au milieu de sa co-

lère , mon père tomba assis sur un siège , et je le vis cacher ses larmes dans ses mains. Alors je retrouvai la force d'agir , sinon celle de penser , et je me précipitai aux genoux de mon père en l'appelant de ce nom sacré. Je pleurais aussi , je ne puis dire de quoi. Il ne me repoussa pas , et appuyant ses mains sur ma tête , il la retint sur ses genoux , et il me dit d'une voix qui tremblait à travers des sanglots :

— Amélie , si tu avais été coupable , je t'aurais tuée ; mais ils m'ont dit que tu ne l'étais pas... Repète-le-moi.

Je m'arrachai à l'étreinte de mon père , et le regardant en face à mon tour , je lui criai :

— Coupable ! moi ! et de quoi ?

A cette question , il me repoussa avec violence , et se releva ; je me relevai aussi , et j'osai l'approcher ; il leva la main sur moi ; Victorine l'arrêta en s'écriant :

— Mon ami ! épargnez-la ! épargnez-la !

— Elle demande de quoi elle est coupable ! repartit mon père avec fureur ; elle ajoute l'impudence à sa faute.

— Oh ! dit Victorine , pardonnez à son effroi.

— Oui , s'écria mon père , j'eusse tout pardonné à un aveu sincère , à son repentir. Mais elle ose me demander de quoi elle est coupable , l'infâme !

Et en parlant ainsi , il s'avancait vers moi , et ma belle mère le retenait à grand'peine. Un mouvement d'indignation et de désespoir me saisit et je me jetai de nouveau à genoux devant lui , les bras levés au ciel , la poitrine découverte , et je lui criai avec audace :

— Tuez-moi , mon père , tuez-moi tout de suite , j'irai dire à Dieu pourquoi vous m'avez tuée , et peut-être il vous pardonnera ce crime.

Il s'arrêta devant moi ; il eut le temps de me regarder , ses mains levées sur ma tête s'abaissèrent lentement , de nouvelles larmes coulèrent de ses yeux , et il s'écria en retombant encore sur son siège :

— Si elle me disait encore qu'elle n'est pas coupable !

Je me relevai encore , et j'allais encore demander de quel crime on m'accusait , quand ma belle-mère m'arrêta et me dit d'une voix suppliante et assez rapide pour ne pas me laisser le temps de l'interrompre :

— Ne mens pas , Amélie , il sait tout ; il sait que la cause des refus de M. de Graverend vient des assiduités de M. de Frémery près de toi.

A ces mots , je reculai sous l'impression d'un sentiment indéfinissable , mais je ne puis vous le dire autrement que comme je l'ai senti. Je ne vis plus Victorine : ce n'était plus une femme qui me parlait : je croyais voir , et je le voyais , un serpent hideux à la voix flatteuse et douce ; son regard avait cette puissance infernale qui attire et donne le vertige ; j'étais comme entourée de ténèbres et je n'avais pour toute lumière que la clarté sanglante de ces yeux qui me devoraient , puis j'entendais cette voix qui me disait :

— Oui , ton père a tout appris , M. de Graverend a tout dit ; il lui a bien fallu expliquer la cause de ses refus ; M. Eugène t'aime , et ton prétendu a cru deviner que tu partageais cet amour. Mais

cet amour n'est pas coupable, j'en suis sûre, je le jurerais devant Dieu. Connaissant les projets de ton père, tu as craint de lui en faire l'aveu. Mais tu me le diras à moi qui suis ton amie et ta mère aussi ; quoi que dise ton père... tu m'en avoueras. Cet aveu, si tu veux le faire, te méritera ton pardon. Amélie ; parle, parle, je t'en supplie... songe-s-y, ton père ne te pardonnerait pas plus ton silence obstiné qu'il ne te pardonnerait un crime.

A mesure que j'entendais ces paroles, il me semblait que j'étais entraînée par une force irrésistible dans un abîme du fond duquel me parlait cette voix humaine ; je me sentais y aller sans force pour résister et sans comprendre le vrai sens de tout ce qui venait de m'être dit. Mais la voix de mon père vint briser ce vertige et l'éclairer d'une lueur effrayante, et il reprit en voyant mon immobilité profonde :

— Ecoute-moi bien, Amélie ; un père doit avoir devant Dieu le droit de tuer sa fille coupable, comme devant la loi il a le droit de tuer sa femme coupable.

Je vis Victorine tressaillir : il se croyait le droit de la tuer, et je compris alors comment elle s'était sauvée. Mon père s'approcha de moi, et me relevant la tête pour me forcer à le regarder en face, il ajouta :

— Je ne te méprise pas jusqu'au point de croire que tu aies peur de mourir si tu n'as pas craint de me déshonorer, Amélie ; réponds-moi sur l'honneur de ta mère morte, de ta mère qui fut si vertueuse ; Amélie, es-tu coupable ?

Depuis que j'avais deviné aux regards haletans

de Victorine par quelle épouvantable duplicité elle avait rejeté sur ma tête la honte de son crime, j'avais perdu tout mon courage... Je me sentis prise d'une horreur et d'un dégoût invincibles d'une vie soumise à de si basses et de si effroyables trahisons, et je fus sur le point de répondre que j'étais coupable. Mais sans doute Dieu me détourna de ce suicide de ma vie et de mon honneur en m'en faisant voir les horribles conséquences. C'était plus que ma mort, c'était mon père se croyant deshonoré que j'allais frapper, mon père à qui j'imposais le crime de me tuer ou le désespoir de me laisser vivre ; et puis, n'était-ce pas votre vie aussi dont je disposais ? Je compris tout cela dans un éclair indicible de raison, et c'est alors que je lui répondis en le regardant avec assurance :

— Ce n'est pas pour me sauver que je vous le dis ; mon père, mais c'est parce que je vous dois la vérité ; non, je ne suis pas coupable.

Et croyez, Monsieur, que lorsque je disais que ce n'était pas pour me sauver que j'attestais mon innocence, je ne faisais point de fausse fierté : je parlais selon mon cœur. Mon père ne répondit rien : l'accent avec lequel j'avais fait ce serment avait dû l'étonner ; ce n'était pas celui d'une fille accusée qui se lave d'un crime, mais à qui cependant reste une faute, car mon amour pour vous en eût été une ; c'était plus que cela. C'était l'accent de l'innocent dans toute sa conscience. J'avais été trop loin dans la vérité ; car après un moment de silence mon père reprit :

— Et cependant tu l'aimes, cet homme !

Hélas ! Monsieur, on peut bien accepter une

accusation qui vous frappe d'un seul coup , et ma résolution était bien prise de ne pas démentir le mensonge qui devait cacher à mon père le déshonneur de sa femme et le sien ; mais je ne savais pas tout ce qu'il me faudrait encore de courage pour accomplir mon sacrifice. Je vous l'ai dit , on peut se précipiter dans un abîme ouvert , c'est l'effort d'un moment ; mais y descendre pas à pas avec la certitude de ne pouvoir plus s'en arracher , c'est une bien horrible torture , et je l'ai soufferte dans tous ses détails. A cette question de mon père , de savoir si je vous aimais , je courbai la tête ; puis il me demanda quand avait commencé cet amour , comment je l'avais accueilli , si je n'avais pas eu des remords de l'éprouver ; il me demanda ce que vous m'aviez dit , par quelles paroles mensongères , par quelles promesses vous m'aviez abusé.

— Mais enfin , s'écria-t-il , quelle était son espérance à ce misérable ; car c'est lui qui a dû te forcer à me cacher cet amour ; sans cela , Amélie , tu me l'aurais dit ; je ne suis pas un père inflexible , tu te serais réfugiée vers moi ; et si son espérance eût été celle d'un honnête homme , pourquoi ne l'aurais-je pas accueillie ? Mais non , il te trompait , c'était ton déshonneur et le mien qu'il voulait !

Jusqu'à ce moment , Monsieur , je n'avais répondu que par des larmes ; je laissais toutes ces accusations frapper sur mon cœur sans oser , sans pouvoir en repousser aucune ; mais lorsque je vis que , vous aussi , vous alliez les subir , je voulus vous défendre et je m'écriai :

— Oh ! non , mon père , M. de Frémery n'est pas coupable.

— Tu l'aimés donc bien ; me dit-il , que tu le défends encore ? Mais enfin que voulait-il ?

Il s'arrêta et ajouta amèrement.

— M. le comte de Frémery t'a-t-il bercée de l'espoir de l'honneur de son noble nom ?

J'oubliai encore combien chacune de mes paroles avait de contradiction avec l'accusation que j'avais acceptée , et je m'écriai :

— Oh jamais.... jamais....

— Jamais il ne t'a parlé de t'épouser ? s'écria mon père.

— Il ne peut en avoir la pensée.

— Mais que voulait-il donc ? s'écria-t-il.

Et moi je dus encore baisser la tête et répondre par des larmes qui devaient encore m'accuser. Oui, Monsieur , je pleurais , je pleurais sur moi , sur vous , sur mon père ; mais dans les inextricables nœuds dont l'infamie de Victorine m'avait enveloppée , je l'avoue, ma raison était comme enchaînée ; je ne prévoyais pas où nous allions ; je ne me demandais pas comment tout cela finirait ; j'espérais mourir à la peine avant la fin de cette horrible scène, lorsque le dernier mot de mon père vint pour ainsi dire me révéler que tant de sacrifices avaient été inutiles :

— Oh ! s'écria-t-il en sortant et en fermant la porte avec violence , il me le dira lui , ce qu'il voulait !

C'était un duel avec vous pour l'honneur de sa fille qu'il m'annonçait ainsi ; il pouvait y mourir en me croyant coupable. Je m'élançai vers cette porte ; Victorine osa se placer devant moi. Victorine !

Oh ! si vous saviez de quel mouvement furieux

de haine et de vengeance je me sentis prise à son aspect ! Je la saisis par les mains, et avec une force irrésistible je la jetai à genoux devant moi , puis je la traînai ainsi à travers ma chambre jusqu' à la sienne , en lui disant d'une voix sourde :

— Venez , venez , il ne faut pas que mon père vous entende , Madame ; il ne faut pas qu' il sache que vous êtes la maîtresse de M. de Grave-
rend !

Oui ! Monsieur , je la traînai ainsi sans qu' elle osât résister. Je l' enfermai avec moi et, lorsque je la tins en mon pouvoir , si je ne l' ai pas souffletée , oui , Monsieur , si je ne lui ai pas craché au visage , c'est parce que nous n'étions que deux femmes et que les femmes ne peuvent se battre pour de telles injures. Mais si vous saviez avec quelle lâcheté elle a accepté toutes celles que je lui ai jetées , la misérable ! Victorine , l'infâme qui joue la vie des hommes comme au hochet , elle n'a dit qu' un mot ignoble et tremblant :

— Ah ! ne me perdez pas , Amélie , il me tuerait !

Elle qui venait de me perdre, elle me demandait à genoux ce qu'elle appelait son honneur ; elle qui m'avait livrée à mon père, elle avait peur ; pas un autre sentiment qu'une basse frayeur n'a battu dans son âme. Mais j'aurais été coupable moi , que je me serais relevée , que j'aurais ouvert cette porte fermée , pour crier à mon mari :

— Venez vous venger ; mais délivrez-moi de tant d'outrages !

Mais non , Monsieur , elle a tout accepté , tout , et rien ne lui a fait tressaillir le cœur

que cette épouvante honteuse qui répétait sans cesse :

— Oh ! ne me perdez pas ; il me tuerait ! il me tuerait !

Ce que cette scène a duré , Monsieur , je ne puis vous le dire ; car alors j'ai été dans le délire de la colère , j'ai jeté sur elle et sur vous tous , sur vous aussi , Monsieur , toute les imprécations de mon âme ; car que vous avions-nous fait moi et mon père pour venir ainsi nous précipiter l'un et l'autre dans le désespoir ? Pourquoi maintenant doute-t-il de sa fille , et pourquoi , moi , suis-je flétrie et privée de son amour ? car je ne parle pas de celui d'un autre. Oh ! Monsieur , si dans un tel désespoir il s'est glissé un moment de joie , c'est celui où j'ai pensé que j'avais échappé au danger d'appartenir à l'homme qui avait pu pousser aussi loin que M. de Graverend la bassesse et la duplicité. Mais , dites-moi , ai-je mérité mon malheur ? mon père a-t-il mérité le sien ? n'est-ce pas une affreuse fatalité ; et ceux qui l'ont assumée sur notre tête ne sont-ils pas bien coupables ? Voilà ce que je pensais durant cette scène cruelle , voilà ce que je disais tout haut en me tordant de désespoir , et ce n'était pas tout : dans mon exaspération , j'avais oublié les dernières paroles de mon père. C'était une menace contre lui-même ; car ce ne pouvait être qu'un duel. Alors j'interpelai Victorine , je demandai à ce génie , si adroit pour faire le mal , d'inventer un moyen , une perfidie nouvelle , s'il le fallait , pour faire le bien et prévenir ce duel. Mais je ne trouvai rien , rien... Je parlais à un esprit anéanti sous sa terreur , et , comme je l'accablais encore , elle

m' épouvanta à mon tour en me faisant part de l'effroi qui la glaçait.

— S' il va provoquer Eugène , Eugène lui dira tout , puisque vous m' avez dit qu' il savait tout.

Comprenez-vous, Monsieur, ce que c' est qu' une si horrible position ? Mon père se battra avec vous , si le hasard ou votre amour pour Victorine vous force à vous faire : et si vous parlez pour me sauver , il faut qu' il se batte avec M. de Graverend ; si ce n' est pour sa fille , ce sera pour sa femme qu' il risquera sa vie... Il peut périr pour l' une ou pour l' autre ; et même s' il était vainqueur , il ne peut échapper à son désespoir comme père ou comme mari . . . Que vous dirai-je ? c' est alors qu' à mon tour , accablée et éperdue , ce n' est plus avec des menaces que j' ai supplié Victorine de le sauver , ça été avec des larmes... ça été à genoux. Efforts inutiles ! Hors l' art des basses intrigues , il n' y a rien en elle ; car un mensonge pour sauver mon père l' eût rachetée à mes yeux ; elle n' en a pas trouvé un ; car c' est moi qui ai trouvé celui que je vous propose , et quel mensonge !... vous le dirai-je ?... Arrivée à ce moment , je m' arrête , comme je me suis déjà arrêtée. . . Oh ! Monsieur ,... dites-moi avez-vous lu ma lettre d' un bout à l' autre ? l' avez-vous comprise ? me comprenez-vous maintenant ?.. Je ne puis le croire... Non , cette idée est une folie . . . Que suis-je pour vous ? qu' est mon père ? deux étrangers indifférens. Que j' aie voulu sacrifier ma vie et mon honneur pour lui , cela se comprend ; mais vous , que viens-je vous demander , quel sacrifice me devez-vous ?... Non , jamais je n' e-

crirai le mot qui doit vous dire mon espérance... Et cependant, si vous aviez pitié de moi, si vous vouliez nous sauver tous... lisez la lettre que je joins à celle-ci; vous pourriez la montrer à mon père... ce serait la meilleure justification du mensonge auquel il croit. Lisez, et puis décidez-vous...

(Ici la lettre était interrompue et reprenait plus bas.)

Je viens d'écrire cette lettre. Ma tête brûle de honte, et mon cœur se soulève de désespoir. N'importe, il faut que je sauve mon père, ou du moins que je le tente jusqu'au bout. Peut-être suis-je folle... Ce serait un bienfait du ciel de m'enlever la raison; si je me suis trompée... décidez-en. Je finis, car je reculerais devant ce que j'ose faire.... Vous recevrez ces deux lettres avant la visite de mon père. J'attends votre réponse à genoux.... Oh! croyez-moi, la reconnaissance d'un cœur comme le mien vaudrait peut-être l'amour d'une autre.

AMÉLIE.

Lettre d'Amélie à Eugène, lue par M. Cantel.

Voici cette lettre qu'Eugène avait remise à M. Cantel:

« Eugène,

» Je vous l'avais bien dit que notre amour nous serait fatal! Tant d'obstacles nous séparaient! vos engagements avec M. Deville, les miens avec M. de

Graverend ; et cependant , comme deux insensés nous avons cédé à une passion qui ne pouvait être que coupable. Aujourd' hui nous en recueillons la fatale conséquence ; aujourd' hui je suis perdue , car je sais que vous ne pouvez m'épouser. Et cependant , Eugène , si vous vouliez rompre les liens qui vous retiennent , si vous ne teniez point compte de mon peu de fortune , si vous oubliez que je ne suis qu'une pauvre fille qui a un cœur reconnaissant , je serais sauvée. Oh ! croyez-moi , Monsieur , j'aimerais sincèrement celui qui sera mon mari , surtout si je lui dois le repos et le bonheur de mon père. Car il vous pardonnera et à moi aussi. Hélas ! hélas ! je rougis en vous écrivant ainsi , car je n'ai aucun droit , vous ne m'avez fait aucune promesse , ce n'est que votre.... (Ici Amélie , emportée par la vérité de sa position , avait écrit le mot générosité ; mais elle l'avait effacé et y avait substitué le mot d'amour.) Ce n'est que votre amour que j'implore. Eugène , Eugène , ayez pitié de moi !

AMÉLIE. »

Si tout autre que M. Cantel eût lu la lettre , il en eût été assez étonné , pour comprendre qu'elle ne pouvait être l'expression d'un sentiment vrai. La pauvre Amélie avait failli au mensonge , du moment qu'il lui avait fallu le mettre en action. Et peut-être M. Cantel lui-même , s'il eût relu cette lettre , eût-il deviné qu'elle cachait un mystère ; mais un singulier sentiment d'indignation le domina assez pour qu'il la déchirât avec colère. Et cette indignation ne vint pas de ce que Amélie parlait de

son amour ; il vint de l'humilité de cet amour. Il s'irrita de ce que sa fille implorât qui que ce pût être, et il fut sur le point de renouveler la querelle dans toute sa violence, lorsque Lucien , qui n'avait pas terminé la lettre explicative d'Amélie, s'interposa et lui dit avec un ton de franchise qui l'arrêta :

— Monsieur Cantel, il y a dans certaines familles des secrets qu'on ne peut expliquer à tout le monde. J'en apprends un en ce moment qui peut être un bonheur pour nous tous. Au nom du ciel , encore quelques minutes, et j'espère que vous serez satisfait comme vous méritez de l'être.

Quelle que fut sa colère , le commandant ne se dissimulait pas qu'un duel avec Eugène serait toujours fatal à l'honneur de sa fille ; il se contenta donc , mais sitôt qu'il vit que Lucien avait fini de lire la lettre , il se leva en disant :

— Eh bien , Monsieur !....

— Eh bien , dit Lucien , dont le regard alla chercher celui d'Eugène , je vous demande au nom de M. de Frémery la main de Mlle Amélie.

Le commandant parut peu étonné de la proposition , mais M. de Graverend bondit dans son coin. M. Cantel semblait embarrassé de répondre. Eugène s'approcha de lui d'un air de confiance ; le commandant qui tenait les épées les jeta loin de lui, et lui tendit la main, puis se tournant vers Philippe, il lui dit :

— Quant à vous , mon cher ami , vous comprenez....

— Monsieur de Graverend , dit froidement Lucien , comprend parfaitement qu'il doit renoncer à revoir Mme de Frémery ; et si un changement de

garnison lui pouvait être agréable je me chargerais volontiers de l'obtenir pour lui.

— Et pourquoi ? dit Philippe , assez irrité de voir disposer ainsi de sa personne.

— Le voici , dit Lucien en l'entraînant hors de la pièce ; et il lui montra quelques passages de la lettre d'Amélie qui lui expliquèrent le sacrifice de cette noble fille , et il lui dit ensuite :

— Et maintenant , faites comme M. de Frémery ; décidez.

— Je partirai demain , dit Philippe.

— Sans regret pour Victorine , dit Lucien.

— On appelle cela une coquette ; repartit Philippe ; moi , je dis que c'est

— Chut ! on peut nous entendre , fit Lucien.

Quand ils rentrèrent dans la chambre, Cantel et Eugène se parlaient avec effusion.

— Allons , dit le commandant , partons pour le Pressoir.

— Permettez-moi de vous y dévancer , dit Lucien ; il faut ménager les bonnes nouvelles au cœur comme les mauvaises.

Nous ne répèterons pas ici la leçon sévère que Lucien donna à Mme Cantel, ni l'admiration et le respect qu'il voua à Amélie ; et quelques mots suffiront à dire complètement comment se dénoua cette histoire si compliquée. Lorsque Eugène parut devant Amélie , elle rougit , baissa les yeux , et de grosses larmes s'en échappèrent. Lucien emmena M. Cantel et Victorine. Quand Eugène et Amélie furent seuls , celle-ci , joignant les mains et ployant les genoux , lui dit avec l'inspiration d'une sainte reconnaissance :

— Oh ! merci , Monsieur , merci !
Il lui prit les mains , la releva et lui dit tristement :

— Amélie , m'aimerez-vous ?
— Oh ! s'écria-t-elle , je vous aime !
— Par reconnaissance ?
— Eugène , lui dit-elle , si on aime un homme parce qu'il est bon , généreux , parce qu'il vous a comprise , parce qu'il vous a sauvée , je vous aime !.... Mais vous ?

— Amélie , vous êtes sainte pour moi ! lui dit-il.
Je n'avais pas encore aimé , je le sens.

— Eugène , dit-elle en baissant les yeux , ne dites pas cela.

— Oh ! mon Amélie , je le sens , je n' avais pas aimé , et tu seras mon premier et unique amour !

Elle se tut et reprit après un moment :

— Nous nous étions donc trompés tous deux !

L'ÉTUDIANT DE HEIDELBERG

P A R

EUGÈNE GUINOT



I.

Au nombre des aventures de voyage, il faut ranger celles que l'on recueille parmi les propos de la table d'hôte. L'Allemagne, comme l'Orient, aime les histoires que l'on écoute en jouant avec la fumée de la pipe. Bien venus sont ceux qui ont quelque récit à faire le soir, lorsque le couvre-feu est sonné. A cette heure bienheureuse, le bon bourgeois quitte sa maison et vient à l'auberge s'asseoir au milieu des voyageurs, devant une longue table sur laquelle se dresse un bataillon de bouteilles. Pour rien au monde il ne renoncerait à cette récréation qui couronne sa journée. Vous viendrez lui dire que le feu est à sa maison, il ne se lèverait pas avant que sa pipe fût éteinte, son verre vide et le conte fini. Les Allemandes, qui sont bonnes femmes, s'accommodent de ces habitudes conjugales, et savent employer le temps que leurs époux passent joyeusement hors du logis. Mais c'est là le dernier souci d'un mari de la Confédération germanique,

L'Allemagne est le pays de la vraie philosophie.

Or, deux voyageurs français, passant à Heidelberg, vers le milieu du mois d'août, et se trouvant le soir, à l'hôtel de la Cour de Bade, eurent l'histoire suivante par-dessus le marché d'une bouteille de Johannisberg qui leur coûta neuf florins. Le vin, qui était excellent, ne leur parut pas trop cher à ce prix.

Il y a dix ans environ, dit le narrateur, par une belle soirée d'été, le pasteur d'Anderstein, sentant sa fin approcher, se fit porter dans son grand fauteuil sous un acacia de son jardin, pour respirer une dernière fois l'air pur de la campagne, et voir le soleil de sa dernière journée se coucher à l'horizon. A genoux devant lui, un jeune homme, ou plutôt un enfant frêle et blond, couvrait de baisers et de larmes les mains défaillantes du moribond. Après avoir long-temps contemplé dans un muet attendrissement le pauvre orphelin qu'il allait quitter et laisser seul et sans appui sur la terre, le pasteur recueillit ses forces, et prononça d'une voix lente et grave ces paroles touchantes :

« Relève-toi, Frantz, et prends courage. Tu as dix-sept ans aujourd'hui; demain tu seras seul: le moment est venu d'être un homme pour écouter aujourd'hui ce que je vais te révéler et pour marcher demain d'un pas ferme dans le monde nouveau qui s'ouvrira devant toi. Jusqu'ici tu m'as aimé comme on aime un bienfaiteur; entre nous deux il y avait un secret que je n'ai pas le courage d'emporter dans la tombe. Il faut à ma mémoire toute la pieuse tendresse de tes souvenirs; je veux que tu me pleures comme un fils pleure son père.. »

Frantz, tu es mon fils!... Et maintenant que je t'ai dit cela, je laisserai retomber le voile mystérieux qui couvre ta naissance. Si en te révélant le nom de ta mère, je pouvais quelque chose pour ton bonheur, aucune considération ne m'arrêterait; mais au contraire, ce serait réveiller en toi des idées chimériques, et te vouer peut-être à des tourmens sans fin, à de cruelles déceptions. Sache seulement, mon fils, que ma vie a été semée d'écueils et pleine d'orages. Aussi, tu le vois, je meurs avant le temps. Que Dieu te préserve d'une pareille destinée! Ici, mais trop tard, dans ce presbytère, j'ai trouvé la paix et le bonheur. Je ne me plains pas de mon sort, si toutes les années que le ciel te donnera peuvent ressembler à mes dernières années.

« Pour être heureux toujours comme je le fus à mon déclin, promets-moi de te consacrer au culte de notre religion. Dans cette bourse, mon fils, est renfermé tout ton héritage ; mais j'espère qu'avec les secours de la Providence, cette faible épargne suffira à tes premiers besoins. Dès que tu m'auras fermé les yeux , tu iras à Heidelberg, tu étudieras la théologie et les hautes disciplines qu'enseigne cette savante université ; puis, quand tu auras pris tes grades, tu entreras dans la carrière que je viens de parcourir ; tu demanderas à être investi de ces fonctions modestes que peu de gens envient, parce que la plupart des hommes ont plus d'ambition que de sagesse, et tu prêcheras dans un humble village, au fond de quelque paisible vallée, la doctrine de Luther. »

Frantz jura de remplir les derniers vœux de

mourant. Le Pasteur , après avoir reçu cette promesse sacrée , s'éteignit doucement. La douleur de l' orphelin fut vive et profonde ; il versa bien des larmes avant de se décider à quitter Anderstein , l'asile de son enfance , le tombeau de son père. Un matin il arriva à Heidelberg , à pied , portant toute sa fortune dans sa poche et tout son bagage au bout de son bâton de pèlerin.

Frantz avait une âme tendre , un esprit rêveur et poétique , un caractère opiniâtre, inquiet, plein de bizarreries , qui jusque-là , dans une vie heureuse et calme , ne s'était pas encore révélé , mais que l'exercice de la volonté, l'action des événements, l'épreuve du malheur et le choc des passions devaient mettre bientôt en évidence et en œuvre.

Il avait le visage d'une jeune fille, de longs cheveux bouclés , des yeux bleus , un teint frais et rosé , des formes délicates et fines. Toutes ces grâces de la jeunesse et de l'innocence se perdent vite à l'université. Au bout de deux mois , Frantz n'était plus le même ; l'enfant timide et charmant du presbytère d' Anderstein avait fait place au fringant écolier de Heidelberg. Son visage avait pris une expression mâle et fière ; il portait noblement son pauvre costume d'étudiant : une petite casquette de drap vert , une étroite redingote ornée de brandebourgs usés , et le plus chétif des pantalons gris. D'abord il avait voulu vivre dans la retraite, et ne pas se mêler aux bruyants plaisirs de ses camarades ; mais un soir il se laissa entraîner à la brasserie de la Rose-Blanche ; à minuit , il avait bu six pots de bière et fumé huit pipes ; on le rapporta chez lui , plongé dans une double ivresse. Dès-

lors , ayant fait ses premières armes , il continua ses caravanes , mais toutefois avec la modération et la solidité d'un jeune homme aguerri.

Quoiqu' il eût failli à ses bonnes résolutions , Frantz était encore l'étudiant le plus rangé et le plus sage de l'université. Il avait toujours présente à l'esprit la promesse faite à son père mourant, et le ministère qu' il devait remplir un jour lui faisait une loi de ne pas trop s'oublier dans le présent. D' ailleurs , Frantz n' avait aucun goût naturel pour la dissipation et le dérèglement. Il était assidu à tous les cours , écoutait avec attention et avec fruit les leçons de ses professeurs , et hors l'étude , ses bonnes heures étaient celles qu' il passait dans le recueillement des pensées mélancoliques. Cependant le travail et la méditation ne pouvaient pas remplir tous ses moments , et il sentait vaguement un vide dans son existence ; il y avait en lui un foyer qui manquait d'aliment ; l'esprit était occupé, mais le cœur demeurait oisif. Un tel état de choses ne devait pas durer.

Un jour , dans sa petite chambre d' étudiant , Frantz lisait près de la croisée, le front appuyé sur la vitre. Ayant levé les yeux, par hasard , il aperçut , à une fenêtre de la maison située vis à vis de celle qu' il habitait, une jeune femme qui le regardait d' une façon singulière. Cette femme , qu' il voyait pour la première fois , était d' une beauté remarquable. Ses cheveux , noirs comme l'aile du corbeau , descendaient en nattes épaisses sur ses joues , et encadraient un visage d' un ovale parfait ; son teint était d' une éblouissante pâleur , et ses yeux noirs , grands et admirablement fen-

lus, brillèrent d'un doux éclat. Son regard ayant rencontré celui de Frantz, elle fit un pas en arrière, et de sa main blanche, effilée et merveilleusement belle, elle ferma lentement la fenêtre.

Frantz ne bougea pas; il avait oublié sa lecture et le monde entier, mais il voyait toujours en face de lui cette femme qui n'y était plus. La nuit le surprit dans cette contemplation imaginaire. C'était comme un rêve plein de charme; en se réveillant, il se hâta de descendre chez son hôtesse qui logeait au rez-de-chaussée, et il lui adressa avec une prudente habileté les questions que réclamait la circonstance.

— Ma bonne madame Wolf, dit le jeune étudiant, notre rue est si étroite et la maison qui nous fait face est si haute et si noire, que la nuit vient dans ma chambre une heure avant le coucher du soleil.

— Vraiment? reprit l'hôtesse; eh bien! monsieur Frantz, je vous conseille de faire démolir cette maison qui vous gêne.

— Pourquoi pas?

— Pour deux raisons: la première, c'est qu'avant de démolir une maison il faut l'acheter, et que vous n'êtes pas assez riche pour cela; la seconde, c'est que quand bien même vous auriez assez d'argent pour la payer, le vieux Spiegmann, à qui elle appartient, ne voudrait pas vous la vendre.

— Spiegmann, dites-vous?

— Oui; Spiegmann le banquier, l'usurier, Spiegmann qui vend l'argent au poids de l'or.

et l'or au poids du diamant. Certes, il est bien avare ! mais pour aucun prix il ne vendrait sa maison ; car elle est pour lui d'une valeur inestimable, à cause des cachettes, des trappes et des niches qu'elle renferme. C'est une maison toute à compartimens, dit-on. Si Spiegmann se logeait ailleurs, où logerait-il ses trésors ?

— Il est donc bien riche ?

— Plus que le grand-duc.

— Cela ne veut rien dire. Mais en tout cas voilà un homme que je voudrais bien avoir pour oncle, à condition d'être son héritier. Est-il marié ?

— Il est veuf.

— A-t-il des enfans ?

— Une fille.

— Ah ! On ne la voit jamais, pas plus que son père ?

— Le père se montre peu ; la fille demeure presque toujours chez une de ses tantes, à Carlsruhe.

— Est-elle jolie ?

— On le dit.

— Comment se nomme-t-elle ?

— Rachel.

— C'est un nom de juive.

— Que voulez-vous qu'elle soit ? N'est-elle pas fille de son père, Jonas Isaac Spiegmann, le plus juif de tous les juifs ?

La passion naissante de Frantz ne pouvait recevoir une plus rude atteinte. Elle se nomme Rachel, disait-il en soupirant, et elle est juive ! C'était en effet une effrayante perspective pour un futur ministre de la religion luthérienne ! Frantz

alla promener son trouble et son chagrin au clair de lune dans les ruines du vieux château de Heidelberg. En rentrant, il attacha un long regard à la fenêtre de Rachel. Ainsi l'amour composait déjà avec les scrupules du préjugé.

Comment vous peindrais-je ici, continua le conteur, à cette table, à vous qui buvez du vin du Rhin, et qui fumez dans vos pipes de porcelaine, comment vous peindrais-je les timides et tremblantes douceurs, les suaves mystères, les tendres et naïves prémices d'un amour qui éclot, d'une fenêtre à l'autre, entre deux jeunes cœurs?... Cherchez dans vos souvenirs!

De la fenêtre, l'amour descendit sur la porte; il franchit deux seuils du même pas; il fit de part et d'autre la moitié du chemin au travers de la rue, et il y eut deux mains qui se serrèrent dans une douce étreinte. Puis, cela fait, et cet engagement pris, Rachel recut Frantz tous les soirs dans le jardin de la maison de son père. Le vieux Spiegmann ne pouvait partager sa vigilance entre son or et sa fille; il songeait trop aux voleurs pour penser aux amans.

Tout au présent, Frantz ne s'inquiétait pas de l'avenir; il négligeait à la fois ses professeurs et ses camarades, pour ne s'occuper que de Rachel; ses études n'avançaient pas, et sa fortune, le modique héritage du pasteur d'Anderstein, diminuait tous les jours, si bien que le pauvre étudiant se trouva bientôt réduit à son dernier écu.

Que faire en cette extrémité? Heureusement l'amour est clairvoyant, et il lui indiqua tout

— Il est si fier, pensa Rachel, que jamais il n'accepterait mes dons ! Heureusement encore, les femmes ont le secret des ruses délicates. Rachel savait toute l'histoire de son amant. Frantz lui avait répété mot à mot le discours de son père ; il n'en fallait pas tant à l'active imagination de la jeune fille. Avant que l'étudiant eût consommé cette ruine complète qui ne tenait plus qu'à un écu, il reçut d'une main mystérieuse une bourse pleine d'or et une lettre ainsi conçue.

« Mon fils, Des devoirs rigoureux, les lois cruelles de la société m'interdisent le bonheur de vous ouvrir mes bras ; mais je puis veiller sur vous sans me faire connaître, et j'userai du droit de vous protéger, droit sacré que me donne ce titre de mère dont je ne puis me parer. Je sais que vous êtes pauvre et que vous travaillez avec ardeur pour conquérir un rang et une position dans le monde. Persévérez dans cette noble tâche. Je ne vous abandonnerai pas, moi qui suis riche et puissante. Chaque année vous recevrez une somme égale à celle que je vous adresse aujourd'hui. Adieu, mon fils ; espérons qu'un jour la Providence brisera les barrières qui s'élèvent entre nous deux. Ce jour, s'il arrive, sera le plus beau de ma vie ! *** »

Sur ces entrefaites la tante de Rachel tomba dangereusement malade, et la jeune fille fut obligée de partir en toute hâte pour Carlsruhe, où sa bonne tante l'appelait avec les plus vives instances. Son absence dura trois mois, et lui coula le cœur de Frantz qu'un autre amour lui ravit.

Hélas ! il faut bien le dire à la honte de l'humanité , il n'est que trop de ces cœurs frivoles et faibles dans les quels toutes les impressions, même les premières , s'effacent vite et au moindre souille. Un certain baron de Wolbach , après s'être ruiné au jeu à Berlin, vint s'établir à Heidelberg avec sa fille. Frantz rencontra Charlotte de Wolbach à la promenade, et devint amoureux d'elle à la première vue , comme il était devenu amoureux de Rachel. Le baron et sa fille cherchaient à vivre d'intrigues , mais il leur fallait d'autres dupes qu'un pauvre étudiant. Frantz fut éconduit assez cavalièrement, et sa passion s'accrut sous l'aiguillon du dédain.

Lorsque Rachel revint de Carlsruhe , elle n'eut rien de plus pressé que de faire avertir Frantz, qui ne put se dispenser de se rendre chez elle. Ils ne s'étaient pas dit deux mots , lorsque tout à coup le vieux Spiegmann parut. Frantz ne manquait pas de présence d'esprit dans les situations difficiles. Pour expliquer sa visite , il dit au banquier :

— J'ai pris la liberté de me présenter chez vous , pour acheter un billet de la loterie de Francfort.

— C'est dix florins , reprit Spiegmann.

— Les voici.

— Voilà le billet. Votre serviteur, monsieur !

Le juif était madré. Il comprit que la loterie n'était qu'un prétexte ; déjà , il avait conçu quelques soupçons, et comme il avait en vue un riche parti pour Rachel, il voulut la mettre à l'abri de toute entreprise téméraire , et il lui

enjoignit de se disposer à retourner le soir même à Carlsruhe. Rachel se jeta aux pieds de son père et lui avoua son amour.

Folle ! s'écria le vicillard ; un jeune homme qui n'a pas une obole ! Les prières ni les pleurs ne purent attendrir le cœur de métal encaissé dans la poitrine du vieux juif. Rachel retourna à Carlsruhe. Elle y resta quinze jours. Pendant cette seconde absence, Frantz fut si cruellement rebuté par mademoiselle de Wolbac qu'il tomba dans un violent désespoir. Pour en finir avec une douleur qu'il ne pouvait plus supporter, il résolut de se donner la mort.

En rentrant chez lui pour accomplir cette funeste résolution, il trouva une lettre de Rachel, qui était revenue à l'improviste, profitant d'un voyage que son père avait été obligé de faire. Frantz se servit de cette lettre pour allumer un réchaud de charbon, puis il se concha. Déjà un sommeil, qui devait être éternel, appesantissait ses paupières, lorsque tout à coup, dans la nuit, une musique joyeuse et bruyante se fit entendre. Le nom de Frantz était répété au milieu des fanfares. L'étudiant se leva et ouvrit la fenêtre; il était sauvé.

Alors ce cri s'éleva de toutes parts :

— Vive le comte Frantz de Rosenthal !

On monta chez lui, et on lui apprit qu'il avait gagné à la loterie de Francfort le superbe château de Rosenthal avec ses dépendances, seigneurie qui investissait son propriétaire du titre de comte, et qui rapportait cent mille francs de revenu.

Frantz trouva sur sa cheminée le billet gagnant.

— C'est singulier, dit-il, je croyais avoir d'autres numéros !

Au moment où Rachel arrivait chez son père absent, le facteur apportait une lettre de Francfort annonçant le tirage de la loterie. Le vieux Spiegmann avait pris cent billets, et il avait le bon.

Rachel se rendit aussitôt chez Frantz, et mit ce bon billet à la place de celui que le pauvre étudiant avait été obligé d'acheter par surprise.

Quand les amis de Frantz se furent retirés, après avoir accablé de félicitations le nouveau comte de Rosenthal, Rachel lui dit :

— Maintenant, mon ami, tu es riche, et mon père ne refusera plus de nous unir.

— Vous n'y pensez pas, répondit Frantz; est-ce que je puis épouser une juive ?

Avant que cette cruelle parole fut prononcée, Frantz avait reçu le châtimement de son infidélité. Sa tête était trop faible pour passer ainsi du désespoir au bonheur, de la misère à la fortune, du suicide à toutes les magnificences de la vie....

Le comte Frantz de Rosenthal avait perdu la raison.

Le lendemain, il partit en chaise de poste pour son château, avec le baron de Wollbach et sa fille, et depuis lors on n'entendit plus parler d'eux, jusqu'au jour où l'on vit arriver à Heidelberg un pauvre son couvert de haillons. C'était

Frantz , que le baron et sa fille avaient chassé de ses domaines après l'avoir dépouillé selon toutes les règles voulues par le droit et la législation. Rachel , qui portait le deuil de son père , recut Frantz avec toute la joie d'une passion que rien n'avait pu éteindre , et aujourd'hui ils habitent tous deux le presbytère d'Anderstein.

...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...